N° 339 — Tome XCII 1er Août 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÈLEMY,
MAURICE BEAUBOURG, BARONNE CHARLES DE BENOIST,
GEORGES BOHN, R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO, HENRI CLOUARD,
LUCILE DUBOIS, ERNEST GAUBERT, A. GILBERT DE VOISINS,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, P.-G. LA CHESNAIS, ANNE-MARIE et CHARLES LALO,
PHILÉAS LEBESGUE, ANDRÉ MABILLE DE PONCHEVILLE, L. MAETERLINCK,
JEAN MARNOLD, JEAN NOREL, RACHILDE, WILLIAM RITTER,
ANDRÉ ROUVEYRE, CÉCILE SAUVAGE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXI

SOMMAIRE

N° 339. — 1er Août 1911

L. MAETERLINCK	*Péchés primitifs*	449
ANDRÉ ROUVEYRE	*Visages : LXX. Emile Faguet*	477
A. GILBERT DE VOISINS	*Neuf images de Chine*	478
HENRI CLOUARD	*André Gide critique littéraire*	494
ANNE-MARIE et CHARLES LALO	*De l'Inaptitude des Romanciers contemporains à observer les questions d'argent*	504
CÉCILE SAUVAGE	*Mélancolie*, poème	529
BARONNE CHARLES DE BENOIST	*L'Education du Bonheur*	539
MAURICE BEAUBOURG	*Colloque des Squares : Le Donneur de flemmes* (fin)	554

REVUE DE LA QUINZAINE

REMY DE GOURMONT	*Epilogues : Lettres d'un Satyre* (X)	579
RACHILDE	*Les Romans*	581
JEAN DE GOURMONT	*Littérature*	587
EDMOND BARTHÈLEMY	*Histoire*	593
GEORGES BOHN	*Le Mouvement scientifique*	599
JEAN NOREL	*Questions militaires et maritimes*	603
CHARLES-HENRY HIRSCH	*Les Revues*	608
R. DE BURY	*Les Journaux*	614
ERNEST GAUBERT	*Les Théâtres*	619
JEAN MARNOLD	*Musique*	623
GUSTAVE KAHN	*Art moderne*	627
HENRI ALBERT	*Lettres allemandes*	630
RICCIOTTO CANUDO	*Lettres italiennes*	635
PHILÉAS LEBESGUE	*Lettres portugaises*	640
P.-G. LA CHESNAIS	*Lettres scandinaves*	645
WILLIAM RITTER	*Lettres tchèques*	650
LUCILE DUBOIS	*La France jugée à l'étranger : Paris vu par un habitant de Chicago*	655
ANDRÉ MABILLE DE PONCHEVILLE	*Variétés : Un Watteau inconnu*	657
GUILLAUME APOLLINAIRE	*La Vie anecdotique : Deux élèves de Mgr Dupanloup. Les Descendants du Masque de fer. Les Classiques français*	659
MERCVRE	*Publications récentes*	663
—	*Echos*	665

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

PÉCHÉS PRIMITIFS

—

Le péché, c'est le cas de le dire, est vieux comme le monde. Il apparaît avec l'homme sur la terre, et c'est vainement qu'il fut combattu par toutes les religions.

Suivre l'évolution du péché à travers les âges ce serait faire l'histoire de l'humanité tout entière. Le sujet est évidemment trop vaste pour une étude de Revue. Aussi nous contenterons-nous cette fois de jeter un simple coup d'œil sur les mœurs primitives des anciens habitants du nord de la France, et cela depuis les débuts de notre histoire jusqu'au XIIe siècle.

Les auteurs anciens ont fait le plus sombre tableau de la férocité et de la sauvagerie des races primitives que les Romains eurent à combattre lorsqu'ils firent la conquête de cette partie de la Gaule. On connaît leurs péchés favoris, leurs excès de nourriture, leur penchant pour l'ivrognerie et la paillardise, les rixes sanglantes qui suivaient leurs orgies, ainsi que leurs cruels sacrifices humains.

La civilisation latine eut peu de prise sur eux. Elle ne fit guère sentir ses effets que le long et dans le voisinage immédiat de la chaussée romaine, qui, partant de Soissons et de Reims, au sud, de Boulogne au nord, atteignait l'Escaut à Cambrai, puis transversait la forêt Charbonnière, côtoyait la Meuse et la Sambre pour passer par Tongres, et enfin, après avoir franchi la Meuse à Maestricht, se dirigeait vers Cologne. On l'avait surnommée la *rue des Prêtres*, parce que

c'est par là que vinrent les premiers missionnaires, qui essayèrent vainement de convertir les habitants de ces parages à la religion du Christ. Ajoutons qu'à côté de ces vertueux apôtres circulaient, plus nombreux, sur la même route, des pèlerins moins moroses : les légionnaires et les fonctionnaires, accompagnés, ou suivis, de leurs courtisanes et de leurs parasites, philosophes sans préjugés, payant en saillies d'esprit les miettes du festin qu'on leur abandonnait. Des bandes pittoresques de mimes et d'histrions, amuseurs patentés des deux sexes, qui figuraient même dans les cortèges des triomphateurs romains, voyageaient avec eux sur la même route. Ces jongleurs, ces faiseurs de tours, ces montreurs de bêtes dressées, ces musiciens et baladins de tous pays, impressionnèrent vivement par leurs dislocations et leurs fantasmagories les populations incultes de ces contrées et laissèrent des traces nombreuses dans leur art primitif.

Inutile de faire remarquer que la fréquentation de ces nomades déclassés n'était pas faite pour propager la vertu et qu'elle eut pour résultat d'ajouter aux crimes et aux excès autochtones les péchés plus raffinés, mais non moins répréhensibles, de la Rome de la décadence.

Saint Piat commença, dans le nord de la France et dans la Belgique actuelle, cette série d'apostolats qui devaient se succéder pendant longtemps ; les cruelles populations indigènes se chargeaient chaque fois de fournir à ces hardis missionnaires la couronne du martyre.

Tongres, cependant, possédait déjà un évêque au IVe siècle. Tournai suivit son exemple en 482. Chose étrange, jusqu'au règne de Philippe II, il n'y eut dans toute la Belgique que deux évêchés: celui de Liège, qui succéda à celui de Tongres, et celui de Tournai.

Dans une lettre de saint Paulin, datant de 339, on constate non seulement que les peuples de la Flandre étaient idolâtres, mais qu'ils conservaient encore à cette époque les mœurs et le culte barbare des anciens Germains. L'auteur de la vie de saint Folcuin nous dépeint ces mêmes habitants sous des couleurs plus sombres encore. Un distique du temps les qualifie de *gens fera* ou de « gens féroces ». Les écrivains pieux du temps sont unanimes à constater que c'était un peuple indomptable, barbare et farouche, aucunement susceptible de

recevoir l'impression de la religion chrétienne. Les saints martyrs Armand et Liévin, qui périrent dans les plus affreux supplices au VIIe siècle, parlant de tout l'espace compris entre la Meuse et le Rhin, la Dendre et l'Escaut, assurent qu'il était habité par des barbares, qui, jadis réfractaires aux dieux de Rome, repoussaient encore avec la même énergie le culte chrétien.

Les Celtes autochtones faisaient des sacrifices humains. Ces sacrifices avaient lieu soit au début d'une campagne, soit pour arrêter une contagion ou quelque autre calamité, pour implorer la protection des dieux ou apaiser leur courroux. On sacrifiait de préférence des voleurs et des brigands. On immolait aussi les prisonniers de guerre, qui étaient brûlés avec les animaux pris dans le combat. A défaut de ces victimes étrangères, on choisissait parmi les Celtes mêmes, et c'était au sort de les désigner.

Les Germains sacrifiaient, comme les Celtes et les Gaulois, des victimes humaines. C'étaient, comme chez ces derniers, ou bien des criminels ou bien des personnes désignées par le sort. Le plus honoré de leurs dieux, d'après Tacite, était Odin, que l'annaliste assimile à Mercure et auquel, dit-il, à certains jours, ils se permettaient d'immoler même des hommes ; Mars, Hercule se laissaient calmer par le sang des animaux.

Quoique Tibère, selon Pline, et Claude, selon Suétone, eussent aboli les sacrifices humains dans les Gaules, la Belgique, étant plus indépendante, conserva cette affreuse coutume jusqu'au IVe siècle. Les Saxons établis dans la Flandre se montraient encore plus cruels pour les victimes qu'ils immolaient, et les Frisons conservèrent même cet usage jusqu'après le VIIe siècle.

Les Germano-Belges, comme les Celto-Belges, avaient des prêtres, mais leur pouvoir était moins grand. Ils présidaient aux assemblées nationales, sacrifiaient aux dieux et remplissaient également les fonctions de bourreau. « Il n'est permis, dit Tacite, qu'aux prêtres de réprimander, d'emprisonner et de châtier, car c'est en exécution des volontés des dieux. »

§

Les peuples germaniques, comme les Celtes, étaient superstitieux et consultaient le sort. Ces pratiques ancestrales furent

toujours considérées comme de très grands péchés par les ministres de la religion chrétienne.

L'*Indiculus superstitionum et paganinarum*, sommaire des superstitions et des pratiques païennes condamnées par le concile de Leptines ou Lestines (aujourd'hui Estinnes près de Binche), tenu en 743, nous montre combien étaient encore vivaces, au VIIIe siècle, les traditions populaires primitives, dont le souvenir et la pratique avaient résisté aux édits sévères de Théodose et aux ordonnances des rois francs (1).

Ce document péremptoire nous prouve que les Flamands et les Wallons, même ceux convertis à la religion nouvelle (2), continuèrent à pratiquer les anciennes coutumes idolâtres, malgré les objurgations des prêtres catholiques, qui, indulgents pour les péchés même capitaux, s'indignaient surtout de la persistance des habitudes peu orthodoxes qui accompagnaient des cérémonies religieuses, telles que les baptêmes, les mariages ou les funérailles.

Les deux premiers chapitres de « l'Indiculus » nous apprennent que l'on incinérait encore les cadavres, ou bien que, si on les enterrait, on avait soin de placer dans les sépulcres de la nourriture et de la boisson, pratiques que le Concile qualifie du plus grand des sacrilèges : « Maxima sacrilegia. »

Le chapitre cinq parle des « sacrilegia per ecclesias », qui nous montrent l'origine des fêtes peu morales de l'Ane, des Innocents et des Fous, ou bien du couronnement de la Reine des concubines des prêtres, toutes cérémonies provenant du paganisme et que la Religion fut forcée de tolérer jusque dans ses églises.

Les anciens chroniqueurs, tant flamands que wallons, décrivent avec un grand luxe de détails les nombreux péchés qui se commettaient à l'occasion de certaines fêtes religieuses traditionnelles. Le transfert annuel des reliques de Liévin à Hauthem fut pendant longtemps le prétexte de scandales

(1) Ce document précieux nous a servi souvent de base pour rechercher les origines folkloriques d'usages et de mœurs encore usités dans le Nord de la France et la Belgique actuelle. Voir à ce sujet : MAYER, *Abhandlung über die von dem Leptinenseichen konzilium aufgezæhlten aberglaubischen und heidischen gebrauche der alten Tetschen* (1828).

(2) Il y a lieu de faire observer ici que la plupart des conversions étaient imposées. On sait que Dagobert fit conduire de force les Flamands au baptême, qui leur fut administré par saint Amand.

inouïs, dont nous avons donné maints détails typiques dans des études antérieures (1).

« C'estoit,dit un de ces écrivains, ung pélérinage ou voyaige plus de malédiction que de dévotion et où, chascun an, dix mille péchiez mortels s'y faisoient et commettoient tant par yvrogreries, débatz, paillardise, blasphèmes, jurements exécrables et aultres grands et énormes péchiés et meschantés, car la plus grande partie y alloient pluz par passe-temps, follies et jonnesse, et pour y mal faire, tant hommes que femmes, que par dévotion de piété. »

Ces ignobles débauches furent abolies avec grand'peine au XVIe siècle, grâce aux édits de Charles-Quint.

Encore de nos jours, une fois l'an,les placides métayers des *Polders*, se soumettant aux exigences d'une hérédité orageuse, libres de tous liens,s'abandonnent aux transports de leurs instincts prolifiques. Et durant trois jours, ce sont des tempêtes de rut, véritables dionysiaques, dont les moissons demeurent bouleversées (2).

Un autre concile dit : « Illud etiam non admittendum quod quædam mulieres sceleratæ retro post Satanam conversæ, demonum illusionibus et phantasmatibus seductæ, credunt se et profitentur nocturnis horis cum Diana paganorum dea et innumera multitudine mulierum equitare super quasdam bestias, et multa terrarum spatia intempestivæ silentio pertransire ejusque jussionibus velut dominæ obedire et certis noctibus ad ejus servitutem evocari, » montrant ainsi l'origine et l'antiquité des danses érotiques et diaboliques du sabbat ainsi que des voyages des sorcières à travers les airs, sur un manche à balai, sur un bouc ou sur toute autre bête immonde. Comme on le remarquera, la magie et la sorcellerie n'étaient encore regardées,aux VIIe et VIIIe siècles, que comme une superstition et non pas comme un crime, qui devait mener, plus tard, aux bûchers, de pauvres filles, vieilles ou jeunes, que l'on brûla en Flandre comme sorcières jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

M. L. Vanderkindere (3) nous fournit aussi des preuves

(1) *Le Genre satirique, fantastique et licencieux dans la sculpture flamande* Paris, Schemit. 1910.

(2) EUG. BAIE, *l'Epopée flamande*, p. 152. Paris et Bruxelles, Lebègue, 1903.

(3) LÉON VANDERKINDERE, *le Siècle des Artevelde*. Bruxelles. 1879, p. 344. Voir aussi GRIMM, *Mythologie*, p. 237, et SIMROCK, *Mythologie*, p. 388, qui fournissent encore de très intéressants commentaires.

certaines de la persistance de ces traditions païennes. Il nous rappelle qu'au XIIe siècle on voyait encore annuellement à Maestricht, à Tongres et dans les villages limitrophes, l'antique bateau porté sur un char, qui, selon Tacite, était le principal symbole du culte de la *Nerthus* germanique, et que les tisserands qui conduisaient ce char païen le traînaient jusqu'à Léau et peut-être même jusqu'au delà de Louvain. « Sur le parcours de cet étrange cortège, les femmes affolées, demi-nues, les cheveux épars, formaient des rondes lascives, comme si elles avaient voulu réveiller les ardeurs barbares des prêtresses de la mystérieuse divinité du Nord. »

On croyait aussi à Wodan, le Dieu des combats, qui sortait avec un bruit terrible du Goudberg, quand la guerre était proche ; croyance traditionnelle si invétérée qu'au XIVe siècle elle existait encore. Les chroniqueurs du temps rapportent que, dans la nuit qui précéda la fatale bataille de Roosebeke, les Gantois entendirent un grand cliquetis d'armes et des rumeurs de voix d'hommes en courroux, qui provenaient du Goudberg ou de la montagne de Godan (Wodan) (1).

§

Les dieux lubriques n'étaient pas en moins grand honneur chez les Flamands. Des auteurs tels que Gramaye, se basant sur l'existence au-dessus de la porte du Bourg, près du Steen, à Anvers, d'une statuette de *Semini* ou de *Frico*, le Priape scandinave, expliquent ainsi l'invocation : *Semini God!* (Dieu Semini) qui revient encore constamment sur les lèvres de bonnes femmes de la Flandre, lorsqu'elles se récrient de surprise ou de compassion. Ce souvenir se retrouve encore dans le sobriquet *Seminis menschen* (enfants ou gens de Sémini), qui désigne, chez les Anversois, les libertins ou les paillards, ce qui ferait supposer que le grand port belge aurait été consacré jadis à *Adversa* et *Verpum*, surnoms de Priape, le dieu des jardins (2).

M. Georges Eeckhoud, d'après le chroniqueur anversois Ketgen, nous rappelle en outre que cette statuette de Semini fut mutilée en 1586, sous le règne des archiducs Albert et Isa-

(1) SIMROCK, *Mythologie*, p. 185. Plusieurs endroits en Allemagne sont appelés montagne du Dieu ou *God berg*. Ils étaient consacrés à ce Dieu.

(2) GEORGES EEKHOUD, *les Origines fabuleuses d'Anvers* (*Belgique art. et litt.*, juillet 1910).

belle, grâce aux bons soins des Pères Jésuites, qui se trouvèrent bellement offusqués par les attributs virils, trop ostensibles, de l'idole. Car le *Karageuz* occidental, dit-il, « ne *levait pas que les mains.* » On rabota, on réduisit presque à rien le relief extravagant de la divinité grivoise qui se trouvait représentée sous les traits d'un jeune satyre.

La pierre sculptée, actuellement remisée au musée lapidaire du Steen, porte, encore visibles, les traces de cette pudique amputation (1).

Rappelons, en passant, et dans ce même ordre d'idées, que c'est à Anvers que l'on conservait à la cathédrale, dans un précieux reliquaire, un étrange fétiche chrétien emprunté à l'attribut de Priape, c'est-à-dire le *Saint Prépuce*, qui fut détruit au XVI[e] siècle par les Iconoclastes.

Les fêtes païennes des anciens habitants de la Gaule belgique servaient surtout de prétextes à des orgies gastronomiques, où le porc, emblème de la gourmandise et de la luxure, figurait en bonne place sur la table du festin. Entre le 21 octobre et le 14 janvier, on célébrait la fête de Noël ou du nouvel an; on consultait le sort et l'on offrait cet animal aux Dieux. La victime était égorgée selon les rites, la tête levée vers le ciel, quand on voulait honorer les dieux célestes, la tête tournée vers la terre, lorsqu'elle était sacrifiée aux autres divinités. Quand le porc était destiné aux dieux infernaux, on l'immolait dans une fosse destinée à recevoir son sang. On réservait des morceaux de choix que l'on mettait sur le feu sacré, après l'avoir couvert de branches vertes en y ajoutant des gâteaux et de la bière. Le restant de l'animal était mangé dans un festin pantagruélique, largement arrosé, auquel assistaient le prêtre et les amis, qui emportaient quelques portions de la victime pour les suspendre dans la maison (2).

Quelquefois la fête de Noël se célébrait en février. A cette

(1) Nous verrons plus loin que, dans l'art gallo-romain, parmi les objets de fouilles trouvés en Belgique, on rencontre de nombreuses statuettes licencieuses et grotesques. Un grand nombre de ces sculptures furent détruites par ordre. A rappeler ici que Marc van Vaernewyck, dans son *Miroir des antiquités néerlandaises*, publié en 1568 (traduction française de M. Fris), cite parmi les trouvailles faites de son temps près de Gand : « un petit bonhomme, en terre cuite, *tout nu* et lauré, portant dans sa chevelure de petites *cornes de bélier* », très semblable, nous paraît-il, au Dieu Semini ou Priape jadis exposé sur la porte du bourg à Anvers.

(2) C'est encore actuellement à cette même époque que l'on tue le porc, en Belgique, et que l'on suspend, dans l'âtre familial (pour les fumer), des jambons, des saucisses et du lard, dont on voit les paysans de Brueghel et de D. Teniers si friands

fête, après avoir pratiqué nombre de cérémonies superstitieuses, on faisait également l'offrande d'un porc. Cette occasion était encore choisie pour passer une grande partie du jour et de la nuit à manger et à boire de la bière (1).

L'église eut soin de maintenir l'usage de ces fêtes gastronomiques et bachiques si populaires, qu'elle fit coïncider avec ses solennités religieuses propres. Le mot *kermesse*, qui évoque l'idée de gourmandise et des ripailles les plus extravagantes chez les habitants de la Flandre, se décompose d'ailleurs en *kerk* (église) et *mis* (messe), ce qui nous prouve bien son origine chrétienne.

Les fêtes de la Fécondité donnaient évidemment lieu à des pratiques où le péché de luxure n'était pas oublié. Nous avons des preuves que la nudité chez les habitants de la Belgique primitive était regardée comme peu choquante et qu'elle persista pendant bien longtemps. Les gens du peuple et les paysans, comme c'est encore le cas en Italie, y avaient l'habitude de se dépouiller en été de tous leurs vêtements. Un ancien chroniqueur du XII[e] siècle rapporte que des moines étrangers, de passage en Flandre, furent froissés à la vue de ce sans-gêne et qu'ayant interpellé ces adamistes, hommes et femmes, ils reçurent pour réponse : « Nous faisons ce qui nous plaît. Ce ne sont pas là vos affaires. »

Dans la *Rymbyble* ou *bible rimée* (2), qui date du XIV[e] siècle, et dans d'autres manuscrits médiévaux, nous voyons encore des laboureurs flamands et des paysannes sans vergogne travailler nus dans les champs.

Toutes les saisons étaient marquées par des fêtes et des orgies, qui survivent encore aujourd'hui dans les solennités religieuses ou à l'occasion des kermesses. La fête de la Saint-Jean, avec ses feux de joie, est probablement un reste de la fête du solstice jadis célébrée par les Belges païens. Les jours furent également dédiés chacun à une divinité particulière : le dimanche (Sondag) au soleil; le lundi (Mandag) à la lune ; le le mardi (Disamdag ou Tydesdag) au génie de Tyr ; le mercredi (Godentag) à Odin; le jeudi (Thorstag ou Donderdag) à Thor ;

(1) On verra parmi les sculptures monumentales des églises flamandes et wallonnes (gargouilles, frises, miséricordes et autres sculptures) que les porcs y sont représentés fréquemment d'une façon grotesque ou satirique.

(2) *Le Rymbybel de Van Maerlant*, manuscrit de la Bibliothèque royale de Bruxelles, datant de 1369.

le vendredi (Vreydag) à Freya; le samedi (Saterdag) aux Génies et à Saturne.

§

Sous les rois francs, plus d'un tiers des Français et presque la moitié des Belges, qui faisaient alors partie du royaume, étaient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Le christianisme avait commencé cependant de bonne heure la lutte contre les péchés primitifs autochtones; mais, comme nous l'avons vu plus haut, la religion nouvelle ne s'était guère développée en Flandre que dans les seules villes occupées par les garnisons romaines, qui campaient sur les bords de la Meuse et du Rhin.

En 313 et 319, Constantin accorda au clergé chrétien les mêmes faveurs et les mêmes privilèges qu'avaient obtenus jadis les prêtres païens. Après la mort de l'empereur Julien, qui leur fut moins favorable, ils surent acquérir de nouveaux avantages, car dès cette époque nous voyons que les évêques furent mis sur le même rang que les gouverneurs de provinces. Dans les Gaules, ils occupèrent la première place aux assemblées nationales et, chose curieuse, conservèrent les fonctions de bourreaux. Comme jadis les anciens prêtres païens, ils étaient notamment chargés de fouetter et de punir les esclaves et les serfs des seigneurs. Ils eurent aussi à veiller à l'exécution des ordonnances royales, et obtinrent l'inspection particulière des comtes ou gouverneurs de province, ainsi que le droit de légaliser les testaments dans leurs diocèses.

Ces dispositions, jointes aux dons volontaires des souverains et des fidèles, contribuèrent à augmenter rapidement les richesses de l'Eglise et le pouvoir de ses ministres. Elles s'accrurent encore grâce à la dîme qui changea en contributions fixes et légales les dons jadis volontaires. Cette coutume ne devint cependant générale que sous le règne de Charlemagne (1).

Cet accroissement de richesses ne fut guère favorable à la lutte que la religion nouvelle avait entreprise contre les péchés

(1) En 743, il y eut une grande famine. Les prêtres firent répandre le bruit qu'on avait entendu dans les airs plusieurs voix de démons qui avaient déclaré avoir dévoré les moissons, parce qu'on ne payait pas régulièrement la dîme. Il fut en conséquence ordonné qu'on la payerait sans manquer dans la suite. Il est singulier, remarque Sainte-Foix, que les diables s'intéressassent si vivement à notre clergé.

des idolâtres et bientôt, ô honte, ce furent les ecclésiastiques eux-mêmes qui donnèrent l'exemple d'une vie dissolue et vicieuse. Leur avarice et leur avidité devinrent insatiables.

§

Tous les moyens leur étaient bons pour arriver à augmenter les dons en argent et en terres que leur prodiguaient pourtant les souverains ou autres personnes riches et pieuses. Les prêtres avaient établi cette maxime : *qu'on pouvait, pour s'assurer une bonne place au paradis, racheter les injustices les plus criantes, les crimes, même les plus énormes, par des donations généreuses faites en faveur des églises* (1).

Dans un diplôme du roi des Francs Dagobert I, daté de 637, nous lisons : « Il faut, avec les biens périssables de ce monde, acquérir les biens éternels... faites-vous des amis de la *mammone d'iniquité;* il faut avec la mammone d'iniquité acheter (mercari) les biens célestes et éternels ; et, si nous donnons aux prêtres des quantités suffisantes de fonds en terre, nous recevrons en récompense les tabernacles éternels. » Dans les testaments, faits par le clergé, se trouvent souvent ces mots : « Je donne à tel saint, à telle sainte, pour le repos de mon âme et l'expiation de mes crimes, tel bien que je possède *justement ou injustement.* »

Un moine anonyme, auteur de la vie de Dagobert, rapporte que, ce prince étant mort, il fut condamné pour ses péchés par le jugement de Dieu. Un saint ermite, nommé Jean, le vit enchaîné sur une barque où des diables le battaient à tour de bras. Ils conduisaient sa pauvre âme en Sicile, où elle devait être précipitée dans les gouffres de l'Etna (une des portes de l'Enfer), lorsque saint Denis, dont le feu roi avait largement doté l'église, apparut dans un globe lumineux précédé d'éclairs et de tonnerre. Après un combat acharné, le saint mit les démons en fuite et porta en triomphe au ciel ce bienfaiteur de la religion. On ne manqua pas de représenter ce miracle édifiant sur le tombeau de Dagobert, dans la magnifique église de Saint-Denis, qu'il avait bâtie et comblée de dons.

§

Si les saints conduisaient au paradis les plus grands scélérats lorsque ceux-ci se montraient généreux pour l'Eglise, —

(1) Mezerai, *Histoire de France*, t. I, p. 235.

ce fut le cas ponr Dagobert, qui fit égorger inutilement dans leur lit vingt mille Bulgares, — il n'y avait d'autre part point de salut à espérer pour ceux qui avaient osé, pour quelque cause que ce fût, porter la main sur les biens ecclésiastiques. Charles Martel, qui préserva l'Europe et la chrétienté du joug mahométan, fut damné « de corps et d'âme », pour s'être servi de l'or de quelques monastères pour payer ses soldats qui menaçaient de se débander faute de solde. Dans la vie de saint Eucher, nous apprenons que ce saint, qui, lui aussi, visita l'enfer, y vit Charles Martel condamné à brûler éternellement « en corps et en âme » pour avoir dépouillé de leur argent quelques églises. Et lorsque, sur l'ordre de Boniface, évêque de Mayence, et de Fulrad, archi-chapelain de Pépin le Bref, on ouvrit son tombeau, on constata que son corps avait disparu et l'on n'y trouva, « sur un fond tout brûlé, qu'un gros serpent qui en sortit avec une fumée puante (1) ».

L'histoire fourmille d'anecdotes pareilles, dépeignant, d'une façon par trop naïve, la superstition, l'avarice et la fourberie d'un clergé déjà corrompu. Lorsque, sous le coup de leurs menaces de punitions éternelles, les pères déshéritaient leurs enfants en leur faveur, les prêtres avaient soin de poser (c'était l'usage) quelques deniers sur la poitrine des nouveau-nés pour marquer leur consentement. Ils se réservaient d'ailleurs de faire confirmer leur ruine lorsqu'ils devenaient plus âgés. (Voir à ce sujet la Bulle de l'an 1131, ou charte concernant le consentement des enfants aux dons faits aux églises à leur préjudice.)

§

L'avarice des ecclésiastiques et leur esprit de lucre expliquent en grande partie la naissance d'abus connus sous le nom de *fraudes pieuses* (fraudes piæ) ». « A l'exemple des prêtres païens, ils supposaient des miracles », et en répandaient habilement le bruit de tous côtés afin d'attirer la foule crédule, qu'il s'agissait d'exploiter. « On fit ainsi passer certains tombeaux pour ceux de saints confesseurs ; on enrichit le catalogue des bienheureux faisant miracles de noms imaginaires, et les os de voleurs de grand chemin furent métamorpho-

(1) Nous voyons ici une preuve que le Péché (ou le démon) était encore symbolisé à cette époque par le serpent emblématique, qui figure si souvent sur les fibules et boucles de ceintures des peuples barbares qui envahirent la Gaule.

sés en saintes reliques. » On enterrait des os humains dans des endroits écartés et puis on prétendait avoir reçu de Dieu l'ordre de les déterrer pour les exposer en grande pompe à la vénération publique. Quantité de moines simoniaques parcouraient les provinces, vendant de fausses reliques et séduisaient la multitude par les combats ridicules qu'ils simulaient avec des démons.

La simonie était d'ailleurs un délit général, et l'on propageait habilement l'idée que la fin du monde était proche pour mieux exploiter la crédulité du peuple.

On sait que la terreur de l'an mil fut générale et combien profitable au clergé. Les esprits timorés, et il y en avait beaucoup à cette époque, crurent à la sombre prophétie de l'ermite Bernhard de Thuringe, qui, dès 900, annonça la fin du monde pour le dernier jour de 999. Croyant ne plus avoir besoin de leurs biens terrestres, et voulant s'assurer une place dans le ciel, beaucoup de fidèles donnèrent leurs richesses aux églises et aux monastères. Les donations faites, les uns s'acheminèrent vers la Terre Sainte, tandis que les autres attendirent dans l'épouvante le jour prochain du Jugement dernier. « Il y eut, dans l'attente du jour fatal, comme une suspension de vie, le pouls de l'humanité sembla arrêté (1). » Il y a lieu de croire que le Péché lui-même fut un moment vaincu.

Les trafiquants de la crédulité publique avaient espéré qu'à défaut d'un bouleversement complet on verrait tout au moins s'accomplir quelque désastre, même lointain. Mais rien ! pas le moindre tremblement de terre, pas d'éclipse, pas même une simple tempête. Le temps, au jour fatal, fut d'un calme désolant. La fin du monde ayant raté, la terreur générale se dissipa, laissant le clergé plus riche, tandis que le Péché, un moment enrayé, reparut et progressa dans toutes les classes de la société.

§

Dans la lutte contre le Péché, l'*excommunication* constituait aux mains du clergé une arme terrible, faite pour affoler les ennemis de l'Eglise. Un homme en *pénitence publique* était suspendu de toutes les fonctions; il ne pouvait se faire la barbe, ni couper ses cheveux, ni se laver, ni changer de linge :

(1) L. Lamborelle, *le Mercantilisme clérical à travers l'histoire*, pp. 32-42.

toute communication avec d'autres hommes lui était interdite. On sonnait les cloches, surtout la cloche en colère, « campana irata ». On déposait à terre les reliques des saints ; le crucifix était placé sur des épines. Dans la suite on jeta avec violence les livres saints, la Vierge et la croix. On alla plus loin ; suivant l'usage des païens, on traînait à l'aide d'une corde les images des saints, celle du Christ et de sa Mère, on les frappait! Cela afin de réveiller la colère céleste contre les spoliateurs des biens de l'église où du culte.

« Raoul Tortaire nous raconte qu'un seigneur Adalard, avoué de l'église d'Arvincourt, ayant pillé les biens du chapitre, une femme de ce lieu vint, indignée, soulever les draperies qui couvraient l'autel et, frappant vigoureusement le tombeau de saint Benoit, patron de l'église, s'écria : « Benoît, vieux paresseux, es-tu tombé en léthargie? Que fais-tu là? Tu dors? Pourquoi souffres-tu que ceux qui te servent soient accablés d'outrages? »

Et aussitôt, dit le chroniqueur, le seigneur concussionnaire fut puni de son brigandage impie.

On sait que des formules et des cérémonies effrayantes, faites pour frapper le peuple, accompagnaient les excommunications. L'horreur qu'inspiraient les excommuniés était incroyable. Sainte-Foix rapporte qu'une fille de joie, avec qui Eudes le Pelletier avait passé quelques moments agréables, ayant appris quelques jours après qu'il avait été frappé par l'Eglise, fut si saisie qu'elle tomba en des convulsions terribles; celles-ci ne furent guéries que par l'intercession d'un saint diacre.

§

Il n'est pas étonnant que les trop grandes richesses amassées par le clergé, jointes à l'ignorance et à la barbarie générales, aient bientôt porté les mœurs du clergé à un tel point de dissolution que l'on se demande ce que durent être les vices et les péchés de la multitude, à cette époque.

Les témoignages unanimes des auteurs les plus graves et les plus religieux nous donnent des détails incroyables sur la dépravation des ecclésiastiques. Le luxe, l'orgueil, l'avarice, la luxure, la colère et la paresse, tous les péchés capitaux, figurent parmi les vices que leur imputent des prêtres historiens.

Dans un capitulaire de l'an 769, le dévot Charlemagne lui-même dut défendre aux évêques de répandre le sang des hommes, païens ou chrétiens, et d'avoir plusieurs épouses (plures uxores). Dans un capitulaire de 801, il leur défend de porter les armes des guerriers, d'avoir des courtisanes étrangères, de fréquenter les tavernes mal famées, de s'enivrer et de forcer les autres à imiter leur vie crapuleuse. Dans celui de 811, Charlemagne reproche encore aux évêques de vivre avec des concubines, et d'employer la violence pour obliger des laïcs à se faire prêtres, chanoines, ou moines. Il leur reproche surtout leur gourmandise, leur paillardise et leur ivrognerie : « Ces hommes font les dévots et les saints, et ils n'ont pas honte de rester à table jusqu'au milieu de la nuit. Gorgés de nourriture et de vin, ils se rendent en cet état à l'église. Ils ne célèbrent pas, comme ils sont obligés de le faire, le service divin. Pauvres lors de leur ordination, on les voit bientôt acheter des alleux, des esclaves..., ne vivant désormais que d'iniquités, d'oppression et de rapine. »

Et cependant ce très célèbre roi franc, un des héros les plus illustres de l'histoire universelle, ternissait lui-même ses grandes qualités par tous les vices d'un barbare sanguinaire. Neuf femmes qu'il répudia, sans beaucoup de formalités, attestent la licence de sa vie privée... Prodigue de sang, il employait les moyens les plus cruels pour servir son ambition. Il fit décapiter en un jour quatre mille Saxons qui n'avaient pas voulu être baptisés, boucherie épouvantable qui servit de prologue à ses autres édits persécuteurs, condamnant à mort non seulement ceux qui refusaient le baptême, mais même les chrétiens qui se permettaient de manger de la viande en carême (1).

Plus tard, en 1030, Gérard, évêque de Cambrai, écrivait encore à l'abbé de Saint-Vaast, à Arras : « Ceux qui se font appeler les pasteurs du peuple sont des loups ; ils vivent des péchés du peuple... le monde est rempli de prêtres, mais, lors de la moisson du Seigneur, il ne s'en trouvera qu'un petit nombre. » Orderic Vital, dans son *Histoire ecclésiastique*, dit : « Après l'arrivée des Normands, les mœurs du clergé devinrent si dépravées que les ecclésiastiques, les prêtres et même les

(1) Hallam, *l'Europe au Moyen âge*, t. I, p. 22.

évêques vivaient publiquement avec des concubines et se glorifiaient de leur grand nombre d'enfants. »

Cette dépravation des religieux paraissait si naturelle que nous voyons naïvement raconter, par le chroniqueur de Saint-Bertin, cette anecdote :

« Le moine Héribert, qui devint abbé en 1065, avait arraché une des serves de l'abbaye des mains d'un ravisseur ; la nuit suivante, en revenant de matines, il trouve la fille dans sa couchette ; il s'étonne et l'interroge ; elle s'explique sans embarras ; le moine pour la sauver n'avait-il pas voulu faire d'elle sa maîtresse (1) ? »

C'était chose toute naturelle aux yeux de la pauvrette.

Léon IX, dans le concile de Reims, accuse le clergé de simonie, de se livrer à la guerre et au pillage, de détenir injustement des personnes en prison, de commettre le crime de sodomie, etc. Et le concile de Paris, en l'an 1212, nous prouve que les mœurs ecclésiastiques n'étaient pas moins dépravées à cette époque.

§

Les évêques se livraient avec fureur aux plaisirs défendus de la chasse ; armés de pied en cap, ils allaient à la guerre et se trouvaient à tous les combats. Ce dernier abus date du règne de Charles Martel. « Les évêques et les abbés, dit Gaillard, suivirent ce prince à la tête de leurs vassaux ; le reste du clergé les imita... On peut croire qu'avec la valeur des soldats ces nouveaux guerriers en prirent les mœurs et les habitudes, car on ne distinguait plus, même extérieurement, un ecclésiastique d'un laïc... Ils portaient de riches baudriers, des épées garnies d'or et de pierreries, des éperons d'or, les habits militaires les plus recherchés et les plus luxueux. » Les églises furent abandonnées, et pendant ce temps les ouailles retournèrent à l'idolâtrie et aux superstitions les plus grossières.

Dans un capitulaire de 769, Charlemagne avait déjà défendu cet abus, mais sans succès. Vers 803 les guerriers de ses états lui adressèrent une supplique, demandant avec instance qu'il défendît aux ecclésiastiques de marcher avec eux aux combats.

(1) GUÉRARD, *Cartulaire de Saint-Omer*, p. 189. « Estimabam, domine, causa ereptionis meæ te carnale commercium affectare in me. » La réponse d'Héribert à la fille n'est pas moins charmante : « Non est, inquit, mihi nunc commodum huic rei operam dare. » Quant à s'indigner, il n'y songe pas. « Il ne me convient pas de m'occuper de cela maintenant », dit-il seulement.

« Nous demandons, disaient-ils, à genoux que les évêques soient dispensés désormais d'aller à la guerre... qu'ils restent dans leurs diocèses, ils nous aideront plus par leurs prières que par l'épée, en levant les mains au ciel, comme Moïse... »

Charlemagne fit droit à ces plaintes, mais beaucoup d'ecclésiastiques s'opposèrent à cette ordonnance et n'obéirent que contraints. Sous Louis le Débonnaire, ils avaient déjà repris leurs habitudes anciennes et lorsque la féodalité, aux xe et xie siècles, eut élevé plusieurs évêques et abbés à la dignité de princes temporels, ceux-ci reprirent plus que jamais leurs habits militaires précieux. Beaucoup de ces prélats disaient la messe bottés et éperonnés, leurs gantelets de fer déposés sur l'autel, à côté d'eux.

Les princes-évêques de Liège — de grands pécheurs devant le Seigneur — furent du nombre de ces prètres-soldats, et, longtemps après, on verra encore les abbés mitrés de Gembloux, par exemple, officier pontificalement et monter à l'autel ayant en main deux pistolets chargés, qu'ils plaçaient à côté du Saint-Ciboire.

Ces pasteurs armés ne se distinguaient que trop par leur cruauté. Il serait facile d'en rappeler de nombreux exemples. En 1136, Nicolas, évêque de Cambrai, fit arracher, dans un moment de colère, les yeux à tous les habitants serfs de la terre de Saint-Aubert, où il guerroyait.

Beaucoup d'entre eux éludaient les canons de l'Eglise, qui défendent aux ecclésiastiques de répandre le sang, en se servant de massues avec lesquelles ils assommaient leurs ennemis. Guillaume le Breton, dans son poème sur Philippe le Bel, dit que Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, fameux par ses brigandages et ses cruautés, s'armait d'une masse d'armes sans picots « et faisait canoniquement tomber à ses pieds tous ceux qu'il pouvait atteindre ».

§

On comprendra aisément qu'avec une vie aussi relâchée et des mœurs aussi dépravées le clergé était extrêmement paresseux et ignorant. Même dans les conciles, beaucoup de prélats signaient à l'aide d'une croix, ou bien leurs noms étaient inscrits par un collègue complaisant. Vers le temps de Charlemagne, il n'y avait pas un prêtre sur mille capable d'écrire une simple lettre de salutation. « Louis le Débonnaire, ayant

assemblé plusieurs prélats pour signer un acte important, fit chercher vainement une écritoire dans son palais ainsi que dans ceux de ses évêques. On finit cependant par en trouver une chez le Chancelier (1). » Plus tard, Pétrarque se plaignit également de ne trouver qu'avec la plus grande difficulté de la mauvaise encre, lors de son séjour à Liège.

Les péchés, je dirai même les crimes, commis par les chrétiens ignorants et barbares, ennemis de la science et de l'art païen, ne peuvent être passés sous silence.

On sait qu'au moyen-âge, lorsque le parchemin était rare et cher, les bons moines n'hésitaient pas à substituer aux textes de Cicéron, de Salluste ou d'autres auteurs de l'antiquité, leurs homélies et leurs vies de saints. Ces manuscrits, ainsi gâtés, sont connus sous le nom de « palimpsestes ». Heeren, dans son histoire de la littérature classique, prouve que l'incendie de Constantinople par les croisés, en 1204, a fait perdre plus d'ouvrages anciens que tous les désastres dus aux barbares.

On sait de plus que le fanatisme des premiers chrétiens et leur ignorance furent surtout la cause de la perte de presque tous les chefs-d'œuvre de l'art antique. Depuis les édits de Constantin et de Théodose, qui permirent la destruction des temples païens, les disciples de la religion nouvelle s'empressèrent de pulvériser avec une rage sauvage les plus beaux monuments antiques et les plus belles statues de marbre, pour en faire de la chaux. Si bien que l'on peut dire que ce ne sont pas les barbares qui détruisirent les superbes monuments de Rome, mais bien les chrétiens. Saint Martin de Tours se rendit célèbre par son zèle à renverser dans toute la Gaule les temples et les statues des anciens dieux. Saint Trophyme, archevêque d'Arles, fit renverser une superbe série de statues de dieux et de déesses, qui décoraient l'amphithéâtre célèbre de cette ville. L'une de celles-ci, la statue de la Vénus d'Arles, fut heureusement retrouvée, comme par miracle, au XVIIe siècle. Les croisés ajoutèrent, aux nombreux péchés qu'ils commirent lors de la prise de Constantinople, le crime plus irréparable de faire fondre toutes les statues en bronze que Constantin et ses successeurs avaient réunies dans cette ville. Que d'autres exemples encore pourrait-on citer si l'on voulait

(1) MONTLINOT, *Hist. de Lille*, p. 45.

faire un inventaire complet des crimes et du vandalisme destructeur des premiers chrétiens!

§

Mais revenons au péché proprement dit.

Malgré les progrès faits par la religion nouvelle, malgré des conversions de plus en plus nombreuses, les anciens chroniqueurs, presque tous prêtres, font un tableau affreux de la société primitive tant chrétienne que païenne. De grossiers plaisirs, des débauches insensées, accompagnaient d'affreuses misères, de terribles cruautés.

Dans son *Histoire des Francs*, Grégoire, évêque de Tours, s'étend sur les horreurs inouïes qui accompagnaient les guerres d'alors. Il nous montre les Thuringiens massacrant les otages, suspendant les enfants aux arbres par le nerf de la cuisse, faisant périr d'une mort cruelle plus de deux cents jeunes filles, liées par les bras au cou des chevaux, qu'ils forçaient, à coups d'aiguillons acérés, à fuir, déchirant ainsi et mettant en pièces les corps nus qu'ils emportaient. Il raconte d'autre part que de jeunes femmes outragées étaient étendues sur les ornières des chemins, où, clouées en terre par des pieux, elles étaient écrasées par les lourds chariots de guerre, qui ne laissaient après leur passage, en pâture aux chiens et aux corbeaux, que des os broyés, des chairs écrasées.

Puis nous assistons à des scènes de vengeance. Ces mêmes Thuringiens, avec femmes et enfants, fuient devant Théodoric vainqueur, qui en fait un tel carnage que leurs cadavres suffirent à combler le fleuve Unstrut, que les Francs passèrent sur leurs corps amoncelés.

En décrivant les vicissitudes de l'histoire des guerres civiles de son temps, le pieux écrivain applique avec raison à ses contemporains ce verset de l'Evangile : « Le frère livrera le frère à la mort et le père et le fils; les enfants se soulèveront contre leur père et leur mère et les feront mourir (1). »

Effectivement, ne voyons-nous pas Clovis, malgré son baptême, pratiquer tous les péchés et se souiller des crimes les plus affreux? Généreux pour l'Eglise, dont il avait besoin, il se montre avare pour ses leudes, dont il paye le sang et le dévouement par des baudriers et des bracelets en cuivre doré. Dans

(1) Evangile selon saint Mathieu, chap. 10, vers. 21.

ses colères redoutables, il tue sans hésiter ceux qui l'ont offensé, et même, de sang-froid, égorge de sa main des rois vaincus et parmi ceux-ci ses plus proches parents. Il va notamment jusqu'à engager un fils à tuer son père, pour pouvoir le condamner à mort et confisquer ses biens.

Puis c'est Chilpéric, polygame et adultère, qui torture ses ennemis désarmés avant de les tuer, faisant assassiner sa femme Galsuinthe, sœur de Brunehilde, pour épouser Frédégonde, digne compagne d'un pareil scélérat.

Le roi Schramne s'entoure de jeunes hommes de basse naissance et vit avec eux dans la débauche la plus éhontée. S'étant permis de faire enlever des filles d'un sénateur sous les yeux de leur père, Clotaire le fait brûler dans une cabane, où il avait fui, avec sa femme et ses enfants.

Rauchingue, plus méchant, s'amusait à effrayer ses serviteurs lorsqu'ils éclairaient ses orgies. Il les forçait à appliquer, jusqu'à ce qu'ils s'éteignissent, leurs flambeaux sur leurs chairs nues et, riant des larmes que leur arrachait la douleur, leur faisait recommencer ce jeu cruel. Des jeunes gens qui s'aimaient, s'étant réfugiés dans une église pour fuir ses cruautés, le prêtre avant, de les livrer, lui fait jurer qu'il ne leur fera aucun mal et qu'il ne les séparera pas ; puis, quand ils sont en son pouvoir, il les fait enfermer vifs dans un cercueil : « la jeune fille arrangée en manière de morte, le serviteur au dessus », disant en riant qu'ainsi il restait fidèle à son serment.

Moins criminel, le roi Parthénius sacrifiait surtout à la gourmandise. D'une voracité inouïe, il prenait de l'aloès pour digérer rapidement ses aliments et pouvoir recommencer de nouvelles orgies, et, sans respect pour les personnes présentes, « laissait échapper le bruit de ses entrailles ». Aussi lâche que gourmand, il supplie deux évêques de Trèves de le cacher dans un panier de linges sales, pour le soutraire aux recherches de ses ennemis.

Les reines n'étaient pas moins esclaves du péché. On connaît la cruauté proverbiale de Frédégonde, représentée nue, dans la gueule de l'enfer, sur un chapiteau de la cathédrale de Tournai. Les chroniqueurs citent l'ingéniosité des supplices qu'elle fit appliquer aux hommes et aux femmes dont elle croyait avoir à se plaindre, faisant mourir dans les tor-

tures Mammole, accusé de sorcellerie, et jusqu'au vertueux évêque de Rouen : Prétextat.

Austrechilde, la femme du roi Gontran, qui pendant sa vie commit tant de crimes, obtient de son époux qu'il mît à mort, après son décès, les médecins qui l'avaient soignée pendant sa maladie.

Ne voyons-nous pas sainte Clotilde elle-même, orgueilleuse et colère, vouer au trépas les fils de Clodomir, qu'elle chérissait, lorsque, ayant à choisir entre une épée et des ciseaux, elle s'écria : « Je les préfère morts que tondus (1) ! » Crime qui restera un opprobre pour Clotaire, qui égorgea de sa main ces enfants malgré leurs larmes et leurs supplications.

Si, dans les palais ensanglantés, régnaient les péchés les plus affreux, des crimes non moins épouvantables se commettaient jusque dans les demeures des évêques. A côté de prélats vertueux, Grégoire de Tours cite de nombreux collègues dont les turpitudes font frémir.

A Avitus, qui était un homme pieux, « ennemi acharné de l'infâme luxure », succéda l'évêque Priscus, qui fut un débauché immonde et un blasphémateur. Rompant avec la règle établie par son prédécesseur, il installa sa femme dans le palais épiscopal et celle-ci, avec ses servantes, aussi dévergondées qu'elle, se permettait d'entrer la nuit dans les cellules des hommes consacrés à Dieu.

L'évêque Cautin, devenu exécrable à tous, s'adonnait au vin sans mesure et en buvait de telles quantités que quatre hommes étaient nécessaires pour l'emporter de sa table. Aussi avare que cruel, tous les moyens lui étaient bons pour augmenter ses richesses. Le prêtre Anatase ayant refusé, malgré ses caresses et ses menaces, de se dessaisir de la charte des propriétés qu'il avait reçues de Clotilde, fut enfermé par ses ordres dans un tombeau au milieu d'ossements puants, dont il s'échappa comme par miracle.

Pour obtenir les honneurs épiscopaux, Caton forçait une foule de pauvres gens à chanter ses louanges et, devenu évêque, faisait crier dans son église pour de l'argent qu'il était un grand saint très cher à Dieu.

Cruel et pillard, l'évêque du Mans, Bodégésile, que sa femme

(1) C'est-à-dire prêtres.

à l'âme inhumaine stimulait encore au crime, commet toutes sortes d'horreurs et laisse une mémoire exécrée. Après sa mort, cette veuve sacrilège s'approprie les biens de l'Église en disant : « c'est mon mari qui les a gagnés », et, dans sa rage érotique, coupe aux hommes « les parties naturelles avec la peau du ventre et fait brûler aux femmes avec des fers ardents, les parties secrètes de leur corps ».

En citant ces derniers crimes, le pieux chroniqueur ajoute ces mots qui font rêver : « qu'elle commit encore beaucoup d'autres iniquités qu'il vaut mieux passer sous silence. »

§

L'exemple de tous les crimes venait d'ailleurs de haut. Dès le IVe siècle, les évêques de Rome, comblés de largesses par Constantin, avaient commencé non seulement à jouir de tous les avantages de l'opulence, mais à se laisser entraîner au vice. Damase (mort en 384), élu par la violence, fait massacrer les partisans de son rival d'Ursin et laisse une mémoire souillée de cruautés, de débauches et d'adultères. Non moins sanguinaire et colère, Léon Ier se complaît à faire torturer, non seulement les hérétiques, mais aussi ses ennemis personnels. Hilaire, qui lui succède, suit son exemple.

Au VIe siècle, l'orgueilleux et fanatique Hormidas ne se contente pas de persécuter les hérétiques des deux sexes, mais les fait fouetter nus publiquement. Cruel et colère, Vigile condamne son prédécesseur Silvère à mourir de faim et finit sa vie criminelle excommunié, tandis que son cadavre est traîné dans les rues de Rome, la corde au cou. Le fanatique Pélage Ier se distingue par les persécutions sanglantes dont il poursuit les religions dissidentes.

Même Grégoire Ier, dit le Grand, le pape le plus respecté du VIe siècle, ne se contente pas de supplicier les hérétiques et les sorciers, mais il fait brûler la bibliothèque Palatine, fondée par l'empereur Auguste, dont les livres avaient été respectés jusqu'alors par les barbares. C'est aussi pendant son pontificat que l'on trouva, dit-on, dans ses viviers, six mille têtes d'enfants nouveau-nés, fruits du commerce des prêtres que le pontife sépara de leurs femmes légitimes en établissant le célibat.

Le commencement du VIIe siècle nous rappelle d'autre part l'avarice sordide de Sabinien, qui, par un temps de famine, fit

vendre à prix d'or les blés accaparés, renfermés dans les greniers pontificaux, et laissa mourir de faim le peuple trop pauvre pour lui en acheter.

Le VIIIe siècle frémit des cruautés de Constantin Ier, qui emprisonna l'archevêque de Ravenne, dont il fit arracher la langue et crever les yeux, tandis qu'il fit subir au patriarche Callinique un sort plus terrible encore. Etienne VII ordonne au bourreau de crever les yeux et d'arracher la langue à Théodore, l'ami du pape Constantin II dépossédé. Et ce dernier, attaché à un cheval, d'énormes poids suspendus aux pieds, est conduit par le bourreau sur la place publique où on lui crève les yeux. Le prêtre Walpert a les ongles arrachés et les chairs tenaillées par des pinces ardentes.

Les papes du IXe siècle ne sont pas moins cruels. En 817, Pascal fait crever les yeux et trancher la tête à Théodore et à Léon, deux prêtres romains restés fidèles à la France. Simoniaque, Eugène II abuse déjà de la crédulité des peuples. Il fait commerce des sépulcres italiens, et vend comme des reliques saintes des ossements putréfiés pris au hasard. Etienne VII fait déterrer le cadavre de Formose, son prédécesseur, et le soufflette sur les deux joues en plein synode, puis ordonne que, privé de sa tête et de ses doigts, on jette le cadavre dans le Tibre.

Le Xe siècle voit Sergius II, l'amant de la fameuse courtizane Marozie, mener publiquement une vie souillée de débauches et de vices. Le fils de ce couple monstrueux devient pape à son tour sous le nom de Jean VII, et surpasse ses parents par le nombre et l'ingéniosité de ses crimes. Grégoire V est non moins célèbre par ses cruautés et fait promener ses victimes sanglantes et mutilées par les rues de Rome.

Au XIe siècle les papes criminels et vicieux abondent. Nous voyons Benoît IX, pape à douze ans, chassé par les Romains pour ses débauches éhontées. Sous le nom de Grégoire VII, Hildebrand, un moine de Cluny, usurpe le siège pontifical, puis, se plaçant au-dessus des princes de la terre, il lance plein d'orgueil l'anathème aux rois, excitant des guerres cruelles qui mirent à feu et à sang l'Allemagne et l'Italie. Au XIIe, ne voyons-nous pas Adrien IV, fils d'un mendiant anglais, faire brûler vif Arnaud de Brescia, coupable d'avoir prêché contre le luxe des prêtres et les abominations des Pontifes romains,

tandis que Célestin III, dans une colère que ne désarme pas même la mort de son ennemi, fait exhumer et trancher la tête de Tancrède, dont le jeune fils Guillaume est fait eunuque, puis aveuglé? On sait que c'est ce même pape cruel qui condamna le comte Jourdan à être attaché sur une chaise en fer et à recevoir sur sa tête une couronne de même métal rougie au feu.

§

Les rois catholiques les plus orthodoxes, les reines pieuses elles-mêmes continuaient à se distinguer par leurs vices et leurs cruautés.

Au XIe siècle, ne voyons-nous pas la cruelle Constance, fille de Guillaume, comte d'Arles, et femme de *Robert le Pieux*, mener, malgré ses pratiques bigotes, une vie de péché, d'orgueil et de luxure? On sait que, l'âge ayant mis un terme à ses ignobles débauches, elle se jeta plus que jamais dans la dévotion la plus outrée et crut expier ses crimes en persécutant la secte hérétique des manichéens. Etant venue à Orléans avec plusieurs évêques, la reine fit condamner par un concile ces malheureux dissidents qui furent tous brûlés sans qu'il leur fût permis de se défendre.

Cette furie, dit-on, non contente de s'être montrée juge implacable, voulut encore remplir l'office de bourreau; elle fut d'autant plus cruelle que les prêtres lui avaient affirmé que l'excès de sa rigueur rachèterait, auprès de Dieu, le châtiment qu'avait mérité l'énormité de ses crimes. Elle-même creva avec des baguettes les yeux d'une jeune Italienne dont l'exaltation religieuse avait converti un grand nombre de fidèles à la religion de Manès; elle-même s'arma de pinces ardentes et tenailla la poitrine et le ventre de sa victime; ensuite elle fit emporter ce corps horriblement mutilé sur le bûcher où furent consumés les hérétiques. Ces infortunés attachés à des poteaux, on disposa au-dessus de leurs têtes un gril de fer, sur lequel fut placé le chanoine Etienne, l'ancien confesseur de la reine. Le feu ayant été mis au bûcher, les malheureuses victimes de la superstition poussèrent bientôt des cris terribles arrachés par des souffrances épouvantables. Et Constance, cette souveraine en horreur à l'humanité, laissant éclater une joie sauvage, montrait en riant à son époux, *Robert le Pieux*, les convulsions affreuses du chanoine Etienne, qui se tordait sur son gril de fer.

§

Très différents des Manichéens, des Ariens, des Albigeois, des Vaudois, des Lollards, Begards, et autres prédécesseurs moroses des Protestants, qui tous conseillaient une vie pure et le retour à la simplicité de l'Eglise primitive, nous voyons des hérésiarques flamands donner l'exemple de l'orgueil et de la luxure.

Tanchelin, qui prêchait à la fois contre l'intolérance du clergé et contre la tyrannie des burgraves, est dépeint, dans les diatribes dirigées contre lui par les moines du temps, comme un véritable « pourceau d'Epicure (1) ».

Venu, dit-on, de la Zélande, il remonta l'Escaut, pour s'établir à Anvers vers l'an 1100, où ses doctrines furent aussitôt acclamées par les fils de Priape qui, à sa voix, mirent à mort leur burgrave Alaric, reconnaissant le prophète comme leur chef spirituel et temporel. A Anvers, ainsi qu'au nord de la Flandre, le terrain était bien préparé pour le recevoir. Partout couvaient encore les anciennes croyances idolâtres. Dans toute cette région, d'une population assez dense, on ne trouvait qu'un seul prêtre chrétien, honni et conspué par la foule. Un peu en dehors du burg, il y avait bien une petite église, fondée en 1096 par Godefroi de Bouillon, et desservie par un chapitre de chanoines, mais ceux-ci, isolés de la chrétienté, retournaient peu à peu au culte primitif, lorsque parut l'étrange hérésiarque.

D'anciens portraits, — il en existe un peint par le Bruxellois Bernard van Orley au XVIe siècle, — le représentent vêtu d'habits somptueux. Sa chevelure noire est relevée en tresses entremêlées de rubans de soie tissés d'or. Longue par derrière, elle est coupée assez court sur le devant. « Une ivresse dionysiaque illumine son visage, un peu hâlé, aux yeux de velours, aux longs cils, aux lèvres captivantes. Il orne sa longue barbe en la partageant en une infinité de petites touffes autour desquelles il enroule des fils d'or. D'autres fois, il maintient ses cheveux sur la nuque au moyen d'un tressoir enrichi de perles et de pierreries... »

Lorsqu'il apparaît en public, il est entouré du plus grand apparat. 3.000 hommes armés l'escortent ou marchent de-

(1) GEORGES EEKHOUD, *op. cit.*, pp. 42 et suivantes.

vant lui, l'épée nue à la main. Sa vue exerce un prestige irrésistible sur la jeunesse et surtout sur les femmes. Quant à sa parole, sa séduction était plus grande encore.

« Il fascinait ses admiratrices à un tel point que toutes se donnaient à lui presque publiquement, répudiant leurs mères, fuyant leur mari, persuadées d'accomplir une œuvre agréable à la nature.

« La presse était telle, autour du prophète, que, pour ne pas être broyé par ses fanatiques, il se vit forcé de prêcher du haut des toits ou dans une barque de pêcheur détachée du rivage. Au dire des chanoines d'Utrecht (d'après leur réquisitoire adressé à l'archevêque de Cologne), dès qu'il apparaissait, la multitude tombait à genoux. Les mêmes chanoines assurent qu'il abreuvait son peuple de l'eau de ses baignoires, prétendant leur administrer ainsi un sacrement plus efficace que le baptême. Sans doute fut-il grisé par l'encens trop capiteux de ses fidèles, ce qui nous rend excusables ses extravagances somme toute assez inoffensives. Semblable à tous les simples mortels divinisés par leurs frères, il dut connaître cependant, après l'exaltation, l'abattement et même le désespoir... »

Un jour, excédé de prestige, Tanchelin aspira à l'obscurité ; il éprouva le besoin de se jeter aux pieds du Saint-Père, à l'exemple de Tannhæuser transfuge des voluptés du Vénusberg. Fut-il maudit par le vicaire du Christ ? Il y a lieu de le supposer, mais les détails manquent. Dans tous les cas, Tanchelin revint de Rome et regagna la ville de Priape, où, exaspéré par les reproches ou l'anathème du Pape, il se remit à prêcher de plus belle l'érotisme. Mais pendant son absence un revirement s'était produit chez une partie des *Enfants de Sémini*. En 1122, il fut arrêté et jeté en prison sur l'ordre de l'évêque de Cologne. Parvenu à s'échapper, il se sauva à Bruges, mais y trouva un peuple moins épris de paganisme, et fut condamné à l'exil par le clergé. Revenu dans sa ville préférée, auprès de ses amis, les libres marchands, les pêcheurs insoumis ou naufrageurs, toujours prêts à recourir aux rapines et à la piraterie quand leurs industries maritimes ne leur rapportaient pas de quoi subvenir aux exigences de leur tempérament et de leurs appétits, ces grands enfants épris de la vie voluptueuse et plantureuse le reçurent en triomphe, et Tanchelin leur donna plus que jamais l'exemple

de la joie et des désirs assouvis. Il les amusait parfois par des facéties dionysiaques étranges...

Ses détracteurs rappellent ce trait mirifique :

Un jour que le peuple était assemblé autour de lui, il se fit apporter une image de la Sainte Vierge, mit sa main dans celle de la mère de Dieu et assura qu'ils étaient fiancés.

D'une voix que nous nous plaisons à croire insidieuse, dit M. Eekhoud, il invita ses fidèles à offrir des présents aux futurs époux. Ils devaient aussi se charger des frais de la noce qui devait être digne d'aussi hauts personnages. Ayant fait mettre deux troncs, l'un à sa droite, l'autre à la gauche de l'image sainte, il s'écria : « Que les hommes déposent leurs offrandes de ce côté et les femmes de l'autre, afin que je voie lequel des deux sexes nous porte le plus d'attachement. » Et la multitude d'accourir, chargée de présents de toute nature. Les femmes allant jusqu'à se dépouiller de leurs colliers et de leurs pendants d'oreilles.

Avec un forgeron qu'il avait connu en prison, lors de sa captivité à Cologne, il fonda notamment une association de douze hommes représentant les douze apôtres. Une femme jouant le rôle de la Vierge était menée de l'un à l'autre et cela, toujours d'après la lettre des chanoines d'Utrecht, « pour fortifier leurs liens fraternels par le commerce charnel qu'elle avait avec chacun d'eux ».

Le duc de Brabant Godefroi le Barbu se décida enfin à bannir l'étrange prophète malgré les prières de ses fidèles. Il fut embarqué de force dans une galère sur l'Escaut. C'est alors qu'un prêtre fanatique, qui se trouvait parmi les passagers, le frappa d'un coup mortel, mettant ainsi fin à ce schisme peu connu...

§

Mais il faut se borner.

Ce simple coup d'œil jeté sur les mœurs de nos ancêtres primitifs suffira pour donner une idée de ce que fut le Péché jusqu'au XIIe siècle.

Il nous reste à souligner l'importance considérable qu'exerça le Péché dans tout l'art primitif franco-flamand, et cela depuis ses premiers bégaiements.

Son image apparaît déjà de la façon la plus impressionnante dans la décoration des fibules et des boucles de ceintures

des peuples barbares qui envahirent la Gaule. Le Péché y est figuré par des formes de monstres fantastiques et par des serpents ou des dragons diaboliques, « de helsche Slangen », dont les corps enlacés motivent des nattages compliqués.

Dans l'art gallo-romain, au contraire, l'image du Péché se présente plutôt sous une forme satirique indulgente, presque cynique. Dans nos études précédentes sur le genre satirique en Flandre, nous avons décrit une petite statuette, conservée à Tongres, qui représente un personnage grotesque portant à diverses places de son corps, et notamment en guise de nez, les attributs du Dieu Priape. Un ancêtre de *l'Uylenspieghel* flamand relève en riant ses vêtements pour montrer sans vergogne sa jeune virilité. Le vase d'Herstal offre à notre vue de graves péchés de luxure. D'autres sculptures, comme la statuette du musée de Saint-Germain, qui représente un parasite glouton s'étranglant en essayant d'avaler un trop gros morceau de nourriture, font songer à la gourmandise, tandis que d'autres images d'hommes et d'animaux se rapportent aux vices qui complètent la série des péchés capitaux (1).

Dans l'art français à ses débuts, notamment dans la sculpture romane primitive, nous assistons à l'éclosion d'une esthétique nouvelle, où deviennent de plus en plus nombreuses les conceptions animales ou monstrueuses figurant le Péché.

La figure humaine, d'abord exceptionnelle, devient peu à peu prédominante. Nous voyons lutter, et se poursuivre entre les feuillages des rinceaux romans, tous les péchés. Des histrions, des centaures et des sirènes symbolisent la luxure ; des soldats sanguinaires personnifient la colère et la cruauté, tandis que des hommes terrifiants et des démons incarnent toutes les autres turpitudes humaines.

La plupart des péchés sont représentés avec une précision redoutable. L'avarice, sous les traits d'un usurier abject, a toujours une bourse pleine d'or attachée au cou, tandis que la luxure punie est figurée par des hommes et des femmes nus, dont les parties sexuelles sont dévorées par les bêtes infernales. Sur les tympans et les chapiteaux des églises ou des monastères se déroulent des scènes terribles où l'on voit la

(1) Pour les figures, voir notre *Genre satirique dans la peinture flamande*, 2e édition (Bruxelles, Van Oest et Cie, 1907).

punition exemplaire des damnés dans l'enfer, ou bien leurs angoisses à l'heure du jugement dernier.

Les péchés et les démons apparaissent partout. Ils se carrent debonne heure sur la vasque et aux pieds des fonts baptismaux. Bientôt on les voit envahissant tout le mobilier liturgique ; ils s'agrippent aux encensoirs et aux reliquaires ; ils figurent sur la crosse ou les « taux » des saints évêques et des abbés mitrés. Ne les voit-on même pas ramper et railler au bas du Crucifix et de l'Ostensoir contenant l'hostie ?

Saint Bernard de Cluny, dans une lettre restée célèbre, s'éleva avec force contre ces ornementations étranges, qu'il jugeait « ridicules et de nature à distraire les fidèles ». Il ne comprenait pas qu'à ces époques, où l'ignorance était générale, c'était par l'image seule qu'on pouvait lutter contre le Péché, en le représentant dans toute son horreur.

Villon nous montre combien était encore grande de son temps l'influence de ces peintures et de ces sculptures suggestives, que l'on appela à juste titre les « bibles du pauvre » ou les « archives des illettrés ». Ne fait-il pas dire à sa mère :

Femme je suis pauvrette et ancienne
Qui rien ne scay, onques lettres ne leuz,
Au Moustier voy, dont je suis paroissienne,
Paradis painct où sont harpes et luz,
Et un enfer, où dampnés sont boulluz,
Lung me faict pour, l'autre joye et liesse...

Et ces enfers, vraies images de la Justice divine, plaisaient d'autant mieux au peuple souffrant, malheureux, qu'ils étaient strictement égalitaires. Car on y voyait punis de même tous ceux qui avaient péché : papes et rois, reines et courtisanes, clercs et laïcs, comme les plus pauvres artisans.

L. MAETERLINCK.



ÉMILE FAGUET

NEUF IMAGES DE CHINE

A Max-Anély.

I. — RÉVEIL

Je suis ailleurs ; aujourd'hui, je m'en rends compte ; ailleurs, non pas seulement sous un autre ciel, mais sous la régence d'un autre Dieu, sous la main du Buddha, sous la dent du Dragon, et dans un monde nouveau, un monde peuplé d'hommes qui pensent. Cela me change de l'aspect morne des paysans sibériens, qui pensent peut-être, mais comme font les arbres et les pierres : sans que l'on s'en doute. — L'entrée en Chine est comme un réveil. Les hommes d'ici ont l'œil vif ; leur regard interroge.

Oui, ce premier aspect du pays jaune me séduit fort. Déjà, quelques singularités m'enchantent. — Voici un champ de blé, de ce même blé qui pousse en France, mais l'aspect du carré de terre familier intrigue, dès l'abord, par son dessin. — Les sillons ne sont pas droits, leurs lignes penchent d'un côté, puis de l'autre, sinueuses et fantaisistes, d'une drôlerie imprévue et charmante, folâtre, dirait-on... Ces courbes ont un air ivre qui plaît.

Voulant m'instruire, je demande à mon compagnon de voyage la raison de cet ondoiement anormal, et, tout de suite, je sens que mon éducation est à refondre suivant des principes nouveaux, qu'il faudra, pour connaître ces faces jaunes, penser autrement que ne le firent mes ancêtres, voir avec d'autres yeux, écouter d'une oreille vierge, et juger et goûter de tout sans parti pris.

Or, si les sillons du champ de blé ont des courbes étranges, sachez-le, ce n'est point par une négligence du laboureur, mais bien par sa volonté, sa prudente et rigoureuse volonté, car il est d'observation courante que, pour leurs promenades nocturnes, les mauvais esprits hantent de préférence le chemin tout préparé des sillons. Ils marchent librement dans un

sillon droit et, dès lors, rien n'y pousse, au lieu qu'une courbe imprévue les déroute, les gêne, les fait trébucher. Ils quittent bientôt un sillon chinois, ils vont ailleurs... Voilà la vraie science !

A l'école chinoise, quel avenir pour notre agriculture ! quel essor, si la vanité nationale ne s'en mêlait ! que de progrès, sans l'abominable routine du paysan de France ! — Songez que, sur les bords du Hoang-Ho, le maître d'un champ fait trois récoltes, dans le temps que nous, sur les bords de Loire, n'en faisons qu'une !

II. — LES CYPRINS

C'est au nord du Temple du Ciel, à Péking, dans le fond extrême de la ville chinoise, que se trouve la réserve des poissons, mais ce n'est pas eux que nous venons voir. Dans de grandes vasques de terre cuite vernissée que l'on a placées tout près l'une de l'autre et qui couvrent un grand espace, vivent des milliers de cyprins. — Ils valaient le voyage.

Ah ! que nous sommes loin du malheureux poisson rouge qui, dans son petit bocal, s'ennuie si copieusement au milieu du maigre jardin de ce bourgeois d'Issy-les-Moulineaux, non loin d'une fausse rocaille et d'une boule de verre bleu, montée sur pied ! Phénomènes, ceux-ci... étranges compositions vivantes... singularités domestiques... ils me font peur. Lentement, patiemment, ils furent sélectionnés par d'habiles hommes de l'art, qui, suivant mille méthodes toutes plus singulières les unes que les autres, les recréèrent à l'image contournée de leurs rêves. J'en vois de rouges, j'en vois de noirs, et certains portent sur leurs écailles tout l'or d'un soleil couchant, et certains ont le ton lumineux des cascades quand la lune y plonge les yeux.

Ils nagent sans hâte. Cette gravité dans le maintien, ce rien de solennel leur convient à merveille. Si beaux, si surprenants, héraldiques par leurs atours et monstrueux par leurs formes, il messiérait qu'ils parussent nous apercevoir, nous fuir, ou même se retourner. Ils passent et nous enchantent. Brusquement, les voilà tout couverts de pierreries, puis ils s'éteignent, soudain vêtus, dirait-on, d'un manteau de poussière sombre et, l'instant d'après, les voilà lumineux. —

Ils regardent leur univers par d'énormes yeux portés au bout de longs pédoncules qu'ils savent remuer d'étrange manière, mais, si bizarre que soit leur façon d'examiner le monde, je gage qu'ils y voient mal, car ils ont l'air un peu naïf des gens très myopes, et, avec cela, l'air très savant, « plus savant qu'on ne croit », des monstres. — Leurs quatre queues sont quatre éventails souples, vivants et mous; leurs mouvements, une danse lente, une exhibition, une parade, et les yeux projetés contemplent l'eau stupidement, et les quadruples queues battent, caressent et frôlent, et les gros ventres rebondis se laissent entraîner.

Que mangent-ils, ces grotesques et paresseux seigneurs ? Dans leurs vasques, ils ne vivent pas seuls : des myriades de bêtes minuscules les entourent, qui, prestement, s'enfuient, reviennent, montent à la surface, nagent entre deux eaux, circulent, plongent. Bêtes étranges, à la rive même de l'animalité, qui semblent être un débris de paille, un pépin de fruit, un grain de poussière mécanique, moins que cela : rien ! et qui vivent furieusement.

Mais, parfois, le cyprin, gueule ouverte, va vers l'un d'eux et l'absorbe. Ils doivent continuer à vivre dans ce composé d'écailles et de joaillerie. Ces bêtes-là ne peuvent pas mourir... Comment s'y prendraient-elles ? Pour mourir, encore faut-il être quelque chose, représenter, figurer quelque chose... Et, malgré leur fiévreuse activité, elles représentent si peu ! Au lieu que mes cyprins représentent une noblesse parmi les monstres, une importance, une dignité, un poids.

Je voudrais avoir des cyprins, toute une cour de cyprins, dans un étang limpide et qui m'appartiendrait, plein de rayons de soleil, de chatoiements, de jeux d'ombres : le roi myope, fainéant, et qui néanmoins veut avoir l'air occupé par les soucis de l'Etat, splendide, vêtu d'une tunique d'or où furent brodées des roses ; les ministres, noirs, graves, et doctrinaires ; les petits princes, vêtus avec quelque prétention ; les valets, plus beaux que ceux des jeux de cartes ; la grosse reine douairière qui fut terriblement féconde et, par les soins de son ventre, assura la dynastie ; et ces monstres parmi des monstres, les cyprins albinos, plaqués d'un blanc malpropre ; tous enfin... d'autres encore, que j'imaginerais.

Une cour de cyprins ! songez-y ! Elle se répandrait dans

le lumineux cristal de mon étang, et moi, couché sur l'herbe du bord, je regarderais jusqu'au soir ces pierres précieuses sculptées, jouant dans une onde claire, émeraudes à l'aube, rubis en plein midi, améthystes à l'heure du crépuscule... Mais le marchand m'avoue que, dans ces conditions, mes cyprins ne manqueraient pas de crever. Il leur faut des vasques sombres, avec, dans le fond, beaucoup d'herbes molles et verdâtres, beaucoup de saletés, beaucoup d'animalcules.

Je le regrette. Encore un rêve qui ne saura se réaliser.

D'ailleurs, si on les voit mal dans ces grandes vasques de terre, on les devine merveilleusement. Soudain, j'aperçois une flamme fauve, un trait d'argent, une tache rousse, une arabesque d'or, un clapotis, un coup de queue, puis plus rien. Pour les mieux examiner, on les pêche dans un petit filet et, un instant, on les ramène au grand jour. Mais ils perdent ainsi une part de leur splendeur. Leur vêtement gagne à paraître et paraît dans son plus bel effet sur le fond de mousse sale. Ils sont royaux, oui ! mais il ne faut pas voir le plus grand roi tout nu.

D'après les chroniques chinoises, le lieu de naissance des cyprins est le lac Tsau, dans la province de Ngan-Houei.

Baster nous dit que Philippe Worth les apporta en Angleterre vers 1730.

Certains missionnaires affirment que les pisciculteurs chinois savent tatouer le flanc du cyprin de caractères bénéficieux.

On dit encore qu'un escadron d'eunuques va, tous les jours, chercher des vers pour les poissons rouges de l'Empereur.

On dit enfin que le *carassius auratus* devient domesticable au point d'accourir dès qu'il entend le son de cloche annonciateur d'un repas.

On dit mille et une autres choses singulières et belles à entendre...

Et je n'y vois aucun inconvénient.

III. — LE SOURIRE CHINOIS

Dans ce pays, les gens savent sourire. — Sous les palmes, là-bas, j'ai vu des nègres rire d'un gros rire épais, ou bien

grimacer en montrant le bel ivoire de leurs dents, comme des nègres peints, mais sourire, jamais! Ils ne connaissent pas cette subtilité, cette émotion de passage, ce travail délicat des yeux et des lèvres qui peut tout exprimer, jusqu'à la tristesse, jusqu'au dur mépris. — Le nègre rit comme il mange, en glouton. Rire devient une de ses fonctions animales. Le sourire est souvent une dégustation du plaisir; or, jamais un nègre ne saura déguster.

Avec le Chinois, il en va d'autre manière. Je lui connais tous les sourires : le sourire de la gaîté, celui de la douleur, celui qui dit un effroi retenu, celui qui dédaigne, celui qui s'excuse, celui que l'on ébauche pour consentir avec noblesse, le sourire espiègle, le sourire féroce et le sourire qui remercie.

Je passais à cheval, il y a quelques jours, dans une rue fort peu large, et me hâtais de mon mieux, malgré la boue infâme où les sabots s'engluent, malgré les piétons pressés, malgré les banderoles multicolores dont le vent faisait des épouvantails. Soudain, un enfant sortit d'une boutique proche et je dus arrêter très brusquement ma bête pour ne pas le frôler. Le père accourait déjà. Il regarda son enfant, puis il me regarda et vit sans doute à mon visage que j'avais eu peur. Il ne se prosterna point, il n'eut point de grands gestes pour me rendre grâces... Simplement, il sourit, — de quel sourire! la tête un peu penchée, l'œil oblique, la lèvre fine, puis il s'en fut, et sa robe de toile bleue se perdit dans l'étroite foule. — Quelle plus éloquente expression de sa reconnaissance pouvait-il me donner et qui me fît un plus grand plaisir? Délicieux, le sourire de cet homme!

M'être aperçu que les Chinois savent sourire m'a, dès l'abord, mis à mon aise. Je ne suis pas ici dans la cage des singes. Sourire me semble une noblesse habituelle, une courtoisie de prix; le sourire est comme un diplôme de bienséance. Quoiqu'il vienne de faire une superbe trouvaille, ce cochon qui, dans un tas d'ordures extraordinaires, trifouillait de tout son groin, ne sourira pas, je le gage!

Voyez ce léger accident qui vient de se produire au milieu de la rue. Un « pousse » tirait le rickshaw de son maître, pataugeait à grand bruit, éclaboussait les passants, fier sans doute de traîner un homme de marque; or, voici qu'il glisse et tombe, soudain, les quatre fers en l'air, sans d'ailleurs se

faire aucun mal. La scène est ridicule. Quelques enfants s'interrompent de jouer à ce jeu compliqué qui les absorbait tant, pour éclater de rire... Oui, mais, sur le pas de sa boutique, mon ami, le vieux marchand de lanternes, sourit, et ce vieux peintre d'enseignes, à la natte maigre, aux larges lunettes, sourit aussi... sourires d'une seconde, échange rapide d'un coup d'œil. Ils ont apprécié l'instant plaisant, le temps très bref qu'il fallait, sans insister, puis ils n'y pensent plus. — Et tous leurs sourires sont ainsi.

Savoir sourire prouve plus, pour l'état de civilisation d'un peuple, que les plus noires usines et les trains de luxe. — D'ailleurs, ce sourire m'inquiète; ce sourire n'est pas le nôtre; j'y vois un arrière-fonds de philosophie, un détachement, une douce amertume étrangers à nos contrées, une sagesse plus haute, une autorité majeure. Quand ils sourient, ces hommes, à quoi pensent-ils?

Oh! je ne parle pas de l'affreux sourire satisfait du poussah pansu qui trône au fond de certaines pagodes! sourire épais, sourire de digestion régulière! Non, je songe au sourire merveilleux dont toute la face de ce vieux Buddha de bois doré s'illumine! Ah! le beau sourire un peu charitable, un peu railleur, qui dissimule à peine et qui déjà pardonne! Ah! le beau sourire où les yeux semblent exaucer une prière, tandis que la bouche murmure : « A quoi bon! » Et ce sourire, vous le verrez, quelque jour, sur les lèvres de votre *coolie*, de votre *mafou*, de votre cuisinier; ce sourire finira par hanter vos rêves, et quand, plus tard, vous serez retourné au pays d'Europe où l'on ne peut songer puisque l'on y bavarde sans répit, parfois, ce même sourire éclairera votre visage et vous pleurerez ensuite en pensant à un pays lointain.

Les Chinois savent sourire parce qu'ils ont su attendre. Ils sont les plus vieux de la terre, ils sont les ancêtres, — ils durent. Ils ont le droit de sourire.

Quand on a des siècles derrière soi et que l'on vit encore, identique à soi-même, on a le droit de sourire; on a vraiment le droit de sourire, et jusque dans la mort.

IV. — LA PRÉSENCE SUR LE FLEUVE

Mon amie, votre fantôme m'a visité, ce soir. Il rôde, passe et disparaît, puis revient et se penche sur moi. Le fleuve fait,

contre la roche aiguë qui coupe son courant un bruit doux et continuel. On dirait une plainte étouffée, mais qui s'obstine. De quoi souffriez-vous, mon amie, pour être venue, de si loin, me surprendre ? Au coucher du soleil, je suis rentré dans mon petit sampan à deux rameurs et, dès que je fus monté sur la jonque, votre fantôme m'inquiéta. Au fond de cette anse où nous sommes amarrés, l'eau passagère haletait un peu sous sa brume du soir ; une insensible brise me caressa la bouche, comme un souvenir de baiser, et je restai tout immobile, glacé par l'attente. Vous étiez là ! oui, mon amie, vous étiez là, mais je regardai, à la poupe de la jonque, un grand vase de terre plein de fleurs des champs qui semblaient lasses, puis j'écoutai le crépuscule. Sur la rive, quelque villageois jouait de la flûte, mélodie mince, tantôt triste, tantôt folle, et qui dansait au ras de l'eau grise. L'un de mes rameurs sauta sur le pont et jeta à mes pieds notre butin du jour. Il leva les yeux et, voyant que je regardais ailleurs, les baissa, par convenance, et s'en fut. C'est un bon serviteur.

Entre ses falaises dont la pourpre bleuissait, le fleuve roulait son onde lourde et chantait contre la roche aiguë. Je respirais à peine, attendant le signe qui vous révélerait et l'appelant passionnément de cette voix muette qui gonfle la poitrine, mais jamais ne trouve de mots.

Il m'apparut soudain. Ce fut d'abord, sur la crête de la falaise orientale, une faible lueur, un soupir de lumière, un insensible parfum de clarté, puis cela grandit, se développa, un halo nacré parut qui montait dans le ciel, et la lune surgit, lente et ronde, teinte d'un bel ambre pâle. Elle dessinait en noir le profil tourmenté des hautes pierres, puis elle se détacha.

Je vous vis à son premier rayon : vous me guettiez dans l'ombre. A son premier rayon, chère, je vous reconnus. Non ! non ! vous ne souffrez pas ! Vous êtes venue parce que vous deviez venir. Souriez ! je veux vous voir sourire ! Regardez, alentour, la magie qui vous accueille ! Le monde est fait d'argent et de saphir ! le fleuve n'est plus qu'un large saphir qui s'écoule en chantant ! et les falaises sont bleues de la base au sommet ! Regardez, sur la rive, ces grands arbres dont le feuillage filtre une averse d'argent ! Regardez l'eau ! Regardez l'air ! nous respirons de la clarté! et vous êtes là et je vois votre bouche.

Restez ! restez ! Toute la longue nuit est à nous ! la longue nuit pleine de nouveaux prestiges, enchantée par des chimères nouvelles qui nous étreindront le cœur ! et,quand la lune aura passé derrière la falaise occidentale, contre moi, je vous presserai encore, cher fantôme, en écoutant au loin la plainte du Dragon qui toujours se lamente, tandis que la Licorne galopera d'un galop sourd,le long de la rive, et que le Phénix fera de grands bruissements d'ailes, dans le ciel noir.

V. — BIENSÉANCES FUNÉRAIRES

Lorsque je serai mort, me dit Yang-sia-fou, mon fils aîné glissera sous ma langue, afin que je puisse continuer à former des paroles, une pièce d'argent : il faut garder son éloquence au pays des Ombres, car les mauvais génies ont, pour celui qui ne parle pas courtoisement, mille ruses redoutables et savent l'enfoncer dans l'égout fétide des Enfers.

Mes parents couvriront ensuite d'un linge blanc mon nez et mes oreilles. Déjà, ils auront ouvert un trou dans le haut du toit de ma demeure, afin que s'échappent à leur guise les sept esprits animaux qui m'habitent. De mes trois âmes, l'une, la rationnelle, quittera ma tête pour aller se faire juger devant les Grands Juges ; la seconde, la passionnelle, fuira de mes poumons pour hanter ma tablette funéraire ; et la troisième, la matérielle, sortira de mon bas-ventre, mais ne me quittera point, et ne cessera de veiller sur mon corps et pour régler, au fond du cercueil, sa pourriture.

Vêtu de mes plus belles hardes, je me présenterai dans le royaume de la Mort : il est toujours décent d'être bien vêtu ; mais, tout spécialement, le costume de cérémonie est exigible, si l'on affronte les regards d'un potentat. Un mendiant passe inaperçu, et, si le Roi des Ombres ne me voyait point, ou si je ne pouvais lui parler, ou si, par la faute des miens, certains devoirs de la bienséance avaient été omis, je pourrais errer, tout au long de mon autre vie, sous la forme d'un esprit mauvais ou bien habiter le déplorable corps de quelque reptile maléficieux.

On m'étendra, j'espère, dans la grande salle de ma maison. Près de ma tête, une tablette sera posée, et, sur un guéridon tout proche, des viandes, trois lampes et de l'encens. Durant que les prêtres diront leurs prières, les femmes se lamente-

ront d'une voix suraiguë. A chaque coin de ma chambre brillera une lanterne blanche, et, devant la porte, une longue feuille pendra, sur laquelle mon nom, mon âge et mes titres seront inscrits.

Vous savez que j'ai abandonné le lieu où reposent mes ancêtres. Il faudra donc que mon fils me trouve une sépulture. Dans la doublure de ma robe, il coudra des lettres de recommandation pour les Cieux Occidentaux et, peut-être, pourrai-je ainsi ne pas trop souffrir des rigueurs du voyage.

Vous ai-je montré le cercueil où je dormirai ? J'ai déjà choisi mes planches de longévité. Elles ressemblent au tronc d'un arbre et m'ont coûté plus de trois cents taëls. J'y serai couché sur un lit de coton et de chaux-vive, un éventail dans une main, une prière peinte sur papier dans l'autre ; et, si ma sépulture n'est pas prête, peut-être me gardera-t-on quelque temps dans la chambre des ancêtres où, jour et nuit, de l'encens brûlera. Le cercueil sera placé sur des tréteaux. Ma famille se réunira chez moi pour recevoir les condoléances, et mon fils aîné, s'étant rendu au puits le plus proche, y jettera de l'argent, afin d'acheter assez d'eau pour laver mon corps.

Malgré ces précautions, combien de dangers me menacent ! Ah ! pourvu que mon cercueil ne soit pas pris en gage par des créanciers avides ! Il faudrait alors que mes enfants le leur retirent, voire qu'ils se donnent en esclavage pour sauver la dépouille de leur père.

Si rien ne s'y oppose, au jour de mes funérailles, un repas sera préparé à l'entour du cercueil. Les hommes de ma famille, vêtus de toile à sac, s'agenouilleront auprès, frapperont la terre de leur front, accompliront, en un mot, tout le cérémonial de politesse édicté par les bienséances. Puis, les femmes se lamenteront encore d'une voix très perçante et très aiguë, afin de montrer qu'elles souffrent beaucoup, et leurs cris seront accompagnés par le son de plusieurs instruments.

Mon cercueil sera porté sur un catafalque par soixante-quatre hommes ; les charrettes qui suivront seront couvertes de toile blanche, et harnachées de blanc, les belles mules du cortège.

Le lieu de ma tombe sera fixé par un géomancien. C'est là un devoir délicat, pour lequel la sagesse même ne suffit, si elle n'est doublée d'expérience : car il faut un lieu que n'éclaire

nul rayon d'étoile maligne et sous lequel ne rampe nul dragon. De plus, il convient que, de ma tombe, ornée de buissons et de fleurs, la vue soit belle, étendue et variée.

Si j'étais de plus noble lignage, ou si le sort m'avait octroyé une haute fonction publique, j'aurais même une ou deux paires de statues pour garder mon repos. Mais la modestie convient à l'homme de situation modeste, et désirer ce que l'on ne peut avoir signale l'âme de l'insensé.

Quand viendra le jour de mon enterrement, qui sera, je pense, le premier jour faste qui suivra la troisième semaine après ma mort, mes amis se réuniront chez moi, et des musiciens suivront le cortège dans lequel seront portées, séparément, les tablettes de mes ancêtres.

Il faudra que, par bienséance, mes fils prennent l'expression d'une douleur poignante, et les femmes, de nouveau, pousseront de grands cris, ce qui leur sera une tâche facile, car la langue d'une femme s'augmente de tout ce qu'elle ôte à ses pieds. D'ailleurs, les femmes ne savent-elles pas se plaindre mieux qu'une charrette, un jour de pluie ? n'ont-elles pas toutes dans la bouche un essieu tournant ?

Chacun sera de blanc vêtu. Les esprits errants et mauvais dont je croiserai la route seront apaisés par de la semence de monnaie, les génies les plus malfaisants ayant une suffisante sottise pour confondre un taël d'argent avec sa figure en carton.

Quand on m'aura descendu dans la tombe, on tirera un feu d'artifice, on fera des libations, on récitera des prières, et l'on brûlera l'image en papier de tout ce dont j'aurai besoin au pays des Ombres, image d'une maison, images de vêtements, images de chevaux et de quelques lingots d'or.

Après la cérémonie, trente jours durant, mes fils ne se raseront plus le haut de la tête et ne changeront pas leurs habits. Ils garderont une apparence négligée, car la douleur ou les bienséances leur auront ôté le goût d'une tenue correcte. Enfin, sur la tablette que l'on placera dans la salle des ancêtres, on inscrira mon nom et, si modeste qu'elle soit, la fonction que j'ai remplie dans l'Empire, car remplir une fonction le bonheur suprême, ainsi qu'on peut le lire au fronton de toutes les académies. De la sorte, je serai mort avec bienséance.

Cela ne vaut-il pas mieux que de pourrir honteusement, comme font les barbares d'Occident, entre six planches de mauvais bois dont les vers gras feront leur pâture ?

VI. — EXOTISME

Je songe à une petite négresse que j'ai connue sur la Côte d'Ivoire. Je songe, en pleine Chine, à cette petite négresse, parce que, devant mes yeux, une branche nue tressaille et que j'avais vu, là-bas, une branche pareille, pareillement dépouillée de sa verdure et d'une pareille teinte de chaume sombre, tressaillir pareillement.

Je songe à ma petite négresse qui savait si bien rire. — Elle était douce, caressante, et prenait grand soin de son mince corps de bronze. — Toujours, elle restait nue, et je la trouvais parfois, le soir, couchée dans l'ombre chaude de ma tente, n'ayant, pour tout vêtement, qu'un mouchoir écarlate noué à ses cheveux. — Si longtemps de cela !... Si loin d'elle !... je me souviens...

Non ! je suis en Chine !... Ce gong qui vibre, ces chevaux qui hennissent...

Et le boy m'avertit qu'il est grand temps de partir...

VII. — HISTOIRE DE BRIGANDS

Nous avions mouillé au confluent du Kialing et d'un petit torrent. — Le Kialing ? oui, cela existe : c'est une rivière chinoise. Notre jonque était amarrée à quelques brasses du chemin de halage. Des rochers rouges surplombaient, très sourcilleux, menaçants et froncés. Une lune échancrée, couleur de miel, éclairait des bouquets d'arbres au nombreux feuillage, et l'on voyait, sur le bord de l'eau, un grand éboulis de pierres qui faisait rêver d'affreux cataclysmes. Autour de nous, le fleuve murmurait, quelques oiseaux se plaignaient parfois, d'une voix douce et triste... L'heure avait un parfum délicieux.

Je fumais nonchalamment et songeais aux mille et un fantômes que le soir apporte toujours avec lui, quand je vis s'approcher à petits pas l'épouse du *laopann*, du patron de la jonque. Madame la *laopann* est une enfant charmante, mais paresseuse, et, pour avoir posé sa pipe où toujours brûle un tabac

nauséabond, pour qu'elle se dérangeât jusqu'à m'entretenir, moi un « barbare d'Occident », il fallait que le cas fût grave. A sa figure, à ses paroles hachées, je compris qu'il l'était en effet. — Elle avait peur! peur des brigands! ils hantaient le voisinage, elle le savait! Assurément, et cette nuit même, ils prendraient notre jonque à l'abordage, ils nous couperaient le cou! — Elle en tremblait déjà. — Comme la bravoure ne fut jamais sa vertu dominante, je la laissai dire et continuai de fumer, mais, quelques instants plus tard, Tchang, le *boy*, vint me parler à son tour. On avait eu tort de mouiller à cet endroit. Contre la falaise, une vieille inscription avertissait les voyageurs que le Mandarin de Ting-Yuan décline toute responsabilité pour ceux qui s'amarrent là.

Le danger semblait très réel. — Je fis appeler les satellites. Eux aussi avaient eu peur des brigands, au point de chercher refuge dans un village voisin où, d'ailleurs, ils espéraient passer une nuit joyeuse.

« Soit! me dis-je. Nous nous passerons d'eux, mais, demain, je les ferai battre : trente coups bien appliqués à chacun. »

Et, soudain, je me mis à rire, car, ces feux, ces rumeurs au bord de l'eau... n'était-ce pas l'ennemi? J'envoyai Tchang s'en assurer. Je ne me tenais pas de joie. L'idée d'être attaqué par des brigands me ravissait. — Je vis Tchang s'approcher d'eux et leur parler sans qu'on l'inquiétât. Il regagna la jonque, bientôt après, et, d'une voix mal assurée, me confirma ses prévisions les plus sombres.

Il me dit que les brigands avaient coutume de procéder ainsi. Ils montent à bord quand tout le monde sommeille. Ils attachent par la natte les hommes de l'équipage. En cas de résistance, ils les bâtonnent, et se retirent enfin, après avoir tout dévalisé, sans tumulte, sans effusion de sang. — Tuer est un geste inutile.

Mais qui donc leur avait appris notre passage? Le patron me renseigna. Tchang était allé, la veille au soir, changer dix dollars dans le bourg voisin. Si riches, nous devions être des Excellences de choix, de très grands *ta-jen*. On escomptait une bonne prise.

Vraiment, ils ne se cachaient guère. Je les voyais, portant des lanternes, de belles citrouilles pourpres et lumineuses, et

des paniers aussi, pour emballer le butin, car le Chinois, toujours prévoyant et soigneux, aime travailler proprement. — Le temps passait, ils allaient et venaient, agitant des torches de bambou et de vieux fusils, inoffensifs et ridicules, des fusils d'opérette. Bientôt, ils tirèrent quelques pétards, poussèrent des cris, firent des menaces qui se terminaient en vociférations. Parfois, l'un d'eux venait jusqu'au bord de l'eau et m'adressait un long discours. Je ne savais plus à quoi m'en tenir : était-ce un chant de l'Iliade que me rappelaient ces brigands beaux parleurs, une scène de M. d'Ennery, ou un refrain d'Offenbach ? Certes, le danger n'était pas grand, mais je donnai pourtant l'ordre que l'on veillât, cette nuit. Le *laopann* cessa un instant de nettoyer sa petite lampe, salua très bas, et, sans oublier les marques de respect dues au *ta-jen*, me fit sentir avec ménagement tout ce que ma proposition (pleine de sagesse, à coup sûr) avait néanmoins d'insensé. On ne peut rester toute une nuit sans dormir, à moins que l'on ne fume, et, si l'on fume, se déranger devient insupportable... C'était, évidemment, une manière de voir. Je n'insistai pas, et, me servant des armes de l'ennemi, je chargeai mon *boy* de dire aux brigands, avec toute la pompe désirable, en phrases nobles et sonores, que le *ta-jen* possédait de terribles fusils d'Occident et que, la veille, il avait tué trente-cinq canards.

Une demi-heure passa. Je perdis enfin patience et, d'un geste vague qui n'avait rien de meurtrier (oh ! croyez-m'en sur parole !) je tirai deux coups de revolver du côté de la rive... On hésita quelques minutes encore, puis tout s'éteignit et chacun s'en fut dormir.

A cette histoire authentique, il faudra que j'ajoute quelques péripéties de drame, pour en faire une histoire vraisemblable et bonne à raconter.

VIII. — JOUETS CHINOIS

Je viens d'acheter, pour le fils d'une dame européenne qui habite tout là-bas, au pays des barbares d'Occident, deux éléphants, deux chameaux, un dragon, un tigre d'étoffe et quelques petits chevaux en argile. Je les expédierai ce soir, mais, avant de faire ma sieste quotidienne, je voudrais jouer avec ma ménagerie, comme je l'eusse fait jadis, à l'âge où les

soldats de plomb me procuraient un ravissement héroïque. — Essayons.

Vêtu de toile claire (car la journée est chaude), je me suis assis au centre de ma natte, entouré de tous mes animaux, avec un éventail à portée de la main.

Ils sont extraordinaires, ineffables, compliqués, naïvement monstrueux. — Voici d'abord le tigre. On dirait d'un bouledogue, mais aussi d'un caméléon et peut-être d'un poisson rouge, à cause de ses énormes yeux. Tous ses traits sont réunis et stylisés : la ligne d'ombre qui dessine la gueule tourne autour de l'orbite et s'incurve plus loin pour indiquer l'oreille. Cela fait une harmonieuse arabesque. — Je prends mon tigre à pleines mains, je le tâte sans peur, je caresse sa peau de drap et, soudain, je le lâche, ayant découvert sa férocité. Féroce, il l'est vraiment par son œil, rien que par son œil, gros bouton de verre noir, cruel et myope, qui impose. C'est l'œil d'un tigre, à n'en pas douter.

Et voici le dragon, un dragon de bazar, un dragon métallique de camelote, hélas ! Il n'est ni plus ni moins ridicule que les dragons des temples, sauf que, par un point, il me semble mystérieux. — Jugez-en : il porte, au bout de la queue, en guise de panache, du panache de poils que j'attendais, que j'espérais, de l'effilé de soie que l'on pouvait prévoir, un bouclier doré, garni de flammes et dont je ne comprends ni l'usage ni la raison. L'ornement figure par son ensemble une manière de grand éventail. — Pour le reste, ce dragon a bien l'air du chien de mascarade que l'on voit aux portes des palais, mais, en vérité, sa parure caudale le distingue. A quoi peut-elle lui servir ?... Durant les jours de lourde canicule, mon dragon s'éventerait-il avec ce bouclier de flammes ? Singulière habitude, fût-ce chez un monstre chinois !

Les deux éléphants et les deux chameaux m'émeuvent moins. — Ceux-ci, dont la peau est d'un rose de pêche, portent, en divers lieux espacés de leur corps, quelques touffes avares de duvet. Dans leur nez passe un cordon. Ils sont dociles, ils sont affables, ils sont presque doucereux, ils ne me plaisent pas... ils sont trop roses ! Mais ceux-là, les deux éléphants, ont du charme à cause de leurs larges yeux, verts et sentimentaux, d'une bonté réelle, qui touche à la fois et rassure... Ces éléphants d'étoffe mauve sont des bêtes de tout repos.

Quant aux petits chevaux en argile, plaisamment colorés, ils paraissent d'une autre vertu, plus fine et plus vraie. On voit sans hésitation, sans difficulté, que ce sont là des chevaux. Une certaine recherche de réalisme en fait comme un essai d'œuvre d'art. Leur expression, je l'ai déjà notée chez des chevaux vivants; leurs mouvements sont justes, la ligne de leur corps est une ligne observée. — Fragiles, toutefois !... Si je ne les emballe avec soin, comment pourront-ils traverser l'océan ?

Et toujours, l'éléphant me regarde d'un air tendre, et toujours, l'œil du tigre darde de noirs éclairs, tandis que, se glissant sous la porte, un mince vent coulis vient caresser le duvet maigre des deux chameaux.

Bêtes! je voudrais vous garder auprès de moi : déjà, je vous sens si familières ! Saura-t-il vous goûter, ce jeune Européen à qui je dois vous offrir? Je crains que, trop séduit par ses soldats de plomb et son aéroplane, il ne vous relègue au fond de quelque placard. Restez ici, je vous soignerai bien. Dans la cour, vous trouverez, chameaux roses, un beau désert à traverser, et, pour vous, mes deux éléphants, je jure de planter une forêt de petits arbres, refuge de vos pudiques amours. A toi, tigre, je voue une harde d'antilopes que tu contempleras longuement de ton œil féroce avant de t'en repaître, mais épargne, je t'en supplie, mes petits chevaux d'argile : je veux les voir bondir dans le pré que je leur destine, et hennir d'aise et caracoler. — Venez, mes bêtes ! la journée est chaude, couchez-vous autour de moi. L'heure de ma sieste approche, et toi, dragon, au lieu de courtiser, dans le sillon de la gouttière, quelque dragonne passionnée, avec ton bouclier caudal tu m'éventeras à larges coups, suivant la plus subtile mesure de mes songes.

IX. — LE TEMPLE DU CIEL

Trois terrasses circulaires et superposées, dont la plus haute est concentriquement dallée de neuf cercles en marbre, c'est là tout le Temple du Ciel. — Temple pour voir le ciel, bien plutôt. Construire un temple si terrestre semble un hommage au firmament. — Quand, en quelques pas, tu as gravi les trois étages, tu te trouves (si près de terre) en plein ciel déjà.

Le parc désordonné, que tu viens de traverser, planté de sombres thuyas, de caroubiers, de cyprès en fuseaux, et peuplé de corneilles rauques, t'a séparé du monde. La plaine, alentour, très vide, très nue, la ligne incertaine, dirait-on, des montagnes ne sauraient t'occuper, ne pourraient te retenir, car, sous la coupole du ciel, offert au ciel, te voilà devenu son pieux servant, te voilà devenu le servant de l'azur. Car c'est ici que tu devras faire ton offrande à l'azur.

D'abord, tu ne verras que lui. L'azur te couvre, l'azur t'environne. Sur cette terrasse, tu seras vêtu par l'azur. Le dieu bleu, que tu viens vénérer, te possédera : ton âme entière sera pénétrée d'azur. Là-bas, peut-être, la forêt s'étend, nombreuse et chantante par ses oiseaux, mais tu ne sauras l'entendre. Les dragons des coins du toit de la pagode jailliront du marbre, poussant vers toi leurs groins de porc, et le phénix se tordra sous tes pas dans l'allée centrale de l'escalier. Qu'importe ! Tu ne penseras qu'à faire ton offrande à l'azur : fumées, fumées de tes prières, fumées qui monteront vers lui. Sur ses trois étages sculptés, la terrasse étale nous convie à refléter l'azur en nous-même, ainsi que le reflètent les mers. — Rends-nous son image ! — Les empereurs qui, jadis, aux temps héroïques de Yong-lo et de Kien-long composèrent ce lieu, voulurent que tu fusses en présence du seul azur. Elève-toi vers lui ! C'est ici que tu devras faire ton offrande à l'azur.

Tout l'azur s'offre à toi, il monte dans tes veines, il chante à tes oreilles, il t'éblouit, et tu le bois comme une liqueur, comme un vin brillant, fauteur d'ivresse. Si loin que ton regard veuille errer, il ne rencontrera que la vaste plaine, aux toits infimes, jusqu'à l'horizon clair de ce bel été, puis, ce sera l'azur, et, si haut que ton regard se lève, l'azur, le seul azur ! Recueille-toi dans le tréfonds de toi-même, et, quand tu trouveras un peu de ciel dans le temple le plus secret de ton cœur, alors, chante à pleine voix ! chante l'azur !

C'est ici que tu devras faire ton offrande à l'azur.

GILBERT DE VOISINS.

ANDRÉ GIDE
CRITIQUE LITTÉRAIRE

A quelques jeunes hommes qui l'allèrent visiter le mois dernier, André Gide confiait sa résolution d'abandonner la critique des lettres. Si leurs regrets sont trop vifs, c'est à eux que je dédie cette Consolation:

Adieu au critique que fut Gide, Consolation à ses admirateurs, cela ne réclame pas un air solennel, mais seulement quelque mélancolie. Gide lui-même nous en voudrait d'être graves. Les caricaturistes de 1890 ont représenté un éminent critique sous les apparences malignes et pourtant étonnées du chat qui vient de renverser l'encrier : il a la figure de M. Jules Lemaître. Comme celle d'André Gide lui conviendrait mieux ! Tout n'est chez celui-ci que frôlements, manèges subtils, flâneries et jeux, avec la manie de tourner autour de tous les sujets. Ce mot de « Prétextes », qu'il donne en titre à ses recueils de critique, n'hésitez pas à le prendre dans toutes ses significations successives ; et croyez bien que Gide, en le choisissant, a songé à la plus récente, la seule courante aujourd'hui, et qui est ici insolente et exquise.

Ces *Réflexions sur quelques points de littérature et de morale* embarrasseront les auteurs de manuels : ni historiques, ni dogmatiques, soucieuses aussi peu de créer des mouvements esthétiques que d'enregistrer l'acquis des années, elles ne correspondent à aucune catégorie connue de la critique. Au surplus, Gide a souvent déclaré ne vouloir guider personne, puisqu'aussi bien « il ne sait pas lui-même où il va », et que les « idées nettes » lui semblent une « anticipation de la mort ». Or, il exerce sur la jeunesse une grande autorité morale. La jeunesse écoute ces sortes d'instructions familières, ces prônes que Gide aime développer en commentaire de textes choisis. Comment expliquer cette soumission spontanée à qui ne commande point?

Par la reconnaissance et le respect, vraisemblablement. Cet

homme sans certitudes et sans dogmes, mais qui moralise et se plaît à l'homélie, est quelque chose comme un grand-prêtre de l'art moderne. Ni dogme, ni certitude, soit ! Mais une croyance, la croyance en la sainteté de l'art, en la légitimité de l'art d'aujourd'hui et de demain, quel qu'il soit, et qu'il importe de défendre contre la politique, contre l'intellectualisme, contre soi-même aussi. Attitude où Gide met toute l'onction désirable, où il trouve des plaisirs de confesseur curieux, et qui d'ailleurs lui ménage l'amitié de Demain, mais dont personne cependant ne niera la noblesse.

Tel quel, il s'exposait à voir son nom inscrit sur les drapeaux des révoltés. Ce n'est pas que ceux-ci y fussent précisément autorisés. Si Gide put sembler toujours disposé à trouver une légitimité aux pires audaces, toute l'avant-garde des jeunes littératures s'est peut-être jetée un peu vite sur des morceaux comme celui-ci :

> ... Il ne s'agit plus, pour l'artiste de valeur, de prendre appui sur l'art d'hier pour tâcher d'aller au-delà, et de reculer des limites, mais de changer le sens même de l'art et d'inventer à son effort une nouvelle direction...

Il écrit aujourd'hui, sans aucune ironie : « chers jeunes traditionalistes »... Gide s'est-il converti ? Ou l'avait-on mal lu ? En le relisant, je crois le voir m'interrompre pour me montrer du doigt, avec une moue d'amical reproche, la collection de la *Nouvelle Revue Française :* effort d'une année qui s'achève et dont il a repris sa part personnelle pour en composer les *Nouveaux Prétextes* (1).

§

Cette Revue à couverture discrète et fière, dont tous les rédacteurs, Gide excepté, se ressemblent comme autant de frères, n'a pas de doctrine, assurément (qui la lui eût donnée ?) ; mais elle groupe de communes façons de sentir. Or, le souci ne la quitte plus des traditions de la société civilisée, ni même celui de la tradition nationale : l'un et l'autre intéressants et précieux dans une époque où trop d'artistes paraissent croire que leur art est né d'hier et que rien ne s'interpose entre eux et l'univers. D'ailleurs, cette jeune personne garde en même

(1) *Les Nouveaux prétextes* (*Mercure,* 1911).

temps les yeux grands ouverts sur la vie présente, les oreilles tendues aux nouvelles de l'étranger ; et son maître, André Gide, a conduit avec elle les cérémonies du mariage de la modernité avec le traditionalisme. Je pense qu'il ne l'eût pas fait, il y a dix ans.

Ce croyant sans religion positive, qui aime « tout ce qui met l'homme en demeure ou de périr ou d'être grand » (1), ce moraliste tourmenté qui lui aussi veut vivre dangereusement, s'est mis à prêcher la soumission aux lois les plus conservatrices, les plus prudentes, les plus tranquillisantes de l'art ; et souvent il reproche à ses contemporains de sacrifier la Beauté, qu'ils ignorent et ne cherchent point, à leur éphémère personnalité. — « *L'œuvre d'art*, écrivait-il à Angèle (2), *ne s'obtient que par contrainte, et par la soumission du réalisme à l'idée de beauté préconçue.* » C'est lui qui souligne : il tient à sa formule. Suivons un instant les développements qu'il lui donne.

Enseignement inattendu chez un individualiste impénitent, tout inspiré ici des idées d'ordre et de discipline.

De toutes les peurs qui déshonorent, paraît-il, le monde des lettres, il dénonce la plus sotte, qui est la peur de perdre sa personnalité. Le « prestige d'être bien soi » ! C'est humain, au contraire, le plus humain possible, que doit apparaître le grand écrivain, qui est personnel sans chercher à l'être.

La contemplation de ces grandes époques (période romaine d'Auguste, renaissance anglaise, italienne, française, etc.), où, par suite de conjonctures heureuses, grandit, s'épanouit, éclate, tout ce qui, depuis longtemps semé, germinait et restait dans l'attente — peut nous emplir aujourd'hui de regrets et de tristesse.

.....Plus de puissants courants, plus de canal, plus de grande influence générale qui groupe et unisse les esprits en les soumettant à quelque grande croyance commune, à quelque grande idée dominatrice, — plus d'école en un mot, — mais, par crainte de se ressembler, par horreur d'avoir à se soumettre, par incertitude aussi, par scepticisme, complexité, une multitude de petites croyances particulières, pour le triomphe des bizarres petits particuliers.

L'anarchie de l'inspiration se prolonge dans la création. Nous sommes riches d'écrivains qui ont, comme Mirbeau, du génie :

(1) *Prétextes*, p. 58.
(2) *L'Ermitage*, 1899.

: mais c'est fâcheux, dit Gide, qu'il n'ait pas plus de talent ». .'œuvre d'art, selon lui, exige une ordonnance, par suite une ontrainte qui, loin de blesser et de restreindre l'individualité, a fait saillir, l'exalte. N'est-ce pas la leçon de Nietzsche qui ppose si nettement à la simple spontanéité l'effort de la éflexion, seule capable de conduire l'artiste à l'ordre néces-aire, à la mesure, à la beauté ? « L'improvisation artistique, crit-il, est à un niveau fort bas, en comparaison des idées l'art choisies sérieusement et avec peine .» C'est bien aussi 'opinion de Gide, dont on connaît des pages solides et neuves ur ce qu'il appelle la rivalité de l'art et de la nature.

Art et nature sont en rivalité sur la terre. Oui, l'art embrasse la ature, il embrasse toute la nature, et l'étreint ; mais se servant du ers célèbre il pourrait dire :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer (1).

. . . .

Le vrai retour à la nature, c'est le définitif retour aux éléments : la nort. Mais, tant qu'il reste à l'homme encore un peu de volonté de ie, un peu d'être, n'est-ce donc pas pour lutter contre ? et n'est-ce as, artiste, pour s'opposer à la nature et s'affirmer ?

L'œuvre d'art est œuvre volontaire. L'œuvre d'art est œuvre de aison... (2).

A ces citations, pour leur donner tout leur relief, il faudrait oindre les pages étonnantes écrites dans les *Nouveaux pré-extes* à la louange de la critique dogmatique, d'autres encore onsacrées aux rapports du théâtre avec le public et qui don-eraient, en vérité, la nostalgie de Boileau et de Louis XIV (3).)'où nous vient donc ce Gide aristocrate et réactionnaire ?)uel est ce nouveau Lasserre ? et jusqu'où ira-t-il de ce train ?

Ce serait le bien mal connaître que de penser qu'il peut se récipiter tout entier dans un sens.

§

La jeunesse libérale, la jeunesse révolutionnaire, dans la République des lettres, doivent être bien tranquilles. Pour lles, Gide combat contre Gide, les mouvements de sa raison tant sans cesse paralysés par les réactions de tout son être ;

(1) *Nouveaux Prétextes*, l'Evolution du Théâtre.
(2) *Prétextes*, les Limites de l'art.
(3) *Nouveaux Prétextes*, De l'importance du public.

en sorte que son œuvre critique est comme tramée d'antinomies. Ennemi du préjugé moderne de la nouveauté à tout prix, il paraît souvent n'estimer en art que l'Individualité ; nationaliste, si ce n'est royaliste, il a légitimé à plusieurs reprises le cosmopolitisme littéraire, j'entends le chaos des talents et des influences, non pas la noble Internationale des temps classiques ; admirateur de l' « intelligente étroitesse » des grandes époques, il félicite ses contemporains d'admirer également et pêle-mêle les plus contradictoires productions de l'art ; et ainsi de suite à travers ses deux livres de *Prétextes*. Constamment, il se donne le luxe de poser des principes pour obéir, dans l'application, à leurs contraires.

A-t-on pris assez garde à cette « Lettre à Ducoté » (1), où Gide exprimait son appréhension à parler des vivants ? « Si vous me permettiez de n'exprimer ici rien que des vérités générales ! Mais ce sont des vérités particulières qu'il vous faut. Avec moi, vous serez souvent volé... » Mon cher maître, si quelqu'un est volé, ce sera le personnage qui se nomme Critique littéraire, ce sera du moins la critique que l'histoire et les besoins de notre temps nous donnent le droit d'espérer, c'est-à-dire celle qui agit et qui crée. Ne voyez-vous pas que cette critique doit être éminemment concrète, empirique, vérifiable, et qu'elle doit donc prendre position sur des œuvres, sur des hommes vivants et « particuliers » ? Ou bien, elle n'est que parade : et alors elle permet à un aimable esprit de faire l'honneur de ses meilleures grâces à ceux de ses confrères qu'il semblait avoir condamnés le plus durement par l'exposé de ses « vérités générales » : mais surtout elle témoigne d'une telle crainte d'aller jusqu'au bout de sa pensée que toujours cette pensée, dirait-on, avorte. En veut-on des signes éclatants? Ouvrons les *Nouveaux Prétextes* : ouvrons-les au chapitre qui traite de la tradition nationale en littérature, question qui n'a cessé d'alimenter des disputes.

Lorsque Gide nonchalamment essaie de déterminer les caractères propres du génie français, lorsqu'il parle « d'équilibre puissant », de « discipline », d' « art souverain », quelles réalités sa pensée met-elle sous ces mots ? Il ne le dit pas. Quand il loue l' « immanent sens critique » d'un Stendhal, d'un Baudelaire, c'est-à-dire « cet esprit de choix, ce délicat instinct de

(1) *L'Ermitage*, janvier 1905.

sélection » sans lesquels, dit-il après Wilde, rien ne se peut créer en art, nous supputons aussitôt tout ce que cela suppose de vertu intellectuelle et de volonté. Gide ne paraît guère s'en soucier. Du moins devait-il insister. Il devait pousser plus loin l'analyse, la pousser jusqu'aux limites, jusqu'à apercevoir l'armature résistante de toutes nos œuvres et des plus fines, notre logique, notre méthode, notre réflexion de philosophes. Mais quoi ! C'eût été accepter un point de vue qui oblige à quelque sévérité, et l'on hésite, n'est-ce pas, à froisser de charmantes sensibilités qui n'ont que le tort d'avoir pour compagnons de médiocres cerveaux. Combien est-il plus agréable de se reposer sur les qualités naturelles de notre race et d'esquisser cette théorie désormais fameuse qui fait de la France un carrefour !

Les conditions de beauté sont pour tous les pays les mêmes, et ce qui peut les faire paraître plus spécialement françaises, c'est qu'en aucun autre pays que la France elles ne se sont trouvées aussi souvent ni aussi pleinement réalisées ; et ni par un effort en apparence plus naturel. Pour les mêmes raisons jadis, l'œuvre d'art la plus accomplie paraissait aussi la plus grecque. C'était aussi l'œuvre la plus individuelle et la plus généralement humaine à la fois ; la plus universelle par conséquent.

A quoi la France doit-elle cette extraordinaire faveur ? — Sans doute, ainsi que la Grèce, à un heureux confluent de races, à un mélange que précisément les nationalistes déplorent aujourd'hui (1).

... Il y a des landes plus âpres que celles de Bretagne ; des pacages plus verts que ceux de Normandie ; des rocs plus chauds que ceux de la campagne d'Arles ; des plages plus grandes que nos plages de la Manche, plus azurées que celles de notre midi — mais la France a cela *tout à la fois*. Et le génie français n'est pour cela même ni tout landes, ni tout cultures, ni tout forêts, ni tout ombre ni tout lumière — mais organise et tient en harmonieux équilibre ces divers éléments proposés... (2).

Ce sont là propos d'amateur disert qui a lu Michelet : la critique n'y a rien à voir. La critique n'est pas faite seulement d'ingéniosité d'esprit et de finesse de sens, mais d'exacte « soumission à l'objet », d'analyse aussi complète que possible, de vérifications incessantes. Gide voulait définir l'essence et les conditions de la beauté artistique française : bien plutôt

(1) *Nouveaux Prétextes.* Nationalisme et littérature.
(2) *Prétextes*, Réponse à M. Barrès.

suggère-t-il tout ce que n'est pas cette beauté ! Bien plutôt encore définit-il la sensibilité moyenne d'un lettré des bords de la Loire, n'osant s'attaquer au génie de notre littérature tout en prétendant nous en donner la formule. Mais il suffit de nommer un Descartes, un Molière, un Pascal pour faire apercevoir qu'une telle formule laisse échapper ce que nous possédons de plus fort. Ne la repoussons pas sans remarquer comme elle est agréable, et facile, et complaisante, s'il le faut, à tout concilier. Et qu'elle sied bien à la grâce de Gide !

Autre exemple. On a vu André Gide, l'an dernier, consentir à discuter des rapports de la tradition et du progrès en art ou, plus exactement, à intervenir comme arbitre bénévole entre amis et ennemis de la tradition.

Il avait choisi de s'exprimer par métaphores et comparaisons. « Terres cultivées et cultivables le plus commodément », terres des hauts-plateaux, disait-il pour Tradition ; et pour Progrès : terres riches, vierges et barbares, bas-fonds et forêts sauvages à réduire à composition. Rappellerai-je qu'il s'agissait de trouver une méthode de culture, puisque c'est de l'acceptation d'une méthode que discutaient traditionalistes et leurs adversaires? Eh bien, voici la conclusion de Gide :

> O terrains d'alluvion ! terres nouvelles, difficiles et dangereuses, mais fécondes infiniment ! C'est de vos plus farouches puissances, et qui n'écouteront d'autre contrainte que celles d'un art souverain, que naîtront, je le sais, les œuvres les plus merveilleuses. Que m'importent dès lors les Trianons les plus parés et les plus solennels Versailles ! Je ne laisserai pas habiter dans mon cœur plus de regret que d'espérance, et ne retiendrai du passé que l'encouragement au futur.

Ainsi, l'équation posée, on a oublié l'inconnue à chercher. A la publication de cet article, quelqu'un écrivit à l'auteur pour lui demander ce qu'il pensait, ma foi !... des instruments de culture. Il n'eut pas de réponse. C'est qu'il appelait Gide au centre de la question.

§

Sa carrière critique se sera passée, en effet, à poser des problèmes, puis à tourner court au moment d'en fournir la solution. Quoi d'étonnant ? Souvenez-vous de son dédain pour

les « idées nettes »; sachez qu'il faut, selon lui, « pour penser librement, que ce qu'on écrit ne tire pas à conséquence »; et encore : qu'il a « la terreur des parti-pris ». Et l'on veut qu'il s'enchaîne à une solution! qu'il choisisse, sur telle ou telle question, entre les trois ou quatre attitudes humainement possibles! Qu'une fois pour toutes il s'établisse à un point de vue qui engagerait sa responsabilité intellectuelle! Il préfère, non pas précisément se contredire, mais esquisser les éléments de toutes les affirmations... ou de tous les doutes. Sans compter qu'il y met quelque plaisir de jeu. Il se plaît à dérouter, et aussi à se compromettre. Lorsqu'il se plaint de lire Anatole France « sans tremblement », lorsqu'il reproche à France je ne sais quel manque d'inquiétude et d'obscurité, c'est en quelque sorte pour légitimer son attitude à ses propres yeux. J'accorde à Gide que l'auteur du *Lys Rouge* n'a pas l'esprit religieux et qu'il n'eût pu créer ce visage d'Alissa énigmatique et angoissé devant la « porte étroite ». Mais je vois trop bien que Gide lui en veut de ne pas faire assez mystère de ses pensées de derrière la tête... Est-il besoin de faire observer qu'il n'y a pas ici de quoi prononcer le grand nom de Renan? C'est tout autre chose.

Le parti-pris de Gide (parti-pris de n'en pas avoir), cette volonté de ne jamais se donner, ce reniement perpétuel de soi, a sa raison profonde dans le caractère et le tempérament. Une telle psychologie, d'apparence si compliquée et troublante, est simple, en réalité : il faut toujours, et voilà tout, que Gide puisse dire : « *Je.* »

C'est Oscar Wilde, qui lui donna un jour cet avis : « Ecoutez, dear, il faut maintenant que vous me fassiez une promesse. Les *Nourritures terrestres*, c'est très bien... c'est très bien... Mais, dear, promettez-moi : maintenant n'écrivez plus jamais JE... ». André Gide a continué d'écrire *Je*. Les livres qu'il lit, sa demeure, et ses amis et ses voyages sont dans l'ombre de cette première personne. Et c'est pourquoi il écrit sous le poids d'une peur constante : la peur que quelqu'un, d'un parti ou d'un groupe quelconque, lui vienne dire : « tu es à nous. » Admirable défense d'un « Je »! Pour lui toute une stratégie a été créée, qui déploie sa beauté notamment dans les polémiques. Celles, toujours des plus courtoises, où Gide est engagé, quelles précautions n'exigent-elles pas! Il ne veut point qu'on

l'interroge, qu'on le presse; il prétend disposer lui-même les éléments de la discussion : il les dispose en effet de manière à supprimer, entre son contradicteur et lui, toute commune mesure. Eh ! n'évite-t-il pas de se rencontrer avec son propre moi ? On lui connaît, le long d'un corridor nu, des chambres de méditation. Je ne voudrais affirmer qu'il y en a une pour chaque jour de la semaine; mais il est hors de doute qu'elles aident Gide à se garder en se fuyant, je veux dire en évitant d'enchaîner son moi d'aujourd'hui à son moi d'hier. Car, affranchi de l'univers mais prisonnier de soi, il courrait risque d'entrer dans le cercle d'une influence habilement exercée qui, l'ayant une fois touché en un point invisible, gagnerait logiquement tout son être. « Moi seul » restera sa devise. Je ne crois pas un mot des amusantes variations que M. Eugène Montfort a écrites en ornement de ce thème; mais je vois pourtant bien comme Gide, aimable pour tel ou tel qu'il estime assez peu, tient ses égaux à distance et, s'il le faut, par son admiration même. Une telle passion de solitude spirituelle est le poison secret d'une œuvre qui ne manque pas d'attrait.

Et s'il est exact que la vraie femme ramène à soi toute la terre et tout le ciel, je ne sais pas d'écrivain vivant plus féminin qu'André Gide. Chaque phrase de lui, c'est une jolie femme chez la couturière. Ah ! qu'elle est coquette ! Comme toutes les coquettes, elle se dépense à plaire, à attirer et à se défendre, et elle n'a peur de rien tant que de l'amour. C'est que l'amour est exclusif et attache. La dame qui s'entoure, par désir de distraction ou besoin, d'un petit groupe d'amants, doit se garder de chacun d'eux pour les garder tous.

Je m'excuse de mon respect insuffisant; mais était-il une autre façon d'expliquer même sommairement que cet écrivain délicat, ce malicieux dialecticien, ce liseur averti ne peut pas être ce qu'on appelle un critique ? Il est vraiment trop fragile, ce jugement qui s'effraie d'avoir raison...

Du dehors, à première vue, on dit simplement : ce chroniqueur n'a pas de doctrine. Je ne vois pas ce que peut faire un chroniqueur sans doctrine et qui moralise, sinon crayonner des portraits, en marge des livres des autres; et certes, André Gide est un brillant portraitiste. Lorsqu'il dompte la timidité que lui donne tout écrivain vivant, sa touche est fine, spirituelle, sa vision aiguë. Lorsqu'il s'occupe d'un mort, il peut écrire beau-

coup de pages aussi belles que celles qu'il consacrait récemment à la mémoire de Baudelaire, dont il nous fait voir l' « attitude », le geste familier, presque le regard. Mais ici encore, notre satisfaction n'est pas complète, et parce que Gide est incomplet lui-même, parce qu'il néglige d'examiner, par exemple, si l'attitude de Baudelaire s'accorde avec ses traits, si Baudelaire fut toujours égal à son dessein. Bref, un tel portrait, le meilleur de Gide et d'un charme infini, manque de fond, manque d'atmosphère. On dirait que l'auteur a manqué d'un point de vue. C'est bien cela. Mais n'est-ce pas ce dont Gide se prive volontairement? C'est faute d'un point de vue précis, normal, ni flottant ni trop particulier, que ses études subtiles d'esthétique, aussi bien que ses croquis, restent dans les limites de l'esquisse, riches de suggestion, je le veux, mais sans décision ni force suffisante pour faire naître une influence, pour agir, pour créer. Ainsi Gide ne cesse de promettre plus qu'il ne tient. Impuissance, disent ses ennemis. J'ai dit : hésitation d'esprit, peur d'avoir raison, orgueil de solitaire.

§

La figure littéraire de Gide, si l'on joint à ces traits une curiosité commune à tous les inquiets, n'est-elle pas bien représentative de notre époque de transition? Son œuvre critique fait entendre la dernière voix individualiste, la dernière voix symboliste aussi, qui ait de l'autorité; mais elle enferme une sorte d'examen de conscience, et elle semble toute prête par instants à renier ses maîtres du XIXe siècle pour recevoir et publier je ne sais quelle grande espérance qu'elle guette sur l'horizon. Entre tant de forces neuves ou fatiguées, vénérables ou ardentes qui le sollicitent, le caractère de Gide, bien plus que son intelligence, balance. Je ne serais pas étonné qu'il se tirât d'affaire en remontant au delà des unes et des autres, jusqu'aux maîtres indiscutés. Il se pourrait aussi qu'il cédât tout à fait à son siècle. Mais que dis-je! il nous annonce qu'il se tait.

... S'il en est ainsi, la pensée des lettres contemporaines aura montré en lui ses dernières velléités dans la voie d'une échappatoire entre le dogmatisme traditionaliste et le désordre révolutionnaire.

HENRI CLOUARD.

DE L'INAPTITUDE DES ROMANCIERS CONTEMPORAINS A OBSERVER LES QUESTIONS D'ARGENT

—

I. — NÉCESSITÉ D'OBSERVER LES PETITS BUDGETS

Si une littérature doit être « l'expression d'une société », assurément le premier devoir de la nôtre est de représenter fidèlement les mœurs économiques de ce temps. Rien n'est plus vivant, en effet, dans notre génération, que les questions d'argent, et de façon générale que les intérêts professionnels : le métier est la forme de la solidarité sociale qui tend à prédominer de plus en plus sur toutes les autres, c'est-à-dire sur les groupements familiaux, religieux et même nationaux, qui ont chacun à leur tour obtenu jusqu'ici la prépondérance dans l'histoire de l'humanité.

Avec la vie professionnelle, le travail, qui en est le moyen, et l'argent, qui en est le but, passent au premier plan des préoccupations contemporaines. Nous devons attendre de nos écrivains qu'ils les observent fidèlement. N'ont-ils pas failli à cette tâche ?

Il est impossible de donner à cette question, en quelques pages, toute l'ampleur qu'elle comporte. Mais on peut envisager à part un point précis du problème. La portion de la vie économique que les romanciers ont le plus souvent l'occasion d'étudier de près, c'est la vie individuelle ou familiale. C'est le budget domestique de leurs personnages qu'ils doivent régler avec vérité, tout au moins avec vraisemblance.

Lorsque les sommes considérées sont importantes, lorsqu'il s'agit, par exemple, d'un revenu de 50.000 fr. par an, il est malaisé de contrôler les dires des auteurs : trop de luxe dans ce cas se trouve mêlé au nécessaire ; et la répartition de tout cet argent entre le loyer, le vêtement, les voyages, la nourriture, le théâtre, l'argent de poche et le reste, serait, dans la vie réelle, trop arbitraire et trop variable, pour qu'on puisse

discuter sérieusement l'emploi imaginé par un écrivain dans un cas donné.

Mais il n'en est pas de même pour les revenus médiocres : les dépenses arbitraires ou de luxe sont alors étroitement limitées ; et des frais strictement indispensables absorbent les ressources presque entières. La nourriture et le logement dans un budget d'ouvrier ; la toilette en outre, et quelques autres menus frais de représentation chez un petit employé : voilà la base nécessaire de tous les budgets modestes. Elle ne peut guère varier de l'un à l'autre ; et sur ce terrain il est facile de montrer avec précision les défaillances passagères où sont tombés des observateurs superficiels.

Malheureusement, un grand nombre de nos romanciers (et surtout de nos dramaturges) affectent de placer leurs personnages dans une situation de fortune supérieure à la moyenne, et d'ailleurs très vague et très conventionnelle, mais fort propre à ne pas gêner, par d'irritantes questions d'argent, le développement logique d'une « vie intérieure » ou d'une intrigue passionnelle, qui les intéresse seule. Que penserait le public, bon Dieu ! si au moment propice de la « scène à faire », au beau milieu de la crise amoureuse ou de l'adultère traditionnel, le héros allait être assailli, comme dans la vie réelle, par les préoccupations d'argent et les soucis professionnels qui nous entourent à toute heure? Ah ! de grâce : soyons psychologues, seulement psychologues ! Le théâtre et le roman psychologiques sont et doivent être une conversation de salon. Il n'y a que le « grand monde » où l'on puisse être psychologue tout son saoul...

Autre malheur des temps : beaucoup d'écrivains, d'humeur fort prudente, ne citent jamais de chiffres précis. Impossible de les prendre sur le fait. On peut s'étonner vraiment que, dans notre siècle de documentation à outrance, ils se soient refusés à nous donner cet élément assurément essentiel pour compléter la physionomie d'un personnage ou d'un milieu. Cette improbité artistique fort peu estimable, ce souci d'une fausse délicatesse, a mis plus d'un auteur à l'abri de nos recherches.

Pour préciser notre enquête, c'est donc à propos des budgets médiocres, ceux des familles d'ouvriers ou de petits bour-

geois, que nous examinerons comment les romanciers contemporains ont su étudier les questions d'argent.

On remarquera que, de tous les budgets domestiques, ce sont les plus accessibles à l'observation de chacun de nous ; d'abord leurs dépenses essentielles, étant de toute nécessité, ne sauraient rester secrètes ; d'autre part, il n'est personne qui ne soit en relations forcées, et souvent étroites, avec quelques familles modestes d'artisans ou d'employés.

Or les constatations présentées à ce sujet par la plupart des romanciers contemporains les plus aimés du public. — et surtout du gros public, — nous semblent avoir été perpétuellement faussées, et cela de trois points de vue différents : ou *pour les besoins d'une thèse* systématique, ou *par un snobisme* qui transpose artificiellement les milieux : ou enfin *par une insuffisance d'observations personnelles*. Nous donnerons quelques exemples de ces trois types d'inexactitude, n'espérant point épuiser ici le sujet.

Le résultat, disons-le dès l'abord, c'est que nos excellents romanciers nous présentent avec innocence des héros paradoxaux, qui tantôt font des miracles ou du moins obtiennent une heureuse médiocrité avec peu d'argent, et tantôt traînent la misère avec des revenus normaux, ou même de fort respectables rentes ; ou bien enfin ce qu'ils nous donnent comme de la pauvreté serait dans la réalité de l'aisance et supposerait des ressources très supérieures à celles qu'ils nous indiquent.

Sans doute, ce reproche ne saurait être généralisé sans injustice ; et lorsqu'il porte seulement sur quelques détails que les auteurs ont laissé passer par inadvertance, il a infiniment moins d'importance que lorsqu'il s'agit de l'impression d'ensemble que peuvent laisser un caractère ou un milieu donnés. Le lecteur mettra de lui-même les choses au point. Mais n'est-ce pas de tels détails que l'impression totale est faite ? Ne suffit-il pas à jeter quelque discrédit sur les autres observations de l'auteur ?

Il est inquiétant de trouver de telles défaillances chez les plus grands de nos prétendus réalistes : ceux-là mêmes auxquels l'histoire et l'économie politique de l'avenir s'adresseront, sans doute, pour obtenir des documents décisifs sur l'état exact de l'économie domestique contemporaine !

II. — EXAGÉRATIONS POUR LES BESOINS D'UNE THÈSE

Il faudrait bien peu connaître la nature humaine pour s'imaner que nos romanciers, même les plus réalistes, observent et décrivent les mœurs de leurs contemporains en toute impartialité. Consciemment ou non, toujours quelque idée préconçue dirige leurs recherches : conception humanitaire, considétions politiques, sociales, religieuses, idéal esthétique ; enfin, tout simplement, besoin de « composer » un personnage, de rehausser son rôle, d'intéresser à lui le public, de « centrer » l'œuvre autour de lui.

Il y a donc, en ce sens très large, une « thèse » soutenue, un *jugement de valeur* implicite, une attitude plus ou moins inconsciente de l'auteur à l'égard de la vie et des hommes, dans le roman le plus désintéressé, le plus « objectif » en apparence.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que Zola soit le type de ces observateurs systématiques. Romantique par tempérament, réaliste seulement par conviction, il lutta toute sa vie contre ses tendances à l'interprétation personnelle et lyrique, çà et là transparentes malgré lui, triomphantes enfin dans quelques productions fort éloignées du réalisme, comme *le Rêve* ou *la Faute de l'abbé Mouret.* D'autre part, son œuvre abonde en chiffres précis : le « roman expérimental » ne se présente-t-il pas expressément comme un recueil de documents scientifiques ? Les exagérations de Zola sont ou optimistes ou pessimistes, comme il est juste, suivant les besoins de la cause; mais plus souvent optimistes : affaire de tempérament, sans doute.

S'agit-il de démontrer expérimentalement qu'une famille nombreuse peut vivre, et bien vivre, avec peu d'argent? C'est la thèse de *Fécondité.* Voici le ménage de Mathieu Froment, qui compte quatre enfants au début du livre. Sept personnes vivent sans aucune privation, dans cette heureuse maison, avec 4.200 fr. par an (p. 41.) Il y a une servante. On ne manque de rien ; au contraire, c'est presque l'abondance : Zola nous montre, non sans complaisance, toute la famille buvant avec appétit le lait fumant du petit déjeuner ; quand les enfants goûtent avec de jeunes amis, il y a sur la table quatre compotiers pleins de confitures et de gâteaux. On n'économise point le chauffage,

car un poële ronfle dans la salle à manger, pendant qu'un beau feu de bois flambe dans la chambre, et un autre, l'après-midi, dans le salon (pp. 113, 120,126). Point d'ennuis d'argent dans le ménage fécond. A peine parle-t-on d'économiser le beurre sur les tartines lorsque arrive le cinquième enfant. Mais de mirifiques spéculations sur des terrains de culture, miraculeusement réussies du premier coup par cet employé d'usine, l'enrichissent rapidement, comme il le fallait pour la thèse.

Il est vrai que, par économie, les Froment habitent Janville : ils ne paient que 600 fr. de loyer. Mais on sait qu'à part le logement, presque toutes les provisions sont plus chères aux environs de Paris qu'à Paris même. Mathieu, pour se rendre au travail, doit prendre tous les jours un train, et, quand il le peut, un tramway ; de plus il déjeune à Paris. La femme, — toujours pour soutenir la thèse, — a un enfant à peu près tous les ans ; elle jouit par bonheur d'une excellente santé : mais il faut cependant une garde au moment des couches. Cet animal reproducteur semble tout entier à sa fonction : Mme Froment se laisse adorer béatement par sa famille, et ne travaille à rien dans son ménage ; la bonne suffit à tout. Les ménagères savent ce que coûte ce laisser-aller, qui signifie gaspillage et « coulage » : il double facilement toutes les dépenses de la cuisine.

Calculez le prix de ces voyages, de ces déjeuners au dehors, de ces accouchements, de ce chauffage, de cette servante livrée à elle-même, et comptez ce qu'il reste des 4.200 fr. pour la nourriture et l'habillement d'une famille nombreuse ! Ce devrait être une affreuse misère : la situation des Froment est invraisemblable et très mal observée.

Quant aux Morange, qui sont le type du ménage malthusien, ils se plaignent amèrement, bien qu'ils aient, paraît-il, plus que l'aisance avec leurs 5.000 fr. pour quatre personnes. Toutefois, avec 1.600 fr. de loyer (p. 27), les impôts, les vêtements, dont on nous assure qu'ils sont soignés (p. 38), les 1.200 ou 1.500 fr. (au bas mot) que coûte une bonne à Paris par son entretien, sans compter son gaspillage, on pourrait croire qu'il ne reste plus beaucoup d'argent pour la nourriture et pour le luxe ! Madame trouve pourtant le moyen de bourrer ses invités de gâteaux à son jour de réception, et dans des soirées intimes (p. 28). Après sa mort, le mari continue le même train,

et amasse en outre une dot pour la fille, bien qu'il n'ait pas encore obtenu d'augmentation (p. 385). Que de prodiges ! Zola considère ces petits bourgeois comme dans la gêne ; mais avec les ressources et les dépenses qu'il leur attribue, ils devraient l'être beaucoup plus qu'il ne le croit ; il ne sait pas ce que c'est que la vraie médiocrité. Les petits budgets de 5.000 fr. n'ont sans doute pas manqué autour de lui ; mais il y avait *la thèse !*

Le ménage d'artiste que nous présente *l'Œuvre* n'a pas un budget moins étonnant. Le peintre impressionniste Claude Lantier, — lisez Cézanne, — est incompris du public ; il n'arrive à vendre à peu près aucune de ses œuvres. Il vit avec Christine, à Paris, uniquement d'une petite rente de 1.000 fr. (p. 187). Ils n'habitent qu'un galetas ; mais ce n'est pourtant pas la misère affreuse que l'on pourrait croire. D'ailleurs, pour les tirer d'embarras, Zola les envoie à Bonnecourt, où les prodiges recommencent ; ils trouvent pour la modique somme de 250 fr. par an une maison entière, en mauvais état, il est vrai, mais dont nous connaissons quatre pièces au moins ; qui est meublée, et entourée d'un jardin à rosiers géants, assez bien garni pour que ces heureux locataires en vendent la première année 200 fr. les seuls abricots ! (L'agriculture de Zola est presque toujours merveilleuse.)

Le peintre vend bien à ce moment quelques tableaux ; mais voici un aperçu de ces tarifs : un marchand, s'étant laissé aller jusqu'à payer une toile 15 fr., il croit devoir exiger comme compensation une étude de homard, qu'il paiera par le homard lui-même ! Justement Claude, par principe, ne compose guère que d'immenses toiles invendables, où il n'épargne jamais la couleur ; ce qui n'est pas sans grever lourdement un pareil budget. Très vraisemblablement, un tel ménage n'arrive pas à doubler ses 1.000 fr. de rente. Et avec cela, lui aussi, *il a une bonne !* Il est vrai qu'elle est fort sotte, et qu'on ne la loge pas ; mais les sots mangent autant que les autres, sans doute ! (pp. 187, 193). Un enfant arrive là-dessus : et Christine a trouvé moyen de faire des économies, et d'acheter une provision de linge ! (p. 216). — Nous sommes évidemment dans le pays des miracles économiques.

Mais les abricots ne donnent pas la deuxième année. On rentre à Paris ; et nous croyons rêver quand nous apprenons

qu'avec de si piteuses ressources Christine, faisant un effort, a « résolu de faire tout en personne, et *de se passer de servante* » (p. 267). On le croit sans peine! Dans le nouveau logement, le seul atelier, qui n'est qu'un couloir vitré, est loué 400 fr. par an (p. 268). Et ce ménage famélique n'a pas encore entamé le petit capital qui lui rapporte sa rente. Allez donc taxer les artistes de prodigalité!

Dans le même livre, Sandoz, avec 150 fr. par mois, nourrit sa mère infirme; il paie une femme de ménage quatre heures par jour, et il reçoit chaque semaine à dîner : ce n'est pas luxueux; mais quand on se trouve huit ou neuf à table, il faut bien compter quelques dépenses. Voici l'un des menus : soupe à l'oignon, raie au beurre noir, gigot, fromage de Brie; le tout pour neuf personnes, qui prennent ensuite du thé jusqu'à deux heures du matin. Ces réceptions hebdomadaires ont persisté « même aux heures de misère ». Au vin et au thé on ajoute de la bière « les jours de richesse » (pp. 96-98, 108). Tout cela avec un budget de 1.800 fr. à Paris!

La vie de province n'est pas mieux traitée. La mère de Christine vit à Clermont-Ferrand d'une retraite de 600 fr. et de quelques menus travaux : des aquarelles sur éventails. On sait combien ces métiers féminins rapportent peu. Elle trouve pourtant le moyen de gâter sa fille, qui vit presque oisive, et de lui donner des professeurs de musique et de peinture : si bien qu' « elle a tout appris, mais n'est capable de rien » (pp. 118, 121).

Dans *Paris*, chez les Chrétiennot, le mari ne gagne que 3.000 fr.; point d'autres ressources; le loyer est de 700 fr.; une femme de ménage, qui travaille sans doute la matinée, revient vers quatre heures l'après-midi pour faire le dîner. Madame, par gloriole, porte le dimanche une robe de soie. Monsieur est « toujours bien mis, pincé dans une redingote », et il passe de longues heures tous les jours dans un café voisin (pp. 173-7). Ils ont deux filles. « Le loyer était déjà de 700 fr. Sur les 3.000 fr. que le mari gagnait à son bureau, restaient donc à peine 200 fr. par mois. Et comment faire, là-dessus, lorsqu'il s'agissait de manger tous les quatre, de s'habiller, de tenir son rang? C'était l'habit indispensable pour Monsieur, la robe neuve que Madame devait avoir sous peine d'être déclassée, les souliers que les fillettes usaient en un

mois, toutes sortes de frais à côté, qu'il était absolument impossible de réduire. On rognait un plat, on se privait de vin, mais il y avait des soirs où il fallait quand même prendre une voiture. Sans parler du gaspillage des enfants, de l'abandon où la femme découragée laissait tomber le ménage » (p. 175). Un peu plus tard, Hortense Chrétiennot se plaint à sa belle-sœur de cette vie misérable; mais il lui faut un salon, on ne peut pas diminuer le loyer, et elle vient de mettre ses deux filles au cours. « Lucienne a commencé le piano, Marcelle a des dispositions pour le dessin » (p. 540).

Hélas! ne croyez-vous pas que, dans les familles parisiennes vivant à quatre avec 3.000 fr. par an, Monsieur n'est pas « bien mis » et ne va pas tous les jours au café, Madame n'a point de salon, ni de robe de soie, et Mademoiselle point de piano? La seule femme de ménage, à raison de six à sept heures par jour, coûterait facilement quatre-vingts francs par mois! Mais, nous l'avons déjà vu, se passer d'une servante semble à nos romanciers le dernier degré de la misère. Nous allons trouver plus d'un exemple curieux de cette naïve et très bourgeoise conviction.

Nous avons pris Zola comme type de l'exagération optimiste dans l'observation des petits budgets, même lorsqu'il a l'intention sincère de dépeindre la gêne. On ne s'attendrait guère à voir ranger dans cette même catégorie Frapié, le spécialiste des humbles et des petits, dans tous les sens du mot.

Il faut pourtant se rendre à l'évidence. La *Figurante* Sulette débute comme domestique chez les Coton. Le mari gagne 2.400 fr. à son ministère, et la femme 600 fr. l'an par ses leçons de piano; ils ont trois enfants, un loyer de 800 fr., une bonne (naturellement), et un dévorant désir de paraître, qui arrive à se satisfaire tant bien que mal : n'est-ce pas quelque peu paradoxal? Pourtant le salon est bien garni : « une foule de bibelots coûteux formaient un ensemble qui n'aurait pas été déplacé dans une location de plusieurs milliers de francs » (pp. 4, 8).

Dans une autre place, « un capitaine sans fortune personnelle », qui paraît avoir des enfants, donne, entre deux périodes de jeûne, « de fastueux dîners, offerts selon de périodiques obligations », et des soirées musicales où l'on ne ménage pas les assiettées de pâtisserie (p. 37). Il a l'ordon-

nance réglementaire, et, par luxe, l'indispensable bonne. Il est vrai que les deux domestiques sont à la diète forcée. Mais ce n'est pas assez dire : à Paris, avec une solde de capitaine, tout ce superflu serait impossible.

Enfin, dans *la Proscrite*, un ménage réduit à 3.600 fr. par an ne peut se passer d'une servante, bien qu'on y compte trois grandes jeunes filles, qui pourraient sans grande fatigue se partager son travail, tout en évitant son gaspillage (p. 261). Il est vrai que ces humbles se contentent d'une « petite bonne venue de la campagne ». (N'en viennent-elles pas toutes?) Ils ont un salon, et les trois jeunes filles passent leur journée à dessiner et à pianoter. Quand elles cousent, c'est pour leur plaisir, ou bien pour une œuvre de charité. Charité bien mal ordonnée, qui commence par autrui, quand il est matériellement impossible, dans certaines situations, de ne pas commencer par soi-même ! Le calcul est mauvais, non pas seulement chez les personnages, — ce qui pourrait n'être qu'un trait de caractère de plus, — mais chez l'auteur lui-même.

Beaucoup d'autres romanciers partagent cette superstition de la servante obligée. Même les *Vierges fortes* de Prévost, qui ont juré de se passer, à tous les points de vue, de l'homme, ne sauraient se passer d'une bonne. Lorsque Christine et son père, avec des chapeaux en chambre et des leçons, arrivent à gagner 5.000 fr. par an (*Frédérique*, p. 67), il leur faut une servante. Assurément les chapeaux devaient à peine compenser sa nourriture et son coulage! Quand Christine et ses deux filles vivent seules et gagnent 6.000 fr., elles font des économies : et elles ont toujours une bonne, bien entendu.

Dans le même roman, une jeune fille, Duyvecke, « sans fortune, gagnant à peine ce dont une fille raisonnable se contenterait dans la vie usuelle, trouve le moyen d'envoyer des secours à ses vieux parents et de participer encore à toutes les œuvres charitables » (p. 135). Elle habite « deux pièces de dimension moyenne, dans la rue Cujas, meublées en bois blanc minutieusement lavé, à la mode flamande ». Elle invite ses amies, « ménagère incomparable, préparant elle-même de savoureux dîners, agrémentés de toutes les viandes fumées du pays flamand, de tous les fruits monstrueux couvés par les serres du Nord » (p. 152). Comment trouve-t-elle l'argent ? Cela ferait naître des soupçons injurieux sur sa vertu! Duy-

vecke n'est qu'une paysanne flamande. Mais aussitôt mariée, et avec un ouvrier, il lui faut une bonne, un salon, un piano ! (*Léa*, pp. 367-370.)

Pour ne décourager personne, offrons-nous le luxe de prendre une fois en faute un très grand maître. Dans *l'Education sentimentale*, Frédéric Moreau a 3.000 fr. de rente : croira-t-on qu'il est réduit à « se présenter avec de pauvres gants noirs bleuis du bord, un chapeau gras, la même redingote pendant un an » ? Il se console en pensant que « la misère peut-être centuplerait ses facultés » (p. 111). En 1840, 3.000 fr. valaient au moins 5.000 à 6.000 fr. d'aujourd'hui. Ce n'est point la misère pour un jeune homme qui n'a pas de charges ; c'est même, pour beaucoup de gens, la possibilité assurée de porter plus d'un habit par an, et de renouveler des gants usés. Si l'optique du roman peut égarer même un Flaubert, il faudra beaucoup pardonner à beaucoup d'autres !

Revenons à Zola. Il n'est pas toujours optimiste dans les questions d'argent : il sait voir les choses en noir, — pourvu que les besoins de sa cause l'y invitent. Ainsi, dans *Germinal*, il s'agit de faire ressortir la misère dont souffrent déjà les mineurs en temps normal, et même les meilleurs travailleurs parmi eux, afin de rendre plus atroce le spectacle de la grève qui va suivre.

L'axe du roman est la famille Maheu, sorte de ménage-type du pays noir. Elle se compose de dix personnes, dont cinq travaillent, et Zola analyse avec soin son budget ; c'est un document « expérimental » de premier ordre pour sa thèse. Ne chicanons pas trop ses chiffres (1), bien qu'on doive s'étonner de ce que Maheu, proclamé à plusieurs reprises par les patrons « le meilleur ouvrier de la mine », ne gagne que 3 fr. par journée. Il est vrai que nous sommes à la fin du second Empire : les salaires étaient plus bas qu'aujourd'hui. Mais, par compensation, la vie était alors sensiblement moins chère. Le fils aîné gagne autant ; la fille et le vieux, 2 fr. chacun ; le troisième enfant, 1 fr. ; les quatre autres, dont le dernier a quatre mois, ne travaillent pas, la mère non plus. Cela fait 11 fr. par jour. En retranchant les dimanches et les chômages, la femme compte seulement sur 9 fr. ; soit 3.240 fr. par an (p. 19). Le

(1) Zola les a défendus dans des polémiques et des lettres, à l'apparition de *Germinal* (*Correspondance : les Lettres et les Arts*, 1908).

chauffage est gratuit, la Compagnie distribuant huit hectolitres d' « escaillage » par mois. La maisonnette en briques du coron ne coûte que 72 fr. par an ; elle comprend deux petits étages : trois pièces, une cave et un jardinet. Tout exiguë qu'elle est, elle suffira dans la suite à contenir, outre cette nombreuse famille, un logeur, Etienne, qui paiera 45 fr. par mois (pp. 103, 117). Quant au jardin, il fournit « tous les légumes », sauf les pommes de terre, « dont il n'y a jamais assez ». Enfin la Compagnie accorde, sans retenue, une petite retraite pour les vieux, et fournit le médecin gratis deux fois par semaine.

Les Maheu boivent relativement peu : seulement quelques chopes de deux sous après le travail, à part les extras. Ils n'ont que des frais minimes d'habillement, très inférieurs assurément à ceux des petits employés qu'on nous a présentés, ailleurs, comme gagnant les mêmes sommes. Il leur reste donc, si l'on enlève le loyer, le chauffage, l'habillement et les frais de médecin, bien près de 3.000 fr. à consacrer presque uniquement à la nourriture, et cela en pleine campagne flamande, où les approvisionnements sont certainement moins chers qu'à Paris.

Or, bien avant la grève, dans la période de prospérité, où le chômage est presque inconnu, cette famille est déjà dans la misère noire. Il n'y a que rarement de la viande pour tout le monde, le père seul a son « fromage de cochon » assuré, après la soupe, les pommes de terre, le beurre et le café, dont se contentent le plus souvent les autres. Que sera-ce pendant les privations de la grève ! La « thèse » sera singulièrement fortifiée. Et de fait on sait combien l'impression du livre est poignante. Mais est-elle bien juste, du moins pour le début du roman, qui nous occupe ici, c'est-à-dire pour la vie normale des mineurs ?

Peut-être jugera-t-on que le tableau a été par trop poussé au noir par Zola. En tous cas, comment se fait-il que par ailleurs tant de ménages de petits employés, auxquels les convenances sociales imposent de lourdes charges d'habillement et de logement, inconnues aux ouvriers, se paient si facilement des bonnes, et vivent sans aucune gêne ? Les dix Maheu sont misérables dans leur village du Nord avec plus de 3.000 fr., alors que les Froment, qui sont sept, vivent dans l'aisance auprès de Paris avec 1.000 fr. de plus, quand leur budget est

grevé d'un supplément de 2.000 ou 3.000 fr., au minimum, par les frais de chauffage, de vêtement, de logement, de soins médicaux, de voyages; et par surcroît ils ont une servante ! Que dire aussi des Lantier, avec leur rente de 1.000 fr., et leur bonne ? De qui se moque-t-on ?

Ainsi, vers le haut ou vers le bas, pour une thèse optimiste ou pour une thèse pessimiste, l'observation des questions d'argent est souvent déviée par une idée préconçue, une conception systématique, le plus souvent sans doute inavouée et presque inconsciente, agissant à l'insu de l'auteur lui-même ; mais qui suffit à fausser son jugement.

III. — INEXACTITUDES PAR SNOBISME

Les fausses observations par esprit systématique sont les plus fréquentes dans le roman contemporain. D'autres se produisent par une véritable transposition de milieux qu'une optique spéciale impose à certains auteurs, de même qu'à certains lecteurs.

C'est en effet un moyen sûr de plaire à une partie du public, — justement celle qui paye le mieux, — que de flatter ses goûts ou ses prétentions faussement aristocratiques. Il suffit pour cela de la transporter dans un milieu supérieur au sien, et d'élever d'un cran la valeur morale, intellectuelle, économique ou même physique de tous les personnages. Dans de telles œuvres, grossies et grossières, au sens esthétique du mot, tous les figurants sont des « surhommes » ou des « sous-hommes » : toujours trop grands ou trop petits, trop beaux ou trop laids, trop bons ou trop méchants, trop riches ou trop pauvres.

Trop riches surtout : le lecteur médiocre est toujours flatté de voir attribuer dans un roman à ceux qu'il sait ou qu'il souhaite être ses semblables, des mœurs aristocratiques et des habitudes de grands seigneurs. Dans tout lecteur médiocre, en effet, il y a un parvenu qui s'ignore, — quand toutefois il s'ignore. Et il faut songer à lui pour les gros tirages. Donc, snobisme et bluff : voilà le mot d'ordre d'une certaine littérature très « distinguée ».

Par malheur, des écrivains de si haut style ne se commettent que rarement avec des chiffres précis, ou même avec des

budgets de petites gens. Tout au plus trouverons-nous à glaner quelques exemples typiques. Et d'abord, saluons l'Ancêtre ! Le *Jeune homme pauvre* de Feuillet est complètement ignorant des choses de l'agriculture, mais il est honnête : il entre comme homme d'affaires dans une riche famille, qui paye son honnête ignorance 6.000 fr. avec le vivre et le couvert. N'est-ce pas très vraisemblable ? Il ne faut pas moins de 6.000 fr. d'argent de poche en effet, pour comprendre, dans un pareil monde, qu'un séducteur ne soit pas ridicule, et qu'il ait toute l'aisance de manières compatible avec la dignité de la fonction.

Le *Disciple* de Bourget, presque au sortir du baccalauréat, et tout en préparant sa licence, trouve immédiatement un préceptorat de 6.000 fr. chez le marquis de Jussat. Il est nourri et logé, bien entendu (p. 144). Il a bien de la chance pour son début : car notez que l'Université lui aurait offert à cette époque, et dans les mêmes conditions, 600 fr. environ avec le vivre et le couvert, comme répétiteur dans un collège. Aujourd'hui encore, c'est le tarif moyen des jeunes « surveillants d'internat », même dans de grands lycées. Nous sommes loin de compte ! Comment un marquis ruiné, contraint à louer tout meublés son hôtel des Champs-Elysées et sa villa de Nice, offre-t-il des prix si disproportionnés ? Décidément ce chiffre fatidique de 6.000 fr. représente, aux yeux de certaines gens, *la solde minima du séducteur-type dans le grand monde !*

Naturellement, lorsqu'un prince d'Augsbourg n'a plus qu' « une trentaine de mille francs de rente », Bourget le considère comme réduit à la pauvreté. Il est vrai qu'il l'afflige de cinq filles : les voilà « condamnées à se marier sans doute misérablement dans ce coin perdu d'Auvergne, faute d'une *vraie* dot ». (*Un Saint*, p. 259.) Ces « pauvres filles » auront pourtant, plus tard, 6.000 fr. de rente chacune : ce qui représente fort près de 200.000 francs de capital : mais cela ne saurait s'appeler une dot, même au fond de l'Auvergne. Le père de *l'Ancêtre*, l'obscur médecin de Combronde, ne gagnait pas, pour toute sa famille, ce que chacune de ses arrière-petites-filles aura à dépenser pour elle seule dans sa misère. Bourget jugerait-il les fortunes, comme ses héros, en simple parvenu ?

On le croirait presque, à voir dans le même recueil de quel ton supérieur et méprisant, avec quelle pitié hautaine et raffinée, il envisage le sort d'un petit bourgeois, un *Humble*, qui se donne beaucoup de mal pour végéter, malgré un travail acharné. C'est un malheureux professeur libre, qui court le cachet de cinq heures du matin jusqu'à la nuit. Le pauvre homme est misérablement vêtu : il a pourtant un chapeau haut de forme, mais « un chapeau de satin aussi fatigué de ressorts qu'élimé d'étoffe ». « Il porte les cheveux trop longs, une barbe inculte. Ses lourdes bottines sont tachées de boue, son pantalon gondole aux genoux, sa cravate noire se fripe autour d'un faux-col en papier qui joue mal la toile » ; sa serviette de cuir est « verdie par l'usure » (p. 150).

On a le cœur serré quand on suit par la pensée ce travailleur dès son lever matinal : « Il a fait sa toilette à l'aveugle avec l'unique pot-à-eau, l'unique savon et l'unique peigne du ménage » (p. 152). Il n'a jamais pu réaliser son rêve : passer quinze jours de vacances au bord de la mer. Toutefois, une leçon miraculeuse, payée 30 fr. l'heure par une grande dame russe, le lui permettra enfin, sur le tard.

Quelle misère sordide ! Mais Bourget a tort de fournir des chiffres : c'est compromettant ! Il nous informe en effet que ce paria donne régulièrement dix leçons par jour, à 4 fr. l'une en moyenne (p. 154). En retranchant les dimanches (encore est-il très douteux qu'un tel homme se repose un jour sur sept) cela fait environ 12.000 fr. par an. Il est vrai qu'il a 3.300 fr. de charges de famille. Mais il reste 8.700 fr. pour quatre personnes. A qui fera-t-on croire qu'avec cette somme on ne peut acheter quatre savonnettes et quatre peignes? voire plusieurs pots-à-eau, et quelques faux-cols en vraie percale ? Peut-être même deux semaines de repos et un « petit trou pas cher » ne seraient-ils pas tout à fait inaccessibles. Même à Paris, il y a relativement peu d'employés de l'Etat qui atteignent 8.700 fr. ; et à coup sûr pas un de ces privilégiés ne se prive de villégiature chaque année.

L'œuvre de Bourget offre quelques autres types curieux de professeurs : ainsi, dans *l'Etape*, Ferrand et Monneron, le croyant et le mécréant. Le premier a sur son collègue l'inappréciable supériorité morale que donne la richesse, quand elle est héritée, et non due au travail personnel ; et surtout lors-

qu'elle est terrienne. Le libre-penseur a cette infériorité irrémédiable de ne rien devoir qu'à lui-même. Sa famille *doit* donc présenter de nombreuses tares ; et l'aristocratique écrivain décrit avec commisération son appartement étriqué et banal, de 2.400 fr. à peine ; car toute la bande « campe » rue Claude-Bernard, dans une « grande caserne de rapport *modern style* », avec « son faux air de demi-luxe » (Bourget n'a d'estime que pour le luxe entier), son « pseudo-confort », au bord d'un « escalier de bois à tapis, *mais* étroit et mal éclairé». —« Le morne éclairage de cet escalier sans air » est tout un symbole : on étouffe presque nécessairement dans la maison d'un libre-penseur.

Ce professeur de Louis-le-Grand gagne, avec ses leçons particulières, de 12.000 fr. à 13.000 fr. par an (partie I, chapitre III) ; il n'a d'autres charges que l'entretien de sa fille, et 800 fr. d'une « petite assurance qui permettrait à sa veuve de vivre décemment, s'il venait à mourir » (chap. II). (Je demanderai à Bourget l'adresse de cette merveilleuse compagnie ; car, à l'âge où le contrat a dû être signé, une pareille prime dans une des grandes sociétés françaises ne pourrait assurer à la veuve, comme capital, que deux années tout au plus de son revenu actuel : ce qui n'est guère « décent »). De ses trois fils l'un a une bourse d'*internat* dans le lycée de son père : ce qui est d'ailleur bien surprenant, l'internat ne s'accordant jamais gratuitement aux fils des universitaires de la même ville. Les deux autres gagnent 1.800 fr. chacun, dont ils versent une partie comme pension à leurs parents. Il n'y a qu'une bonne. On ne voit d'autres sources de dépenses exagérées que la coquetterie de Mme Monneron, qui a rapporté du Midi le goût des falbalas surchargés ; mais elle ne s'adresse qu'à de petites tailleuses. Il est vrai qu'elle est négligente et gaspilleuse, ce qui peut mener fort loin. Quant au professeur, « les deux seules prodigalités qu'il se permît étaient de trop nombreux journaux et de temps à autre un paquet de tabac ». Voilà bien les luxes d'un déraciné !

Avec un tel budget, qui ne paraît point si mal équilibré, n'est-on pas étonné de voir les habits d'un des fils « achetés au rabais et dans une maison de confection », « ses manchettes presque élimées », « son teint appauvri révélant une table médiocrement servie » ? (chap. I). Ailleurs le père est réduit

à boire son café sans sucre, non par goût, mais « par économie » ; il ne peut faire relier ses livres : autre infériorité morale de « l'intellectuel » vis-à-vis du pieux Ferrand, qui peut-être lit moins, mais relie toujours ; et Bourget la souligne avec soin (chap. III). Plus tard, nous assistons au petit déjeuner de la famille : un seul privilégié peut avoir du chocolat : une « gâterie » réservée au plus jeune fils (part. III, ch. VII.) Ah ! comme un peu de piété, avec beaucoup d'argent, vaut mieux que toutes ces mesquineries fâcheuses des incroyants pauvres...

Vétilles, dira-t-on ? Mais que Bourget prenne garde : il ne serait peut-être pas de mauvaise guerre de conclure de ces invraisemblances matérielles à l'invraisemblance morale des caractères correspondants.

Nous ne chercherons pas d'autres exemples de snobisme. Ils abondent ; mais c'est à un étage inférieur de la littérature. Il suffira de caractériser les jugements de cette sorte d'écrivains par quelques opinions de *Thomas Graindorge*, cet intelligent parvenu, plein des préjugés de sa caste, — et qui ne représente sans doute pas toujours les opinions de Taine lui-même, dont l'humour se joue. — Toutefois, ce marchand de porc montre tant de finesse, qu'on peut se demander s'il n'y aurait pas eu à certains moments, dans l'esprit du grand historien, comme chez Bourget, un peu de l'état d'âme d'un parvenu ébloui ? — Qu'on nous pardonne ce blasphème.

« Au quatrième étage, disent les *Notes sur Paris*, rue de Greffühle, chez un chef de bureau, quinze mille francs à dépenser par an ; l'étage est haut comme un entresol.

« Dans ce monde-là, les femmes ne sont pas des femmes ; elles n'ont pas de mains, mais des pattes ; un air grognon, vulgaire, une demi-toilette, des rubans qui jurent. On ne sait pas pourquoi, mais on a les yeux choqués et comme salis. Les gestes sont anguleux, la grâce manque. On sent des machines à travail, rien de plus.

« La société ne peut se composer que des gens qui, par leur fortune, sont au-dessus d'un métier, ou qui, par leur génie, dépassent la spécialité. Ceux-là seuls ont des idées générales ; les autres sont des manœuvres.

« Les demi-fortunes n'ont qu'une ressource : se réfugier dans la vie de ménage et dans la vertu » (p. 38).

Que penseront de ces « pattes », de ces « gestes anguleux »,

de ces « machines à travail », de ces « airs grognons », les innombrables jolies femmes qui n'ont pas tout à fait 15.000 fr. à dépenser par an, et qui se croient malgré cela quelque grâce ?

15.000 fr. ce n'est même pas assez dire : demandez plutôt à nos députés ! (Et notez que Graindorge écrit au début du second empire, en sorte que cette somme vaudrait un bon tiers de plus aujourd'hui.) « Il n'y a qu'un salut pour les gens *au-dessous de 20.000 livres de rente,* continue Taine : vivre chez soi à la genevoise ou à l'anglaise, ne jamais recevoir, éviter toute parade, ne voir que deux ou trois amis, dépenser en bien-être, en bons dîners provinciaux, en bon linge, l'argent des bals et des soirées ; sinon on est gêné et ridicule. Se marier *à huis-clos,* sans autres assistants que les témoins, le père et la mère...» (p. 5).

Fi donc, monsieur Taine ! Un grand historien peut-il se laisser aveugler par la passion, jusqu'à oublier qu'à la mairie un mariage à portes closes serait légalement nul ?

Nous avons parlé du faux idéalisme mondain qui tend perpétuellement à élever ses personnages au-dessus de leur condition et de leur caractère véritables. Mais il se trouve aussi, bien que plus rarement, un faux réalisme, qui tend à les rabaisser systématiquement : un snobisme à rebours, qui n'est pas moins inexact à sa façon.

C'est ainsi que Mürger nous a présenté une peinture fardée de la *Vie de Bohème*, où des hommes de talent, plus pauvres que nature, vivent de l'air du temps, dans l'insouciance, l'oisiveté et la paresse les plus parfaites, et atteignent ainsi le bonheur, la gaîté, même le succès, dans le dénûment en apparence le plus complet, mais sans en souffrir le moins du monde.

C'est ainsi encore que Vallès, ce classique raffiné, aux goûts aristocratiques, égaré volontairement dans la canaille, se fait assurément plus petit qu'il n'a été, dans les Mémoires farouches et soignés où il nous présente Jacques Vingtras, l'*Enfant*, le *Bachelier*, l'*Insurgé*, ballotté d'une disgrâce à une autre, plus battu, plus misérable, plus humilié qu'il n'est vraisemblable, et ne goûtant la vraie joie de vivre, la pleine félicité, que lorsque, devenu pion dans un collège de province, il peut enfin se régaler de haricots à sa discrétion ! Il faut savoir

se montrer « peuple », n'est-ce pas, quand on est un révolutionnaire de profession? En revanche, le réfractaire passe rapidement, avec une sorte de colère sourde, sur les périodes d'aisance, où le brillant professeur ou le journaliste à succès n'ignora point la bonne chère, et ne dédaigna pas le bourgeois champagne.

Déviation systématique par en haut ou par en bas, faux idéalisme ou faux réalisme se valent.

IV. — ILLUSIONS PAR INSUFFISANCE D'OBSERVATIONS PERSONNELLES

Il est enfin un troisième type d'illusion, cette fois tout à fait involontaire, et qui ne procède d'aucune idée préconçue. C'est le cas d'une foule d'écrivains qui dépeignent un milieu où ils n'ont jamais vécu, ou bien qu'ils ont quitté trop jeunes, ou enfin qu'ils aperçoivent trop facilement du point de vue spécial que leur impose le milieu où ils vivent actuellement.

Ils n'ont point de snobisme; les petites gens leur inspirent le plus grand intérêt, souvent la plus grande sympathie; mais ils sont incapables de se mettre ou de se remettre à leur point de vue. Leur plus sincère désir est de les voir et de les peindre tels qu'ils sont. Mais l'optique du roman déforme certains traits, et spécialement les affaires d'argent dans les ménages pauvres, que l'on juge si malaisément de haut et du dehors. Il est beaucoup plus difficile qu'on ne le croirait de peindre exactement la pauvreté quand on n'a jamais été soi-même sérieusement dans la gêne, *quand on ne sait réellement pas ce que c'est*. L'état que les auteurs nous représentent comme la misère serait en réalité une véritable aisance, parfois presque un luxe, pour la classe pauvre qu'ils nous dépeignent: s'ils veulent nous apitoyer à juste titre, ils ne la font pas encore assez pauvre.

Dans *Sous le fardeau*, les Rosny font tous les efforts pour dépeindre la situation misérable d'une famille ruinée : mais elle n'est pas encore aussi misérable que le comporterait en réalité sa situation. Le jeune homme gagne 75 fr. par mois, la jeune fille 30 à 35 fr.; si nous comptons les chômages, et les maladies, qui sont fréquentes, il reste 100 fr. par mois environ. Quatre personnes vivent là-dessus. On s'attendrait à

les voir en haillons, entassées dans une seule mansarde. Mais nous leur connaissons trois chambres au moins, au sixième; toutes ont des habits pauvres mais toujours propres (p. 112); et lorsqu'une opération de l'appendicite est nécessaire, on refuse l'hôpital, et on la fait à domicile. Or, même si le médecin ne se fait pas payer, les préparatifs et les soins coûtent bien cher pour un tel budget.

Dans le même livre, le docteur Saint-Clair arrive très péniblement à « joindre les deux bouts », mais il y arrive. Or, si nous calculons bien, il gagne 20.000 fr. par an (p. 39); mais il a 10.800 fr. de charges de famille; et sur les 9.200 fr. qui lui restent, il donne, ou prête sans espoir de retour, 2.000 fr. à une de ses sœurs, 700 fr. à une autre, 500 fr. à un ami, sans compter les pauvres, à qui il fait l'aumône par demi-louis (pp. 18, 43-4, 152). Il a beau se faire avancer 2.000 fr. par un Juif sur une cure de tout repos, par quel miracle arrive-t-il à entretenir, en plein Paris, *une cuisinière, un groom, un cheval et une voiture ?*

Paul Margueritte a écrit *Jours d'épreuves* dans l'intention bien arrêtée de peindre en tous leurs détails les embarras d'un modeste ménage dans la gêne. Mais le tableau qu'il trace n'est peut-être pas tout à fait au point. Après une période de gaspillage où le couple de Mercy a dévoré son petit capital, il se trouve réduit à 160 fr. par mois d'appointements. Médiocre ménagère, la jeune femme ne fait rien chez elle, que de jolies tapisseries fort inutiles; c'est une femme de service qui prépare les repas; et comme elle a mauvais caractère, ces pauvres gens désarment ses maussaderies par « de petits cadeaux ».

La belle-mère paie la nourrice; mais celle-ci mange « à crever » (pp. 167, 180, 186). On invite des amis à dîner : « Des huîtres! fit Damours avec un sourire vague. Ah! vous nous avez gâtés. »

Après un renvoi du ministère, la misère s'accroît. Cette fois le ton du roman est plus juste. Mais de Mercy rentre à son bureau, il y gagne même 300 fr. de plus; et avec des travaux de librairie il arrive à 2.900 fr. par an. Dès lors, l'idée fixe des romanciers reprend le dessus : ce petit ménage si misérable aura *une bonne!* On loue 500 fr. une maison entière avec jardin à Sèvres, — ce qui est à la fois trop cher et trop bon marché, — le mari prend le bateau et déjeune tous les jours en

ville : c'est une très grosse dépense. Voilà un budget bien mal équilibré par l'auteur !

Quelques phrases de ce roman sont caractéristiques d'un état d'esprit très répandu chez nos écrivains. « Oui, fit-il avec embarras; pardonne-moi : les premiers jours, le ménage, un peu de théâtre... — De théâtre, dit Mme de Mercy, qui venait de faire un long trajet *dans un compartiment de secondes*. Bien ! Et après avoir repris un visage calme... » (p. 149). Et plus loin : « Elle-même vivait parcimonieusement, se privant de robes et *allant en omnibus* » (p. 162).

Ces deux citations sont typiques. On en trouve cent autres sur le même ton. Il est bon de noter, en effet, que, pour la plupart de nos romanciers, voyager en seconde classe, ou en omnibus, est un signe de misère presque aussi grand que de n'avoir qu'une seule bonne. Ils ne paraissent pas se douter que deux millions de Parisiens au bas mot ne prennent un fiacre que dans les cas de nécessité urgente, et que sur la plupart des réseaux français, en dehors des trains rapides, les wagons de première classe roulent à peu près vides, les trois quarts de leurs rares voyageurs tenant en outre leurs billets gratis de la Compagnie. Il n'est pas indispensable, pour s'en convaincre, de consulter des statistiques ; il suffit de regarder autour de soi dans quelques gares. En réalité, tout le monde sait bien que beaucoup de petits bourgeois aisés, et, par exemple, la plupart des employés de l'Etat, en dehors des chefs de service, que leur noblesse oblige, voyagent en troisièmes. Mais la convention est souveraine : à l'inverse de la vie réelle, dans les romans, le théâtre est un luxe ; mais les « secondes » en chemin de fer sont une nécessité.

Dans une œuvre toute débordante de tendresse pour les humbles, imprégnée d'une sympathie attentive et émue pour ceux qui souffrent, dans *Jean-Christophe*, Romain Rolland a failli sacrifier à ce préjugé. Il nous dépeint un jeune lycéen, Olivier, vivant avec sa sœur ; ils sont ruinés et sans ressources, si bien que la jeune fille a dû s'exiler comme institutrice en Allemagne. Avec des économies bien péniblement amassées, ils vont passer un mois en Suisse ; et ils doivent se contenter de voyager... en deuxième classe ! « Ils étaient empilés dans un compartiment de seconde, où ils ne pouvaient même pas s'accouder pour dormir. (C'est là un de ces privilèges, dont les Com-

pagnies françaises, si éminemment démocratiques, s'évertuent à priver les voyageurs qui ne sont pas riches, afin que les voyageurs qui sont riches aient le plaisir de penser qu'ils sont seuls à en jouir)... Olivier la regardait, à la lueur de la lampe funéraire qui luit au faîte de ces sarcophages ambulants. » (*Antoinette*, pp. 117-8). La satire est jolie; et la faible santé d'une jeune fille est une excuse très honorable. Mais chacun a pu connaître maints étudiants dans une meilleure situation, et qui eussent été heureux d'entreprendre le même voyage en troisième classe, avec le seul regret qu'il n'y ait pas, en France, de quatrièmes, afin de pouvoir faire le voyage plus long pour le même argent.

Au cours du volume suivant, *Dans la maison*, le ménage du professeur de lycée parisien Arnaud, bien que de goûts extrêmement modestes et sans aucune charge, nous apparaît dans une véritable gêne. Madame raccommode les habits de son mari, fait elle-même ses robes, ses chapeaux. Il est vrai que « Monsieur se ruine en livres »; il a, comme beaucoup de pauvres gens, la naïveté de ne pas attendre qu'on les lui offre pour rien; mais c'est là son seul vice. Ils ajournent indéfiniment, faute d'argent, un voyage en Italie, le rêve de toute leur vie (pp.85-6). Toutefois, on sait qu'un professeur de lycée à Paris gagne, vers quarante ou quarante-cinq ans, environ 7.000 fr., et que son budget est assez élastique : car il peut toujours, s'il en sent le moindre besoin, y ajouter, comme le Monneron de Bourget, plusieurs milliers de francs, par des leçons particulières ou d'autres travaux personnels. Pour un ménage sans enfants, n'est-ce pas une médiocrité très supportable?

Notez que les détails fournis n'ont rien d'invraisemblable; mais le ton est peut-être un peu forcé. Romain Rolland, qui connaît bien les milieux universitaires, n'a-t-il pas été entraîné trop loin par sa sympathie pour eux, et par l'ardente compassion qui l'attire vers les faibles et les petits, vers tous ceux qui luttent? Une grande qualité peut avoir pour envers un petit défaut.

Un autre détail d'observation courante, que nous n'avons qu'entrevu jusqu'ici, est encore fréquemment déformé. Chacun sait qu'un homme de condition moyenne, qui fait volontiers l'aumône à un mendiant dans la rue, lui donne ordinai-

rement un sou ou deux. Avez-vous remarqué que, dans les romans, on ne donne presque jamais moins d'une pièce blanche, et que le louis est très souvent au bout des doigts des personnes charitables? On en citerait maints exemples dans les romans-feuilletons. Quelle rare aubaine pour nos infirmes professionnels !

Mais peut-être ces petites défaillances viennent-elles de ce que ce sont des hommes, — parfois des bohêmes, parfois des mondains, souvent des célibataires endurcis, — qui décrivent maladroitement des comptes de ménage, auxquels ils n'entendent goutte. Une femme serait sans doute plus experte en ces menus détails d'intérieur.

Un bon point à Mme Tinayre! La plupart de ses héroïnes, quand elles vivent seules, ont le courage rare de *vivre sans servante !* Nous regrettons de ne savoir jamais exactement ce qu'elles gagnent. Toutefois, il importe de rendre une héroïne intéressante, plus que de la rendre vraie; et une femme qui écrit est un écrivain avant d'être une femme. Aussi voyons-nous, dans la *Maison du Péché*, Mme Manolé, une artiste parisienne, retirée à la campagne par économie et pour un temps, qui souffre de n'avoir à son service qu'une femme de ménage pendant deux heures par jour : lorsqu'elle reçoit à l'improviste un ami, elle doit le quitter pour aider à la cuisine, et faire le service à table elle-même. Or, dans quel costume cette ménagère pratique travaille-t-elle à ses fourneaux? Voilà un détail qui ne saurait échapper à une femme. « D'une main, elle relevait sa longue blouse de soie de Chine, couleur de maïs... » (p. 77). Vraiment, Madame, ce sont une qualité et une nuance un peu salissantes, pour une vile besogne de cuisine, prenez garde aux taches de graisse, dont un tablier vous garantit si mal !

Après le repas, la jeune femme s'habille en bicycliste : « charmante, avec sa courte jupe noire, ses bas de soie noire, ses souliers plats, sa chemisette de mousseline blanche... » (p. 91). Quelles invraisemblances ne commettrait-on pas pour rendre une héroïne séduisante? et comment une femme, même auteur, comprendrait-elle qu'une héroïne soit séduisante sans quelques frais de toilette, fussent-ils disproportionnés à sa situation ? Mme Manolé souffre cruellement, nous assure-t-on, de ne pouvoir garder sa femme de ménage une heure de

plus pour quelques sous : or, deux ou trois paires de ses bas de soie lui paieraient une femme de service, à la campagne, toute la journée pendant un mois!

Nous pouvons donc poser ce dilemme psychologique, que toutes les femmes comprendront : une jeune femme qui a de tels goûts esthétiques et met de tels raffinements dans sa toilette *ne ferait pas la cuisine et le ménage ;* tout, mais pas cela! Et une femme qui accepte si courageusement de vivre avec les casseroles aurait renoncé en même temps, de toute nécessité, à ces petites recherches de luxe.

Ici encore, ces menues inconséquences paraissent moins un trait de la psychologie veule du personnage qu'une défaillance échappée à l'auteur.

Serait-il indiscret de demander à tous ces écrivains où ils ont connu la misère, ou même la gêne ? Et non celle d'un étudiant, ou d'un bohème de lettres, mais celle, bien différente, d'un petit ménage? On l'observe bien mal chez le voisin. Et la sienne propre a des pudeurs qui en rendent la mémoire singulièrement infidèle. L'imagination oublie plus vite que le cœur. Pour mettre les choses au mieux, elle est réduite à réinventer de toutes pièces, et se fourvoie.

Résumons-nous. Voulez-vous un critérium de l'inexactitude d'un romancier dans l'observation des petits budgets de la classe moyenne ? En voici quatre. Remarquez dans chaque roman la question de la *bonne*, celle des *omnibus*, celle des *aumônes*, celles des *classes de chemin de fer*. Ce sont quatre faits cruciaux qui vous permettront un jugement sûr.

Toutefois, ne vous attendez pas à pouvoir le porter sur tous les romans que vous lirez. Parmi les contemporains que nous n'avons pas nommés, beaucoup sont de scrupuleux observateurs : les Maupassant, les Daudet, les France, les Renard, bien d'autres encore. On peut éplucher sans crainte de surprises désagréables les comptes de Pierre et Jean, de Jack, de M. Bergeret, des Philippe... Ce n'est pas eux qu'on prendra jamais en flagrant délit de tels abus de confiance littéraire!

Mais les meilleurs mêmes ne sont pas impeccables, loin de là ; pour la plupart ils sont simplement plus prudents, plus réservés, — ou plus hypocrites. Beaucoup ne désarment la critique que par leur manque de franchise ou de précision : ce qui constitue, par soi-même, une autre critique, peut-être plus

grave encore. Car il est permis de préférer à cette dissimulation peu loyale ces autres défauts, nés d'une plus grande « probité artistique ».

Même dans l'art, il y a des vertus, et un public superficiel leur préfère souvent quelque vice plus aimable. Car il en est des œuvres comme des hommes. Combien, parmi les favoris du jour, sont aimés pour leur défauts séduisants, plus que pour leurs qualités sérieuses ?

V. — CONCLUSIONS

Ainsi, déformations optimistes ou pessimistes pour les besoins d'une thèse, déviations par snobisme, illusions par défaut d'observations : voilà les trois sources d'erreur communes à nos romanciers lorsqu'ils établissent les budgets de leurs personnages : problème précis, et qui devrait être essentiel pour eux à notre époque.

Ils observent la vie moins en la vivant qu'en la regardant de loin, comme une scène sur un théâtre. C'est un tort. Il leur faut une lorgnette pour voir les détails ; et, dès lors, il faut bien qu'ils s'en servent ou par le gros bout, ou par le petit. Tous les deux déforment.

Pour parler sans métaphore, ils étudient la vie bien plus par l'*imagination* que par l'*observation*. C'est pourquoi leurs *inventions* sont presque indifféremment, tantôt justes et tantôt fausses. Balzac eut ainsi la divination très souvent heureuse ; mais elle est déplorable lorsqu'elle dévie, et un Balzac même peut tomber très bas lorsque sa fantaisie le ramène à ses spéculations favorites, et qu'il prête à ses héros, par exemple, les invraisemblables succès d'argent qu'il rêva pour lui-même toute sa vie. Que sera-ce des auteurs dont l'aile a moins d'envergure !

Le public aime pourtant l'observation directe, et il en sait parfois discerner clairement le mérite : témoin le succès inattendu de ces simples et sincères confessions d'ouvriers et d'ouvrières, sans intrigues ni analyses passionnelles, comme les Mémoires de Fischer en Allemagne, plus récemment ceux d'un anonyme anglais, ou ceux de *Marie-Claire*.

Mais après tout, et malgré les progrès certains de son éducation actuelle, le grand public est bien loin d'attacher *esthé-*

tiquement à ces questions d'argent tout l'intérêt qu'elles méritent *socialement*. Il passe à côté de tant d'incohérences sans en être frappé. Si peu de gens connaissent vraiment leur propre budget, — surtout peut-être dans le public artiste qui lit avec passion et fait le succès des romans ! Dans les œuvres qu'il aime, c'est bien autre chose qui l'intéresse : et la moindre invraisemblance dans la conduite passionnelle de l'intrigue l'irriterait.

Les questions d'argent sont pourtant, de toute certitude, capitales dans notre vie moderne ; et notre littérature ne paraît pas souffrir de cette discordance entre elle et la vie. Le cas n'est peut-être pas isolé. Au temps des guerres de religion, sous la Révolution ou sous l'Empire, au sein du mouvement socialiste moderne enfin, a-t-elle vraiment représenté avec prédilection ce qu'il y avait de plus profond, de plus vivant dans la société contemporaine, et ce qui en gouvernait incontestablement l'évolution ? Dans ces périodes terribles, on la voit avec stupeur s'absorber dans des pastorales ou des analyses byzantines. Ce qu'il y a d'essentiel dans la vie ne serait-il donc pas forcément ce qu'il y a d'essentiel dans l'art ? Ou bien est-il dangereux, est-il mortel pour une littérature de s'écarter des grands courants sociaux, de s'en désintéresser ou de mal les comprendre ?

Nous poserons ici la question, sans y répondre.

ANNE-MARIE et CHARLES LALO.

MÉLANCOLIE

—

Les monts effacés dans la brume
M'entourent d'un rempart fumeux,
Des larmes lourdes d'amertume
Sont comme un voile sur mes yeux.
Avancerai-je dans cette ombre ?
La nuit descend autour de moi
Et les pins devenus plus sombres
Resserrent leurs tranquilles bois.
Mon cœur est seul sous les nuages
Comme la lune de ce soir
Qui court dans l'azur triste et nage
Sur l'eau morte d'un étang noir.



Le soleil a roulé sa meule
Et les hirondelles ont fui.
Voilà longtemps que je suis seule,
Je ne le sais que d'aujourd'hui.



Dans un pâle et vague murmure
Disparaissent à l'œil mi-clos
Les longs matins verts de ramure
Qui se bercent au bord de l'eau.
Souvenirs des aubes dernières,
Je vous tiens doucement pressés
Comme la gerbe du passé
Vide de grains et plus légère.



Printemps fanés dont j'ai souffert,
Réveillez-vous des feuilles mortes
Et venez avec vos doigts verts
Agiter ma paisible porte.



Hélas ! j'eus le cœur plus joli
Que toutes les femmes au monde ;
Il était sauvage et poli
Comme un caillou traîné sous l'onde ;

Il se perdait entre deux eaux
Et vivait des mortes caresses
Qu'ont les poissons aux froids museaux.
Je n'ai goûté que ces tendresses.

Certes, jamais l'amour humain
Ne vint plus avant dans mon âme ;
Pourtant j'allais parmi les femmes
Avec mon petit pas serein.



On aura pu me croire heureuse ;
J'avais l'air de ne rien aimer,
De n'être pas même amoureuse
Et d'avoir un destin fermé.

Parce que pareille à la rose
Dans les larmes de son matin,
Je souriais sans voix ni pose
A la lumière du jardin.

J'avais peur qu'on touche ma robe :
Peut-être qu'on l'aurait froissée,
J'étais l'ardeur qui se dérobe
Plutôt que d'être caressée.



Mes yeux se fixaient sur les êtres
Comme un pétale aveugle et frais
Dont l'éclat satiné pénètre
Le feuillage d'un feu discret.



Toutes les larmes des tempêtes
Se fondent dans un jour meilleur ;
Les miennes froides et muettes
Me retombèrent sur le cœur.



Mon cœur fut un triste arbrisseau
Jamais visité des abeilles
Et l'on eût dit que les oiseaux
Craignaient ses épines vermeilles.



J'eus l'air de chanter l'allégresse
Et d'être belle en quelques vers
Pour tromper ma fière jeunesse
Et me mirer dans un lac vert.

Mais au fond de l'eau transparente
Une âme tendre eût vu mes yeux
Pleurer sous le réseau des plantes
Dans le reflet lointain des cieux.



Je ne chanterai plus que ces calmes nuages
Où la lune se voile et glisse lentement
Quand le soir apaisant la plainte du feuillage
Reflète un pâle azur dans l'ombre des étangs.

Je veux me promener sans âme et sans pensée
Entre les champs de blé qui se bercent au vent
Et n'être qu'une fleur muette et caressée
Par l'abeille oublieuse et le printemps mouvant.



Quel tranquille sommeil flotte dans la campagne
Lorsqu'après un beau jour de lumière et d'oiseaux
Une claire vapeur rêve sur les montagnes
Comme un bonheur éteint qui cherche son repos.



Quelquefois je me suis assise
Pour regarder au crépuscule
La danse des petites bulles
Sur une eau blanche qui s'irise.
Alors mon cœur se souvenait
D'autres soirs éclatants de flammes
Dans le jeune âge où je venais
Serrant des roses sur mon âme.

Cependant je ne pleurais pas
Sur les heures d'or en allées,
Heureuse d'entendre le glas
Des feuilles mortes de l'allée.
Je goûtais le calme serein
De m'acheminer dans la vie
Et de baiser le front chagrin
De ma sœur la mélancolie.



Après moi celui qui viendra
Sur la route grise et poudreuse
Verra l'empreinte de mon pas
Dont l'argile un instant se creuse,
Mais ne se demandera pas
Quelle peine appuya ce pas
Sur la route silencieuse.



Les corbeaux qui suivront de près
Ma marche indolente et menue,
Assis en cercle dans les prés,
Sous un ciel de brume chenue,
Auront l'air d'un peuple étranger
Qui complote de me manger
Quand la lune sera venue.



Le merisier sous le brouillard
Aura sa rouge chevelure
Pleine d'oiseaux dont le départ
Est annoncé par la froidure.

Et ce merisier émouvant
Comme une personne inconnue
Se dressera pour ma venue
Avec sa chevelure au vent.



Je verrai s'éloigner la lune
Comme un oiseau dans le brouillard
A l'heure où la blême infortune
Me pressera pour le départ.
Et l'arbre me dira : demeure,
Pourquoi partir ? Rien n'est plus doux
Que l'automne blonde qui pleure
Avec ses feuilles dans ton cou.



Le vent glacé tord mes cheveux
Sur la route et fait pleurer l'ombre ;
Je me sens seule sous les cieux
Où chavire la terre sombre.
Les murs et les chemins sont froids,
Les maisons sont noires et mortes ;
Je me sens prise malgré moi
Dans les feuilles que l'air emporte
Et le sol chavire sous moi.



Ma maison est assise au vent
Dans une plaine sombre et nue
Comme un tombeau pour un vivant
Où s'agite ma chair menue.
Les longs brouillards viennent frôler
Au soir ma porte solitaire
Et je ne sais rien de la terre
Que ma tristesse d'exilé.



Je demeure entre tes cailloux,
O maison, humaine tanière,
Comme une bête au regard doux
Que la crainte tient prisonnière.
J'ai peur de l'espace, du vent,
De cette terre qui m'emporte
Et de tous les autres vivants
Qui me prennent pour une morte.



Je sors lorsque la nuit descend,
Quand les monts sont noirs sous l'air pâle
Et que les pins en gémissant
Couvrent mes pas dans leur rafale.
Je sors sans héroïque espoir
Pour glisser dans l'ombre mon âme
Quand la lune courbe sa flamme
Comme une lampe au vent du soir.



Dans ce long ravin de fougères
Où je m'achemine en rêvant
Tout le silence de la terre
S'est endormi comme le vent.
Un fin bouleau d'écorce blanche,
Plus léger qu'un saule, se penche ;
Sa retombante chevelure,
Faite d'une grêle ramure
Où l'on aurait jeté des feuilles,
S'incline jusqu'à la fougère,
Et je vais, laissant au mystère
Cette fraîcheur qui se recueille.

★

Dans ce clair réduit de fougères
Où la digitale est en fleur,
Allons nous reposer, mon cœur,
Des sécheresses de la terre.

Je m'avance sous l'ombre verte,
Pure comme une âme entr'ouverte
Dont le silencieux vallon
S'allongerait dans ce bas-fond.

Il me semble toucher mon âme
En caressant les frais rameaux
Qui font avec une odeur d'eau
Soupirer leurs tranquilles palmes.



Comme j'allais dans les fougères
Dont mon front rêveur est frôlé
Un doux oiseau s'est envolé
De sa ramure familière.
Et mon pas s'éloigna sans bruit
Pour laisser à la verte nuit
Qui sur lui descend du branchage
Cet oiseau dont le trille pur
Comme le regard de l'azur
Pénètre l'ombre des feuillages.



Dans les pins élégants et hauts
L'azur blanc pénètre

Plus brillant que dans les bouleaux
Ou que dans le hêtre.
O bois de pins, colonnes fines
Qui nombreuses vous balancez
Sur le flanc pâle des collines,
Souvent je vous ai traversé ;
La lune sur vous verte et douce
Se suspendait et je sentais,
Calme navire aux mâts légers,
Remuer votre sol de mousse.

CÉCILE SAUVAGE.

L'ÉDUCATION DU BONHEUR

—

Dans la poursuite haletante de l'homme vers le bonheur les contours extérieurs de sa vie ne représentent qu'un facteur secondaire.

Les choses valent peu. C'est nous qui faisons leur puissance d'action. Nos visions mentales façonnent l'univers, le bornent, le situent.

Les réalités demeurant inaccessibles, seule importe leur *interprétation*. Pas de bonheur ou de malheur tout faits, mais des *heureux* ou des *malheureux*, suivant la réfraction des apparences à travers des sensibilités différentes.

Notre âme constitue l'écran enregistreur des phénomènes ambiants. De même que les vibrations de l'éther ne deviennent chaleur ou lumière qu'en se heurtant à la résistance d'un corps, de même les éléments psychologiques, entités neutres, inertes, ne s'appellent plaisir ou douleur qu'au choc de nos âmes.

L'allure de l'existence se trouve donc conditionnée par le mode de réceptivité avec lequel nous accueillons les apports du destin. La félicité que nous réclamons de la vie n'est pas nécessairement engendrée par telle ou telle situation privilégiée : elle dépend avant tout du bon agencement de notre monde intérieur.

Qu'est-il, ce monde?... Très opposé, souvent, à l'existence apparente emprisonnée par l'hypocrite réglementation des conventions sociales, il constitue la vie intime, close, la vie personnelle et intense, forteresse inviolable où gît le moi sincère, cénacle où se donnent rendez-vous les impulsions de l'âme. C'est le « jardin secret ». Les uns y entretiennent la flore vénéneuse des bas instincts, d'autres y cultivent des fleurs de mysticisme, de science ou de volupté.

Tout homme possède ce retrait de mystère, cet obscur abri de ses rêves. L'apache le meublera de silhouettes prometteuses de « pantes » artistement « descendus » ; un Pasteur y vivra les corps à corps victorieux de son génie contre la rampante

hideur du fléau; un Bonaparte y déroulera la carte d'Europe, jalonnée de marches triomphales. Innombrables comme les êtres qu'elles différencient et classent moralement, les vies intérieures offrent l'infinie variété distançant l'âme de Vincent de Paul de celle d'une courtisane.

De ce foyer caché monte la flamme qui doit illuminer ou brûler notre vie. Dans ce royaume impénétré, au fond duquel s'élaborent nos jugements, reposent, latents, les germes du bonheur. Ils attendent, pour éclore, le soleil fécondant de notre volonté.

Qui veut être heureux ne doit pas subir sa réceptivité mentale, mais la modeler, la magnétiser sous l'empire d'un idéal isolateur ne lui permettant que certaines catégories favorables de réactions.

La domination du monde nous échappe, mais il nous reste le gouvernement de nous-mêmes. Lui seul détermine la valeur de nos jours.

Cette thérapeutique du sentiment exige une analyse autopsychologique évidemment hors de portée du vulgaire. Le manœuvre, le tâcheron poursuivis par la hantise de nécessités immédiates peuvent se laisser aller à la dérive des instincts; un penseur n'en a pas le droit.

Prévenir, orienter les conceptions intérieures, substituer aux éléments de dépression morale une méthode optimiste de recevoir la vie, soumettre, en un mot, les bondissements de notre sensibilité au rigoureux contrôle d'un vouloir réfléchi : tel est le principe fondamental de l'éducation du bonheur.

§

Ce fut précisément l'effort tenté par la célèbre secte américaine « Christian Science », qui compte aujourd'hui deux millions d'adeptes. Sa fondatrice, Mrs Eddy, base en effet sa doctrine sur les axiomes suivants : « Il est aussi aisé de voir ce que l'on croit que de croire ce que l'on voit. — Tout est bien, le mal ne peut exister, la souffrance n'est qu'une idée objectivée par un esprit inférieur nommé esprit du mal. » Supprimez la croyance à la souffrance, regardez le monde sous l'angle de l'idéalisme, vous ne souffrirez plus.

Cette théorie poussée à l'extrême serait évidemment paradoxale. La perte d'un être aimé, les affres sentimentales, la

torture physique sont des destins pesants dont rien, semble-t-il, ne saurait diminuer l'horreur. Et cependant... Anesthésiées par de transfigurantes visions d'éternité, les Chrétiennes des premiers âges allaient offrir elles-mêmes leurs enfants au martyre !

Scarron, tordu, écrasé, s'enivrait et grisait ses hôtes du vin pétillant de son esprit, et la demi-mort railleusement imposée à sa vitalité intense ne parvenait à lui arracher qu'un ironique éclat de rire. Bernard Palissy, réduit à jeter son dernier meuble au four d'où devaient sortir tant de merveilles, oubliait la rigueur de sa pauvreté dans l'éblouissement de l'œuvre délicate enfin créée.

La sensibilité suffisamment suggestionnée peut donc transposer les valeurs de la vie.

A l'inverse, combien d'êtres comblés d'éléments favorables n'en savent dégager que pessimisme et découragement par suite de leur réceptivité malheureuse !... C'est Néron, saturé de puissance et d'ennui, venant quêter une heure de distraction du spectacle de Rome en flammes ; Charles-Quint, maître d'un empire où « le soleil ne se couche pas », endormant à grand'peine au fond de son cercueil de verre les fantômes angoissants d'une sombre hantise.

Et parmi ces titans modernes de la fortune dont le passage soulève l'envieuse admiration des foules, beaucoup dissimulent sous un tyrannique sourire de commande le dénuement d'âmes inassouvies.

Voilà donc ce grand mot de bonheur dont Musset dit « qu'à l'entendre l'univers frissonne et se tait », réduit à une question d'optique mentale.

Les pessimistes, ceux qui, suivant la pittoresque expression populaire, voient la vie en noir, objecteront que leur vision chagrine naît d'un organisme qu'ils ne sont pas maîtres de modifier.

Trop souvent, en effet, la nonchalance du vouloir nous porte à considérer comme irrévocables les dispositions de nature avec lesquelles nous sommes jetés à la vie. On ne recrée pas son atavisme, on n'échappe pas entièrement à la voix impérieuse des morts ; mais une énergie intelligemment cultivée peut remonter le courant de nos tendances, un effort

tenace, une attitude mentale volontairement et fréquemment revêtue donnent sur la vie un autre regard.

Sans devenir émules de Candide, est-il impossible de s'attacher par préférence au côté pacifique, aimable de la destinée ?... de cueillir, pèlerins réconfortés des chemins arides, un bouquet des petites joies humbles, partielles... Seules, elles laissent un parfum durable. Les grands bonheurs écrasent l'âme, la stupéfient.

Enfin, pour donner à nos jours une saveur plus haute, n'avons-nous pas les champs fertiles d'idéalités parmi lesquels, depuis la naissance du monde, l'âme humaine a glané ses mobiles de puissance ?

Contre les réalités méchantes l'homme a le refuge du Rêve ; à la brutale rigueur du destin il peut opposer la suavité enchanteresse des *Paradis intérieurs*.

Ces ciels intimes, ces oasis lumineuses qu'il porte en lui-même, non seulement lui dissimulent l'étroitesse du monde matériel, mais en font un champion résolu, capable d'affronter la vie.

§

Le premier des *Paradis* est celui de la Foi.

Le croyant ne possède-t-il pas en effet, quel que soit l'évangile qui l'inspire, Bible, Coran ou Védas, la merveilleuse, l'incomparable puissance de projeter son rêve dans l'infini ?

A l'inverse de la raison et de la philosophie, capables surtout de détruire, la foi est une créatrice opulente. Le stade incertain, borné, de nos jours terrestres, elle le prolonge en une survie paradisiaque, plénitude absolue du Beau et du Bien, perpétuel Présent qui ne craint pas l'horloge de l'Avenir.

Que sont les empires, les trésors, que sont même les voluptés comparées à cette certitude formidable d'une éternité de jouissance !

Au seuil de la religion, « chacun dépose le fardeau que la vie lui met sur les épaules...... il s'installe dans le domaine de la pensée pure et du rêve. Rien de fastidieux ni de bas n'ose l'approcher » (1).

Pour édifier ces palais surhumains, la foi se sert des plus humbles matériaux : misère, abjection, disgrâce se transfor-

(1) Maurice Barrès.

ment chez l'âme religieuse en joyaux inaltérables d'une couronne qu'elle sent déjà l'auréoler. La mort elle-même, déifiée par la vision resplendissante de l'au-delà, dépouille son appareil horrifiant pour devenir le passage libérateur, le seuil triomphal d'une aube éternelle.

En même temps qu'elle accroît et illimite le sort du croyant, la foi l'enveloppe de sérénité. Inconnus pour lui les tourments de l'indécision, les affres du raisonnement stérile, l'impasse du doute et tous ces pourquoi douloureux que l'humanité en pleurs jette vers le Ciel insondable !... Minutieusement réglementés par les ordonnances d'en haut, les mouvements de sa volonté sont canalisés, vers un pôle aux clartés évidentes. Son âme est unie et pacifiée comme une âme d'enfant.

Cet abandon à l'infaillible initiative de la sagesse souveraine arme le croyant d'une force irrésistible. Les yeux rivés au ciel, traversant la vie sans la voir, il franchit des obstacles que la réflexion lui ferait supposer insurmontables.

Ainsi peut-il accomplir des œuvres géantes. Le raisonnement conduit souvent à l'égoïsme et à l'inaction : nulle montagne ne résiste aux vouloirs de la foi. Pierre l'Ermite, ardent et fruste sous sa bure, n'aperçoit pas la distance, les sables meurtriers, la fièvre décimante, faisceau de difficultés hérissées aleutour du but : il ne voit qu'un tombeau sacré livré à des mains impies ! Et par son clair regard, la foule elle aussi a vu... un souffle passe, courbant les volontés comme des épis mûrs, un cri s'élève : « Dieu le veut !... » Et c'est, plusieurs siècles durant, l'Europe jetée aux rives de la Palestine.

Jehanne, subjuguée par la douceur impérative de ses Voix, oublie qu'une parole de bergère doit être de peu dans le conseil des rois, son corps fragile ne s'épouvante pas de la pesanteur de l'armure... Non. Des ailes d'archange ont glissé aux franges des nuages, un ordre est descendu, mystérieux, vers elle... — Dieu le veut !... Et la voici, créatrice d'épopée, invincible, prodigieuse, boutant l'Anglais hors de France comme jadis, de sa houlette, elle guidait son docile troupeau.

Dans le cortège des peurs, des faiblesses humaines, le croyant représente la force calme, opiniâtre devant laquelle aucun but ne se dérobe. Sur les tâtonnements de nos ténèbres il projette magnifiquement le flambeau de sa certitude.

§

Après le paradis du croyant vient celui de l'amoureux. Leur porte est la même. Credo universel et sans athée, l'amour jaillit du subconscient comme les convictions religieuses et, comme elles, échappe aux brutales précisions du raisonnement.

Il est, lui aussi, le verseur d'oubli, le rénovateur des existences imparfaites.

L'être possédé par la passion n'appartient plus à la terre. Les bornes mesquines, tyranniques, de sa vie apparente peuvent l'encercler comme d'une prison : son vrai moi s'évade, triomphant, vers les contrées des suprêmes délices qui le font inaccessible. Les soucis, les douleurs mêmes s'émoussent sur sa sensibilité exclusivement impressionnée par les mouvements de sa passion.

L'univers se réduit à l'objet qu'il adore. Le temps, l'espace, le déroulement des évolutions sociales ne sont plus que de vaines ombres.

Quelle atteinte pourrait le réel sur l'extase de tels visionnaires ?... Qu'allez-vous parler de froidure, de dénuement à ces deux miséreux enlacés dans une mansarde ?... Ils possèdent en leur âtre vide tout le soleil et la lumière du monde. Et cette femme, dont l'automne mélancolique et résigné n'espérait plus de rayons... le philtre divin lui a été versé, des lèvres ont murmuré près d'elle les litanies adorantes de l'aveu... Et voici que la léthargique s'éveille, de fraîches bouffées de printemps envahissent son âme, effacent les rides naissantes, défient le déclin menaçant...

L'amour a parlé.

Aucune infériorité physique, aucune déchéance morale qui ne soit régénérée par sa main salvatrice. Un sauvage, un aveugle, un phtisique, un forçat, peuvent être des amants transfigurés.

De l'aube incertaine des âges aux civilisations surchargées de nos jours, l'amour a constamment embelli, consolé, anobli les destinées humaines, édifiant en regard des existences ternes les féeriques royaumes de la volupté sentimentale, parant les réalités médiocres de toute la splendeur du Rêve.

A ce titre de *transformateur*, l'amour constitue déjà un fondamental élément de bonheur. Il dote, en outre, ses élus

d'une énergie supérieure, centuple les facultés, confère une irrésistible puissance de vouloir, capable de dompter l'hostilité des êtres et des choses.

Comme la Foi, l'amour ignore ou méprise l'obstacle. La passion ne raisonne ni ne tergiverse. Pâris n'hésite pas à bouleverser l'équilibre du monde antique pour un sourire d'Hélène. Tallien, galvanisé par l'imminence du supplice de la femme aimée, ose attaquer le redoutable colosse de la Révolution et son geste audacieux apporte à la France terrifiée l'apaisement de Thermidor.

Et parmi les amants moins illustres, combien de prodiges, d'actions héroïques, d'exploits fabuleux nés d'une suggestion amoureuse ! Il n'existe pas de sphère, si humble soit-elle, où cette puissance de la passion ne vienne alléger l'effort et grandir les capacités. Pour assurer la vie de sa compagne, le petit employé subira sans amertume les longues journées fastidieuses courbées sur l'alignement des chiffres ; la vision charmeuse d'une promenade dominicale dans un printemps de banlieue auprès de son amie fera crânement accepter par l'ouvrier les heures de travail supplémentaire qui en représentent la rançon.

Prisme éblouissant, source d'énergies victorieuses, l'amour est encore le guide de l'homme à travers tous les champs d'activité mentale.

La passion se fait inspiratrice délicate, féconde. Elle multiplie les sensations, les affine, arrache l'âme à son inertie, l'incite à traduire son extase. Les chefs-d'œuvre naquirent, toujours, d'un acte d'amour ou de foi. Le regard pur de Béatrix enflamme et précise le génie du Dante. La suggestive beauté de la Fornarina inspire à Raphaël une de ses toiles les plus troublantes. Et le même délire fatal déchaîne les tragiques harmonies des *Nocturnes* de Chopin et les divins sanglots de *la Nuit d'octobre*.

Heureux ou maudit, l'amour, créateur d'émotions intenses, donne le vrai goût de la vie. L'âme, par lui amplifiée, plus haute, meilleure, participe à cet infini dont elle est mystérieusement altérée.

Le paradis de l'amant, s'il offre de nombreuses analogies avec celui du croyant, n'en a pas la stabilité. Le cri implorant du fidèle retrouve à chaque heure son Dieu, immuable : l'a-

mour est une religion transitoire où toute la ferveur du dévôt ne suffit pas toujours à obtenir la constance de l'idole.

Beaucoup entrent dans cette terre promise qui ne savent s'y maintenir. Aimer provisoirement est un instinct facile. Aimer durablement est un art difficile, exigeant la collaboration des plus raffinées facultés de l'âme. Il y faut du tact, de la mesure, par-dessus tout de la divination.

L'amoureux, conscient de la fragilité de son trésor, tremblant, émerveillé, devra, pour le garder intact, ériger son cœur en forteresse et ne jamais s'endormir dans une sécurité illusoire. Des ennemis le guettent, nombreux.

Le premier de tous est la satiété. Reptile sournois à l'insensible et quotidien enlacement, combien de passions ardentes n'a-t-elle pas étouffées ?...

La saveur d'une émotion trop souvent répétée s'épuise, se dilue. Qui veut vivre longtemps au paradis de l'amour doit donc, avant tout, éviter cette usure de la sensation, maîtriser son emportement, ménager — sagesse difficile — la réalisation de ses désirs. Les difficultés, les séparations, tant maudites des amants, sont, en réalité, la meilleure sauvegarde de leur tendresse.

Deux êtres mutuellement épris doivent, pour le demeurer, se renouveler sans cesse aux yeux l'un de l'autre, offrir à leurs sensibilités respectives des réactions diversifiées.

On en prend rarement la peine, dans le mariage moins qu'ailleurs. L'amour notarié, public, confortable, l'amour état social, offre un aspect trompeur de sécurité. De quoi s'inquiéterait-on ?... L'inconstance n'a pas d'existence légale !

Telle épouse aimante et parfaite s'étonnera donc d'être délaissée... A-t-elle songé que, depuis des années, sa tendresse donne la même note, dans le même décor de vie, parmi des échos invariables ?... Le paysage le plus suave deviendrait fastidieux sans le secours des saisons qui le brodent de nuances successives et opposées. Ainsi l'être aimé doit-il se diversifier, offrir de changeants aspects, des attitudes imprévues, retenir l'attention de son partenaire par des attraits variés, éviter enfin cette teinte monochrome qui, rapidement, ferait de l'amour une grisaille.

Que l'arsenal de toutes les facultés soit utilisé pour concourir à l'œuvre de charme, que l'amoureux tour à tour domine,

subjugue, attendrisse, inquiète, console, berce, implore... Qu'il soit un et multiple, sérieux et allègre, impérieux et caressant, magicien appliqué sans trêve à faire naître des sensations neuves.

Alors seulement pourra-t-il neutraliser l'influence des séductions étrangères.

Un autre guet-apens de l'amour, c'est le besoin constant d'affirmer à l'être aimé l'intensité, la perpétuité de la passion qu'il a su provoquer.

Certaines âmes proclament si haut leur tendresse qu'on perd le plaisir de la souhaiter. Un cœur trop assuré de sa conquête cesse d'y attacher une valeur exceptionnelle. S'il reste, au contraire, dans la demi-certitude des sentiments qu'on a pour lui, il s'ingéniera à continuer de plaire et l'attirance réciproque en sera fortifiée.

Nombreuses encore sont les embûches tendues aux amants. Le feu de la passion exige une vestale vigilante. L'ardente flamme capable d'incendier superbement nos vies peut s'éteindre d'un souffle.

En résumé, l'amour est souvent éphémère parce que beaucoup ignorent la science de le rendre durable; les axiomes sceptiques dont on le stigmatise sont, le plus souvent, l'aveu d'amants inhabiles.

La généralité des malentendus amoureux résulte d'une psychologie défectueuse ou d'un manque de volonté.

§

Le paradis du philosophe est de moindre envergure que le précédent, son ciel moins lumineux, ses joies plus incertaines.

Laborieux artisan, n'acceptant pour tout guide que la froide et sèche raison, il cherche à travers le fatras des argumentations usées, parmi la poussière des philosophies désuètes, à édifier un système mieux adapté aux évolutions nouvelles.

Il ne superpose pas une vie enchantée à la destinée incomplète qui lui est échue, mais l'analyse rigoureusement à la lumière de la logique et, la connaissant bien, ne lui demande que ce qu'elle est apte à donner.

Amant de la Vérité, il dédaigne l'illusion. Dépourvu d'imagination, n'accordant aux événements que leur importance réelle, les réactions exagérées de la sensibilité lui sont épar-

gnées et, s'il ignore les paroxysmes de la joie, ceux de la douleur lui restent du moins inconnus.

La cuirasse de la logique, moins fortement trempée, cependant, que celles de la foi et de l'amour, l'isole des chocs où se meurtrit la mêlée du vulgaire. Embrassant les causes secrètes des agissements humains, il ne s'indigne ni ne s'enthousiasme. Les procédés hostiles le laissent plein d'une dédaigneuse sérénité.

Lutteur obstiné, déniant à la Fatalité sa puissance obscure, il pénètre par contre la valeur de l'impossible et ne disperse pas ses énergies à essayer de le combattre. Soucieux de justifier chacun de ses actes par l'acquiescement de la raison, son équilibre moral conserve une stabilité que ne sauraient entamer les adversités communes.

Le ciel philosophique n'est pas, heureusement, l'apanage exclusif des penseurs de génie dont la parole domine au cours des siècles les balbutiements de l'humanité inquiète. A l'ombre des cimes éclatantes où s'isolent un Descartes, un Kant, un Nietzsche, de modestes intelligences peuvent s'élever assez au-dessus des accidents de la vie pour en diminuer l'atteinte.

La philosophie apprend la tolérance, la résignation, l'optimisme, préserve des jugements démesurés, supprime l'esclavage des préjugés. Sa pratique revêt l'esprit d'impassibilité. A Socrate elle fera supporter Xanthippe — et combien de Xanthippe modernes ! — à Spinoza, l'ingrate tâche de polir des lunettes pour vivre. Par elle le petit fonctionnaire mesquinement appointé trouvera quelque munificence à sa position en la comparant à celle du cantonnier courbé sur ses pierres; et le cantonnier lui-même, dévorant sans vergogne son croûton de pain au soleil de midi, se félicitera des mines prospères de ses mioches en songeant au voisin dont les enfants sont scrofuleux.

C'est sur l'échelle des relativités la méthode du pire au mieux, méthode accessible à l'effort de la volonté.

Après la foi et l'amour, étoiles miraculeuses de la nuit des âmes, la raison constitue encore un guide précieux.

Le rationnel introduit dans l'existence la moins favorisée en allégera le fardeau.

§

Le paradis du savant s'éloigne plus encore que celui du philosophe du monde des chimères.

Aucune aurore surhumaine ne luit en prolongement de ses vicissitudes. Bien au contraire, la perfection de son savoir lui révèle impitoyablement la fragilité des ambitions terrestres.

Mais quelle fierté pour ce chétif, cet infime, d'analyser les mouvements secrets des puissances formidables dont il est le jouet, d'épeler lettre à lettre, au livre du Mystère, les fatales sentences qui courbent l'univers !... La foudre l'écrasera, mais il sait pourquoi la foudre l'écrase. Des sommets de sa connaissance, ce « roseau pensant » domine l'aveugle matière.

A cette âpre griserie d'orgueil vient s'ajouter une jouissance plus noble. Dans son duel contre l'inconnu, chaque victoire du savant est un accroissement, une libération de la masse qui, trop durement absorbée par les nécessités matérielles pour avoir le temps de penser, lui confie la recherche du flambeau directeur.

Grâce à son effort, l'homme jadis asservi par l'ignorance, agenouillé devant la marâtre nature, progressivement se redresse, capte les forces qui le terrifiaient, les maîtrise, les fait siennes. La terre, l'onde, l'air même, domptés par la main autoritaire de ces laborieux chercheurs, sont devenus les auxiliaires de nos volontés.

Hardi pionnier, explorateur des terres vierges de l'Impénétré, le savant conquiert à l'humanité non des royaumes éphémères, mais des secrets de vie, apportant au mal démasqué le remède poursuivi en d'épuisantes veilles, contraignant la nature sournoise, la nature qui dévaste et tue, à guérir, à offrir l'antidote à côté du poison, le sérum à côté du bacille infectieux.

Telle est la passion qui les tenait courbés des existences entières sur leurs creusets et leurs noires cornues, ces alchimistes du moyen-âge, effarants et prestigieux, estompés dans un brouillard de sorcellerie !... La même soif de connaître, le même désir de perfectionnement anime les laboratoires modernes d'où s'essorent, en notre siècle privilégié, cette longue théorie de découvertes admirables qui font de l'homme d'aujourd'hui l'égal des dieux de jadis.

Le paradis de la science n'est plus celui d'une élite restreinte.

Par le fécond effort de leur pensée créatrice le médecin de campagne, l'ingénieur, l'humble mécanicien, un Koch, un

Branly, un Blériot, un Gramme, peuvent fraterniser sans désavantage près des Fresnel ou des Franklin.

§

Un paradis plus éclectique encore, et duquel des milliers d'âmes viennent quêter l'idéal directeur, est celui de l'Art.

Traduction multiple de l'univers, l'Art en bannit toute laideur pour le revêtir des costumes exubérants de la fantaisie. Sur les murs nus de la vie, l'artiste déroule les fresques éblouissantes de son imagination.

Le monde, réduit pour le philosophe à des états de conscience, pour le savant à des équations, ne dégage à ses yeux qu'une poésie intensive. Cette poésie le baigne, le pénètre si puissamment que ses moindres gestes l'extériorisent.

Ses œuvres sont le langage extasié par lequel il raconte son éblouissement.

Dénaturant le réel pour le sublimiser, il crée à profusion des mondes subjectifs où son rêve, devenu tangible, l'accueille et lui répond. Rêve chaste des Anges de Giovanni, rêve à jamais flottant aux lèvres de la Joconde, rêves tumultueux de Beethoven, scandés au rythme de toutes les passions déchaînées, rêves héroïques d'Hugo... quelque objet qu'il atteigne, l'art est l'émotion sainte de l'artiste fixée, perpétuée, émotion dont son cœur, ineffablement, a vibré avant de nous la transmettre. Peintre, poète, sculpteur, il pénètre notre sensibilité du transport pathétique qui a d'abord intensément possédé la sienne.

Tisseur de rêves, pourvoyeur d'idéal, il entrevoit à travers les exactitudes décevantes du monde matériel des au-delà enchantés.

L'art, c'est la retraite privilégiée dans l'arche épargnée par les flots du banal. C'est, au milieu des servages de l'âme, l'étreinte d'un peu d'infini.

Tout être qui possède le sens de l'harmonie, que l'esthétique trouble et captive, peut prétendre au paradis de l'Art.

La femme groupant des fleurs, la petite ouvrière magicienne des contours et des chatoyances, l'archéologue s'entourant des vestiges précieux qui portent l'âme du passé... sont des artistes. L'écrivain, forgeant sur l'enclume étincelante de l'Idée la ciselure des formules, réalisant cette œuvre prodigieuse d'édi-

fier par l'assemblage des syllabes les palais de la pensée, n'a-t-il pas droit au même titre? Comme encore la grande actrice, se dépersonnalisant dans les incarnations les plus diverses pour traduire, avec de vraies larmes et de vrais sourires, les mille délicates nuances de l'âme ?

Faut-il admettre dans le Cénacle la pléiade innombrable de ceux qui *se croient* artistes : novateurs, symbolistes effarants, grands-prêtres de la Dissonance, muses de province étiolées derrière la froideur administrative des murs d'une école primaire ?... Qu'importe que leurs œuvres soient repoussées de jurys incompréhensifs et que l'Académie les ignore? Ne possèdent-ils pas en eux-mêmes la flamme sacrée, et se complairont-ils avec moins de fierté devant leurs productions inquiétantes que le véritable artiste devant l'œuvre parfaite qu'il vient d'achever?

Toutes dispositions artistiques doivent être encouragées, cultivées. Qui sait combien de portes elles pourront ouvrir au bonheur!

§

Beaucoup de paradis encore s'offrent à l'homme pour abriter son rêve. Paradis de l'amour maternel, — ce dictame suprême des vies féminines broyées, — paradis du patriotisme, de la gloire, de l'altruisme, si différent de la charité; paradis enfin de l'amitié, parfois escale charmante de l'amour... plus souvent havre hospitalier où l'âme blessée vient se réfugier.

Tout être doit choisir un paradis, orienter vers lui sa puissance de sentir. Le séjour prolongé dans la matérielle de l'existence déçoit l'âme et la déconcerte, car elle relève d'une autre origine. Il lui faut s'évader, chercher un Mont Thabor.

Si les grands ciels de l'amour et de la foi lui demeurent fermés, qu'elle s'achemine vers les paradis moindres, mais n'accepte jamais la mêlée confuse et sans projet de ses instincts dont elle serait alors victime. Les énergies d'un être ramassées, coalisées vers le même but, l'accroissent et le surélèvent; dispersées, elles deviennent une force contre lui-même.

L'homme doit donc, s'il veut le bonheur, consulter ses impulsions, édifier un Rêve et s'y tenir avec ferveur, insensible aux chocs du dehors.

Dans la création et surtout la conservation des paradis

intérieurs, *l'ambiance* joue un rôle considérable. Les esprits dépourvus de représentation mentale très puissante devront quêter des objets extérieurs le réconfort des impressions aimables. Aux heures de détresse morale où l'âme désaxée ne découvre plus de secours en elle-même, le cadre pourra exercer une influence salutaire.

Nos rêves ont besoin quelquefois de s'étayer sur le réel.

C'est ce que tenta Ruskin dans ses essais vulgarisateurs d'un bien-être, exempté de luxe, accueillant « at home » l'ouvrier le plus modeste.

L'artiste doutant de son génie se retrempera dans la contemplation des splendeurs de la nature. Le croyant qui sent sa foi faiblir sortira convaincu des vieilles cathédrales où, dans l'ombre apaisée du vitrail, monte depuis des siècles le parfum des prières. Et combien de désespérances se sont relevées plus fortes pour avoir rencontré, aux carrefours déserts, le grand Christ de pierre qui leur montrait le ciel !

L'*ambiance* crée l'atmosphère des paradis intérieurs.

§

En résumé général, la barque de notre existence, sinuant entre le Plaisir et la Douleur, peut, sous le coup de barre de notre volonté, aborder l'une ou l'autre rive.

Deux voies nous sollicitent : paradis clairs de l'enthousiasme et de la sérénité, — sombres spirales du doute et de la stagnance mentale conduisant à des enfers aussi variés que les Cercles du Dante.

L'homme doit choisir.

La maîtrise intérieure, l'aguerrissement de la sensibilité, la discipline et la concentration des énergies feront de lui un vainqueur. La passivité le classerait d'avance parmi les vaincus.

La vie ne s'offre pas, elle se conquiert. Il faut à cette conquête un cœur assuré de lui-même, des yeux ouverts sans épouvante sur la mêlée des obstacles, le désir tenace, irréductible, de la victoire.

Le sort réserve ses rigueurs aux faibles enlizés dans les torpeurs de l'acceptation. *Fatalité* est un mot vide, *malchance* l'excuse trop facile des résignés à la défaite.

Nulle impasse ne demeure fermée aux ailes de la volonté.

Les calamités irréparables, l'infirmité, la perte ou la trahi-

son d'êtres aimés ne sauraient contredire cette thèse. Coups de foudre de l'existence, ils ne figurent qu'en proportion infime parmi le total des douleurs que nous forgeons nous-mêmes.

Le rôle primordial de la volonté dans l'orientation de la vie une fois établi, quelle en sera l'application pratique ? — Comment soustraire nos facultés réceptives aux impressions nuisibles ?...

Ce traitement psychologique se résume en deux mots : l'attention, la substitution.

Substituer une pensée à une autre, interposer une image mentale réconfortante entre notre sensibilité et l'image déprimante qui l'obsède — amplifier, à l'aide du souvenir, la durée des impressions agréables, restreindre la portée des autres par l'exercice de l'oubli, — ne jamais permettre à l'esprit de s'égarer sur la pente des regrets stériles, mais coaliser toutes les forces vives de l'âme vers l'acte nécessaire actuel... Voilà, dans ses grandes lignes, le catéchisme de l'éducation du Bonheur.

§

Cette éducation, pourquoi si rarement est-elle entreprise?

Tous veulent être heureux, cependant, avec frénésie !... Mais une grave erreur détourne l'homme de son but ; il s'acharne en luttes épuisantes à modifier les éléments extérieurs de la vie, alors qu'avant tout l'organisation de notre monde intérieur détermine la possibilité de nos joies.

L'agencement le plus ingénieux des circonstances, la conquête des situations les plus éminentes, réseaux subtils par lesquels l'homme s'imagine emprisonner le Bonheur, ne sauraient le contenir, car il gît au fond de nous-mêmes.

Un regard jeté sur le monde nous montrera que les puissances, les personnalités, les gagnants de la vie attendent peu des événements et tout de leur volonté.

Ils possèdent la véritable indépendance, ignorante des sujétions étrangères. La fortune ou l'adversité les rencontrera également forts, dominateurs d'eux-mêmes.

Le *malheureux* n'est, en réalité, qu'un mal adapté. L'existence le meurtrit parce qu'il ne sait pas la recevoir. Ses sensations l'oppriment parce qu'il a négligé d'en devenir le maître. Il fait des contingences extérieures le pivot de son évolution

morale, alors qu'elles ne doivent être que le vêtement de nos personnalités.

Il ignore le goût merveilleux de la vie, la sensation indicible d'être, de penser... et de le savoir!.....

La forme de notre sensibilité détient le secret de nos destins.

BARONNE CHARLES DE BENOIST.

COLLOQUES DES SQUARES

LE DONNEUR DE FLEMMES

(*Suite*[1]).

Au bout d'une minute, l'auto déposait le père repu, digérant, satisfait d'avoir à ce point profité des événements et si habilement mené sa barque, devant son domicile du faubourg Poissonnière.

— Merci!... Merci de cette inoubliable journée!... déclarait-il à son rejeton... de cette plus inoubliable soirée!... J'ai eu tort de douter de toi!... Je m'accuse!... Tu dépasses de mille coudées ce petit Lustré dont je te rabattais les oreilles!... Telles les pyramides d'Egypte, le cloporte!...Ce petit Lustré, qui n'a même plus de raison de s'appeler Lustré, puisqu'il n'a pu fleurir la boutonnière de son père du ruban, dont tu vas fleurir la mienne bientôt!

Le lendemain, ayant tout de même retiré, en attendant l'autre, sa rosette d'andrinople, il se rendit à son Cercle, et la première personne qu'il y rencontra fut précisément le père de ce petit Lustré.

— Cher ami!... bondit-il lui serrant les mains... Que je suis heureux!... Quelle nouvelle admirable à vous annoncer!

— Quelle triste nouvelle!... Moi!... Par contre!... répondit l'autre d'un ton lugubre.

— Vous avez perdu quelqu'un?... Vous êtes en deuil?

— Trêve de plaisanteries!... Ce n'est pas l'instant!

— Je ne plaisante pas!

— Suivez-moi dans cette pièce, où nous serons mieux pour causer?

— Vous suivre dans cette pièce?... interrompit-il interlo-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 368.

qué,... le dévisageant anxieusement,... flairant une douche...

Pourtant, devant son insistance, sa gravité croissantes, il se décida à s'y diriger avec lui.

— Mon cher... débuta aussitôt M. Lustré, facies rembruni, front plissé, yeux sévères... Vous remarquez que j'attaque les choses carrément!... que je n'y vais pas par quatre chemins!... ne vous l'envoie pas dire!

— Vous ne me l'envoyez pas dire?

— Toute ma vieille honnêteté en sursaute!... en tressaille!... en est indignée!

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a... que votre fils...

— Mon fils ?

— Votre fils...

— Mon fils ?

— Vous devez bien vous en douter, puisque vous êtes son père!

— Ce n'est pas une raison parce qu'on est le père... fit-il observer...

— Vous ne remarquez pas ce qui se passe autour de vous?

— Pas le moins du monde!

— Vous seriez seul à Paris?

— Je suis seul!

— Bon sang de bon sang!... Vous n'allez pas cependant me faire croire!...

— Foi d'honnête homme, Lustré!... déclara-t-il posant loyalement la main sur son cœur... Je n'ai eu vent de rien!

— Eh bien... Apprenez-le... Il a une maîtresse!

— Première nouvelle! Vous m'étonnez infiniment!

— Une maîtresse!

— C'est de son âge, au reste! Il faut bien que jeunesse se passe!

— Que jeunesse se passe proprement, monsieur Franjeu !

— Que signifie ?

— Qu'il y a maîtresse et maîtresse!

— Comment ?

— Qu'on n'accepte pas certaines situations !

— Ah ça!

— Qu'on ne s'affiche pas avec une millionnaire!... Qu'on ne vit pas dans son intérieur!... qu'on ne se promène pas dans

ses calèches!... ses automobiles!... criant à tout venant, comme il l'a crié à mon fils, « qu'on possède les plus belles voitures de Paris! » sans se faire traiter de...

— De quoi donc?... s'il vous plaît?

— De quelque chose qui a peut-être un relent un peu trop... aquatique... mon cher!... même pour un habitant du faubourg Poissonnière!

— Monsieur Lustré!

— De quelque chose qui a un relent un peu trop flagrant... des environs du canal Saint-Martin et de la Villette aussi!

— Monsieur Lustré!

— De quelque chose qui répond trop exactement à ce que, dans notre monde, on a coutume de désigner du nom de ce poisson maritime,... dont on fait la pêche,... tandis que le bateau marche,... en l'amorçant avec des lignes de fond!

— Monsieur Lustré!... Je ne tolérerai point!

— A défendre ainsi ce jeune débauché, vous laisseriez croire que vous-même...

— Moi!... Ah! Ça dépasse tout!... Par exemple!... C'est le comble!... Vous allez me donner des preuves de ce que vous avancez?

— Bien facile!... Votre fils est l'amant de la célèbre Mme Aquaviva de Santis!... Conception-Carmen!

— Connais pas!

— Veuve de l'ex-gouverneur de Madagascar!

— Connais pas!

— Villégiaturant dans l'hôtel de la susdite!... soixante-dix-huit *bis*, rue de Courcelles!... où vous n'avez qu'à téléphoner, si vous voulez qu'il vous réponde lui-même, vous donnant ainsi la preuve que vous réclamez!

— Numéro du téléphone?... Illico?

— Je m'en suis justement enquis à votre intention!... 924.28!... Cher ami!

— 924.28?... Je vais vous confondre!

Ils se précipitèrent dans la cabine téléphonique, près du lavabo.

— Allo?... Allo?... 924.28?.. 924.28?...

Au bout d'un instant :

— Je suis bien en communication avec le soixante-dix-huit *bis* de la rue de Courcelles?

Puis :

— Voulez-vous me dire s'il s'y trouve par hasard... par le plus grand des hasards... un jeune homme du nom de Franjeu-Ledouteux?...je répète Fran-jeu-Le-dou-teux?

Mais aussitôt :

— Oh!... Mon Dieu!... recula-t-il comme frappé de la foudre... On me répond : « Oui, papa!... Oui, papa!... Oui, papa! » Ce « papa » est horrible!... atroce!... Soutenez-moi, Lustré!... Soutenez-moi!

L'autre le soutenant :

— Non!... Laissez-moi d'abord!... Je veux accomplir tout mon devoir!... tout mon devoir!... Je le veux!

Et :

— Viens immédiatement à la maison?... Toi?... J'ai à te parler!

— Je vous ai un peu vivement poussé l'épée dans les reins tout à l'heure!... s'excusait son interlocuteur... Mais n'était-ce pas mon devoir à moi aussi, en face de votre extraordinaire ignorance? Pouvais-je hésiter à vous mettre au courant de ce qui se passait?... Ne devons-nous pas garder avant tout,... les mains propres?... les mains propres?

— Les mains propres!... clama M. Franjeu-Ledouteux, comme refoulant de débordants sanglots au fond de lui-même.. Quelque cruelle qu'ait été votre révélation, je vous sais gré,... puisque, dans mon ignorance, je ne pouvais rien soupçonner, de m'avoir ouvert les yeux!

Et, prenant son chapeau, il se rendit faubourg Poissonnière.

Dès son arrivée :

— Mon fils va venir... prévint-il la femme de chambre... Introduisez-le dans mon bureau ?

Au bout de quelques secondes, la porte de ce bureau s'ouvrit, livrant passage à celui qu'il attendait.

— Alors... éclata-t-il en rafale, en tempête, renversant à tour de rôle le buvard sur lequel il écrivait, la chaise où il était assis, l'encrier..... Tu n'as pas honte ?... Tu n'as pas honte ?

Le nouveau venu, devant cet ouragan, recula...

— Supposes-tu... insista-t-il sans le laisser souffler,... que je vais continuer à me prêter à ton jeu ?... que tu vas recom-

mencer à m'emmener en automobile ?... à abuser de ma candeur?... de ma bonne foi ?... à m'exhiber au boulevard, au théâtre, au bois, de même qu'une réclame vivante à tes mauvaises mœurs ?

— Mes mauvaises mœurs !... dit le jeune homme... Tu les connaissais hier !... En quoi t'offusquent-elles aujourd'hui !

— T'imagines-tu que,.. parce que je t'ai parlé en tout bien tout honneur... d'une raison d'être,... d'une direction dans l'existence,... t'encourageant à sortir de ton incurie, de tes errements,... te suggérant un but politique, officiel,.... t'incitant à découvrir un collège électoral, un siège de député,... je consentirais à fermer les yeux sur tes agissements ?... tes déportements ?... tes bassesses ?

— Tu m'affirmais que je m'améliorais !... devenais sérieux !... envisageais les choses sous leur angle véritable !.....

— Penses-tu me faire marcher par l'appât d'un hochet vulgaire?... d'une décoration, dans ces conditions ?... d'une décoration ?... Regarde-moi donc, mon bonhomme ?... Est-ce que tu te figures que j'en suis arrivé là ?.... mange de ce pain-là ?.. me nourris de rosettes ?... C'est incommensurable !... Pour qui me prends-tu?... Décidément ?

— Pour toi, papa !

— Misérable !... ça devient de l'aberration !... de l'inconscience !... du cynisme !... Ne distingues-tu plus quel est ton père ?... ton père qui n'a jamais transigé avec ses principes?.. Crois-tu réussir à lui faire approuver ton existence de bâton de chaise ?... Quand tout Paris en fait des gorges chaudes ?.. Quand M. Lustré m'a tout révélé ?

— M. Lustré t'a révélé ?

— La source de tes dépenses !.... La provenance de tes émoluments !... Bandit !

— Tu devais bien t'en douter.... puisque tu les dépensais avec moi?

— Tu mens !... Il ne pouvait me venir à l'idée qu'un fils élevé dans les traditions d'honnêteté, de loyauté, où je t'ai élevé manquerait assez de sens moral pour oser, d'un tel argent,... offrir à son père...

— Tu l'as accepté?

— Tout au plus pouvais-je supposer que c'était avec... les cinquante francs mensuels que je te sers...

— Tu as oublié de me les servir ce mois-ci!... Ils sont insuffisants d'ailleurs!

— Ils suffisent aux jeunes gens de ton âge, ayant le sens de l'ordre!... de l'économie!... de l'épargne!... Ils peuvent en mettre de côté!

— Comme dans ta jeunesse?... Six sous de saucisson la semaine?... Dix de fromage d'Italie le dimanche?

— Douze de saucisson la semaine!... Vingt de fromage d'Italie le dimanche!... Avec le renchérissement de la vie!... Ça suffit!

— Le pain et l'eau?

— Ça t'éviterait de te faire la triste réputation que tu te fais, gredin!

— Dis donc?

— De te mêler aux répugnants individus dont il deviendra impossible de te distinguer, coquin!

— Dis donc?

— D'évoquer,... je ne parle pas de brochet, d'anguille, de carpe, de barbillon, de gardon, de goujon,... mais d'un poisson... maritime!... garnement!... maritime!

— Maritime?... As-tu fini?... Après m'avoir,... à force de serrer les cordons de ta bourse,... réduit à toutes sortes d'expédients équivoques,... dégradants,... vas-tu m'insulter par-dessus le marché?

— Il ne fallait pas m'y forcer!

— C'est M. Lustré qui t'a soufflé ça?

— Ça ne te regarde pas!

— De quoi se mêle-t-il?

— Zut!

— Est-ce que je me mêle de son petit Lustré, moi?

— Flûte!

— Si je suis à ses côtés, tel qu'une pyramide à côté d'un cloporte,... c'est un bien sale cloporte,... son petit Ciré!

— Il va se marier avec une jeune fille du meilleur monde, aux magnifiques espérances, qui lui apportera trente mille livres de rente l'automne prochain!

— C'est un bien sale cloporte... son petit Pommadé!

— Il va être nommé, par la protection de son beau-père, auditeur au Conseil d'Etat!

— C'est un bien sale cloporte,... son petit...

— Il va y devenir, grâce à sa protection,... Maî-tre-des-Requêtes!

— S'il n'est pas convenable de recevoir de l'argent d'une femme,... l'est-il davantage d'en recevoir d'un...

— D'un qui?... D'un quoi?... Qu'est-ce que c'est que ça?... Et puis,... quand même il en recevrait d'un,... ça m'est égal!... du Schah de Perse!... du moment que personne que toi,... et ça ne compte pas,... n'est au courant!... que qui que ce soit ne le sait!... n'est-ce pas comme s'il n'en recevait pas?

— J'allais te le dire!

— Tandis que toi, t'étant arrangé pour que tout le monde le sache!... l'ayant clabaudé!... affiché partout!... il n'y a pas de doute!... tu en reçois!... Et les voilà, les mauvaise mœurs,... flagrantes!... patentes!... Aussi, comme je ne veux pas que tu t'affiches,... te clabaudes plus longtemps,... tu vas commencer par me faire le plaisir de rompre avec Mme Aquaviva de Santis!... tu m'entends!

— Je ne romprai pas avec Mme Aquaviva de Santis!... J'ai le respect de mes relations!

— Tu rompras avec Mme Aquaviva de Santis, et reviendras habiter chez ton père dès ce soir, parce qu'il a le respect, lui, de son nom!... de son renom!... de sa considération!

— Je ne reviendrai pas habiter chez mon père dès ce soir!

— Tu reviendras! Parce qu'il serait honteux que tu continues à vivre de l'argent d'une veuve d'ex-gouverneur de Madagascar!

— Ça économise le tien!

— J'aimerais mieux le donner en totalité que de voir se prolonger une situation aussi immorale!

— Je te prends au mot, et romps dès ce soir avec Mme de Santis,... si tu lui en donnes seulement la millième partie,... lui rembourses ce qu'elle m'a avancé?

— Rembourser?... Ah ça!... Dis donc?... Suis-je à tes ordres?

— Rembourse?

— Fais-le si tu veux!... toi!... quand tu seras rentré dans la vie normale!... de tes gains!... de ton superflu!... de la dot de ton épouse légitime!

— Rembourse?

Non?... Mais?... Non?... Mais?... Non?... Mais?... s'ar-

rêta-t-il, regards injectés, obliques, vers son coffre-fort, derrière lui, étendant les bras pour le couvrir en cas d'attaque, prêt à la lutte à main plate..... D'abord, qu'est-ce que tous ces « Rembourse ?... Rembourse?... » Sais-tu seulement si j'ai assez?... Je t'ai élevé!... Ai dépensé pour toi des sommes énormes!... Me suis saigné aux quatre membres!... Puisque je renonce à ma « rosette »!... à une « rosette » qu'à tant de titres je méritais!... mille fois plus que ceux qui la portent!... dont on se demande en vain pourquoi ils la portent?... il me semble que tu peux bien renoncer à ce que tu appelles ta « flemme... »! que tu n'as qu'à remplacer par une autre!... de façon que nous gardions, ce que dans nos familles on doit avant tout garder,... les mains propres!... les mains propres!

— Les mains propres!... répéta le jeune homme abasourdi.

— Qu'est-ce qu'il y a encore?

— Il y a..., hésita-t-il un instant, puis soudain... que je vais t'acheter un savon,... pour te les rapproprier davantage.

— Pistolet !

— Offres-en la moitié à M. Lustré, pour nettoyer aussi les siennes !... fit-il filant par le corridor,... l'antichambre...

— Paltoquet !

Il dégringolait l'escalier.

— Veux-tu remonter !... criait le père sur le palier.

Mais, par hasard, juste en face de celui-ci, la petite boîte de l'ascenseur s'arrêta.

En un déclic sec, tel le couvercle ressautant d'une boîte à bijoux, la portière s'en ouvrit, tandis que toute poudrée, parée, pomponnée, surchargée de rubans, plumes, fanfreluches, avec une vive révérence et un sourire preste, une vieille douairière s'inclinait :

— M. Franjeu-Ledouteux ?... M. Franjeu-Ledouteux ?... faisait-elle défripant à coups brefs de son réticule sa robe de moire puce.

— C'est moi... Madame... répondit-il rouge et suant,... maîtrisant à peine ses esprits.

— J'ai à vous parler, Monsieur !... à vous parler !

— Il vaudrait peut-être mieux... Je ne suis guère préparé en ce moment... dispos...

— C'est extrêmement urgent!... extrêmement urgent!

— Je préférerais, si vous permettiez...

— Capital !... capital...

— Alors.... à la guerre comme à la guerre...

Il la fit passer devant lui, s'efforçant de retrouver un peu de calme, indiquant son bureau, y relevant en hâte, chaise, buvard, encrier, remettant un soupçon d'ordre, lui présentant un fauteuil.

— Je vais vous tenir un petit discours en quatre points !... commença-t-elle volubile...

— En quatre points ?

— Premier point, Monsieur !... Le Gouvernement de la République,... je ne suis pas républicaine et m'en vante !.. a, comme sa sœur la Ville de Paris, la néfaste habitude de tout brouiller !... bouleverser !... chambarder !... Vous savez les mille fondrières et chausse-trapes, dont celle-ci gratifie nos rues, nous incitant à piquer la tête fatale !... Le Gouvernement suit son exemple !... place des chausse-trapes et fondrières jusque dans les lois qui devraient être notre sauvegarde ! dans les monuments qui devraient nous servir d'abris !... Et ainsi,... vous avez dû le constater, puisque vous en êtes proche, n'a-t-il pas eu l'idée, dernièrement, de désaffecter notre vieux Conservatoire de Musique et de Déclamation du faubourg Poissonnière, pour le transporter dans l'immeuble des Jésuites de la rue de Madrid ?

— En effet... Madame... J'ai été l'un des premiers à constater...

— Second point, Monsieur !... Vous jugez de la perturbation inimaginable apportée chez les jeunes artistes suivant les cours de cet établissement et leurs familles, par cette décision ! Tous logeaient jusque-là rues Bergère, Richer, Baudin, de la Tour d'Auvergne, d'Abbeville, de Belzunce, ou plus haut, Clignancourt, de la Goutte-d'Or, Ramey, voies décentes, accessibles à leurs petits moyens, à leurs petites bourses !... Obligés de se transporter dans les quartiers de la Place de l'Europe et du Parc Monceaux, ils virent leurs loyers s'élever de de mille à quinze cents francs, deux mille, deux mille cinq cents même, obérant cruellement leurs pauvres budgets !... D'autant qu'il fallait des ameublements en rapport avec les appartements !... des toilettes en rapport avec les ameublements !... un ordinaire en rapport avec les toilettes !... Et,

malgré le Potin de la place Malesherbes, c'était la ruine à brève échéance !... vous le devinez !

— Je le devine... Madame... Mais je ne vois pas...

— Troisième point, Monsieur !... Aussi les jeunes et sympathiques élèves de notre si honorable Conservatoire,... vous devez le prévoir si vous connaissez les nécessités de la vie d'artiste !... durent-elles s'efforcer de remédier au plus vite à cette situation !... et,... vous m'excuserez de vous mettre au courant de ces infimes détails,... puisqu'on va voter l'Impôt sur le Revenu, il faut bien cesser d'avoir honte d'avouer la source de nos bénéfices !... donner leurs huit jours à d'anciens protecteurs plus assez à la hauteur,... pour en quérir d'autres qui les missent à même de ne point laisser protester leurs signatures !... de faire honneur à des dettes sacrées !

— Mais... Madame... Je ne vois toujours pas...

— Quatrième point, Monsieur !... Quatrième point !... Or, ma fille,... je m'appelle Mme Lafraise-Laframboise,... des canailles prétendent que c'est Verjus-Lagroseille, mais c'est Lafraise-Laframboise, je vous le certifie..., et celle-ci,... naturellement,... Aline Romanella,... des Romanella de Florence !... Or, ma fille, avait, sitôt le transfert rue de Madrid, afin de parfaire son train de maison et le mien, jeté son dévolu sur un jeune vicomte du boulevard Malesherbes, acceptant déjà l'invite et marchant au dévolu,... lorsqu'un de ses camarades de classe, un tragédien, nommé Foireau, qui n'a aucun talent,... il faut cependant l'excuser, en se disant que lui aussi a besoin de plus de ressources depuis ce transfert, et que son acte est surtout la conséquence du funeste arrêté du Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts !... a eu le toupet de venir la menacer de révéler à son cher vicomte sa conduite passée, avec un de ses ex-amants du temps du faubourg Poissonnière,... qu'elle abreuvait, mon bon Monsieur, de toutes sortes de vins, poulets, foies de veau,... même cochon !... si elle ne lui fournissait pas trois mille francs... et elle en fut sens dessus-dessous, la pauvre enfant, toute la journée d'hier !... aujourd'hui !

— Je me demande de plus en plus en quoi ces trois mille francs... ce Foireau... ce vicomte du boulevard Malesherbes... cet ex-amant du temps du faubourg Poissonnière...

— Ne devinez-vous pas que celui-ci... pas le vicomte !... l'examant !... qu'elle abreuvait, je vous le répète, d'un tas de vins,

poulets, foies de veau... sans compter le reste !... est... allez-vous me forcer à vous l'expliquer ?... vos entrailles de père ne vous le crient-elles pas déjà... votre rejeton... votre héritier... un jeune homme de tant d'espérance, d'avenir, de verve, de sève, de sang,.. il n'y a que lui pour donner la réplique à nos chéries !... M. Franjeu-Ledouteux fils, M. Franjeu-Ledouteux?

— Madame !

— Aussi... comme je suis sûre que vous avez bon cœur !... cœur de petit manteau bleu !... d'or !... à la papa !... comme le mien, à la maman !... mouillé !... humecté !... trempé !... de rosée !... je sens que vous souhaiterez tout de suite joindre votre paternité si réconfortante à ma maternité si affligée ?... consolider le nouvel établissement si nécessaire pour la suite de ses études au Conservatoire, de mon Aline avec le vicomte du boulevard Malesherbes ?... et m'avancer... je vous les rendrai dès la mort de mon oncle... j'ai un oncle !... les trois mille francs indispensables à faire taire la langue trop longue de son camarade de tragédie,... qui n'a d'ailleurs aucun talent,... Foireau?

— Vous avancer ?

— Oui !

— Vous ne m'avez pas regardé ?

— Mais si, Monsieur !... Au contraire !... Infiniment !... Tellement... même... que Foireau qui, à l'instar de tant de jeunes artistes de notre époque, est décidé à faire de l'action... car il n'y a plus que l'action dans l'art, vous le savez !... la grande action !... ne révélerait pas seulement... au cas où vous vous y refuseriez... les amours de votre fils et de ma fille au vicomte du boulevard Malesherbes... mais comme il possède les adresses de nombre de vos amis !... de vos confrères !... de membres de votre Cercle !... à chacun de ces messieurs en particulier... insistant sur le tas de cadeaux... vins, poulets, foies de veau, etc... dont je vous ai dit que ma fille abreuvait votre fils,... ce qui déchaînerait le scandale que vous présagez !

— J'étais hier à l'Ambigu, madame Lafraise-Laframboise !... dans la loge de mon ami le Préfet de police !... Je vous en préviens !

— Eh bien... Tout le monde peut y être, dans la loge de M. le Préfet de Police !... Même à l'Ambigu !... J'y ai été de mon temps !... Ce n'est pas une raison pour ébruiter la conduite de votre fils !... risquer de le discréditer !

— Je pourrais prévenir le Commissaire !

— Certes... Vous pourriez le prévenir... Tout le monde peut le prévenir... Mais vous vous appelez M. Franjeu-Ledouteux !... Vous demeurez faubourg Poissonnière !... Vous n'avez pas d'intérêt à le mettre au courant d'histoires qui pourraient tourner au détriment du pauvre enfant !

— Prenez garde !

— Il y a autre chose... d'ailleurs... que j'oubliais...

— Quoi donc ?

— Ceci... que Foireau... il faut toujours en revenir à Foireau !... c'est le fond de tout !... la base !... voyez-vous !... râcla-t-elle d'une voix de girouette, de crécelle, de cure-dents grinçants... est justement à tu et à toi avec un petit jeune homme des plus élégants,... qu'il m'est revenu par mon Aline,... votre fils le lui a confié,... que vous citiez à tout bout de champ comme modèle !... dont vous étiez coiffé !... avec un petit jeune homme... de beaucoup d'espérance, d'avenir, de verve, de sang lui aussi... le fils de votre ami si honoré, respecté, considéré... M. Lustré !

— M. Lustré ?

— Et alors... puisque ces deux chers jeunes se confient tout,... qu'ils en sont à tu et à toi,... il y aurait des chances, si vous vous obstiniez encore à refuser les trois mille francs,... que le digne homme soit vivement prévenu par son fils de cette bizarre aventure du vôtre... ce qui, après celle dont Paris et lui s'indignent en ce moment... dénoterait chez votre héritier une habitude ! une manie !... une maladie, Monsieur ! et chez vous, une indulgence ! une facilité !... une... complicité !... qui vous perdraient irrémédiablement dans l'esprit de M. Lustré !

— Ah ça ! Madame !

— Allons !... Pas de récriminations !... de protestations !... Vous voyez bien que c'est inutile !... Exécutez-vous tout de suite !... en bon fiston ? en bon garçon ?... Donnez-moi ces trois mille francs, qu'on me demande ?... Pour le tronc de Foireau, s.v.p. ?

— Ah ça !

— Ils sont là !... Tenez !... Dans votre coffre-fort !... Sur la deuxième planchette !... Au milieu d'une liasse de leurs frères !... Je les vois, les trois petits toutous gentils !... Rappelez-

vous le mot?... Tournez les boutons?... Pour le tronc de Foireau, s. v. p.?

— C'est trop fort!

— Dépêchez-vous?... Verladotte n'y mettait pas tant de façons quand je lui faisais vider sa caisse!... Il est vrai que c'était celle des contribuables!... Pour le tronc de Foireau, s. v. p.?

— Voulez-vous!

— Vous cherchez le mot? Vous l'avez perdu?... Ça ne fait rien!... Je l'ai retrouvé,... moi,... en vous apercevant hier,... en train de danser le quadrille avec votre fils,... au Bois de Boulogne,... près du petit lac,... derrière la Cascade,... tandis qu'escortant mon Aline et son vicomte je m'étais écartée en un fourré,... pourquoi aussi y parlez-vous si fort dans ces fourrés!... *r*, pas?... *o*, pas?... *s*, pas?... *e*, pas?.... vous n'avez pas pu y ajouter *t*, *t*, *e*, pour compléter *rosette*?... Quel dommage que les coffres-forts n'aient que quatre boutons!

— Comment!...

— Prenez votre clef?... Vite?... Vite?... Si des voleurs allaient venir!... Hein?... Quoi?... Vous ne voulez pas?... Tant pis!... Ça ne fait rien encore! C'est moi qui prendrai votre main,... où je la vois,... cette clef!... Nous ouvrirons le coffre-fort ensemble!

— C'est un attentat!

— Ouvert!... Ouvert!... Ils sont là!... bien là!... où je présageais!... sur la seconde planchette!... derrière les couverts d'argent doré!... Vous remarquerez que je n'en garde que trois!... trois pour Foireau!... Un!... Deux!... Trois!... Pas un de plus!... Pas un de moins!... Comme chez Robert Houdin?... Et cette belle pièce de cent francs toute neuve aussi par-dessus le marché,... pour votre servante,... qui a la passion des pièces de cent francs!

— Au voleur!... hurla M. Franjeu-Ledouteux se jetant violemment sur elle, cherchant à briser la main où elle serrait billets et pièce, à la pousser dans un coin, à l'étrangler.

Mais sans perdre un instant la tête, la « tramontane » ainsi qu'elle disait, elle souleva de sa main restée libre l'espagnolette de la fenêtre, ouvrant celle-ci toute grande, sur le faubourg...

Et comme il hésitait,... tremblant qu'elle n'appelât,... desserrant un instant son étreinte :

— Dieu !... Qu'il fait chaud !... Ne trouvez-vous pas ?... soupira-t-elle musicalement... Quel affreux temps d'orage !... Un petit filet d'air,... rien qu'un petit filet,... ce que ça vous évente !... ce que ça vous fait frais !

Sur la porte :

— Sans rancune ?

L'ouvrant :

— Merci !... Merci !... de m'avoir rendu ce petit service !... de m'avoir retiré cette épine du pied !... C'est bien, ça !... noble, ça !... généreux !... Vous serez tout heureux plus tard, quand vous y penserez, d'avoir sauvé du déshonneur une pauvre mère et sa fille ! d'avoir peut-être assuré une artiste d'élite à la Comédie de M. Claretie !

S'y encadrant :

— Les honnêtes gens doivent ainsi s'entr'aider !... sauvegarder ce qui doit être leur vie ici !... leur objectif !... leur raison d'être !... de même que vous le disiez à votre fils tout à l'heure !... qu'il le répétait, croisant mon ascenseur, dans l'escalier !... les mains propres, M. Franjeu-Ledouteux !... les mains propres !... les mains propres !... les mains propres !... les mains propres !... les mains propres !... les mains propres !...

Et n'en finissant plus, s'en égosillant, s'en rinçant la luette, s'en gargarisant, au milieu d'une crise de fou rire, convulsif, inextinguible, suraigu, elle s'éclipsa.

Ah !... crevait-il de rage, de male honte, cramoisi, violet, prêt à éclater... Tout le monde avait donc les mains propres ?... les mains propres ?... aujourd'hui ?

Il s'efforçait de ressaisir ses esprits.

Passe encore pour Lustré,... un honnête homme,... un des derniers,... puisqu'il ne se doutait pas de ce qu'on disait de son fils,... évidemment !

Pour lui aussi,... puisqu'il se doutait encore moins de la source de ces apéritifs, Hospice de Beaune, Mumm et Rœderer, fines-champagne, cognacs variés !

Mais le fils de ce Lustré,... après ce que partout on en rapportait,... il l'avait encore rudement trompé, celui-là !... de quelle façon les aurait-il ?

Et cette vieille sorcière,... démoniaque,... infernale,... la Lafraise-Laframboise?... la Verjus-Lagroseille?... la Lafraise-Lagroseille?... On ne savait plus!... Et sa fille?... Aline Romanella?... Romanella?... la fille d'une Framboise?...

Et Foireau?... Foireau?... Foireau?... brochant sur le tout?... qui prétendait faire de l'action?... Convenable, cette action!... l'ignoble?... le dégoûtant?... le répugnant Foireau?

Qu'était-ce que cette bande d'entôleurs, d'écumeurs, de voleurs, qui, sous prétexte d'art!... de Conservatoire!... s'introduisent avec toutes sortes de circonlocutions,... de détours,... de discours en quatre points,... dans les ménages,... s'attaquent à leurs coffres-forts!... à leur argent!

On ne pourrait donc plus s'y reconnaître,... établir une distinction logique, justifiée,... entre honnêtes gens et coquins!... Ils ont mêmes habits!... Ils se serviraient des mêmes vocables!... Ça serait la Tour de Babel par unification des langues!... le gâchis!... la salade!... la confusion!

Quelle sécurité!... Quelle sauvegarde!

Ça devenait épouvantable!

Etait-on armé!... protégé!

Voilà où l'absence de respect,... le défaut de morale,... conduisait la jeunesse!

Où en arrivait son fils!... en s'accoquinant avec des filles de théâtre!... de mauvaise vie!

— Ah!... Traître!... s'écriait-il... Gredin!... Chenapan! Si tu crois faire plus longtemps à ta tête, tu te trompes!... Tu as passé l'âge des maisons de correction!... Je ne puis porter plainte contre toi!... Mais d'autres moyens me restent!...

Tu me les paieras!... Va!... mes trois mille francs!... le double!... le triple!... le quadruple!... Tu me les paieras cent mille francs!... Ça sera du cent pour trois!... Intérêt qu'on devrait toujours exiger dans les affaires!

Et s'exaspérant:

— Rends-les-moi tout de suite?... Tiens?... faisait-il se précipitant sur la chaise où le jeune homme s'appuyait tandis qu'il lui parlait tout à l'heure, la secouant, la brandissant.

— Rends-les-moi?... poursuivait-il, secouant plus furieuse-

ment encore le fauteuil où Mme Lafraise-Laframboise étalait sa robe de moire puce.

— Canaille ! Brigand !

Toute la soirée il continua sa comédie d'énervement, hurlant après cet argent, que son fils et l'infâme pratique s'étaient honteusement ligués pour lui arracher.

Il en oublia d'aller dîner à son Cercle.

De se déshabiller à dix heures et demie.

De se coucher.

Et, sans dormir, il marcha à travers la pièce, jurant, blasphémant, tempêtant, gesticulant, criant, râlant, réclamant ses trois mille francs !... ses trois mille francs !... ses trois mille francs !

Pourtant, il aurait moins dormi, et autrement juré, blasphémé, tempêté, gesticulé, crié, râlé, s'il avait pu apercevoir ce fils rue de Courcelles, constater à quel point celui-ci s'inquiétait peu du hourvari qu'il causait.

Certes, le jeune homme y était arrivé d'un trait, tout secoué encore de l'étrange réception paternelle, si surprenante après l'intense camaraderie de la veille, et avait immédiatement exhalé sa rancœur à Mme de Santis, lui faisant part de ce qui s'était passé.

Celle-ci, fine-mouche, le devinant à demi-mot, et se refusant à en savoir davantage, lui avait aussitôt imposé silence :

— Ne t'inquiète pas !... Va !... J'arrangerai tout cela !... lui avait-elle murmuré, l'appelant seulement de son air habituel de fièvre, de langueur, lui prodiguant déjà caresses et baisers.

Mais comme il s'échappait de ses bras enjôleurs, berceurs, lui demandant à brûle-pourpoint :

— Je voudrais pourtant bien savoir si tu es du même avis que papa, toi ?... Si tu penses... ainsi qu'il le pensait tout à l'heure... que continuer à vivre à tes côtés... ça pourrait finir par... me faire regarder...

Elle lui imposait de nouveau silence, répétant :

— Puisque je te dis que j'arrangerai tout cela ! Voyons !

Et lui prodiguant baisers, caresses, lui coulant jusqu'au fond des yeux ses yeux de fraîcheur, de sources, d'éclairs de nuit d'été, laissant jaillir, couler, traîner sur ses épaules son incroyable chevelure blonde, l'inondant de ses rayons :

— Méchant !... ajoutait-elle... Tu sais bien que nous avons autre chose à faire, d'abord... que de nous occuper à tes bêtises !

— Quoi ?... reprenait-il, pensant toujours à sa dispute avec son père.

— Tu l'oublies...

— Quoi ?

— Est-ce possible...

— Ah !... s'écriait-il, se remémorant... Et moi qui l'avais inventée !... La flemme !

Et il retombait sur les coussins près d'elle, la couvant, afin de se faire pardonner, de câlineries, de cajoleries, de la tristesse de sa bouche amoureuse, de l'ardeur de son visage de pénitent.

— Je te pardonnerai facilement... lui disait-elle... si tu sais mériter ton pardon !

Comme il s'efforçait de le mériter, et que, toute alanguie, diaphane, vaporeuse, elle recommençait à espérer que l'amour renaîtrait entre eux, éperdu et tranquille, discret et délirant, frénétique, adorant, l'emportant ainsi que chaque jour dans l'ivresse vertigineuse d'une sorte de valse fraîche, au fond d'un parc, le long de tapis de verdure, sous l'œil de statues rieuses, au bord de pièces d'eau,... voici que tout à coup, repris de son idée fixe, le jeune homme rééchappait de ses bras, se redressant sur le sopha, la ré-interrogeant :

— C'est égal !... Je voudrais tout de même bien savoir si tu es du même avis que papa ?... Et penses que persister à vivre ainsi que je vis à tes côtés... ça pourrait me faire regarder... considérer... Car enfin, j'ai mon honneur, moi !... Et s'il ne veut pas délier les cordons de sa bourse... je ne tiens pas cependant à être pris...

— Pour quoi ?... refaisait-elle, arrachée de nouveau à son songe de délices, s'énervant de quitter encore le tapis de verdure où le vertige de sa valse s'abolissait... Vas-tu recommencer ainsi tout le temps à me faire perdre le fil de mon histoire !... N'y a-t-il plus moyen de rêver !

Pourtant, finissant par se rendre compte qu'il faudrait tout de même rompre ce fil exquis, et qu'elle ne pourrait, malgré tous ses efforts, sa tendresse, arracher de l'esprit de son amant

l'idée ridicule, absurde, qui le hantait,... elle préféra d'un coup ressaisir son courage, se lever.

— Ecoute? prononça-t-elle... Je ne voulais que demain seulement, en revenant par l'auto, aller aux roses avec toi,... comme nous avons déjà été aux coucous,... aux lilas,... aux muguets,... pendre la crémaillère du petit boudoir japonais, qui doit nous changer de l'arabe!... Mais, comme il importe avant tout de te détourner de ta préoccupation,... de changer le cours de ta pensée,... nous allons avancer de vingt-quatre heures la cérémonie et pendre la crémaillère aujourd'hui!

Et le conduisant vers ce petit boudoir japonais, étonnant de légèreté, d'imprévu, de couleur, de violence, de douceur, à lanternes se balançant, à grands papillons voletant, à guerriers porte-torches, à paravents finissant en miroirs, à miroirs en paravents, à longs stores verts où des dames roses, mauves, jaune de miel, près de minuscules ponts de bois, tandis que des oiseaux-dragons d'argent, d'or, caquetaient au-dessus d'elles, se faisaient mille gracieusetés, elle l'invita à s'asseoir à une table, tandis qu'en face de lui elle aussi s'asseyait.

Appuyant sur un timbre électrique :

— Nous mangerons ce soir ici... Mettez le couvert, ordonna-t-elle à un vieux domestique à favoris blancs et à pas feutrés se présentant à son appel... Vous nous servirez ensuite le dîner, mon ami!

Celui-ci mettant le couvert et disparaissant, afin de revenir avec le dîner...

— Pas un mot, n'est-ce pas, sur ce dont tu brûles de m'interroger? supplia-t-elle son convive... Pas un mot jusqu'au dessert?... Tu me le promets?

— Oui!... répondit-il.

— Ce sera moi seulement qui te parlerai alors!... Qui te dirai ce qu'il faut te dire!... Tu seras content!

Durant le repas, il tint donc sa promesse, ne s'avisant point de desserrer les lèvres, puisque Mme de Santis le lui avait interdit, se contentant de lui parler de toute l'adoration muette de ses yeux.

Le dessert venu, le domestique s'étant, sur l'ordre de sa maîtresse, retiré, ce fut elle, ainsi qu'elle le lui avait annoncé, qui lui demanda simplement :

— Tu m'aimes, dis?

— Oui!... Je t'aime!
— Tu ne peux plus vivre sans moi?
— Non!... Je ne peux plus vivre sans toi!
— Tu ne pourras jamais plus vivre sans moi?
— Plus jamais je ne pourrai vivre sans toi!
— Tu es mon pinson?
— Naturellement!
— Ma mésange?
— Naturellement!
— Ma fauvette?
— Naturellement!
— Mon rossignol?
— Naturellement!
— Eh bien!... Comme moi aussi, je t'aime!... fit-elle en écho...
Que moi aussi je ne peux plus vivre sans toi!
Ne pourrai plus jamais vivre sans toi!
Que je suis aussi ton pinson!
Ta mésange!
Ta fauvette!
Ton rossignol!
Eh bien...! Puisque nous voilà deux rossignols,... c'est la vérité de la vie!...
— Tu crois?
— Le reste ne compte pas!... C'est des choses à côté!... des occupations!... des travaux!... des besognes!... Je ne dis point qu'il n'y en ait pas d'intéressantes!... Mais comment s'y intéresser, si le soir on ne se retrouve pas des rossignols?... Ton père refuse de le croire!... Il a sa façon de voir!... sa conception!... Pour bien lui démontrer à quel point tout ça a peu d'importance pour nous, veux-tu... que nous lui écrivions?
— Lui écrire?
— Puisque ça ne changera rien à notre amour!... que ça ne nous fera pas perdre une étreinte!... une caresse!... Veux-tu que je lui écrive?... moi?
— Toi!
— Veux-tu que je lui demande ta main?
— Ma main!
— Puisque tu n'en finis jamais de me demander la mienne!

— Ma main !

Et s'approchant :

— Enfant !... Va !... fit-elle souriante et angoureuse, lui fermant la bouche d'un baiser plus doux que tous ceux qu'elle lui avait déjà donnés,... d'un baiser de fiançailles.

Puis se dirigeant vers un petit secrétaire, l'ouvrant, y traçant sur une feuille parfumée de fines pattes de mouche, qu'elle introduisit dans une enveloppe aussi parfumée, elle resonna le vieux domestique à favoris blancs et à pas de feutre, lui ordonna de mettre tout de suite cette lettre à la poste, de façon qu'elle parvînt au père de « Monsieur », dès le lendemain.

Quand il fut sorti :

— Tu es ma rose verte, dis ?... lui redemanda-t-elle enfiévrée.

— Naturellement !

— Ma jacinthe verte ?

— Naturellement !

— Mon œillet vert ?

— Naturellement !

— Mon ciel vert ?

— Naturellement !

— Eh bien... Voilà mon rameau vert, à moi !... Prends-le !.. Mon chéri !...

Et tandis que ses cheveux se déroulaient en trombe divine, en tourbillon fou de soleil et de joie, elle lui donna son être à aimer.....

Vers huit heures, M. Franjeu-Ledouteux, qui n'avait pu fermer l'œil de la nuit, et qui, en cet instant, se sentant indisposé, était en train de se tâter le pouls et de tirer la langue devant son miroir, entendit frapper quelques coups légers à la porte, et vit sa femme de chambre s'avancer avec une lettre, sur un plateau.

— Mes trois mille francs ?... lui hurla-t-il à la figure, saisissant furieusement cette lettre, tandis que la pauvre fille, tremblant de tous ses membres, reculait vers la porte, hébétée.

Mais il eut beau, dès qu'elle l'eut refermée, en tourner et en retourner l'enveloppe en tous sens, il n'y trouva que ce qui suit :

Envoi de Mme Aquaviva de Santis, 78 bis, rue de Courcelles A Monsieur Franjeu-Ledouteux.

Monsieur,

Voulez-vous me permettre de venir vous demander la main de votre fils, que j'aime de tout mon cœur, et que je voudrais épouser ?

J'espère que vous consentirez, après y avoir réfléchi, à accueillir bienveillamment cette demande, et à exaucer le vœu sincère de mon âme, qui est, je ne vous l'apprends pas, n'est-ce pas, le vœu sincère de son âme à lui !

Il est bien entendu que je ne vous pose aucune condition, ne réclame, ni ne sollicite rien.

Attendant simplement une réponse, je suis celle qui voudrait déjà se dire votre fille reconnaissante.

Vve Aquaviva de Santis (Conception-Carmen).

P.S. — On m'a mise avant-hier soir au fait d'un désir si naturel et légitime de votre part que, dès la réponse que j'attends, je me ferai un plaisir de le réaliser...

A. DE S.

M. Franjeu-Ledouteux s'assit, plaçant la singulière lettre, grande ouverte, sur sa table, face à lui.

A plusieurs reprises il se pencha vers elle, de façon à se bien pénétrer du sens de ses moindres phrases, de tout ce que celles-ci renfermaient en si peu de mots.

Il se sentait ému.

Malgré son habitude de commerçant rompu aux affaires, n'attendant rien du hasard, toujours prêt à faire face aux événements, la série ininterrompue de ceux qui lui advenaient ainsi coup sur coup, depuis son entrevue avec M. Lustré, le troublait étrangement, et il ne retrouvait plus son sang-froid.

Il mit une main dans le gousset de son gilet, puis dans la poche de sa redingote, la ressortant aussitôt de cette poche, pour la remettre dans le gousset de son gilet.

Il les joignit toutes deux sur son ventre, se tournant nerveusement les pouces.

Il se leva, quitta son bureau, se rendit dans son cabinet de toilette, commençant à s'y laver, à s'y savonner, à s'y tamponner, pour se redonner du ton à la suite de sa cruelle insomnie.

Il s'arrêta, laissa tout en plan, revint s'asseoir dans son bureau, face à la singulière lettre, toujours sur sa table.

Il se sentait de plus en plus ému, indécis, perplexe, recommençant à porter la main du gousset de son gilet à la poche de son pantalon ; de cette poche au gousset de son gilet ; les rejoignant sur son ventre ; se tournant plus nerveusement les pouces.

Il se releva, marchant vers sa chambre à coucher, y prenant sa culotte grise des dimanches, son gilet à ramages, sa redingote, les installant sur son lit. Plaçant à leurs côtés son haute-forme, ses gants, son jonc à pomme d'or, sa chemise immaculée, ses boutons de nacre.

Il pensait que, par ce beau printemps,... du côté de la rue de Courcelles,... le Parc Monceaux devait être particulièrement fleuri.

De fleurs rouges. De toutes les nuances du rouge. Rappelant à s'y méprendre les tons de la Légion d'Honneur. Fuchsias, chevaliers. Bégonias, officiers. Géraniums, commandeurs. Pélargoniums, grands-officiers. Rhododendrons, grand'croix.

Il pensait aussi que,par ce beau printemps, le Palais-Royal devait être de même, particulièrement fleuri.

De fleurs d'un rouge identique qui, pour pousser à l'ombre de galeries, dans des vitrines, n'en étaient pas moins éclatantes.

Rubans rouges de chevaliers (étoile d'argent). Rosettes rouges d'officiers (étoile d'or). Cravates rouges de commandeurs (sautoir). Cravates rouges de grands officiers (plaque à droite). Echarpes rouges de grand'croix (plaque à gauche).

S'il se décidait à aller rue de Courcelles,... il passerait Palais-Royal.

De nouveau il s'arrêta, laissant encore tout en plan, revenant s'asseoir dans son bureau, face à la lettre, toujours devant lui.

Il était de plus en plus ému, énervé, découragé, pris d'un tremblement, d'une fièvre intenses, dans l'attente d'un de ces événements capitaux qui doivent décider d'une vie.

Au cours d'une crise folle, sa main alla convulsivement du gousset de son gilet à la poche de son pantalon. De la poche de son pantalon au gousset de son gilet. Il fit tourner ses pouces avec une rapidité de volant de machine.Battit du tambour sur sa table, sur sa cheminée.

Ça ne pouvait plus durer... Il fallait prendre un parti... En finir... Répondre à cette lettre qu'on lui écrivait... Y répondre d'une façon carrée, catégorique, comme elle était carrée, catégorique, elle-même!

Qu'y répondrait-il?

Sous quelle forme?

Dans quel sens?

Ça ne faisait plus guère de doute!

Mais c'était vraiment bien délicat, vétilleux, pointilleux, tout de même, d'écrire,... puisqu'il avait toujours eu l'air d'ignorer,... de ne jamais se douter,... de ne pas même soupçonner... .

D'ailleurs, n'était-il pas plus convenable, courtois, galant, vis-à-vis d'une dame dans cette situation de fortune, dans cette superbe position,... dont la proposition semblait acceptable,... de répondre autrement que par une missive banale,... vulgaire,... surtout qu'il venait de préparer ses vêtements.

Il résolut donc de remettre la plume dans l'encrier, et d'aller sans plus tarder s'habiller, quand, à l'instant même, sa figure défaite et morne revêtit une expression de contentement, d'épanouissement, de victoire.

C'était étonnant ce que tout d'un coup les choses s'arrangeaient!... Ce que cette simple lettre reçue remettait tout en place!... Il n'avait pas pensé à celle-là, par exemple!... Il ressortirait la plume de l'encrier!... Il écrirait!

Il écrivit :

Honoré monsieur Lustré,

Je vous adresse la présente pour vous informer qu'à la suite de l'entretien si triste, si pénible, que nous eûmes hier ensemble, je m'étais hâté, dès mon retour faubourg Poissonnière, de faire comparaître en face de moi mon fils, ainsi que je vous l'avais annoncé.

J'étais prêt, vous le savez, quelque dur et douloureux cela me fût-il, à accomplir mon devoir,... tout mon devoir!... Car il y n'a que le devoir n'est-ce pas!... que le devoir dans la vie!

Il ne fallait pas tarder!... hésiter!... Mais à tout prix,... tout de suite,... mettre le fer rouge dans la plaie!

En présence de l'inouïe gravité de vos révélations, il s'agissait de sévir rigoureusement, cruellement, impitoyablement, de manière à tirer celui qui portait mon nom, et le portait de telle façon, de sa dépravation!... de son immoralité!... de sa bassesse!

Nous sommes avant tout d'honnêtes gens, ne pouvant regarder de sang-froid un tel spectacle !... Des pères de famille, détenteurs des plus graves responsabilités !... Il ne saurait y avoir doute pour nous, sur la conduite à tenir en pareille occurrence!

Or, honoré monsieur Lustré, voyez à quel point les hasards de l'existence sont parfois déconcertants, étranges !... même pour les personnes comme vous et moi, se croyant par leurs fonctions les mieux qualifiées pour juger les choses !... les plus à l'abri de l'erreur!... les plus loyales !... combien, avant de plus amples détails, il ne faut pas toujours, dès l'abord, jeter la pierre à son prochain!... trop se hâter de condamner les gens!...

Figurez-vous que tout ce que vous m'aviez rapporté, et qui me bouleversa si affreusement hier, s'expliquait à mon insu et au vôtre, de la façon la plus claire, la plus lumineuse, la plus évidente !

Comment ceux qui vous mirent au courant prirent-ils leurs renseignements?... Auprès de quelles langues de vipères s'informèrent ils?... Quels mobiles secrets peut-être eurent-ils de perdre mon fils?.. Fut-ce dans le honteux calcul, en la reportant sur lui, d'arriver à détourner l'attention d'eux-mêmes ?.. Ne comprirent-ils point qu'étant donné le but qu'il poursuivait sa façon de faire n'avait plus rien de répréhensible désormais ?

Il faudrait pourtant, au lieu de chercher les uns sur les autres des tares imaginaires, voir à se défendre un peu entre nous !... Ne point accepter comme fondées, les affirmations plus ou moins gratuites ! Nous sentir davantage les coudes, en face de la marée montante des gredins et des coquins !

Ce n'est pas moi qui vous l'apprendrai, puisque c'est le Credo même, l'Evangile de notre classe,.. qu'autant il est immoral, infamant, dégradant, pour un jeune homme, de vivre auprès d'une femme riche, comme son commensal et son obligé, sans qu'aucun lien officiel ou social les unisse,... autant il devient moral, honorable, exemplaire, pour ce même jeune homme, de vivre auprès de la même femme riche, si c'est dans un but officiel et social qu'il y vit !... s'il lui fait simplement une cour préalable, devant aboutir à un mariage prochain.

Autant la conduite de ce jeune homme est coupable, s'il profite indignement,... ainsi que vous le prétendiez, hélas ! pour mon fils,... de sa fortune,... autant sa conduite devient loyale et digne d'éloge, s'il en profite dignement,... faisant de celle-ci sa femme légitime !.. régularisant !...

« Ta!... Ta!.. La situation est identique!... » diront les gens à courte vue!... qui mettent des lunettes pour discuter de tout !... disséquer tout!... les esprits faux!... les inconscients !... les moralistes!... les sophistes !...

Erreur !... leur répondrai-je haussant les épeules !... Car deux situations, si semblables fussent-elles auparavant, deviennent exactement l'opposé l'une de l'autre dès que la première diffère de la seconde par un papier !

Et ce papier, vous le devinez, c'est celui qui distingue l'honnête touriste du vagabond de grand chemin !

Ce papier, c'est celui qui confère des droits civiques aux bons citoyens, vis-à-vis des mauvais privés de ces droits !

Ce papier, c'est celui, dans le cas actuel, qui sépare le jeune homme authentiquement marié de celui qui ne le sera jamais !

C'est toute la société... ce papier ... honoré monsieur Lustré !

Mon fils est donc fiancé, vous le voyez.

Là se trouve la raison et l'unique raison de tout ce que vous lui reprochiez hier sans motifs.

Il est fiancé à Mme Vve Aquaviva de Santis, Conception-Carmen, soixante-dix-huit *bis*, rue de Courcelles !

Et, coïncidence admirable, il venait précisément me demander de consentir à son mariage avec elle, à l'instant où je venais de vous quitter !

Tous racontars et perfidies tombent donc d'eux-mêmes !

Et, je vous l'annonce, je vais de ce pas, en mettant cette lettre à la poste, porter mon consentement définitif à ce mariage, qui aura lieu dans trois semaines, aussitôt les bans.

S'ajoutant à celui de votre fils avec la fille de cet éminent jurisconsulte, membre du Conseil d'Etat, qui, m'a dit mon fils, le protège,...ça fera deux grands mariages de plus !...Deux de ces mariages qui forcent tous les quartiers à se mettre aux portes pour les voir passer !... qui sont l'honneur de Paris et de la France d'aujourd'hui !...

C'est par leur nombre toujours croissant que s'installera définitivement dans notre pays cette grande bourgeoisie commerçante, financière, républicaine, qui en est la force vive, et qui remplace si avantageusement depuis quelque temps notre vieille noblesse, par les mêmes et nobles moyens !

Enchanté, honoré monsieur Lustré,
de vous avoir éclairé.

FRANJEU-LEDOUTEUX.

P.S. — Je vous annonce que je fais partie, comme chevalier de l'Ordre National de la Légion d'Honneur, de la promotion du 14 juillet prochain.

F.-L.

MAURICE BEAUBOURG.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Lettres d'un Satyre.

X

Toulon, 15 juillet.

Je suis certainement heureux, mon cher ami, depuis que je suis un faune domestiqué ; je ne connais plus le froid ni la disette, ni l'absence d'amour, ni l'hostilité des hommes, ni la morsure des chiens ; mais il se mêle à mon bonheur je ne sais quelle honte et je ne sais quelle limite. J'ai le sentiment que ma divinité diminue ; l'homme croît en moi, étouffe peu à peu mon ancienne nature, qui était le Désir. J'ai la nostalgie du désir ! Je désirais les fruits, je désirais les feuilles, je désirais les femmes et quand tout cela est venu vers moi, je ne rêve plus que d'être nu et affamé dans un désert. Oh ! que la solitude a d'attraits pour qui vit au milieu des hommes ! Le phrygien Esope (j'ai connu ses frères et ses sœurs, qui étaient beaux et stupides) a écrit une fable pour montrer que la liberté est le premier des biens. Je l'ai entendu réciter dans le grec de mon enfance et des petites filles l'ont apprise par cœur sur mes genoux. Elle est vraie et elle est fausse, comme toutes les inventions des hommes. La liberté est un fardeau qu'on souhaite poser à terre, quand on ne connaît pas autre chose, et il y a dans l'esclavage le plus heureux des civilisations je ne sais quelle amertume qui resserre le cœur. Jadis mes tristesses elles-mêmes étaient des sortes de joies où ma vie se dilatait et s'exaltait. Elles étaient une transformation momentanée des puissances de mon être et quand j'avais rencontré par hasard une créature avec qui les partager, elles grandissaient dans le silence voluptueux des nuits jusqu'à s'égaler à l'immensité même du monde. Je souffrais parfois, je ne m'ennuyais jamais. Quel est ce nouveau mal dont j'ai appris l'existence, comme j'en apprenais le nom ? Un jour, j'ai vu que les choses se décoloraient autour de moi et que les yeux des femmes se ternissaient à mon approche comme un miroir de métal. Je ne m'intéressais plus à rien, je rêvais de pays qui n'existent pas. Mon passé même, si riche de toutes aventures, ne pouvait fixer mon souvenir sur un point de son histoire et mon désir endormi ne se réveillait pas pour les amours futures. Cela n'a duré que quelques jours, mais j'en suis encore malade et je sens que je n'en guérirai jamais.

C'est le retour de Cydalise qui m'a rendu à moi-même et depuis qu'elle est repartie, je supporte ma vie sans m'y plaire. Erèbe m'a lassé, je suis seul, et c'est en vain que Deidamie, une petite Grecque, se met sur mon passage quand je vais voir mes amis qui boivent de l'eau verte. C'est une amie d'Erèbe qui m'a légué aussi un vieux marchand de syllabes qui lui écrivait ses lettres d'amour pour la récompenser de venir assister à sa toilette. Elle lui secouait dans la figure sa chevelure poivrée d'où tombaient un tas de mots qui ne l'étaient pas moins. Erèbe l'appelait son secrétaire et moi Diogène! J'en ai entendu des débats, l'un voulant mettre en termes dignes du Portique les secrètes pensées d'Erèbe, l'autre les lançant à la volée, toutes nues ainsi qu'Aphrodite sortant de l'onde et beaucoup moins pudique! Qu'il était comique en cette lutte, mon vieux Diogène; mais je fus froissé d'y apprendre qu'Erèbe trafiquait de ses charmes, inconsciente comme le Destin. Comment j'ai rompu avec elle est un épisode insignifiant. J'ai appris quelques jours plus tard qu'elle était partie avec un Anglais voyageur qui n'aime pas à considérer tout seul les sites ensoleillés. Diogène éploré m'apporta la nouvelle et resta. Il assiste à ma toilette et attend mes discours du matin, mais c'est moi qui le fais parler.

Ses propos sont plaisants et amers. Je m'en suis amusé d'abord, mais bientôt sa parole désabusée m'a fait réfléchir plus qu'il n'aurait fallu sur moi-même et sur la vie et c'est peut-être cela, j'y songe, qui m'a rendu malade. Il n'est pas surprenant qu'il soit désenchanté, car il est vieux et pauvre, réduit à fréquenter un monde qui contrarie ses instincts et ses habitudes. Je l'ai peut-être mal nommé Diogène; il est plus mélancolique que cynique et plus résigné que dépravé. Si peu que je me connaisse en vêtements et en modes, il m'a paru habillé avec une sorte de recherche surannée, pauvre et triste. Ses cheveux ont la couleur du chanvre qu'on voit rouir dans les mares au milieu des prés; ils sont décolorés comme son âme. Son linge en papier est toujours fort blanc, son teint est rose, ses mains fines, ses yeux doux et indécis; et ses lèvres charnues lui donnent un air de bonté et de sensualité innocente. Il y a ici des prêtres de Jupiter qui ont cet air-là, mais quelques phrases grecques qui lui ont échappé m'ont dévoilé l'ancien professeur d'éloquence ou le philosophe. J'écoute maintenant sans effroi ses explications de la vie et même j'y trouve un plaisir d'initié; tantôt il me semble entendre un bacchant et tantôt un mithriaque et tantôt encore un homme entre deux vins. Le vin, qui me rend fou et que je n'aime que dans les grappes, lui donne de la hardiesse. Quand il est là, j'en fais toujours quérir un flacon couleur d'ambre ou couleur de roses nouvelles, qui du moins me réjouit la vue, et j'écoute en me brossant le poil et en limant mes cornes, car je n'ai plus de secrets pour lui.

Comme Erèbe, il m'appelle familièrement Satyros, et je trouve cela tout naturel. C'est elle qui fut le sujet de notre premier entretien ou plutôt de son premier discours :

« Ce qui me plaît dans cette femme, c'est son désintéressement. Elle ne vend sa peau que pour mieux la donner, c'est sa faiblesse. Elle a un merveilleux appétit de luxure et ne peut le satisfaire qu'avec celui qu'elle a choisi. Ceux qui la choisissent ne trouvent qu'une servante d'Aphrodite. Si elle était riche, elle serait la plus honnête des femmes et ne prendrait ses amants que parmi ceux qui ressemblent le plus à des dieux. Même en amour, la richesse est un grand privilège. Cela fait qu'il y a deux races dans le monde qui se créent et se recréent sans cesse, la race soumise au Destin et celle qui le surmonte. Vous entendrez dire le contraire de ceci par le monde. Ce ne sont que sornettes. Ecoutez la voix d'un homme que le destin écrase et qui, pour se rapprocher d'une femme qu'il aime, s'en fait son esclave domestique. Elle reviendra, je sentirai encore l'odeur de sa chevelure et celle de son dédain. Je me suis ruiné pour Aspasie ; il est juste qu'Aspasie me méprise. »

Je vous rapporte assez fidèlement quelques-unes de ses paroles, mais je ne les ai pas bien comprises. Il me sembla d'ailleurs que son teint se colorait et qu'il penchait vers l'ivresse. Il ajouta des choses que je compris encore moins sur la volupté de la souffrance et les jouissances de l'abjection. Puis il me récita la déclamation de Théognis contre la pauvreté, achevant ainsi l'aveu de ses incohérences.

Il ne m'a paru toujours aussi fou. C'est un malheureux puni par Aphrodite pour avoir abusé de l'amour (ce qui n'est permis qu'aux dieux), mais d'ordinaire elle lui laisse du relâche et sa conversation est moins déprimante. Si je vous raconte la suite de mes expériences, j'aurai sans doute à vous parler de Diogène. Mais, vraiment, je suis patient, car il a bien abusé de moi.

Votre ami,

ANTYPHILOS, *satyre*.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Louis Bertrand : *Mademoiselle de Jessincourt*, Fayard, 1.50. — Marius Ary Leblond : *Anicette et Pierre Desrades*, Fasquelle, 3.50.— Louis Dumur : *L'Ecole du dimanche*, Mercure de France, 3.50. — Abel Hermant : *La Biche relancée*, Lemerre, 3.50. — Francis de Miomandre : *Au bon soleil*, C.-Lévy, 3.50. — Marguerite Comert : *L'Appuyée*, C.-Lévy, 3.50.— Marguerite Baulu : *Modeste Automne*, Leclerc, 3.50. — François Labeur : *Le Bon combat*, B. Grasset, 3.50. — Pierre Sereth : *Etapes amoureuses*, Ambert, 3.50. — Prosper Dor : *Odile*, Sansot, 3.50. — Jean Reibrach : *La Maison du bonheur*, J. Rouff, 3.50. — Hubert Clary : *Le Roman d'une coloniale*, B. Grasset, 3.50. — Marcel Boulenger : *Mes relations*, Dorbon, 3.50.— Henry Kistemaeckers : *Lord Will aviateur*, Fasquelle, 3.50. —

Marcel Laurent : *Les Sacrifiés*. Lemerre, 3.50. — Gaston Camus : *L'Aveugle*, B. Grasset, 3.50. — J.-H. Rosny (Enacryos) : *Amour étrusque*. Figuière, 3.50

Mademoiselle de Jessincourt, par Louis Bertrand. Il serait facile de prouver que le siècle de Napoléon III est beaucoup plus loin de nous que le moyen-âge ! Ce mélange d'héroïsme et de légèreté, d'amour du plaisir et de respect pour les convenances est d'une inexplicable anomalie dans un temps où tout était présages de ruines prochaines. On semblait frappé de vertige, les femmes surtout, fiévreusement ridicules dans leurs mœurs et leurs modes, parfois si intrépides, si parfaitement inlassables dans leurs jeux ou leurs sacrifices. Ce temps valait-il mieux que le nôtre ? Il ne faut jamais comparer les époques. Il est certain qu'il y a des cycles, mais ils tournent, et à l'envers ou à l'endroit un cercle est toujours le même, il fait trop partie de l'éternité pour ne pas être, au fond, pareil à son prédécesseur. Ce qui peut établir une différence, marquer le cycle Napoléon III, c'est une allure correcte jusque dans l'effronterie, que je me permettrai d'appeler : la tenue. A ce moment de dernières convulsions d'un régime qui allait finir mal, il n'était guère question que de *tenue* : grande tenue militaire, tenue diplomatique, tenue des dimanches, retenues dans les écoles et par-dessus le marché plastron dans les rapports gouvernementaux. Je pense que si l'empereur, au lieu de sombrer à Sedan, avait remporté la grande victoire décisive, il n'y aurait pas eu plus belle apothéose d'un règne où l'empire représentait la paix et par conséquent plus belle affirmation de l'utilité de la dite tenue. Chez un peuple comme le peuple français, de caractère léger, maniant l'ironie mieux qu'aucune arme, la tenue est une sorte de bouclier brillant qui peut dissimuler bien des choses défectueuses. La seule différence qu'on peut donc remarquer entre les mœurs de 1869 et celles de 1911, c'est justement cette habitude du plastron que possédaient nos pères et nos mères, plastron aujourd'hui remplacé par le cynisme, l'absence de toute hypocrisie sociale. Or, c'est à l'absence de toute hypocrisie sociale que nous devons l'épanouissement de l'apache dans toutes les branches de la société. Un exemple d'autrefois : le général de Saint-Arnaud n'était pas un apache, c'était un joli aventurier et ce n'est pas moi qui l'ai dit. Le temps de Napoléon III était essentiellement militariste, notre temps est essentiellement antimilitariste. Il m'est complètement égal de vivre dans celui-là ou dans celui-ci, mais je préfère, malgré tous les progrès du monde, un héros de mœurs douteuses à un imbécile dont les mœurs douteuses sont les seules prétentions à l'héroïsme. Il y aura certainement toujours des héros (espèce inutile entre toutes), mais celui qui crie « mort aux vaches » ou « vive la grève » me déplaît beaucoup plus que celui qui dit à ses soldats : « Vaincus ou non, soignez votre tenue... en présence de l'ennemi ! » Il n'y a plus

de soldats. Il ne doit plus y en avoir. J'en demeure d'accord, seulement on ferait bien de renforcer la gendarmerie !

Mlle de Jessincourt est une bonne Lorraine, elle est vierge et martyre, telle Jeanne d'Arc, c'est une Française de jadis, devant la guerre, mais elle n'a pas la légèreté de la vraie Française de ce moment-là, vraiment curieux sous le rapport léger. Elle est l'opposé de sa sœur, la commandante, joueuse, mangeuse, coureuse, âpre à la curée tout en étant absolument incapable de conserver son gain. L'auteur a montré sous toutes leurs faces, aussi du côté pile, ces femmes de 70 qui dansaient sur le volcan et savaient d'ailleurs perdre les heures qu'il faut à fabriquer de la charpie. La petite *crevée*, Isabelle, élevée par les ordonnances et portant crânement le chapeau *soucoupe* sur son chignon à la Schneider est bien le produit effarant du couple toujours militairement en tenue pour accomplir les pires sottises... et elle finit par épouser le vieux général, naturellement. Mlle de Jessincourt, pauvre créature exploitée, meurt comme une avare, mais une avare pénitente ayant renoncé à ses richesses pour le dégoût sincère qu'elle en éprouve. Cette noble figure à la fois malheureuse et orgueilleuse domine ce roman, chef-d'œuvre de patience documentaire. On n'a rien oublié, pas même la grandeur de Napoléon le Petit ! Et rien n'est touchant comme le cri étranglé de cette vieille fille pieuse et romanesque, acclamant l'impératrice dans cette sombre rue de province, recevant le salut courtois d'un homme qui ne pensait guère à sa femme, mais conservait encore la tenue de sa cour. Mlle de Jessincourt est une héroïne à sa manière, c'est même la dernière, je pense, de cette manière-là, et il faut rendre grâce au beau talent de celui qui nous l'a rendue palpable et vivante, proche de nous et lointaine comme une de ces parentes qu'on entoure d'une respectueuse légende dans certaine famille encore éprise des traditions.

Anicette et Pierre Desrades, par Marius-Ary Leblond. Ceci est un gros bouquet de fleurs exotiques tenu par deux enfants qui viennent saluer leur mère, une fort grande dame de passage, en visite chez eux, les pauvres exilés. Ah ! comme ils sont plus riches, ces pauvres exilés, qu'elle-même, cette Madame la France si peu occupée de fleurs par ces temps gris de socialisme anti-pittoresque ! Anicette et Pierre Desrades sont nés à l'île Bourbon, ils sont venus au monde dans le paradis du monde, et des sauvagesses, l'anneau pendu au bout du nez, les ont portés pour le baptême à l'église de la paroisse. Parfum de vanille, odeur brûlante de café, senteurs fortes ou fines de toutes les essences que distille le soleil pour le plaisir des voluptueux et, chose étrange, ces enfants sont chastes. Pierre, tout occupé déjà d'esthétique, tient à se rendre compte de la beauté pour la seule vertu de la beauté. Sa petite amie est-elle la plus jolie des fillettes malgré la simplicité de son costume ? Et plus tard ils ont le souci de

la santé de leurs enfants futurs, ces deux enfants cousins, fleurs de la même branche. Pauvres petits qui sont les papillons fabuleux de cette contrée embaumée et qui veulent concevoir d'autres êtres! Enfin ils sont sains, ils sont raisonnables et ils ont autour d'eux, pour mettre en valeur les qualités de leur bonne éducation, le cadre merveilleux d'un pays féerique faisant un contraste exquis avec leur sagesse. Ce roman de deux gamins que domine la terreur de la vieille Argo, la menace de l'héritage, car, pour de très jeunes créatures, un vieillard très riche doit représenter une calamité, est une œuvre chaude, vivante, de coloris sincère, on la sent vécue et encore toute odorante d'une odeur de tendresse enfantine. Les sensations les plus intenses nous viennent toujours du premier âge et nous ne respirons plus les roses de la même façon quand nous sommes devenus grands. Il faut féliciter les jeunes auteurs, devenus grands, qui savent nous rendre ainsi, décuplée par la brise de leur pays natal, les divines voluptés de l'enfance.

L'Ecole du Dimanche, par Louis Dumur. Autre idylle enfantine, mais combien féroce, celle-là, sous ses apparences de joyeuse bonhomie! *L'Ecole du dimanche*, c'est le procès du protestantisme ou plutôt des différentes interprétations de la Bible par les pauvres chrétiens qui ne savent ou donner... de l'erreur. Le bon écolier Pécolas rencontre, le long de ses exercices religieux, une jeune personne, Eglantine, qui a des cheveux incendiaires, malgré son titre de petite fille de pasteur. Pécolas embrasse Eglantine le plus naturellement et le plus chastement qu'il est possible de le faire pour un petit garçon sérieux, mais sa religion austère devait le lui défendre. Le pasteur Babel, la tante Bobette s'en mêlant, il en résulte un grand trouble de conscience. Il faut éclaircir certains points de doctrine, comparer des textes et savoir au juste si un baiser bien innocent est un péché. Le cousin Gobernard entraîne son disciple à des hauteurs philosophiques d'où l'on ne redescend plus, et d'une simple excursion au Salève il fait tout un programme de nouvelles moralités. Pécolas est un révolté, selon la Bible protestante, mais il gardera un semblant de croyance en l'honneur de la famille, parce qu'après tout il demeure un bon petit garçon pas capable de désespérer sa tante. Tout peut s'arranger, c'est comme pour les cheveux blonds de la bien-aimée que l'on a coupés par esprit de mortification : il repousse souvent des idées nouvelles sur la table rase du cerveau et les cheveux sacrifiés font les autres plus forts ou plus longs.

L'Ecole du dimanche, illustrée par les accès de gaieté irrésistible du crayon de Gustave Wendt, ne le cède en rien aux dernières œuvres de Louis Dumur, *les Trois demoiselles du père Maire* et *le Centenaire de Jean-Jacques;* ce sont là, ces trois livres, trois jolies corbeilles de fruits dont on peut tirer le plus fin régal, et si dans la

dernière se remue un petit serpent, rejeton de celui de la Bible, sa vue n'est pas désagréable et n'enlève aucune saveur à la pomme de cet Eden genevois.

La Biche relancée, par Abel Hermant. Notre ami le vicomte de Courpière fait du journalisme et il est secondé au Bien public par un certain Marcadieu, soutien des meilleures traditions, qui a l'air d'un gibier de potence. La biche relancée est cette marquise Ventnor, qu'on appelait la Solférino du temps du parc aux cerfs de Napoléon III. Il est fort peu question d'elle. L'affaire Marcadieu absorbe toute l'attention du lecteur, parce qu'on reconnaît bien le pauvre satyre traqué à la fois par sa femme et sa belle-fille. Je crois que ce roman, pouvant servir à l'histoire de la société, est aussi peu romanesque, aussi peu exagéré que la véritable histoire fut folle et dramatique. Nous l'avons tous tellement présente à l'esprit que nous comparons malgré nous et que nous sommes forcé de conclure que le vrai n'est jamais vraisemblable, ceci dit à l'honneur de l'ironie pondérée de l'auteur du roman.

Au bon soleil, par Francis de Miomandre. J'ai vécu autrefois dans ces pays d'où il faudrait seulement exclure l'habitant pour éprouver toutes les félicités du paradis, mais depuis que je vis plus au nord et que je prends le temps de réfléchir ou simplement d'écouter parler les gens qui passent, je m'aperçois qu'on doit exclure l'homme (et surtout la femme) de tous les pays pour y pouvoir vivre en paix, se chauffer au soleil sans songer aussitôt aux flammes de l'enfer. L'excellent abbé Pastorelli n'a pas tort de prendre son mal en patience, étant donné qu'il est payé (au moins par ses paroissiens) pour jouer le rôle de martyr; cependant il est du pays par la vivacité de ses répliques. Les croquis de notables pécores sont très amusants dans leur cadre rutilant de belle nature. L'esprit du conteur, à défaut de soleil, les vernirait de toutes les séductions.

L'Appuyée, par Marguerite Comert. Histoire d'une femme de lettres qui ne doit pas ses succès littéraires uniquement à la facilité de sa plume. Elle est appuyée par un vieux bonze de critique pas très malin qui la lance dans la grande presse, c'est-à-dire qui possède au moins une vingtaine de complices. J'espère que cette histoire est écrite d'après nature... ou simplement prise dans le Bottin des lettres au hasard des numéros; tout est applicable à toutes dans ce genre de notations.

Modeste Antoine, par Marguerite Baulu. Le journal d'une petite servante orpheline de Belgique. C'est très intéressant, mais par moment trop prétentieux pour donner l'impression d'être écrit par une bonne à tout faire; maintenant il se peut que la mentalité du peuple belge soit très au-dessus de celle du peuple français actuelle.

Le bon combat, par François Labeur. De bons élèves avec ou

sans le prix d'excellence qui se jettent dans la vie pour tâcher de faire des œuvres utiles et de redresser des torts. Ils sont rares les apôtres de la religion humanitaire, mais pourquoi se leurrent-ils eux-mêmes avant de chercher à secourir l'humanité? Le meilleur combat ne serait-il pas de rester spectateur de la bataille entre gras et maigres pour essayer ensuite d'enterrer les morts le plus promptement possible? Il y a des générations qu'il faut laisser pourrir afin de hâter l'éclosion des autres. Le pauvre Willy si bien parti meurt en route durant que la grève s'éternise à la suite de son corbillard. Ce qui est éternel, c'est la convoitise des inintelligents. Cela console les intelligents qui ne désirent rien, pas même la mort des coupables.

Etapes amoureuses, par Pierre Jereth. Une seule chose me semble capable de dégoûter les jeunes gens de l'amour, ce sont les lettres d'amour, et je ne connais pas de pire pénitence que d'en lire de vraies. Ceux-là sont peut-être excusables par ce qu'elles ont de faux... et encore! Le Monsieur est surtout héroïque par la patience qu'il montre vis-à-vis de sa prétentieuse correspondante.

Odile, par Prosper Dor. Une remuante jeune fille qui finit par tomber à l'eau et dans les bras de son sauveur, un Monsieur israélite tout à fait charmant. Beaucoup de plein air et de promenades sentimentales.

La Maison du bonheur, par Jean Reibrach. Quand les époux entrent dans cette maison bâtie par eux, pour eux, ils se sont tellement trompés qu'il ne leur reste plus qu'à mourir pour se prouver encore un amour nouveau, n'ayant pas servi à d'autres et ils se tuent. La femme survit, mais elle n'aura pas la force de résister à son singulier tempérament. Elle est une veuve éternellement consolable.

Le Roman d'une Coloniale, par Hubert Clary. Un tableau de la conquête de Madagascar assez singulier, parce qu'il est vu par une jeune fille, et ce pays noir semble tout proche de l'ordinaire pays rose qui est le domaine des jeunes personnes bien élevées. Celle-ci, naturellement, rencontre le héros, son prince Charmant.

Mes relations, par Marcel Boulenger. Elles sont très pures et très belles, il y a un cocher, un moissonneur, une vieille paysanne madrée, des chevaux, des chiens, aussi quelques paires de snobs qu'on pourrait atteler s'ils avaient moins d'allures capricantes. C'est, avec beaucoup de finesse et de bonne humeur, un brin de pessimisme, que l'auteur parle de ses différents amis. Plein de prévenance pour les déshérités, plein d'insolence pour les femmes à la mode, il réserve le plus méchant de son esprit aux pâles esthètes coureurs de dot: voir le conte si cruellement gentil des *poulets affligés*.

Lord Will, aviateur, par Henry Kistemaeckers. L'auteur veut en finir avec le roman comique de l'automobilisme. Il nous sert

dans ce volume une diatribe contre les mauvais hôteliers de France (et de Navarre même) qui doit lui attirer d'acerbes répliques, mais il ignore encore l'hôtel de la petite ville d'où je viens, où l'on trouve dans chaque plat une mouche... à telle enseigne qu'on se croirait transporté au temps de Louis XV. Ah! Il n'en dira jamais assez! Le progrès, c'est simplement la mise en lumière de toutes les malpropretés sociales!

Les Sacrifiés, par Marcel Laurent. Une triste et très réelle histoire d'enfant prodige parmi ces récits d'exceptionnelles misères.

L'Aveugle, par Gaston Camus. Hallucination bizarre d'un pauvre homme qui retrouve l'explication des signes du zodiaque dans la fièvre que lui cause la trop longue contemplation du soleil. Il devient aveugle, mais il a vu tout le nécessaire de l'existence humaine: la force, l'amour, la beauté.

Amour étrusque, par J.-H. Rosny aîné. Réédition d'une œuvre délicieuse jadis signée Emacryos et qui prouve que le philosophe qui l'écrit est le plus fidèle amant de la tradition classique.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Louis Cario et Charles Regismanset: *L'Exotisme. La littérature coloniale*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — Felix Castigat et Victor Ridendo : *Petit Musée de la Conversation*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — *Œuvres complètes de André Chénier publiées d'après les manuscrits*, par Paul Dimoff, tome II : *Poèmes — Hymnes — Théâtre*, 1 vol. in-18, 3.50, Delagrave. — Les Maîtres du Livre : *Les Fleurs du Mal*, par Charles Baudelaire (texte intégral), 1 vol. in-8, 7.50. *Sagesse*, par Paul Verlaine, Edition revue sur les Manuscrits, 1 vol. in-8, 7.50. *Les Deliquescences d'Adoré Floupette,* par Gabriel Vicaire et Henri Beauclair, 1 vol. in-12, 3 fr., Georges Crès.

Dans cet essai sur l'**Exotisme** et *la Littérature coloniale*, MM. Louis Cario et Charles Regismanset nous exposent l'influence de l'exotisme sur le développement de notre civilisation européenne, son influence spéciale sur la littérature française, et posent, dans la seconde partie de leur ouvrage cette question : si nous avons une littérature coloniale, et d'abord si une littérature coloniale est possible.

L'exotisme, « cet apport extérieur aux sources nationales de la littérature française », est comme un perpétuel rajeunissement ou renouvellement de notre sensibilité. Cet apport est immense, si l'on y fait entrer, selon la méthode des auteurs, les grandes œuvres de l'antiquité « qu'inspira le mirage des terres éloignées ». Mais elles font, en effet, partie de notre culture, et de notre mentalité. MM. Cario et Regismanset étudient schématiquement ces sources de l'exotisme et nous assistons avec eux au développement du rêve humain, depuis Hérodote, Marco Polo, jusqu'aux derniers explorateurs des régions

polaires. C'est la curiosité qui pousse tous ces voyageurs vers l'inconnu : ils sentent qu'en reculant les limites du monde ils s'agrandissent eux-mêmes, eux et ceux de leur race. A côté de ces manifestations de la curiosité intellectuelle, il faut placer les migrations des peuples, mais là ce n'est plus la curiosité qui est le mobile du voyage, c'est l'instinct vital : troupeaux humains en quête de verdoyants herbages.

Au point de vue de l'influence littéraire, les ouvrages des voyageurs et des touristes jusqu'au XVIIIe siècle n'apportent, semble-t-il, que des faits nouvaux, des détails de mœurs, des notions religieuses et philosophiques, mais pas un nouveau mode de sentir. La littérature du XVIIe siècle n'est pas modifiée par les récits de voyages : le Bajazet de Racine est aussi peu oriental que son Iphigénie n'est grecque. Et, lorsque les *Mille et une nuits* de Galland auront mis l'Orient à la mode, la littérature s'habillera de couleurs orientales, mais, sous son turban à aigrettes, le persan des *Lettres persanes* parlera comme un philosophe français. Les Chinois de Voltaire n'auront guère du Chinois que la robe à images et les boutons de cristal du mandarin. La Harpe écrit, en tête de son *Abrégé de l'histoire générale des Voyages*, en vingt et un volumes : « Ces espèces de nouveaux croisés, qui vont en quête de nouveaux mondes, racontent ce qu'ils ont vu ou appris ; sans s'en douter, ils excellent à peindre, parce qu'ils réfléchissent fidèlement l'image de l'objet placé sous leurs yeux. On sent, dans leurs récits, l'étonnement et l'admiration qu'ils éprouvent à la vue de ces terres inconnues, de ces terres primitives qui se déploient devant eux, de cette nature qu'ombragent des arbres gigantesques, qu'arrosent des fleuves immenses, que peuplent des animaux inconnus. » Oui, ils nous disent leur étonnement, que les arbres sont gigantesques, les fleuves immenses, les animaux inconnus, mais ils ne nous font pas voir ces arbres et ces fleuves, et ne nous font pas connaître ces animaux.

Vint Bernardin de Saint-Pierre, pauvre philosophe, homme peu intelligent, mais artiste et poète d'un certain génie. Il fit ce miracle de faire sentir dans sa description, la couleur et l'âme même des paysages nouveaux qu'il avait regardés. L'influence de *Paul et Virginie* fut immense, et supérieure à la valeur générale de ce petit roman médiocre et fade ; mais que l'on remarque qu'*Atala* et *René* sont une imitation de cet ouvrage.

Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage, écrit Bernardin, j'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différents de ceux de l'Europe. Nos poètes ont assez reposé leurs amants sur le bord des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleurs.

Et il ajoute, répondant ainsi d'avance à l'enquête de MM. Cario et Régismanset sur la littérature coloniale : « Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrite et des Virgile, pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressants que ceux de notre pays... » Nous aurons une littérature coloniale, lorsque des écrivains, nés dans ces pays, aimeront leur terre natale, comme Francis Jammes aime Orthez.

Bernardin de Saint-Pierre a vu les paysages des îles comme s'il les avait aimés et regardés dès son enfance. Et qu'importe qu'il ait voulu en outre, dans son roman, faire aimer la vertu, la nature sauvage! Qu'importe son faux humanitarisme : il ne lui est d'ailleurs pas particulier, mais seulement plus perceptible chez lui, qui est un tendre et un faible. On est sensible au XVIIIe siècle ; on pleure sur tout et à propos de tout : les terroristes eux-mêmes parleront de leur sensibilité, de leur humanité, et la guillotine n'est-elle pas une invention humanitaire ? Ce qui est important, c'est que Bernardin de Saint-Pierre, influencé par Rousseau, nous a apporté un nouveau mode d'expression de la sensibilité, émue devant des paysages nouveaux.

MM. Cario et Regismanset citent une page de cette « berquinade exotique » afin de nous montrer la formule descriptive du père de *Paul et Virginie*, « dont le XXe siècle, disent-ils, n'est pas encore libéré » :

... Quand le soleil était descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeaient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses... Quelquefois, son disque tout entier paraissait à l'extrémité d'une avenue et la rendait étincelante de lumière ; le feuillage des arbres, éclairé en dessous de ses rayons safranés, brillait des feux de la topaze et de l'émeraude...

C'est déjà du Chateaubriand. Chateaubriand, en effet, ne fera que perfectionner cette manière, en projetant sur les paysages sa personnalité plus vivante : « C'est la gloire propre de Bernardin de Saint-Pierre, écrit Sainte-Beuve, d'avoir, le premier, reproduit et découvert ce nouveau monde éclatant, d'en avoir nommé par leur vrai nom les magnificences, les félicités, les tempêtes, dans sa grande et virginale idylle. »

Mais MM. Cario et Regismanset, s'écartant du jugement du critique des *Lundis*, pensent et disent que Bernardin de Saint-Pierre constitue un déplorable exemple, et ils regrettent l'admirable santé spirituelle du XVIIIe siècle. Après la spirituelle et limpide prose de Voltaire et des bons auteurs du XVIIIe siècle, quelle régression ! Et critiquant les descriptions de Chateaubriand, ils ajoutent : « Ceux qui préfèrent à ce fatras dix lignes de Charlevoix se demandent sim-

plement comment il se fait qu'il n'ait pas dégoûté à tout jamais les Français de l'exotisme ainsi formulé. » Sans doute, l'exotisme de Chateaubriand, comme plus tard celui de Leconte de Lisle, sera conventionnel, mais il a cependant enrichi notre littérature d'images nouvelles, et la sensibilité de Chateaubriand s'est annexée à la nôtre : aucun écrivain ne peut écrire sans se souvenir subconsciemment de son œuvre. Et si la langue de Voltaire est belle et pure, elle serait insuffisante pour notre expression actuelle.

Quant à Stendhal, que l'on félicite ici de sa sobriété, il est sobre, parce qu'il est plus émotif que visuel : c'est l'émotion suscitée par les choses qu'il décrit. Chez Chateaubriand, tout se fait image. Il ne faut comparer personne à personne, et ne mépriser aucunes influences; elles sont toutes bonnes pour une tête bien faite.

Après avoir exposé les résultats de l'activité coloniale actuelle, MM. Cario et Régismanset se demandent si les prosateurs et les poètes de cette activité coloniale ont enfin réalisé une formule exotique, plus proche de la Vie.

M. Pierre Mille répond : « Nous avons, sans doute, une littérature qui concerne les colonies, mais nous n'en avons pas qui soit sortie des colonies mêmes, rédigée par des gens qui y soient nés, qui en aient sucé le lait, qui y aient grandi, aimé, joué. » Il remarque cependant que les ouvrages de MM. Marius et Ary Leblond infligeraient un certain démenti à cette assertion, mais MM. Cario et Régismanset en observent un autre. Par une miraculeuse intuition, et adaptation à la mentalité du peuple maori, M. Max Anely, poète et savant, a accompli ce tour de force « de restituer, lui, Français, dans un livre français (*les Immémoriaux*), avec toutes les qualités de netteté, de vigueur qui sont le fait de la race française, l'âme millénaire de la race maori, d'une race qui meurt et qui, dans quelques siècles peut-être, ne sera plus qu'un souvenir », ne sera plus que l'évocation qu'en aura fixée M. Max Anely.

Et, aux yeux des auteurs de ce curieux essai, un chef-d'œuvre comme *les Immémoriaux* indique qu'un exotisme nouveau est prêt à naître.

Cependant, l'aphorisme de M. Henri de Régnier : « les plus beaux livres de voyage n'ont pas été écrits par des voyageurs de profession », demeure vrai, et voici que *la Ville Inconnue* de Paul Adam, qui est le poème de nos modernes croisades coloniales, vient encore appuyer cette assertion.

§

Le **Petit Musée de la Conversation**, organisé par MM. Félix Castigat et Victor Ridendo, est une exposition de tous les clichés de la conversation, un recueil des lieux communs qu'utilisent quotidiennement les hommes dans leurs rapports avec leurs sembla-

bles. Beaucoup se contentent de ce langage cliché, et vraiment cela suffit. On peut tout dire et tout exprimer avec ce petit dictionnaire.

> Tout n'est pas rose dans la vie.
> Dans la vie, on ne fait pas toujours ce qu'on veut.
> L'amour est aveugle, etc., etc...

Dans chacun des chapitres de ce volume, on trouvera toutes les phrases applicables aux divers sujets de la conversation : la maison, l'amour, le ménage, la famille, les enfants... la province, la campagne, les arts, les spectacles, la religion, les mœurs, etc., etc.

Avec humour les auteurs ont dédié chaque chapitre de ce dictionnaire à des personnages représentatifs du genre, comme l'Alcoolisme à feu Mgr Gouthe-Soulard, le Café à Claude Terrasse, le Scrutin à Lucien Millevoye, l'Esprit à M. C. Poinsot, le Travail à M. Nègre, les Sports au grand Aicard, le Temps à Adrien Hébrard, l'Amour à Paul Adam et Eve Lavallière, etc.

A propos de ces clichés, on peut remarquer qu'il est presque impossible de ne pas parler ainsi : ceux qui s'écartent de ces formules créent de nouvelles métaphores qui elles-mêmes deviendront des clichés.

> Oh ! oh ! c'est une impératrice !

Ce petit dictionnaire s'en enrichira.

§

Voici le tome second des Œuvres complètes d'**André Chénier**, publiées d'après les manuscrits par Paul Dimoff : *Poèmes*, *Hymnes*, *Théâtre*. Cette édition est établie avec le soin le plus sûr, les fragments de l'œuvre du poète sont replacés à leur vraie place, et ainsi nous pouvons mieux nous rendre compte de l'œuvre que rêvait d'achever Chénier. Les notes nous montrent aussi de quelles études et de quelle érudition le poète alimentait son génie.

Pour la composition de ce volume et du suivant, M. Dimoff n'a pas adopté l'ordre introduit par Gabriel de Chénier. Il lui a paru préférable de rapprocher des *Iambes* les morceaux satiriques et de rejeter après toutes les autres les *Poésies diverses*.

Cette édition, si scrupuleusement rétablie d'après les manuscrits de Chénier, permettra aux critiques et aux poètes de l'étudier plus savamment.

§

Sous ce titre : *Les Maîtres du Livre*, M. Georges Crès nous donne aujourd'hui les trois premiers volumes d'une collection de chefs-d'œuvre de la littérature française, auxquels s'ajouteront des ouvrages de Maîtres actuels. Ces trois premiers volumes, édités avec un art bi-

bliophilique du goût le plus sûr, nous restituent encore le texte intégral avec les variantes de ces œuvres : **Les Fleurs du Mal** de Charles Baudelaire, **Sagesse** de Verlaine et les **Déliquescences** d'Adoré Floupette.

La présente édition des *Fleurs du Mal*, écrit M. Féli Gautier dans l'Avertissement, n'est pas l'édition définitive et n'est pas encore l'édition critique, elle est l'édition *intégrale*, c'est-à-dire totale, c'est-à-dire surtout pure. Depuis longtemps déjà les littérateurs, les poètes, et les dévôts de Baudelaire désiraient cette édition intégrale : ils ne l'espéraient ni si belle, ni si pure.

Sagesse.—On trouvera ici, annonce M. Ad. van Bever, qui a donné ses soins à cette réédition d'un des livres « les plus émouvants de la poésie française » — non seulement le texte de l'édition Palmé, accompagné des additions adoptées par Vanier, mais encore les variantes fournies par divers manuscrits, et en particulier par un recueil autographe que possède M. Edouard Champion. Ce livre, ajoute le critique, étant destiné à devenir classique, il ne fallait rien négliger pour en donner une version définitive. Chacun de ces deux volumes est orné d'un portrait dessiné et gravé sur bois par Vibert.

Enfin les *Déliquescences* d'Adoré Floupette, ce délicieux petit livre d'ironie qui, à distance, a perdu son caractère de pastiche et semble un des plus purs joyaux de la poésie décadente. On se souvient de

> La chair de la Femme, argile extatique

et de

> L'Adorable espoir de la Renoncule
> A nimbé mon cœur d'une Hermine d'or,

poèmes qui ont été réimprimés à la suite des *Poètes d'aujourd'hui*. Voici une petite pièce, qui est un chef-d'œuvre aussi :

> Devinés au coin des brocatelles,
> J'ai perçu tes contours subtils, presque,
> Je songeais alors à quelque fresque,
> Remembrée avec des blancheurs d'ailes !
>
> C'est pourtant le Tourment d'un ascète.
> Pourquoi pas ? je le sais, moi, nul autre,
> — L'oiseau bleu dans le Chrême se vautre, —
> Qui comprend je le tiens pour mazette !

Le dernier vers, sourire d'ironie, fait seul sentir le pastiche. L'abscondité des images et ce rythme impair sont bien selon la manière de Mallarmé et selon l'Evangile poétique de Verlaine.

Il semble que Gérard de Nerval, fut, avec ses *Chimères*, l'initia-

teur de cette poésie hallucinée, mais, l'auteur d'*El Desdichado*,

> Ma seule *étoile* est morte, — et mon luth constellé
> Porte le *Soleil noir* de la *Mélancolie*...

notait ainsi de réelles hallucinations : la plupart des décadents se contentèrent de jouer, de façon adroite souvent, avec les mots.

Souhaitons à M. Georges Crès, qui vient ainsi de nous donner ces trois chefs-d'œuvre d'édition française, de réaliser l'orgueilleuse affirmation de sa devise : Crès-Cam.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Albert Mathiez : *Rome et le Clergé français sous la Constituante ;* A. Colin, 5 fr. — Abbé Charles Monternot : *L'Eglise de Lyon pendant la Révolution: Yves-Alexandre de Marbeuf;* Lyon, H. Lardanchet, s. p. — C. Latreille : *La Petite Eglise de Lyon ;* Lyon, Lardanchet, 3,50. — Memento.

Rome et le Clergé français sous la Constituante, par Albert Mathiez. — L'histoire de l'Eglise pendant la Révolution vient de s'augmenter, avec le remarquable ouvrage de M. Albert Mathiez, d'une contribution importante. C'est, par maints côtés, un travail neuf. L'auteur a notamment étudié à fond l'affaire d'Avignon. Il a lié cette affaire (réunion d'Avignon et du Comtat Venaissin à la France sous la Révolution) à l'ensemble des affaires religieuses de l'époque, en s'efforçant de montrer l'influence qu'elle peut avoir eue sur celles-ci. Aucun historien n'avait si clairement saisi (la plupart même ne l'avaient pas soupçonnée) l'importance de la question avignonnaise dans les relations de Rome avec la Constituante. M. Edme Champion, dans son ouvrage, naguère examiné ici même, sur « la Séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1794 », ignore l'affaire d'Avignon. M. Ludovic Sciout, dont on connaît l'œuvre ultramontaine, ne la compte pour rien dans la politique pontificale. M. Frédéric Masson, auteur de travaux sur le Cardinal de Bernis, représentant à Rome de la Cour de France jusqu'en 1791, travaux utilisés et repris par M. Mathiez, ne s'arrête pas un instant à l'hypothèse qu'une considération territoriale, à propos d'Avignon et du Comtat, ait pu peser sur les décisions du pape. Seuls MM. de Pressensé et Albert Sorel avaient montré, sur ce point, quelque curiosité, mais sans insister.

En revanche, venons-nous de remarquer, « l'article d'Avignon », comme disait le Cardinal de Bernis, a occupé M. Mathiez au moins autant qu'il préoccupa la curie romaine, ce qui n'est pas peu dire. Sans faire pivoter autour de cet « article » toute l'histoire religieuse de la Révolution, l'auteur, en des recherches approfondies sur les événements qui amenèrent, en 1791, la réunion d'Avignon et du Com-

tat Venaissin à la France, s'est efforcé de fixer la vraie place, selon lui considérable, de la question d'Avignon dans l'histoire religieuse de cette époque.

Quels indices, ou même quels faits, cette étude minutieuse lui a-t-elle découverts, propres à motiver une appréciation nouvelle de la politique pontificale, et, par suite, de la fameuse Constitution civile du Clergé elle-même?

M. Mathiez a été frappé de ceci, que Pie VI ne condamna pas tout de suite la Constitution civile du Clergé. Promulguée le 24 août 1790, elle n'a été condamnée par le pape que le 10 mars 1791. Pourquoi cette temporisation? La Constitution civile du Clergé était schismatique, ou elle ne l'était pas. Dans le premier cas, une condamnation immédiate s'imposait; dans le second cas, une condamnation, tardive ou non, ne se justifiait pas. Il y eut une longue hésitation, et cette hésitation aurait eu d'autres motifs que des raisons de doctrine. C'est ici que M. Mathiez lie l'affaire d'Avignon aux autres affaires de Rome. En même temps qu'avait commencé à se discuter dans l'Assemblée nationale la constitution civile du Clergé, un mouvement séparatiste s'était dessiné, contre Pie VI, à Avignon et dans le Comtat. Entraînés dans le grand courant révolutionnaire, ces pays demandaient leur réunion à la France. L'Assemblée constituante, malgré la motion de Bouche, interprète des vœux avignonnais, se contenta d'abord, et pendant un assez long temps, de transmettre ces demandes au roi. Le soulèvement même des sujets français du pape (chapitre VIII, « la Révolution d'Avignon »), les adresses d'Avignon et du Comtat n'obtinrent qu'un « ajournement poli ». Pour user de cette réserve, l'Assemblée constituante, toute révolutionnaire qu'elle fût, était-elle donc plus circonspecte que Louis XIV lui-même qui n'avait pas reculé devant l'occupation d'Avignon? Ce qui semble surtout certain, selon M. Mathiez, c'est que l'Assemblée constituante, en évitant de se prononcer d'abord sur la question d'Avignon, chercha un double but : ne pas se brouiller avec le pape, et toutefois faire sentir à celui-ci, par son silence même, une menace pour l'avenir. Ceci rendrait le Pape plus traitable dans la question de la Constitution civile. En ce sens, les troubles d'Avignon permettraient à la Constituante « d'achever tranquillement son œuvre religieuse ». Les idées de recours au pape pour les formes spirituelles à obtenir de Rome en faveur de la Constitution civile, ces idées « que les patriotes n'envisageaient pas auparavant sans appréhension » prirent force, c'est « infiniment probable » selon M. Mathiez, à la faveur des événements d'Avignon, fort capables, d'après toute supposition raisonnable, d'amener le pape à composition. En un mot, « le roi avait besoin du pape pour baptiser la constitution civile. Le pape avait besoin du roi pour garder Avignon et le Comtat ».

Ce besoin, le pape, de son côté aussi, le marqua clairement. Entre beaucoup d'autres preuves, une lettre de lui, du 10 juillet 1790, à Louis XVI, finissait sur une significative allusion aux troubles d'Avignon. Un mémoire sur la révolte d'Avignon, remis par son ordre au corps diplomatique résidant à Rome, se terminait par un appel au concours du roi très-chrétien. Quant aux affaires religieuses, il différait toujours de s'expliquer là-dessus, pour que la Constituante, si elle ne trouvait pas l'explication de son goût, ne fît pas accueil aux Avignonnais. « Les raisons de sa politique », conclut M. Mathiez, « s'expliquent, en somme, assez aisément. Il attend, non pas tant qu'il craigne de mécontenter une partie du clergé français que parce qu'il ne veut pas, en prenant trop tôt position, sacrifier ses intérêts temporels aux intérêts spirituels. »

L'explication pourra paraître un peu brutale, bien qu'à la rigueur un catholique romain n'ait point à s'en offenser. Un bon catholique ne blâmera pas l'intransigeance des trois derniers pontifes, Pie IX, Léon XIII et Pie X, sur la question du pouvoir temporel. Il ne blâmera donc pas non plus leur prédécesseur Pie VII de la souplesse, de la subtilité opportuniste qu'il peut avoir montrée, par souci de ce pouvoir, dans la question d'Avignon.

Ces atermoiements, — dont l'histoire était à faire, et M. Mathiez a consciencieusement tenté l'entreprise, — ne servirent du reste à rien, puisque les ministres de Louis XVI furent amenés finalement à envoyer des troupes dans les possessions françaises du pape, sans consulter celui-ci, et que l'annexion d'Avignon et du Comtat s'accomplit en 1791. Mais, effet de préoccupations politiques autant que spirituelles, de tels délais montreraient, selon M. Mathiez, que la Constitution civile du Clergé put être condamnée pour des raisons qui n'étaient pas toutes de doctrine, et que, s'il n'y avait eu que la doctrine, elle aurait *pu* être acceptée par le pape. Et si, certains obstacles *politiques* tombant, elle eût été susceptible d'être acceptée, c'est qu'elle n'était pas l'œuvre schismatique, le monument d'hérésie, la machine de guerre anti-catholique, dénoncée en elle par tant d'historiens. Il s'ensuit encore que les Constituants n'avaient nullement voulu la rupture avec Rome. L'ultramontanisme réactionnaire du Cardinal de Bernis, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège (l'étude minutieuse de ce rôle de Bernis est une des parties importantes de l'ouvrage de M. Mathiez), aurait beaucoup plus fait, pour cette rupture, que tout l'esprit d'innovation des Constituants, lequel, d'ailleurs, dans les matières ecclésiastiques, n'était pas tellement innovateur. M. Mathiez a repris, pour les Constituants, la thèse, malgré tout un peu bénévole, je crois, de M. Edme Champion. Il leur découvre des âmes de chrétiens, qui plus est de catholiques, etc., etc.

M. Mathiez nous permettra-t-il quelques objections ? En admet-

tant son point de vue (malgré certaines contradictions, comme le refus de déclarer religion d'Etat le catholicisme), en admettant que, catholiques gallicans, les Constituants fussent aussi près de Bossuet que de l'Encyclopédie, une chose n'en est pas moins certaine (et je m'étonne que ni M. Mathiez, ni M. Ed. Champion, ni d'autres n'aient songé à cette chose), c'est que des innovations gallicanes acceptables, quoique plus ou moins difficilement, de la part d'un Roi de France, devaient sembler, à Rome, tout à fait alarmantes, venues de Révolutionnaires ! Cette distinction devrait être faite, il me semble. M. Mathiez, qui invoque souvent les précédents de la monarchie, raisonne tout le temps comme s'il n'y avait eu pour Rome aucune différence entre la Constituante et l'ancienne monarchie ! D'où vient qu'aujourd'hui la politique anti-cléricale de la troisième République soit, du point de vue romain, fatalement *révolutionnaire* ? C'est justement qu'elle n'est pas faite par une monarchie. Or, voilà la situation même qui commençait en 1790 et qui put fort bien, dès alors, être sentie par Rome. Quand une Révolution anti-monarchiste innove en matière religieuse, ce n'est pas cependant tout à fait comme quand c'est une monarchie, quelque innovatrice qu'ait pu se montrer celle-ci. Voilà en quoi, pour Rome, le point de vue se modifiait profondément. Un mouvement gallican, même violent, n'eût sans doute point trouvé Rome intraitable, à condition que le trône restât debout, la garantie du trône. La Révolution ébranlant, puis renversant le trône, la réforme religieuse paraissait une œuvre exclusivement révolutionnaire, et Rome la condamnait. Le pape aurait transigé avec le roi ; avec la Révolution, point. Il ne faut jamais oublier ceci. Après cela, on peut parler, tant qu'on voudra, de la bonne volonté des Constituants, de leur désir d'éviter une rupture ; on peut même faire une peinture tout à fait édifiante (dans le sens constitutionnel) du clergé de France : cela n'a qu'une importance relative. Il y a des situations fatales contre lesquelles rien ne prévaut, et la situation de la Constituante, en matière religieuse, était de celles-là. Il est vrai que M. Mathiez n'est pas fataliste, il le dit, et on le voit bien à l'importance considérable qu'il attache aux *possibilités* qui se découvrent dans cette histoire, à la possibilité avignonnaise, entre autres. Tant que celle-ci dure, il prend là son point d'appui pour remonter le courant, et ses efforts, certes, sont ceux d'un esprit vigoureux, stimulé, en histoire, par un généreux sentiment de liberté. Il me fait penser aux Constituants eux-mêmes. Hélas ! à quoi ont-ils abouti ? Et à quoi lui-même a-t-il abouti ? A montrer une Révolution reprenant de bonne foi une œuvre gallicane, et fort surprise de la voir se briser, malgré ses efforts, en éclats dont la chute a pour longtemps meurtri le monde ! Surprise ? Il n'y avait pas de quoi. N'était-elle pas la Révolution ? C'est pourquoi les hommes de 89 auraient tout de même peut-être mieux fait

de ne pas toucher, du moins aussi à fond, aux choses religieuses.

L'œuvre de M. Albert Mathiez est considérable, grandement documentée, écrite d'une manière à peu près objective. On ne saurait, sans en tenir compte, écrire désormais sur l'histoire religieuse de la Révolution.

§

Nous ne pouvons que signaler en quelques lignes cette biographie d'**Yves-Alexandre de Marbeuf**, archevêque de Lyon pendant la Révolution. Ce prélat fut l'un des premiers à protester contre la Constitution civile du Clergé, et son biographe s'est plu à rappeler l'effet persuasif qu'avait produit sa Déclaration sur le clergé du diocèse de Lyon. Bientôt émigré, l'archevêque n'en continua pas moins, du fond du Brabant, où il s'était réfugié, à gouverner son diocèse. L'évêque constitutionnel Lamourette, le Lamourette du fameux « baiser », occupait pendant ce temps le siège de Lyon, et, certes, M. l'Abbé Monternot n'a pas épargné l'« intrus ». L'exemple de son héros l'y engageait, car monseigneur de Marbeuf fut parmi les prélats orthodoxes les plus intraitables et l'un de ceux qui, après thermidor, se refusèrent à tout rapprochement avec le clergé constitutionnel. Lors de l'imposition du serment de soumission aux lois de la République, Marbeuf resta du côté des opposants. On ne sait jusqu'où cette intransigeance l'eût conduit s'il eût vécu (il mourut en 1799) : peut-être eût-il été parmi les prélats anti-concordataires et non démissionnaires. On pourrait critiquer peut-être des directions épiscopales données à distance, comme l'ont été celles de Marbeuf, par un émigré. M. l'Abbé Monternot semble avoir prévu l'objection, et fort habilement il s'est efforcé de montrer combien l'Archevêque *in partibus* de Lyon avait été au courant de tout. A ce propos, il donne de curieux détails sur les « Missions » qui, d'institution épiscopale, s'occupèrent du diocèse. Ajoutons que cet ouvrage est neuf par sa documentation : il ne sera pas inutile de le consulter concurremment avec celui, que, dans le camp adverse, M. Albert Mathiez vient de publier.

Dans deux précédents volumes (« L'opposition au Concordat, de 1792 à 1803 », « Après le Concordat, l'opposition de 1803 à nos jours »), M. G. Latreille avait signalé le schisme anti-concordataire et fait son histoire. Ce schisme, qu'il ne faut pas confondre avec le schisme constitutionnel, eut, comme lui, pour principe, le gallicanisme. Les anti-concordataires s'élevèrent contre le Concordat de 1516 d'abord, puis contre celui de 1801, parce qu'ils ne reconnaissaient pas tenir immédiatement du pape, mais de Jésus-Christ, leur juridiction. Lorsqu'en 1801 Pie VII, à l'instigation de Bonaparte, exigea la démission des anciens évêques de France, il y eut 38 opposants,

38 anti-concordataires, qui arguèrent du caractère inamovible de l'épiscopat. S'inspirant de cet exemple et de cette doctrine, des catholiques formèrent une église schismatique, dite la « Petite Eglise ». Il y eut de la sorte, çà et là, dispersés en France, des groupements religieux à la fois opposés à l'Etat et à Rome. Le plus important fut **la petite Eglise de Lyon**. M. G. Latreille en a dit les vicissitudes dans ce troisième volume, où l'auteur achève son histoire de l'opposition religieuse au Concordat.

« C'est à Lyon, dit M. Latreille, que les vrais motifs de l'opposition anti-concordataire » (fidélité au principe de l'inamovibilité de l'épiscopat). « nettement formulés par des théologiens de mérite, ont été le plus fidèlement suivis... Avant que l'on connût en France les *Réclamations canoniques* des évêques émigrés, les théologiens lyonnais avaient dénoncé les vices du Concordat, et prouvé la nécessité de ne pas communiquer avec le clergé concordataire, établi contrairement à la constitution divine... C'est enfin à Lyon que la Dissidence a conservé ses derniers théologiens, de simples laïques, préparés par de fortes études à perpétuer l'opposition dans la même voie. »

La dénonciation du Concordat de 1801 n'a pas ramené ces Dissidents à l'Eglise officielle. Dans leur groupe, qui d'ailleurs s'éclaircit tous les jours (mais l'ouvrage de M. Latreille, exposé édifiant, remédiera peut-être à cela ?), semble résider la dernière promesse de quelque tardif renouveau du Gallicanisme, et du Gallicanisme le plus intransigeant, non pas celui de Bossuet, mais celui-là même de Nicolas Pavillon, le saint et quelque peu chimérique évêque d'Alet.

C'est, au demeurant, une curieuse histoire que celle de ce groupe assez obscur et isolé de Dissidents religieux, sorte de chrétiens des derniers âges, que l'historien est obligé, en quelque sorte, d'aller chercher, comme les premiers, dans des catacombes. M. G. Latreille l'a écrite avec de spéciales précisions documentaires, et dans un louable souci de donner à « la question générale de l'opposition religieuse au Concordat, tant au point de vue de la théologie qu'au point de vue de l'histoire », toute l'ampleur et la clarté voulues.

Memento. — *Revue historique* (mai-juin 1911) : « La Plèbe romaine », *fin*, par G. Bloch. — « Une cause célèbre au XIVe siècle. La conspiration de Félicien Zah », par H. Marczali. — « Fancan et Richelieu », *1re partie*, par G. Fagniez. — « La Diplomatie pendant la guerre de Danemark d'après *Les Origines de la guerre de 1870-71* », par C. Driault. — Plus la toujours abondante bibliographie.

Revue des Etudes historiques (mai-juin 1911) : « Joseph le Bon, curé constitutionnel de Neuville-Vitasse « (*fin*), par L. Misermont.— « Une cousine du Grand Condé : Isabelle de Montmorency, duchesse de Châtillon et

de Mecklembourg » (*suite*), par P. Fromageot. — « Quelques lettres inédites de la duchesse de Choiseul », publiées par R. Peyre. — Comptes rendus critiques.

Documents d'histoire. Ce recueil continue à publier des textes inédits relatifs à l'histoire des trois derniers siècles, principalement à celle de la première moitié du XVIIe siècle.

La Révolution française (14 avril 1911,-14 juin 1911) : « Madame Louvet (Lodoïska) », (*suite*), par Cl. Perroud. — « Notes de lecture : Charlotte Robespierre et la réaction thermidorienne. » — « Brutus Hugo (père de V. Hugo) et le *Recueil des actions héroïques* », par J. Guillaume.

Revue historique de la Révolution française (avril-juin 1911) : « Journal inédit du siège de Saint-Jean d'Acre », par Sidney Smith. — « Billaud-Varenne aux Etat-Unis (5 mai-18 juillet 1816) », par Charles Vellay.

Annales révolutionnaires (mai-juin 1911) : « Leconte de Lisle et Robespierre », par François Vermale. — « Fichte et les idées de la Révolution française », par Georges Delobel.

Revue des Curiosités révolutionaires (mai 1911) : « La Misère de Babœuf », avec un fac-simile d'autographe.

Revue du Midi 15 mai 1911-15 juin 1911). — « Lettres de Volontaires (1791 à 1794) » publiées par le lieutenant X...— « Les débuts de l'insurrection des Camisards » (*suite et fin*), par Albert Robert. — « Origine languedocienne du général Lassale », par Robinet de Cléry. — « Clément IV » (à propos du livre de M. le Chanoine Nicolas : « Un Pape Saint-Gillois, Clément IV »), par C. Ferry.

Nous continuerons ce « Memento » dans quinze jours, la place nous manquant ici, et desireux que nous sommes de mentionner divers ouvrages auxquels un plus long délai ne saurait convenablement être imposé.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Claire Richter : *Nietzsche et les Théories biologiques contemporaines*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Dr Antoine Magnin : *Charles Nodier naturaliste*, ses œuvres d'histoire naturelle publiées et inédites ; préface de M. E.-L. Bouvier, Hermann. — Erich Wasmann S.-J. : *La Probité scientifique de Haeckel dans la question de la Descendance simienne de l'homme ; hier et aujourd'hui*, traduit de l'allemand, Bloud. — Memento.

J'ai déjà rendu compte ici d'une intéressante étude de Claire Richter sur Lamarck. Aujourd'hui, le même auteur consacre un livre à **Nietzsche et les Théories biologiques contemporaines.**

La question de l'évolution a occupé l'esprit de Nietzsche d'assez bonne heure ; encore étudiant, il se demande si l'homme « n'est pas l'évolution de la pierre à travers la plante et l'animal ? » ; professeur de philosophie à Bâle, il trouve l'évolutionnisme en germe chez un philosophe de l'antique Grèce, Héraclite. En 1869, Nietzsche

fit à Bâle la connaissance de Rütimeyer, l'un de ses collègues à l'Université, et subit d'une façon très marquée son influence. Rütimeyer, dont les travaux sur la faune des habitations lacustres sont célèbres, avait beaucoup d'estime pour Darwin et fort peu pour Haeckel, et ses idées se rapprochaient plutôt de celles de Lamarck. Pour Claire Richter, ceci expliquerait certaines sympathies et antipathies de Nietzsche et son lamarckisme. Celui-ci se serait accentué à la lecture d'une brochure de Nägeli, toute pénétrée de l'esprit de Lamarck. A maintes reprises, Nietzsche se plaint d'être resté si ignorant en sciences naturelles et d'avoir gaspillé son temps dans l'étude si vide de la philosophie; dans *Ecce homo*, il nous révèle que, depuis sa rupture avec Wagner, il n'a plus rien fait que de la philosophie, de la médecine et des sciences naturelles.

Le but du livre de Claire Richter est de nous montrer que l'influence indirecte de Lamarck sur Nietzsche a été plus importante que celle de Darwin ; et pourtant on parle constamment du « darwinisme » de Nietzsche, et non de son « lamarckisme ».

Nietzsche est pour la théorie lamarckienne de la « cause directe », selon l'expression de Nägeli. Il a beaucoup admiré un article de Rütimeyer sur *la Population des Alpes*, où est démontrée l'influence directe du milieu sur les plantes alpestres aux formes si caractéristiques. Il sait que les circonstances externes, telles que le sol, la nourriture, le climat, ont une influenee directe sur les organismes. Il se rend bien compte que nous sommes dans une étroite dépendance du monde inorganique qui nous entoure. « L'inorganique, dit-il, nous influence entièrement : l'eau, l'air, le sol, la formation du sol, l'électricité, etc. Nous sommes des plantes sous ces rapports. »

Nietzsche, à l'instar de Lamarck, admet que les organes qui fonctionnent s'hypertrophient, que ceux qui ne fonctionnent pas s'atrophient ; il déclare le développement d'un organe conforme à l'usage qui en est fait ; il parle des difficultés tout à fait extraordinaires que durent surmonter les animaux aquatiques en train de se transformer en animaux terrestres.

Il croit à la transmission héréditaire des caractères nouvellement acquis. Il déclare : « Ce qui s'hérite du père au fils, ce sont les habitudes les plus exercées. » Il croit même à l'hérédité des caractères intellectuels, mais non toutefois à l'hérédité du génie.

Après avoir fait la démonstration du lamarckisme de Nietzsche, Claire Richter examine l'attitude du grand penseur allemand vis-à-vis des idées darwiniennes.

De très bonne heure, Nietzsche s'est montré sceptique à l'égard de la doctrine de la lutte pour l'existence. Plus tard, influencé sans doute par la lecture des *Problèmes biologiques* (1881) de Rolph, il l'appelle « une doctrine incompréhensiblement boiteuse » qui, « comme

le darwinisme tout entier, respire une atmosphère semblable à celle que produit l'excès de population des grandes villes anglaises, l'odeur de petites gens, misérablement à l'étroit ». Il finit par déclarer : « Pour ce qui en est de la fameuse « lutte pour l'existence, elle me semble provisoirement plutôt affirmée que démontrée. » Il se montre également anti-malthusien. Toutefois il ne cache pas son admiration pour la théorie darwinienne de la sélection naturelle, qu'il a retrouvée en germe chez Empédocle. Quant à la sélection sexuelle, il est d'avis que Darwin en a beaucoup exagéré l'importance.

Vers la fin de sa vie, les idées de Nietzsche changèrent complètement ; il vint presque à nier le principe d'évolution, l'influence du milieu. Claire Richter attribue le scepticisme, le nihilisme de la dernière période à une désorganisation de la pensée.

On le voit, Claire Richter excelle à nous montrer les multiples interactions entre les intelligences d'élite, l'évolution et les défaillances des esprits les plus forts.

§

Charles Nodier, que l'on connaît surtout comme littérateur, avait la passion des sciences naturelles, et fut un naturaliste au sens vrai du mot. C'est ce qui ressort de l'étude biographique très sérieuse et bien faite que le Professeur Magnin, de la Faculté des sciences de Besançon, vient de consacrer à l'illustre écrivain franc-comtois, et qui est intitulée **Charles Nodier naturaliste**.

Nodier fut, en sciences naturelles, plus qu'un amateur ; il ne s'est pas borné à récolter des plantes et des insectes, et à en faire des collections, mais, doué d'un talent d'observation très sagace, il a étudié, analysé et décrit minutieusement, très exactement, en véritable naturaliste, les formes qu'il croyait reconnaître comme nouvelles ; il est l'auteur de recherches physiologiques remarquables pour l'époque et pour son jeune âge ; possédant aussi un esprit de généralisation véritablement scientifique, il a imaginé non seulement des classifications pour les ouvrages d'entomologie, mais encore des systèmes naturels pour classer les insectes ; enfin, il a professé, pendant plusieurs années, un cours d'histoire naturelle, enseignant particulièrement la botanique et l'entomologie ; bien mieux, il s'en est fallu de peu qu'il ne devînt professeur d'histoire naturelle à l'Université de Besançon, lors de sa création, en 1810.

Pour le Professeur Bouvier, du Muséum, qui a écrit une préface au livre du Dr Magnin, Nodier aurait pu devenir un naturaliste éminent, car « l'imagination fut toujours sa qualité principale, et cette faculté créatrice joue un rôle de premier ordre dans les sciences quand elle est assujettie au contrôle de l'observation ».

Tous les biographes de Nodier s'accordent à reconnaître sa précocité remarquable. Cette précocité s'est manifestée dans tout, aussi bien au point de vue civique ou sentimental, qu'en littérature ou en

science. Dans *Séraphine*, Nodier fait allusion à un séjour de quelques semaines qu'il fit, vers l'âge de 12 ans, chez un pasteur d'Alsace amateur de Papillons, qui « l'avait aidé à soulever le voile le plus grossier de cette belle Isis dont les secrets délicieux devaient mêler tant de charmes, quelques années après, aux misères de son exil ».

L'œuvre scientifique de Nodier est très variée ; esprit encyclopédique, il s'etait intéressé aux sciences les plus diverses : histoire naturelle, physiologie, médecine, chimie.... Beaucoup de ses publications concernent l'entomologie ; sa *Dissertation sur l'usage des antennes dans les insectes* a donné lieu à bien des commentaires ; il a consacré un mémoire au Scarabée sacré des Egyptiens ; il y étudie les diverses représentations de Scarabées, soit dans les inscriptions, comme caractères hiéroglyphiques, soit sous forme d'amulettes ou de momies, et il a démontré en véritable savant qu'elles se rapportent à toute une série d'espèces différentes.

On trouve dans les œuvres de Nodier d'assez nombreuses observations sur d'autres animaux que les Insectes.

Un jour, en Styrie, au cours d'une chasse entomologique, Nodier introduit la main dans le creux d'un arbre : il sent quelque chose de visqueux et constate que c'est une patte d'un animal emprisonné dans le bois ; il fend l'arbre avec une hachette et en retire un énorme Crapaud, qui devait être enfermé là depuis de nombreuses années ; cette observation fut, pour Nodier, l'occasion d'une étude sur toutes les histoires connues de Crapauds centenaires ou millénaires découverts dans des pierres ou des troncs d'arbres.

Parfois Nodier laissait libre cours à son imagination, et c'est ce qui nous a valu ces fantaisies dans lesquelles il excellait.

Dans l'histoire naturelle, raconte plaisamment A. Dumas, Nodier dépassait Hérodote, Pline, Marco Polo, Buffon et Lacépède ! Il avait connu des Araignées près desquelles l'Araignée de Pélisson n'était qu'une drôlesse, il avait fréquenté des Crapauds près desquels Mathusalem n'était qu'un enfant, enfin il avait été en relation avec des Caïmans près desquels la Tarasque n'était qu'un Lézard.

Les plus curieuses de ses observations zoologiques sont certainement celles que Nodier fit dans sa jeunesse, vers 20 ans, sur les animaux ressuscitants. Vivant alors sous les toits, il s'amusait à examiner au microscope les infiniment petits qui grouillaient dans les gouttières. Il aperçoit un jour un animal étrange « ayant la forme d'un vélocipède, armé de deux roues qu'il agitait rapidement. Avait-il une rivière à traverser, ses roues lui servaient comme celles d'un bateau à vapeur ; avait-il un terrain sec à franchir, ses roues lui servaient comme celles d'un cabriolet... » Nodier l'étudie, l'analyse, le dessine... puis l'oublie. Il se dessèche, mais un jour une

goutte de pluie le ressuscite : « alors, au contact de cette fraîcheur vivifiante, il semble à Nodier que son *Tarentatello*, — c'est le nom qu'il lui avait donné, — se ranime, qu'il remue une antenne, puis l'autre; qu'il fait tourner une de ses roues, qu'il reprend son centre de gravité, que ses mouvements se régularisent, qu'il vit enfin ». Dix fois Nodier renouvelle la même expérience. Dix fois le sable sécha et le Tarentatello mourut, dix fois le sable fut humecté et le Tarentatello ressuscita. Il s'agit, sans aucun doute, d'un Rotifère. Ces phénomènes avaient déjà été observés par Leuwenhoeck et par Spallanzani; ils ont été vérifiés par Schultz, Doyère, Dujardin, Broca (1860) et autres savants.

Nodier fut également un excellent botaniste, et le prouve à chaque instant dans ses œuvres littéraires.

Il est certain que les études scientifiques auxquelles Nodier a consacré ses années de jeunesse ont eu une grande influence sur le penseur et l'écrivain, en l'exerçant à l'observation minutieuse des faits et en leur donnant cette précision de détails qui caractérise ses descriptions. Ses recherches de botanique et d'entomologie sur le terrain lui ont aussi développé le sentiment des beautés naturelles et on leur doit plusieurs de ses plus charmantes nouvelles.

J'ai parlé plus haut de l'antipathie de Rütimeyer pour Haeckel. On a fait à l'illustre évolutionniste des objections et reproches graves, que l'on trouvera exposés dans une brochure dont la traduction française vient de paraître : **la Probité scientifique de Haeckel**. Si je la cite ici, c'est qu'elle est due à la plume d'un savant connu, E. Wasmann. Cet excellent observateur des mœurs des Fourmis est très estimé en France; il a voulu jeter sur Haeckel, dont on connaît l'anticléricalisme fougueux, un discrédit, mais ces sortes de polémiques sont peu goûtées dans notre pays.

Memento. — J'ai reçu deux autres livres de polémiques : *le Naturalisme devant la science*, par Antonin Eymieu (Perrin, 3. 50), et *le Secret de l'Univers devant la science officielle*, par L. Hureau (J. Rousset, 3 fr. 50). Dans l'un et l'autre, il est question de religion et de science, mais le premier est dédié à l'évêque de Marseille, le second à la mémoire de Clémence Royer. Ceci suffit pour indiquer les tendances des auteurs.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

G. Bapst : *Le maréchal Canrobert*, t. IV et V, in-8, Plon. — R. Ullrich : *L'Armée Russe au feu pendant la guerre de 1904-05*, trad. de l'allemand par R. Marsollet, in-8, Chapelot. — Ed. Lepelletier : *Histoire de la Commune de 1871*, t. I, Mercure de France. — Memento.

La personnalité du Maréchal Canrobert ne m'a jamais passionné beaucoup. Aussi ai-je laissé passer sans y faire allusion les trois pre-

miers volumes du grand ouvrage que M. G. Bapst consacre à retracer, presque jour par jour, l'existence du Maréchal. Mais, avec les tomes IV et V, on entre dans le vif d'une histoire, dont il ne faut jamais se lasser de ressasser les éclatantes leçons : la guerre de 1870. M. G. Bapst a pu interroger les acteurs et témoins encore vivants des événements qui se passèrent à l'Armée du Rhin. Tous se sont prêtés de bonne grâce, sauf un, dit-il, à revivre pour lui ces heures fâcheuses de leur carrière. D'autre part, en utilisant les télégrammes et les carnets des officiers d'état-major, morts ou vivants, il a réussi souvent à éclairer d'une vive lumière des points restés obscurs. Son récit, ou plutôt sa patiente reconstitution de la bataille de Rezonville, qui remplit le tome V, restera la narration la plus pittoresque et la plus vivante que l'on possède de cette journée. Voyons quelques-uns des protagonistes.

Le maréchal Canrobert était un brave homme ; c'est entendu. Malgré son allure théâtrale, il possédait de brillantes qualités ; il eût fait un brillant colonel. Sa destinée le fit monter au maréchalat, dont il accepta les honneurs, en toute circonstance, sans consentir à en porter les responsabilités aux heures graves. Admettons que ce fut par modestie. A la déclaration de guerre, le maréchal avait dépassé la soixantaine. Fut-il secondé par des officiers plus vigoureux ? Le général Tixier, commandant sa première division d'infanterie, avait soixante et un ans. Les maladies et les infirmités lui étaient venues. Il en perdait « par moment tout sommeil ». Le général Bisson, « type de sous-officier à trois brisques, sans éducation, sorti des rangs, sorte de paysan madré, très adroit, très fin et d'une réelle valeur militaire », commandait la 2e division. Son chef d'Etat-major, le colonel Dolin du Fresnel, était un « officier âgé et usé qu'on ne vit presque pas ». Le général Lafont de Villiers, commandant la troisième division, possédait un « embonpoint considérable qu'il cherchait à cacher en se sanglant dans un corset ». Il était atteint d'une « anémie cérébrale dont il mourut peu après la guerre, et qui lui enlevait toute mémoire et même par moment l'activité intellectuelle ». Tels étaient quelques-uns des glorieux invalides auxquels fut confiée la destinée de nos armes. M. G. Bapst est familier avec chacun de ces héros ; et rien n'est amusant et triste à la fois comme de parcourir avec lui cette galerie de vieux guerriers hauts en couleur et forts-en-gueule, mais ne possédant plus qu'une cervelle d'enfant. Aucun d'eux n'échappe à la verdeur de son jugement. Le général de Ladmirault, qui avait le plus bénéficié jusqu'ici de la bienveillance générale, sort à son tour de la légende. Le voici, au physique : « Il avait alors soixante-deux ans, mais sa démarche alourdie lui faisait paraître beaucoup plus... Une glorieuse blessure reçue à Solférino, une balle dans le ventre, qu'on n'avait

pas pu extraire, le rendait peu ingambe, l'empêchait à cheval de supporter un trot prolongé... » N'insistons pas; ce serait cruel. Une leçon lumineuse se dégage pour nous de cette revue des vétérans de Crimée et d'Italie. Si le passé de l'homme le recommande pour ce qu'on pourrait appeler des récompenses assises, il ne doit jamais justifier, à lui seul, le maintien dans le commandement actif. Celui-ci ne peut pas être la récompense de services passés.

La lecture de ces deux tomes intéresse même les plus profanes dans les questions militaires. Il n'est pas d'histoire plus vivante des passions de l'homme, jeté en pleine lutte, malgré le ralentissement de l'âge, le désir du repos, la soif des honneurs savourés en toute paix. Enfin, certains chapitres du tome IV apportent des éclaircissements nouveaux sur la période de préparation militaire qui précéda la guerre. M. G. Bapst s'efforce de rendre plus de justice à l'Empereur. Par contre, le tableau qu'il donne de sa déchéance physique et morale, à Metz, déchéance qui suffit à elle seule à paralyser l'armée, est propre à dégoûter à jamais tout Français de toute forme du pouvoir personnel.

§

Richard Ullrich, ancien officier de l'armée allemande, invité en cette qualité par le général Orlof, commandant la 3e D. d'infanterie, à suivre les opérations pendant la campagne de Mandchourie, a publié, dans son pays natal, ses impressions sur l'armée russe. Disons de suite qu'elles manquent d'indulgence, voire de charité. « Chez nous, dans l'armée russe, tout est pourri ! » lui disait le Col. Ignatiew de l'Etat-major de la IIIe armée, chevauchant avec lui sur la route mandarine devant le spectacle de l'armée en déroute, mourant de faim mais gorgée d'eau-de-vie. Et Ullrich de renchérir; il ajoute au moment où il écrit: « Tout y est aussi pourri qu'en 1905 ; l'armée russe critique d'une manière fanfaronne, exactement comme autrefois, sa voisine prête à la guerre. » Ces souvenirs et impressions, rédigés avec l'esprit rigoriste d'un pasteur luthérien et la pointe de pédantisme qui est le bien propre de tout bel esprit allemand, ont trouvé un succès très vif de l'autre côté du Rhin. Aussi l'attention de M. Marsollet, qui m'est inconnu, mais que je sais être un traducteur infatigable, a-t-elle été attirée par ce virulent pamphlet et nous en donne-t-il une traduction, sous le titre de **l'Armée Russe au feu pendant la guerre de 1904-05**. Si M. Marsollet a voulu travailler à ébranler la confiance que les plus ignorants d'entre nous peuvent avoir dans l'armée russe, il y a brillamment réussi. S'il a voulu nous donner cette fois un échantillon plus important de la langue indéfinissable dont il fait usage dans ses traductions, il y a réussi d'une manière plus brillante encore. M. Marsollet écrirait-il,

sans vergogne, ses innombrables traductions sous la dictée d'une bonne Allemande, gouvernante de ses enfants? Nul n'a le droit de supplicier ainsi sa langue maternelle.

Malgré tout, les souvenirs et impressions de Richard Ullrich sont précieux pour les techniciens. La qualité de l'observation est de premier ordre; les faits, pris sur le vif avec une impitoyable rigueur, prennent un relief saisissant. Il n'est peut-être pas de critique plus nette, plus claire, plus vigoureuse, en un mot, plus positive, que cette narration mordante, cruelle parfois, des erreurs et des infortunes d'une armée, où l'ignorance, l'égoïsme brutal, l'alcoolisme, la couardise semblent avoir été, d'après R. Ullrich, les vertus militaires les plus répandues, au moins parmi les hauts grades.

§

J'ai à cœur de signaler à mes lecteurs **l'Histoire de la Commune de 1871**, dont M. Ed. Lepelletier vient de donner le premier volume. Il ne m'appartient pas d'en parler ici autrement que pour y étudier le rôle que l'armée a joué à l'origine du mouvement communaliste, dans la journée du 18 mars 1871, et plus tard dans la répression de l'insurrection. Cette étude n'est pas inutile au moment où un critique militaire, le capitaine d'Arbeux, affirme dans un livre, dont j'espère avoir l'occasion de parler dans un prochain article :

> L'emploi continu de l'armée dans les conflits sociaux a ancré dans les esprits cette idée que l'officier est le plus ferme soutien de la société bourgeoise en même temps que l'ennemi du peuple, cependant que la question sociale travaille la hiérarchie militaire et que de nombreux officiers évoluent vers les partis extrêmes. Toute une dislocation se prépare de notre édifice militaire. Si les mesures convenables ne sont pas prises à temps, l'effondrement sera consommé un soir de défaite, dans une guerre européenne, ou après des troubles, par la révolution.

Cette inquiétude de l'état d'esprit de nos officiers n'est pas chose négligeable. Demain, l'armée peut avoir à tenir un rôle important dans les conflits sociaux qui se préparent. La leçon d'hier doit être de quelque profit pour l'avenir. Au 18 mars, que relève-t-on chez les chefs de l'armée? Le mépris et la méconnaissance de la puissance des mouvements populaires ; une inutile bravade, mal appuyée, insuffisamment préparée, pitoyablement conduite, contre une population dans un état de nervosisme extrême. Provocation stupide, irréfléchie suivie presque immédiatement d'un recul sur toute la ligne, sans qu'aucune mesure ait été prévue pour recueillir sur les points importants les troupes débandées ou démoralisées. Si M. Thiers et les généraux qui l'ont secondé n'ont pas réussi ce jour-là à livrer Paris aux désordres d'une insurrection triomphante, c'est que, comme l'écrit

M. Ed. Lepelletier, celle-ci était inexistante, nullement organisée. Il n'y avait alors, dans la population parisienne, que des ferments de guerre civile. Il appartenait au parti de l'ordre de la déchaîner.

Quant à la répression, c'est la page la plus triste de l'histoire de notre armée. Il faut avoir le courage de le dire. Chauffée à blanc par l'Assemblée nationale, on réussit à lui donner la conviction que sa victoire sur l'insurrection parisienne lui referait une sorte de virginité et qu'elle rachèterait ainsi, aux yeux du pays, les hontes et les défaillances des capitulations devant l'ennemi. Beaucoup d'ailleurs le pensent encore aujourd'hui.

Pitoyable erreur ! L'armée actuelle a souffert, plus qu'elle ne le croit de l'indignation ou de la haine soulevée dans toutes les classes de la population par les « atrocités commises froidement et avec discipline par les vainqueurs ». Sans doute, il y eut des actes de clémence, des mouvements de pitié profonde, qui honorent un grand nombre d'officiers. Mais les actes de répression brutaux, irréfléchis, et je dirai : inutiles, sont vraiment trop nombreux. En voici un exemple typique. Je le cueille parmi les souvenirs de M. Ch. de Varigny, publiés récemment dans la *Revue hebdomadaire*. La source où je le puise n'est pas suspecte, je pense :

En face du Palais de Justice, un colonel avec un bataillon attend des ordres pour marcher. Quelques groupes silencieux regardent de loin les travaux des pompiers. Deux individus sont près de moi. L'un d'eux me dit qu'il a fait la chaîne une partie de la nuit, qu'il appartient à un corps des pompiers des environs de Paris ; plusieurs de ses camarades ont été blessés dans la nuit. Nous nous éloignons ensemble. Il se retourne, et, s'adressant au colonel qui était à quelques pas de nous, il lui demande si la Sainte-Chapelle est hors de danger. Le Colonel s'avance, le regarde, et d'un geste brusque entr'ouvre son paletot :

— D'où vous vient ce sang? dit-il, en montrant quelques taches de sang à la chemise ?

— D'un pompier blessé que j'ai aidé à transporter, répond mon inconnu.

— Six hommes ! crie le colonel, et qu'on me fusille cette canaille-là.

Six hommes se détachent des rangs et le saisissent. Le malheureux se débat.

— Colonel, vous vous trompez, voilà mes papiers. Lisez-les pour l'amour de Dieu ! voici mes camarades, là, ils vous diront qui je suis. Deux pas et vous reconnaîtrez votre erreur. Et d'une main suppliante, il tend ses papiers.

— Faites ! reprend le colonel aux soldats.

— On accule ce malheureux contre le mur. Ses jambes tremblent ; des mots entrecoupés :

— Mon Dieu, je suis innocent... voici la preuve....

Six fusils s'abaissent ; il tourne le dos, son corps se voûte, sa tête se penche ; il veut, espoir insensé, éviter la douleur, les muscles se gonflent et se tendent pour repousser le plomb meurtrier.

— Feu !

Il chancelle, tombe à genoux, se relève, fait un pas.

— Mon Dieu ! ma femme... Innocent...

Un coup dans la tête le renverse. Un cri, les bras s'allongent en se roidissant. La rue compte un cadavre de plus.

Dieu juste, Dieu bon, un homme, innocent peut-être, désarmé à coup sûr, tombe ainsi, lui, Français, sous des balles françaises ! Une minute d'examen eût prouvé qu'il n'était pas coupable, et cette minute ne lui a pas été donnée. Pauvre France ! que de haines semées pour l'avenir !

Oui que de haines semées stupidement ! Et la semence a germé. L'armée, depuis quarante ans, a vécu enveloppée dans une atmosphère de défiance, de suspicion, de défaveur marquée. Il faut enfin sortir de ce cauchemar. C'est pourquoi je voudrais que l'ouvrage de M. Ed. Lepelletier, malgré sa sympathie avouée pour la cause communaliste, fût lu, à tous les degrés de la hiérarchie militaire, avec un esprit de compréhension élevée, avec le désir d'y chercher des enseignements, une inoubliable leçon de choses.

Memento. — Reçu : colonel Reboul, *la Campagne de 1813*, t. I (Chapelot), ouvrage important, dont je compte parler lorsque la publication en sera plus avancée ; lieutenant-colonel Dulac, *les Levées départementales dans l'Allier sous la Révolution*, t. I (Plon), étude de detail, qui fait partie du cycle d'ouvrages sur les Volontaires de la Révolution, dus à l'initiative de M. Deprez, archiviste du Pas-de-Calais (1) ; une curieuse monographie de M. H. Malo sur la guerre de course : *le Chevalier Briansiaux de Malleville, armateur en course* (Lille ; A. Chuquet, *Lettres de 1815* in-8 ; *Lettres de 1812*, in-8 (Champion) qui réunissent en un format commode des pièces d'une valeur inestimable, dont quelques-unes inédites ; Gigon, s. intend. militaire, *la Troisième guerre de Religion. Jarnac-Moncontour*, étude consciencieuse sur les armées du XVIe siècle ; lieutenant-colonel Hardy, *le Musée de l'armée* (section des armes et armures), Berger-Levrault ; *Revue Napoléonienne* : Quelques grandes Dames de l'Empire ; l'émigré Anstett pendant la campagne de Russie ; *Revue d'Histoire* : Des marches dans les armées de Napoléon. — La bataille d'Isly. Ouvrages militaires de Moltke (Chapelot) ; *Revue militaire des armées étrangères* (Chapelot) : L'armée austro-hongroise à la veille du service de deux ans. — Les manœuvres impériales japonaises en 1910 ; *Journal des sciences militaires* (Chapelot) : G. Bonnal, les Grandes marches d'armée. — Colonel Gory, Autorité, subordination et moyens de discipline, etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

L'Indépendance : quelques annotations de Proudhon relevées, en marge de sa Bible, par M. Daniel Halévy. — *Le Feu* : un portrait de M. Mayol, chanteur, par

(1) Cf. dans le *Mercure de France* nos chroniques des 1-x-1908 et 1-III-1911.

M. Emile Sicard. — *La Revue du Temps Présent :* un poème de Mme G. Nérel. — *La Revue :* un code extra-légal au xve siècle. — Memento.

« La Bible d'abord, Adam Smith ensuite et enfin Hégel, » P.-J. Proudhon les appelait ses vrais amis, les définissant : « ceux qui ont fait naître en moi des idées fécondes ». Aussi l'article que M. Daniel Halévy intitule « Biblia Proudhoniana », et que publie **L'Indépendance** (1er juillet), est-il de nature à intéresser les disciples posthumes du grand sociologue. Le fonds de cet article est constitué des annotations mises par le révolutionnaire en marge de la Vulgate sortie des presses des frères Gauthier en 1837, à une époque où Proudhon était l'associé de ces imprimeurs.

Au début du livre des *Nombres*, le commentateur écrit :

... C'est dans ce livre qu'on observe surtout l'habitude des anciens de légiférer au fur et à mesure du besoin, et suivant l'occasion.

Toujours un fait sert de prologue à une loi : le peuple n'eût pas compris une codification abstraite, des principes généraux. Il lui fallait l'exemple, c'est-à-dire une sorte d'incarnation de la loi. Point d'*a priori* spéculatif ; l'*a priori*, c'est la circonstance, le fait.

Une loi n'était donc connue que comme une réalité vivante, quotidienne, quelque chose qui se passait et se répétait tous les jours ; qui s'exprimait par conséquent de la manière la plus concrète, la plus particularisée. C'était un ordre de faire ou de ne pas faire *telle chose*, que le peuple touchait et voyait.

Aussi l'œuvre législative, pour un hébreu, était-elle tout autre que pour un Romain, et à plus forte raison un Français. Chez nous, la spéculation et l'utopie peuvent s'exercer à l'aise ; fabriquer en deux ans des milliers de lois, rendre des myriades de décrets : cela ne nous coûte presque pas de parler et dicter.

Alors, légiférer, c'était agir ; c'était déterminer, non un principe, une idée, ce qui eût paru inintelligible et arbitraire, mais un acte ; un législateur qui eût opéré en dehors du fait de chaque jour, eût été comme le général qui fait la guerre avec des bonshommes sur une carte.

Plus loin, relativement au droit de vengeance exposé au chapitre XXXV du même livre, Proudhon note :

Elle prouve, cette institution énergique, tout à la fois la primitivité de la loi mosaïque, son état d'enfance et de barbarie ; et la juste notion que le législateur avait du droit. Il faut avoir vécu au xixe siècle pour savoir tout ce qu'il y a d'hypocrite, de lâche et d'inique, dans ces institutions judiciaires, soi-disant protectrices, et qui ne sont plus que la garantie d'impunité du riche contre le pauvre.

Une nation où la *Vendetta* est exercée régulièrement n'a rien à craindre de la tyrannie ; elle n'a même pas à redouter la corruption. Je ne veux que cette seule institution pour démontrer la puissance de vitalité de la nation hébraïque jusque vers le temps des derniers rois ; alors que les princes et les pontifes conspirent la castration du peuple, effectuée plus tard sous le gouvernement des prêtres, Asmonéens et autres...

L'exercice de la *Vendetta* donne la clé d'une bonne partie de la révolution hébraïque. Elle peut servir de critère de l'état moral d'un pays. C'est pour cela que la plèbe française, allemande et anglaise est au dernier échelon de l'existence, tandis que les Italiens, les Espagnols, les Grecs, les Slaves sont pleins de force et de vie. Autre chose est la force de l'Etat, dans une nation, et autre la force de la nation résultant des particuliers.

Entre Samuel, prêtre, et Saül, roi, Proudhon ne balance pas : il déteste le prêtre, il accepte le roi. Il juge ironiquement les progrès de David sur le trône :

David heureux à la guerre, et agréable au peuple. (XVIII. 5.)
David loué par les femmes. (XVIII. 7.)
David par sa prudence triomphe de la folie du roi. (XVIII. 10.)
David colonel. (XVIII. 13.)
David modeste. (XVIII. 18)
David abandonne le vieux roi, le trahit après l'avoir servi, sert les Philistins et les trahit ensuite. Ce jeune homme ira loin ! Saül meurt : David lui succède.
David porte le deuil de Saül, et fait périr son meurtrier ! Politique royale. Napoléon aussi portait le deuil de Louis XVI, et disait de lui : *Mon pauvre oncle;* comme David disait de Saül et de Jonathan : *Mon pauvre beau-père, mon pauvre ami.*
Il y avait pourtant une façon plus simple, plus magnanime, plus royale de montrer ses bons sentiments : c'était de rendre la couronne au légitime héritier, et de s'en faire le tuteur, le conseiller, le bouclier et l'epée !...

Les prophètes juifs ne trouvent pas grâce devant Proudhon :

... Plus j'examine les prophètes hébreux, moins je suis disposé à leur accorder la hauteur de pensée et l'étendue de lumière qu'on leur attribue généralement. C'étaient des hommes pleins de zèle, si l'on veut, et d'enthousiasme ; mais qui, parlant toujours de Jéhovah, du Dieu jaloux, de l'idolâtrie, ne surent en réalité jamais découvrir la véritable cause du mal et ne remédièrent à rien.
Les prophètes annoncèrent la ruine de leur nation, et en cela ne se trompèrent pas : mais ils n'en connurent jamais la cause profonde, sociale, économique ; ils accélèrent même cette ruine par leurs clameurs et leur fatras, dont tout l'effet était d'endurcir et d'opiniâtrer les hommes.

A propos du « Cantique de Moïse » (*Deutéronome*, XXXII), le critique remarque ceci où M. Daniel Halévy voit « une appréciation intime de tous les cantiques, — et où Proudhon nous paraît prophétiser, bel et bien :

Ce morceau fut écrit par les ordres du grand-prêtre Helquiah, peut-être par Jérémie lui-même ; et répandit la consternation dans tout le royaume de Juda.
Abscondam faciem meam ab eis... Dieu, abandonné, se retire à son tour : c'est-à-dire, la loi nationale, la loi constitutive du peuple juif, outragée par une imitation impure, se venge par la dissolution, la dégénératio

et la dénationalisation. Tout le cantique repose sur cette idée. Cet admirable morceau, trop peu étudié, à cause des préoccupations théologiques qui environnent toute la Bible, est une leçon à l'adresse de tous les Gouvernants. La première loi sociale, c'est la personnalité, l'individualité collective, manifestée par des coutumes et des institutions propres.

Cependant, il est manifeste que, par le progrès de la civilisation, les nations les plus avancées se rapprochent de plus en plus les unes des autres, et s'assimilent les arriérées, effaçant en même temps les distinctions religieuses et constitutionnelles. Là est une des contradictions les plus éclatantes de l'Humanité. Au reste, la personnalité nationale, marquée d'abord par le culte, le sera plus tard par le gouvernement, et à la fin par le *Travail*. Là est un nouveau progrès : Religion, Politique, Industrie : et toujours Dieu et l'immortalité à la fin.

Mais ne perdons pas de vue l'esprit du *Deutéronome :* Toute nation qui se moule sur ses voisines, qui emprunte leurs Dieux, leurs mœurs, leurs lois, leurs produits, est une nation qui se dégrade, qui déchoit, qui abdique sa dignité. Elle cesse d'être une nation : elle ajoute des citoyens aux autres. Vienne alors la guerre : il n'y a plus de raison pour qu'elle continue à vivre; il faut qu'elle soit conquise. Voilà ce que signifie le cantique de Jérémie, sous les figures orientales et les images des fléaux matériels.

§

Le Feu (juillet), qui paraît dans un format plus portatif, insère de jolis croquetons littéraires de M. Emile Sicard, assemblés sous ce titre qu'ils dépassent : « Films ». Ils vont du portrait à la charge. Selon le modèle qui les inspire, ils ont de la méchanceté ou un recueillement presque dévot. La recherche du trait est parfois trop évidente pour qu'il porte au gré de l'auteur; mais, plus souvent, la touche est juste. S'il est facile aujourd'hui de railler Mme Marguerite Audoux, M. de Max ou M. Jaurès, ou d'être lyrique pour parler de Mme de Noailles, du moins M. Sicard réalise-t-il une représentation très exacte de M. Mayol, le chanteur de café-concert :

Il s'avance, il salue, il déboutonne un gant et se met à chanter avec sa voix, avec ses yeux, avec ses mains. Il chante tout entier.

Suit une minutieuse évocation du costume de M. Mayol. Puis, M. Sicard le montre en scène :

Mayol caricature la femme, il est le Sainte-Beuve de la critique des muses de la rue, de l'alcôve, de l'atelier et du salon. Il sait la pudeur de l'ingénue, l'effronterie de la modiste et l'habitude de la courtisane. En chantant, il donne le détail de la mise en scène de l'amour; il minaude l'art d'être innocente, la façon de se laisser prendre ou de conquérir, la manière de lever les bras en laissant s'effondrer une robe et de dégager les pieds d'un entassement de mousseline et de soie. Il a le geste exact que l'on fait devant la glace pour retirer un chapeau sans déranger sa coiffure et le mouvement résolu du corps qui se met au lit. Il sait baisser les yeux, envoyer

des baisers, faire le chat dans un creux d'épaule, serrer les jambes, pleurer, sourire, pousser des cris, s'extasier.

Quand il glisse ses doigts sur le vide, Mayol semble chatouiller une épiderme. Les doigts de Mayol sont le clavier des notes de ses sentiments. Il remue l'auriculaire comme on donne un son aigu et le pouce comme on presse la forte pédale.

Les dames, aux fauteuils, rougissent et disent à leur voisin : « Vous avez compris ? »

On ne saurait mieux rendre, en moins de mots, la physionomie de ce chanteur populaire, aujourd'hui, à l'égal de Paulus, autrefois.

§

Mme Jeanne Nérel donne, dans la **Revue du Temps présent** (2 juillet), ce poème délicat :

LA PETITE ÉGLISE

L'église est sobre, avec, au bout,
Le maître-autel doré, qu'un cierge
Eclaire. L'on y voit, debout
Et qui sourit, la Sainte Vierge.
Un ruban de moire lui sert
De ceinture, et sa robe blanche
Se mêle au criard manteau vert
Du Jésus assis sur sa manche.
Des vases bleus sont tout remplis
De fleurs à l'odeur de vanille,
La nappe d'autel fait des plis,
La veilleuse rouge vacille...
Dans l'ombre on voit l'étroit dos noir
De quelque vieille prosternée,
On entend l'angelus du soir,
Aussi, l'on entend égrenée
La dizaine aux *Ave* de buis
Cliquetant avec des médailles,
Et ce sont de tout petits bruits...
Sur les vitraux peints, les batailles
De saint Louis, des Sarrazins ;
La chaire de bois est ornée
D'épis sculptés et de raisins...
Quand sa prière est terminée,
Une vieille femme, en tremblant,
Fait sa génuflexion lente
Et part, petit pas trottinant,
On entend la porte battante...
Elle a trempé d'un geste vif
Ses doigts jaunes dans l'eau bénite
Et s'en va dans le soir furtif...
Une chauve-souris palpite

Dans les arceaux du cloître gris.
La vieille à la longue mémoire
Songe aux morts bercés par les cris
Des grillons, et son ombre noire
Va disant encore un *Ave*,
Une goutte d'eau dans la ride
Du front. J'entends sur le pavé
Son pas lent dans le cloître vide...

§

M. Maurice Lauzel tâche à résoudre cette question : « Qu'est-ce que la Camorra ? » dans un fort curieux travail que publie **La Revue** (1er juillet).

Nous lui empruntons les articles ci-dessous du code de la Guardana, société espagnole fondée en 1417, dont la législation est datée de 1420, inspiratrice « infiniment probable » de l'association actuelle italienne :

Article premier. — Tout homme honorable qui possède œil aigu, ouïe fine, jambe fine et pas de langue, peut devenir membre de la Guardana. Peuvent aussi le devenir les personnes respectables d'un certain âge qui désirent servir l'association, soit en lui faisant connaître les opérations à faire, soit en lui procurant les moyens de les exécuter. (Ce dernier trait s'applique exactement aux basistes napolitains.)

Art. 3. — Les membres de la congrégation seront divisés en *chivatos* (ce sont les « garçons honorables » de Naples), *postulanti* (ce sont les *picciatti'e sgarro*), *guapos* (camorristes en pied) et *fuellos* (les « poteaux »). Les matrones comprendront les *coberteras* ou receleuses, et les *sirenas*, ces dernières doivent être vives, fidèles et provocantes.

Art. 4. — Les *chivatos*, jusqu'au moment où ils auront appris à travailler, ne pourront rien entreprendre tout seuls et ne pourront se servir du couteau que pour leur défense personnelle... Ils recevront 136 maravédis par jour (environ un franc).

Art. 5. — Les *postulanti* vivent de leurs griffes; ils seront employés à voler, opérant d'une manière agile et pour le compte de l'Ordre. Sur chaque vol ils recevront le tiers du produit, moins ce qui aura été prélevé pour les âmes du purgatoire (!). Des deux tiers restants, un sera versé dans la caisse sociale pour les frais de justice et pour faire célébrer des messes en faveur des sociétaires défunts. Le dernier tiers sera mis à la disposition du grand maître de l'Ordre, obligé de vivre à la Cour pour veiller au bien et à la propriété de tous. (Est-ce assez joli !)

Art. 6. — Les *guapos* exécuteront les coups de poignard, les assassinats, les détroussements à main armée et les noyades...

Art. 7. — Les receleuses recevront 18 o/o sur toutes les sommes qu'elles auront procurées, et les sirènes auront 6 maravédis par peseta reversée par les *guapos* dans la caisse de la compagnie.

Les dons faits par les nobles, les moines et les autres membres du clergé seront leur bénéfice exclusif.

Art. 8. — Les *capatazos* ou chefs de province seront nommés parmi les *guapos* qui auront au moins six années de service et auront bien mérité de la compagnie.

Tous les frères doivent mourir martyrs plutôt que de dénoncer leurs frères, sous peine de dégradation et de persécution de la part de l'ordre.

§

Memento. — *La Revue de Paris* (1er juillet) : E. Fromentin : « Les Peintres hollandais ». M. W. H. Schefield : « Le « Gentleman » dans Shakespeare ».

La Nouvelle Revue (1er juillet) : « L'évolution de la Chine », par M. F. Farjenel.

Les Marches de l'Est (15 juin) : « Les marches slaves de l'Allemagne », par M. Louis Léger. — M. Dumont-Wilden : « Retour d'Alsace-Lorraine : une journée chez Maurice Barrès. »

L'Ile sonnante (juillet) : M. Marc Stéphane : « Le désastre de Cavalier à la tour de Belot. » — M. Emile Zavie : « Un de ces soirs. » — M. R. Frère : « Aspects et mouvements. »

Revue bleue (1er juillet) : M. Joseph Bédier : « L'Institut français des Etats-Unis. » — M. H. Labroue : « L'Impérialisme japonais. »

Le Printemps des lettres (juillet-août) : M. A. Salmon : fragments importants d'une fort amusante revue littéraire jouée dans le monde. — M. Jean Bouchor : un très bel article sur le talent de Mme de Noailles.

Le Spectateur (juillet) : « Etudes et méditations linguistiques », par M. Aug. Callet.

La Revue critique (25 juin) : « Hugues Rebell nationaliste et classique », par M. Henri Lagrange.

Le Correspondant (25 juin) : « Jérusalem », notes de voyage de M. de Vogüé. — « L'étranglement des humanités », par M. G. Fonsegrive.

La Grande Revue (25 juin) : M. G. Cohen : « Le Vrai mystère de Saint-Sébastien. » — « Opium, fumée d'opium et morphine », savant article de M. Louis Laloy.

La Revue hebdomadaire (1er juillet) : M. G. Bonnier : « Pour et contre le darwinisme ». Poèmes de Mme A. de Brimont.

Revue indépendante (no 1er juin) : « Le Dauphin », ballade de M. Paul Fort. — « La littérature », par M. Alexandre Mercereau.

La Phalange (20 juin) : M. Paul Adam : « Le Traceur de cercles. »

La Nouvelle revue française (juillet) : M. H. Ghéon : « M. d'Annunzio et l'Art. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'Amérique et Saint-Dié (*le Temps*, 14 juillet). — Théophile Gautier (*la Dépêche*, 11 juillet). — Rastaquouère (*l'Intermédiaire*, 30 juin). — La maison de Stendhal (*le Temps*, 18 juillet.

M. Abel Ferry, député des Vosges, raconte très joliment, dans **le Temps**, comment le nouveau continent reçut le nom d'Amérique. C'est une curieuse histoire. L'Amérique, nous dit-il, fut découverte

à Saint-Dié, en 1507, par quelques savants et imprimeurs. On lisait dans la *Cosmographiæ introductio*, sortie, le 25 avril de cette année-là, des presses de Saint-Dié : « Il y a une quatrième partie du monde qu'Amerigo Vespucci a découverte et que pour cette raison nous pourrions dénommer America. » C'est la première fois que ce nom a été épelé par un typographe.

Longtemps on a cru qu'Amerigo Vespucci avait dérobé à Christophe Colomb la gloire de donner son nom au Nouveau-Monde ; or il semble qu'Amerigo Vespucci mourut ignorant que son nom eût été donné à l'Amérique.

Les savants et protes de Saint-Dié sont seuls responsables de cette substitution. Ils ignoraient les voyages de Christophe Colomb, peu connus même en Espagne ; mais l'attention du monde savant était vivement sollicitée par les découvertes récentes du roi de Portugal. Le capitaine de l'une de ses caravelles, Amerigo Vespucci, avait adressé le récit de ses voyages au duc de Lorraine, René II, le vainqueur, à Nancy, de Charles le Téméraire. René II, protecteur des lettres, des arts et des sciences, communiqua les lettres reçues aux savants du Gymnase de Saint-Dié. Ceux-ci, sous la protection du prince, publiaient alors l'œuvre de Ptolémée, avec cartes à l'appui. Ils la firent précéder d'une *Introductio cosmographiæ,* où ils apprirent au monde étonné l'existence d'une nouvelle terre. Ils crurent de bonne foi qu'Amerigo Vespucci en avait été le premier explorateur ; ils ignoraient qu'il n'avait fait que suivre la trace de Christophe Colomb, et ingénûment ils écrivirent : « Nous ne voyons pas pourquoi on ne donnerait pas à ces « terres le nom de l'homme de génie Amérigo, qui les a découvertes. L'Eu« rope et l'Asie ont bien pris des noms de femmes : *Europa et Asia a mu« lieribus saa sortita sint nomina.* »

Ce Gymnase comprenait toute une équipe de savants. C'était, perdu au milieu des montagnes pleines de coupeurs de routes, de bêtes sauvages, d'aurochs, une pléiade laborieuse, une minuscule université ; elle s'était groupée autour de la première imprimerie de Lorraine. Le fondateur en était un chanoine originaire de Neufchâteau, conseiller écouté de René II, nommé Vautrin de Lud. Il était assisté de Nicolas de Lud, qui portait le titre de maître général des mines de Lorraine. Autour d'eux c'étaient Ringmann, poète et géographe, qui ajoutait volontiers à son nom l'épithète de « Vogesina » ; Waldseemüller, dessinateur, cartographe de talent, qui remplissait les fonctions de *castigator,* ou de prote ; Jean Bazin, renommé pour l'élégance de son style.

Mais quel est parmi eux l'auteur responsable de l'injustice historique qui vola la gloire de Colomb et en fit une auréole à Amerigo Vespucci ?

Nul ne sait. L'énigme a tenté des érudits nombreux. Les uns ont cru reconnaître dans l'*Introductio cosmographiæ* une certaine vivacité de style, une pensée propre à Ringmann.

Il en est qui se sont fait les tenants de Waldseemüller. Mais d'autres ont accusé Ringmann et Waldseemüller d'avoir abusé de leurs fonctions de protes pour signer indûment l'ouvrage de leur nom.

On les a, au tribunal de l'Histoire, accusés de vol de propriété littéraire. On rapporte que l'imprimeur Vautrin de Lud les aurait chassés l'un et

l'autre. Et, de fait, il est certaines éditions où leurs noms ne figurent plus. La Société d'histoire locale a résolu élégamment le problème en mettant leurs noms à tous sur une plaque commémorative et en y joignant celui du duc René II. C'est dire que personne ne sait quel fut le parrain du Nouveau-Monde. Le nom d'Amérique se généralisa ; il fut accepté par l'opinion en Allemagne, en Italie, en France, au Portugal : appliqué d'abord à la grande terre du Sud qui barrait toutes les relations avec les Indes, il s'étendit au continent tout entier lorsqu'on se fut assuré que les terres du Nord étaient reliées sans interruption à celles du Sud.

De nos jours, il s'est formé à New-York une association, « the Saint-Dié Society », qui s'est donné pour tâche de faire du 2[?] avril, date de la publication de l'*Introductio cosmographiæ*, une jour de fête nationale. Elle publie un journal qui porte le nom de *Saint-Dié*.

§

M. Octave Uzanne n'oublie pas Théophile Gautier. Il saisit l'occasion de son centenaire pour le louer dans **la Dépêche**. Mais je veux protester contre l'appellation qu'il lui donne de poète « pyrénéen ». Gautier ne naquit à Tarbes que par hasard, par le séjour qu'y fit son père, fonctionnaire. Il n'a rien à faire avec Tarbes, qu'il quitta âgé de trois ans et où il ne revint qu'une fois, toujours par hasard. Toute sa famille était originaire du Comtat Venaissin et si son effigie devait s'élever quelque part, c'est en Avignon. Ce n'est pas un poète pyrénéen, mais un poète comtadin. D'ailleurs il vécut toute sa vie à Paris, où les siens s'établirent en quittant Tarbes. Cela n'enlève rien au jugement de M. Uzanne sur l'auteur de *Mademoiselle de Maupin* et d'*Emaux et Camées :*

Nous avons quelque peine à comprendre aujourd'hui que Théophile Gautier ait été un barde hirsute et réprouvé, un « *épouvantail à classiques* » et que son fameux gilet rouge soit devenu, à certains jours orageux du romantisme, comme un emblème de sédition et un symbole de terreur effroyable pour les timides bourgeois au menton glabre. Il fait actuellement, ce véhément poète, partie intégrale de notre patrimoine littéraire le plus purement français, tout comme Eugène Delacroix, ce révolutionnaire de la veille, demeure pour nous un incomparable maître qui se réconcilie dans nos musées avec le père Ingres, qui eut l'intransigeance de son dessin honnête et froid et l'absolutisme de sa technique sobre, méthodique et rigoureusement conforme aux traditions des vieilles écoles.

Le *Bon Théo* aurait pu dire de soi-même ce qu'il écrit d'un de ses protagonistes. « Il se trouvait dans la position de la jeune fille de Perrault, ne pouvant ouvrir la bouche sans qu'il en tombât aussitôt des pièces d'or, des diamants, des rubis et des perles. Il aurait bien voulu, de temps en temps, vomir un crapaud, une couleuvre et une souris rouge, ne fût-ce que pour varier; mais cela n'était point en son pouvoir. »

Il n'était point en son pouvoir pareillement d'écrire quoi que ce soit de médiocre, de vulgaire ou de morne. Sa plume agitait des pierreries, sa prose en charriait non moins que ses vers aux polychromies de joyaux byzantins.

Que ce soit dans *Albertus* ou dans *Fortunio*, dans *Une Nuit de Cléopâtre* ou dans *Jettatura*, dans la *Turquie* ou dans *le Petit Chien de la Marquise*, il nous apparaît toujours aussi merveilleux mosaïste, aussi magicien, aussi chatoyant, aussi chrysographe, comme on disait au temps médiéval des enlumineurs d'or sur les précieux missels. C'était un lexicomane qui avait à sa disposition la caverne d'Ali-Baba et qui savait en dépenser avec prodigalité le tréfonds pour en adorner tout ce qui était de sa façon, de son crû. « Son esprit, remarquait Baudelaire, est un miroir cosmopolite de beauté, où conséquemment le Moyen âge et la Renaissance se sont très légitimement et très magnifiquement reflétés. Il s'est de très bonne heure appliqué à fréquenter les Grecs et la beauté antique, au point de dérouter ceux de ses admirateurs qui ne possédaient pas la véritable clef de sa chambre spirituelle. Il y a, dans le style de Théophile Gautier, une justesse qui ravit, qui étonne, et qui fait songer à ces miracles produits dans le jeu par une profonde science mathématique. Je me rappelle que, très jeune, quand je goûtai pour la première fois aux œuvres de notre *Théo*, la sensation de la touche posée juste, du coup porté droit, me faisait tressaillir et que l'admiration engendrait en moi une forte convulsion nerveuse. Puis je m'accoutumai à la perfection, et m'abandonnai au mouvement de ce beau style onduleux et brillanté, comme un homme monté sur un cheval sûr qui lui permet la rêverie, ou sur un navire assez solide pour défier les temps non prévus par la boussole, et qui peut contempler à loisir les magnifiques decors sans erreur que construit la Nature dans ses heures de génie. »

L'œuvre de Théophile Gautier est considérable et tout ce qu'il nous laissa porte un cachet de perfection, de beauté d'écriture qui est pour ainsi dire permanent.

§

Voici une curieuse note de **l'Intermédiaire** sur l'origine du mot *Rastaquouère*.

D'où vient ce mot ? Dans plusieurs des volumes précédents on a discuté à ce sujet. Sarcey a prétendu que ce mot venait de deux mots espagnols (il ne les donne pas) qui signifient « traîner » et « peau » de bœuf. Un rastaquouère serait, en Amérique, un traîneur de peau de bœuf, un homme de rien. Nous en avons fait un exotique enrichi.

Quelqu'un a répondu : les mots espagnols en question sont « rastrar » « cuero » ; l'étymologie suggérée devient ainsi philosophiquement impossible.

En réalité, nous assistons là à une de ces créations fantaisistes qui donnent un si libre cours à l'imagination dans le domaine de l'étymologie.

Le mot rastaquouère est une invention d'acteur. On avait déjà noté qu'on l'avait entendu, pour la première fois, dans *le Brésilien*, dit par Brasseur.

Mais quand on se reportait au texte de la pièce, on n'y trouvait pas le mot.

Quel était ce mystère ? L'auteur du *Brésilien*, Meilhac, va nous le dévoiler dans le billet suivant, que M. Noel Charavay, auquel il appartient, veut bien nous communiquer :

« Cher ami

« Dites à M. Nicolas le Clerc que Brasseur parlant brésilien (!), dans *le Brésilien*, prononçait des syllabes qui n'avaient aucun sens. Le mot rastaquouère est fait avec les dites syllabes. Je ne sais si elles sont imprimées dans la brochure ; imprimées ou non, elles sont de Brasseur.

« A vous,

« H. M. »

Voilà qui est donc bien entendu : que les étymologistes se tiennent pour avertis. *Rastaquouère* n'a pas de racine philologique ; c'est une improvisation d'acteur.

La lettre de Meilhac ne résout pas tant que cela la question. On n'improvise pas les mots qui ont un sens dans une autre langue. L'étymologie espagnole ou portugaise reste, à mon sens, la plus probable *raspa cuero* ou *rascacouro*, râcle cuir, gratte-cuir, ne sont nullement négligeables.

§

Du **Temps**, sur la maison de Stendhal, à Grenoble :

On s'est tour à tour prononcé pour le numéro 12 et le numéro 14 actuels de la rue Jean-Jacques-Rousseau, mais sans publier d'arguments en faveur de l'une ou l'autre thèse ; la seconde, toutefois, se présentait comme plus probable.

Grâce à d'obligeants concours, M. Chabert a pu examiner les titres authentiques des six propriétaires successifs de l'immeuble, contrôler sur place les descriptions précises que comportaient les actes publics et établir ainsi que l'appartement possédé et habité par le père de l'écrivain, quand celui-ci vint au monde (23 janvier 1783), est le second étage du numéro 14 : cette conclusion s'accorde avec l'affirmation récemment produite par le professeur Paul Arbelet et la confirme de tous points.

L'appartement comprend deux corps de logis : l'un à deux façades sur la cour et la rue ; l'autre, beaucoup plus petit, ayant vue sur la cour seule et actuellement isolé de l'autre par une cloison. Une étude attentive des plans très détaillés que Stendhal nous a laissés dans son manuscrit de la *Vie d'Henri Brulard* vient apporter à cette identification une sorte d'illustration définitive.

Voici d'ailleurs sur ce sujet quelques détails complémentaires :

Le 7 ventôse an XII (27 février 1804), par acte passé en l'étude de Me André Blanc, le citoyen Chérubin Beyle vendait le second étage de sa maison de la rue des Vieux-Jésuites, étage habité par lui-même, et où son fils, le futur Stendhal, était né le 23 janvier 1783. L'acquéreur était le citoyen Joseph-François Bonnard, avoué près le tribunal d'appel de Grenoble.

L'examen d'une série d'actes publics permet de compléter ainsi qu'il suit la liste des propriétaires successifs de l'appartement en question jusqu'à nos jours :

Julien Bonnard, avocat, puis conseiller à la cour de Grenoble de 1850 à 1865, fils et héritier de J.-F. Bonnard.

Docteur J.-B.-A. Crépu, acquéreur en 1852.

Mme Zoé Ravix, légataire du docteur Crépu.

Docteur P.-Adolphe-Adrien Doyon, acquéreur en 1871.

Mme Dagallier, fille et héritière du docteur Doyon, décédé à Uriage en 1907.

La propriété actuelle de Mme Dagallier étant le second étage, à six fenêtres de façade, de la maison no 14 de la rue Jean-Jacques-Rousseau (ci-devant des Vieux-Jésuites), l'identification de cette portion d'immeuble avec celle dans laquelle naquit Stendhal se trouve par là chose faite — indépendamment de tous les renseignements et plans contenus dans le manuscrit de la *Vie d'Henri Brulard*, qui, par une autre voie, permettraient d'aboutir à la même conclusion.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Shakespeare à Saint-Cloud. — Le Théâtre national ambulant Gémier. — Théatre de plein air d'Albi : *L'An mille* drame en quatre actes et en vers de M. Maurice Magre (4 juin). — Arènes de Nimes : *Siséra*, tragédie en deux actes, en vers de M. Louis Payen (25 juin) ; *Le jeune Dieu*, tragédie en quatre actes, de A.-Ferdinand Herold (26 juin). — Au pré Catelan. — Memento.

Jamais encore nous n'avions compté autant de scènes sous le ciel, ouvertes à la tragédie. Le théâtre de plein air est entré, non seulement dans la vie, mais encore dans la mode. Il n'y a pas une municipalité qui se respecte qui ne veuille avoir son théâtre antique. Et les directeurs du boulevard prétendront toujours que le peuple n'aime ni la tragédie, ni les vers ! Mais les calicots eux-mêmes, après la friture et le café, le dimanche en galante compagnie, ne dédaignent plus une digestion bercée au rythme des alexandrins. Tous les buissons et toutes les ruines de la banlieue abritent des spectacles d'art. On y mélange agréablement l'à-propos, le drame, la comédie, l'opéra et l'opérette, Racine et Offenbach. Mais nous n'en sommes plus à nous étonner.

A Marnes-la-Coquette, Mlle Régina Badet fit d'agréables débuts en disant des vers de Musset et se prépara ainsi aux accents tragiques de Phèdre.

A Champigny-la-Bataille, les ténors, les chœurs et les danseuses d'opéra alternent avec la tragédie. Maisons-Laffitte nous promet un théâtre aménagé à la façon d'un Palace, avec un menu supérieur d'auteurs et d'acteurs !

Le Pré-Catelan rouvre ses portes, et dans un décor délicieux, avant le thé, nous offre *la Cage*, un acte de M. Champavert, et *Francesca*, trois actes de M. Delluc.

Enfin, M. Camille de Sainte-Croix a trouvé à Saint-Cloud une scène de verdure et un cadre digne de sa jeune troupe et surtout de cette œuvre admirable qui nous restitue le sens et l'âme de Shakes-

peare. Nul doute qu'il ne réussisse. Nul auteur, en effet, mieux que le maître du *Marchand de Venise* et d'*Othello* n'est fait pour le plein air. A Orange et malgré des adaptations déplorables *Hamlet* et *Jule Cœsar* sont demeurés des succès sans exemple. Les traductions et les mises en scène de M. de Sainte-Croix prendront dans une scène de plein air toute leur signification et toute leur valeur.

M. Gémier, de son côté, s'est mis en marche, à la façon de la Grande Armée, après une répétition, j'allais dire une revue, devant les Invalides. Il y a je ne sais quel air de conquête et de croisade dans son entreprise. Il part avec des pièces éprouvées dont celles de M. Emile Fabre sont parmi les plus belles de notre répertoire moderne Il emporte de tout dans ses fourgons, comme les conquérants, des drames, des comédies, du rire, des pleurs, la splendeur tragique, l'émouvante et savante ardeur de Mme Andrée Mégard, des acteurs disciplinés et toute sa maîtrise scénique qui le place au premier rang de nos artistes, qui fait de lui, Gémier, l'incomparable créateur de tant de rôles complexes où il se montra à la fois si simple, si sobre et si vrai !...

De la pièce qui inaugura le théâtre de plein air d'Albi, je n'ai vu qu'une partie du texte et une répétition. D'après les journaux, elle obtint devant six mille spectateurs un triomphe complet. **L'An Mille**, de Maurice Magre, est, plus encore que ses précédents ouvrages, un drame romantique et républicain à la manière de Maurice Lachâtre, Eugène Sue et Hugo. On y rencontre un mépris de la vérité historique qui devient très caractéristique. On y rencontre aussi un ermite et un sorcier ; antithèse hugolienne de la science et de la religion. On y rencontre des brigands, des grands feudataires qui veulent tuer le roi Robert, ce pauvre roi qui fut excommunié pour avoir épousé sa parente et qui n'eut jamais grande envie de se révolter contre l'Eglise. Comme dans le *Don Quichotte* de Le Lorrain on voit des brigands s'agenouiller devant leur victime, et comme dans *la Favorite*, une excommunication au nom du pape (!)...

On croirait lire un livret d'opéra de Meyerbeer !... et pour finir une petite rengaîne sociale.

Voilà à quel drame aboutit, après quinze ans, le poète le mieux doué peut-être d'aujourd'hui. Celui qui a été le plus pillé, le plus imité, le plus démarqué par les jeunes, celui qui a apporté des paroles nouvelles dans notre poésie, celui qui a suscité le plus d'enthousiasme. Et pourtant avec ses trouvailles, ses éclairs et ses élans trop rares, comme M. Magre reste encore au-dessus de la plupart des poètes de son âge !...

Tiens, faut-il, si de loin tu crains d'être jalouse,
que la mère exilée accompagne l'épouse?
J'y consens et toutes les deux nous partirons.
Avec des souvenirs nous nous consolerons,
et j'essuierai tes pleurs entre mes mains tremblantes.
Je filerai pour toi, je serai ta servante,
car n'ayant plus d'enfant, je n'aurai plus d'orgueil...
Ta douleur s'appuiera sur ma vieillesse en deuil,
comme sur un bâton, laid, tordu, mais solide.
Puis, nos yeux seront secs, notre cœur sera vide,
seule, je descendrai les marches du tombeau,
tu resteras, ayant ta douleur pour flambeau,
joyeuse du devoir et de sa certitude,
n'ayant pour embellir tes soirs de solitude
que les bruits de son nom apportés par le vent.
Qu'importe, n'est-ce pas, pourvu qu'il soit vivant.
. . . .
. . . .
Je serai comme l'arbre mort de la forêt.
Vous aurez pris le bois, les feuillages et l'âme
et vous vous chaufferez là-bas avec ma flamme.

La ville de Nîmes n'organise pas, tous les ans, des spectacles, mais jusqu'ici elle n'a admis dans ses Arènes rien de médiocre et dans cette enceinte unique au monde, depuis la *Sémiramis* de Péladan, nous sommes assurés de rencontrer de belles émotions d'art.

Pour accompagner une reprise de **la Victoire**, Louis Payen avait écrit deux actes en vers, sur un sujet biblique, l'aventure de la prophétesse Débora, du guerrier **Sisera** et de Jahel.

Très rapide, très sonore, très dramatique, la brève tragédie de Louis Payen vaut à la fois par la composition et le style. Le sujet est connu. Sisera ayant tué l'époux de Jahel, celle-ci se venge sur l'ennemi endormi dans sa tente, et le tue en lui enfonçant un pieu dans la tête. La scène où Jahel dévoue son ennemi à la mort atteint par la grandeur aux imprécations de l'*Orestie* :

Il est mon hôte ! il est sacré, Non ! non qu'importe !...
Je dois frapper !... Au fond de mon cœur éperdu
La pitié doit s'éteindre et la haine l'emporte !
Il est pris au filet que ma ruse a tendu !
L'ingénu comme un bœuf couché devant sa crèche
Le soir venu s'étend parmi la paille fraîche,
Il dort ! Il n'a pas vu la haine de mes yeux !
Que sur lui, maintenant, pèse la main de Dieu.
. . . .
Tu as fait ruisseler notre sang sous ton glaive.
Tu as tordu nos cœurs de mères et d'épouses.
Nous n'avons plus d'espoir, nous n'avons plus de rêves

Et tu vivrais encore !... Non, Non ! la mort jalouse,
Sisera, va te prendre à ton tour, dans ses serres.
Vous l'avez condamné justement, ombre chère
De ceux qu'il a couchés dans le Schéol immense.
Vers moi, j'entends monter vos cris dans le silence.

On devine le triomphe de Mlle Madeleine Roch dans le rôle de Jahel qui convenait si bien à son tempérament.

Le Jeune Dieu de A.-Ferdinand Herold me paraît être l'œuvre où cet auteur, dont l'érudition n'amoindrit pas le lyrisme, a donné le mieux sa mesure. Ces quatre actes sont écrits en vers lumineux, harmonieux et nus. Tour à tour, inventant ou traduisant, M Herold nous a donné, d'après les *Bacchantes* d'Euripide, une tragédie nouvelle. M. Joachim Gasquet avait échoué jadis, avec éclat, devant le mur d'Orange, dans un tel projet.

La pièce d'Euripide commence à la scène III de l'acte II de M. Herold, c'est dire que cet auteur a fait œuvre de créateur.

Ce que M. Ferdinand Herold a écrit, c'est bien « la française tragédie » qui convient au cadre du vaste amphithéâtre de la cité antonine. En ce moment où l'on parle tant de renaissance française, de culture helléno-latine, et où nous comptons plus de critiques que de créateurs, voici une œuvre réalisée entièrement dans le sens de ces aspirations, et je le dis avec d'autant plus de joie que je n'ai pu dissimuler autrefois les opinions qui me séparaient de certaines œuvres de M. Herold.

On aime la grâce des discours de Bacchus :

Je suis venu par la campagne, où les abeilles
Frôlaient en bourdonnant la corolle des fleurs :
La saison était douce et pleine de merveilles...
. . . .
Et j'ai passé parmi le sourire des fleurs
.... L'heure sainte est prochaine
Où mourront la terreur, la folie et la haine,
Un jour clément et pur luit dans le ciel hautain...
. . . .

Le « Ὦ μάκαρ, ὅστις... » du tragique grec a été heureusement rendu par ces vers :

Heureux celui qui sait les mystères des Dieux,
Dont l'âme est pure, et dont la vie est simple et belle...
Le Thyrse en main, il va par les monts glorieux,
Chantant Dionysos et la grande Cybèle,
Et pour guérir les pleurs qui flétrissent les yeux,
Il court vers les cités où la douleur l'appelle...

A l'acte III, le récit du Bouvier est une pièce d'anthologie et Ra-

cine, qui annota *les Bacchantes*, et La Fontaine, qui en faisait sa lecture, l'eussent goûtée et je ne vois pas de plus bel éloge à faire à M. Herold. Tout cet acte et le suivant sont admirables de mouvement, de sobriété et de style.

Egalement séduisante à la lecture et la scène, la tragédie de M. Ferdinand Herold restera certainement comme une des œuvres les plus *réussies* que nous ait données le théâtre de plein air.

Mme Segond-Weber incarnait Bacchus. Elle triompha par la jeunesse de son emportement, l'infinie variété des attitudes, sa noblesse naturelle et sa force élégante. Autour d'elle, Mlle Roch, M. Albert Lambert fils, furent excellents comme de coutume. Et il ne faut oublier ni M. Hervé, ni Mlle Schmitt, qui vendangèrent aussi les applaudissements.

Memento. — A Marseille, *l'Alceste* de Gluck triomphe au Théâtre d'Athenâ-Niké. — A Marnes-la-Coquette nous revoyons le *Vercingetorix* de M. Capellani. — Un nouveau théâtre de verdure nous est signalé à Toulon ; on y a représenté *la Thessalienne*, de Mme Germon. — A Montpellier, dans le cadre d'un parc Louis XIV, on a donné, au Peyrou, *Alkesis*, le *Polyphème* de Samain, *Jules Cæsar* et une admirable représentation de l'*Aphrodite* de Pierre Louys et Camille Erlanger, sous la direction du Dr Charry.

ERNEST GAUBERT.

MUSIQUE

La Saison de Paris : *Saint Sébastien, les Ballets russes*. — Théâtre des Arts : *Le Sicilien*, de Molière et Lully; *le Chagrin dans le Palais de Han* de M. Louis Laloy, musique de M. Gabriel Grovlez; *les Fêtes d'Hébé* de Rameau.

Notre vie musicale ressemble de plus en plus à un feu d'artifice, qui commencerait en octobre pour finir avec le Grand Prix. C'est d'abord, et assez longtemps, la série régulière et bien sage des dominicales fusées qui n'éblouissent guère plus personne, et à quoi peu à peu s'entremêlent les courantins et girandoles des sociétés moins conséquentes et de périodicité panachée. Puis surgissent et bientôt pullulent les comètes dûment chevelues des virtuoses, les traîtres serpenteaux des auditions d'élèves, les aigrettes, marrons ou artichauts des récitals; et soudain, parmi les feux de Bengale amoncelés du théâtre, c'est la ruée des tourbillons et des grenades, le bombardement des pétards, l'incendie des pièces montées sous le tournoiement fou des soleils; c'est le « Bouquet » monstrueux, aveuglant — et quelque peu ahurissant. Celui de cette année se distingua par une chandelle romaine entre toutes sensationnelle, qui accentuait singulièrement l'impression de snobisme un peu loufoque que dégage toujours plus invinciblement cette pyrotechnie estivale. Depuis quelque temps, la mode s'est implantée chez nous d'une *Saison* où la

musique a conquis une importance considérable et qui s'accroît sans cesse. Il est dommage qu'on ne puisse point s'en réjouir sans réserves et que ces favorables dispositions du gros public ne soient pas plus judicieusement et, peut être aussi, plus dignement exploitées au profit de sa culture artistique. On peut se demander avant tout pourquoi ce qu'on appelle nos Grands Concerts, les associations orchestrales éprouvées qui constituent les forces vives de notre art national, ferment leurs portes et se dispersent à Pâques, quittant la place au moment même où s'ouvre la *Saison*, dont d'autres ont démontré la vogue et su tirer profits. Ne semblerait-il pas que ce fût bien plutôt le rôle de ces associations, de préparer pour cette époque des festivals consacrés à des exécutions de qualité et d'intérêt exceptionnels, au lieu de laisser le champ libre à des entreprises trop ostensiblement commerciales, qui désormais absorbent et gouvernent au petit bonheur notre activité musicale effervescente? C'est là surtout que gît le mal et même le danger. Si l'expérience d'un habile imprésario apparaissait ici nécessaire, rien n'empêche qu'on ait recours à lui, mais en le confinant dans son office, en dirigeant ce praticien qui peut-être ne demanderait pas mieux. Il semble que notre indolence ait préféré lui abandonner peu à peu toutes initiatives, se bornant à les seconder éventuellement sans discuter. La *Société des Grandes Auditions* s'est éclipsée, disparue un beau jour sans qu'on sache où elle est passée. Celle, récemment fondée, des *Amis de la Musique* n'a pas trouvé d'emploi plus palpitant de ses économies que de subventionner la quinze ou dix-huitième exhibition de M. Weingartner bâtonnant les neuf symphonies de Beethoven que, comme tous les ans, MM. Chevillard et Pierné venaient de nous offrir en détail et en double ou parfois même en triple exemplaire. Cette indifférence de gens, se proclamant musicophiles en versant des cotisations sans objet visiblement prémédité, dénote chez nous un état d'âme incohérent très regrettable. On s'en expliquerait assez l'aspect de désarroi hâtif qu'étale une *Saison* improvisée par une agence plus ou moins inavertie musicalement, qui depuis peu en centralise les éléments principaux, et où la préoccupation de succès prime tout. Je suis fort loin de critiquer de parti pris la bonne volonté d'un organisateur qui, encore une fois, accueillerait sans doute volontiers conseils et collaborations compétentes. C'est en somme à lui que nous devons d'avoir connu *Salomé* et de posséder ce chef-d'œuvre au répertoire de notre Opéra. Il a fait là ce qui eût été le devoir des directeurs de nos scènes lyriques subventionnées. Il le fit évidemment dans un but égoïste, avec des procédé de bluff un peu choquants, mais il est arrivé à ses fins, et il serait aussi louable que légitime de se servir au bénéfice de l'art d'une science de la réclame que Barnum aurait jalousée. Livré à ses inspirations, ignorant tout du passé,

il cherche naturellement du nouveau et,le nouveau étant plutôt rare, il le fait fabriquer sur commande et l'entoure du menu réchauffé des précédents régals. Il a de la sorte abouti cette fois à une salade anglo-italo-franco-russe qui, si j'ose aventurer la métaphore, frisa par maints côtés le ridicule au petit fer. Ce ne fut certes pas banal de contempler sur nos murs des affiches où, sous l'intitulé *Grande Saison de Paris*, un **Martyre de Saint Sébastien** s'annonçait encadré d'une opérette britannique et de ballets pétersbourgeois. En outre, le héros chrétien était personnifié par une danseuse israélite qui, quoique slave d'origine, jouit d'un accent tudesque insurmontable. *Le Cri de Paris* rapporte à ce propos une anecdote amusante. Il paraît que Mlle Ida Rubinstein ne parvenait pas à prononcer correctement les paroles: «...en mangeant le doux fruit de vie ». Elle s'évertuait en vain sans réussir à mieux que : «... en manchant le du frit de fie ». Sur quoi, M. d'Annunzio corrigeant : « Mais non, ce n'est pas ça, mademoiselle. Il faut dire : en manzant lé doux frrouit dé vie. Parlez donc français, qué diable ! » L'idée d'associer pour une œuvre commune le plus illustre poète d'Italie et le plus grand de nos musiciens pouvait paraître séduisante à première vue. Le malheur est qu'elle impliquait une méconnaissance absolue de leurs génies respectifs. Rien n'est plus éloigné du panache flamboyant et tonitruant propre à la verve de notre hôte, que la sensibilité délicate et profonde d'un Debussy. M. d'Annunzio, par surcroît, induit par des raisons obscures à délaisser ici la langue maternelle, se figura écrire en français parce qu'il employait les mots de notre dictionnaire, et de cette illusion s'ensuivit un verbiage informe, inane, incompréhensible même à la lecture, et à quoi son pathos échevelé donnait tout l'air d'une mystification. Il n'est donc à aucun égard surprenant que l'auteur de *Pelléas* ait composé pour ce *Saint Sébastien* une musique qui n'ajoutera rien à sa gloire, et on doit plutôt regretter que, pour cette besogne de circonstance, on soit allé le déranger dans sa solitude et interrompre des travaux plus spontanés. Les *Ballets russes*, eux, ont tout bonnement repris leur ancien programme à bien peu près. L'unique et brève nouveauté fut **Petrouchka**, de M. Stravinski, dont l'orchestration est d'un brio et d'une originalité extraordinaires. La partition de *l'Oiseau de Feu*, qui va paraître, me fournira l'occasion de revenir sur ce musicien, qui semble l'un des plus remarquables parmi ses jeunes compatriotes. En résumé, malgré ce court appoint, les *Ballets russes* tendent à ne plus guère offrir qu'un intérêt chorégraphique et décoratif. Faut-il en accuser, chez nos amis et alliés, une indolente négligence analogue à celle qu'on constate chez nous ? Il semblerait, en tout cas, que les mirifiques recettes qu'ils recueillent sans effort aient refroidi l'ardeur d'intentions excellentes. Ils avaient songé à

renouveler leur répertoire, et de la plus heureuse façon. Ils ont commandé *Daphnis et Chloé* à M. Maurice Ravel, *la Péri* à M. Paul Dukas. Il est fâcheux que ces deux ouvrages, aujourd'hui terminés, n'aient pas été représentés. Si même, en leur honneur, on avait dû nous priver de *the Quaker Girl*, nous n'aurions pas perdu au change, et la « Grande Saison de Paris » en eût acquis un éclat artistique apte à justifier quelque peu son ambitieuse appellation.

§

Le Théâtre des Arts a clôturé une saison moins bruyante, mais bien remplie, par un spectacle coupé comportant une importante partie musicale. La pièce de résistance était **le Chagrin dans le palais de Han** de M. Louis Laloy, d'après un drame chinois du XIVe siècle, dont l'auteur, Ma-tcheu-yen, est, paraît-il, au pays des Célestes, quelque chose comme l'équivalent de notre Corneille. L'adaptateur a transposé avec un rare bonheur dans notre langue la poésie, l'exquise et touchante discrétion par quoi, jusqu'en ses élans passionnés, s'exprime l'âme étrange du peuple le plus vieux du monde. M. Gabriel Grovlez, en empruntant pour sa musique quelques mélodies indigènes, a composé une petite partition charmante, où se remarque un interlude qui mérite de sincères compliments. Le Théâtre des Arts est renommé pour le goût qui préside aux décors et costumes. En dépit des splendeurs asiatiques voisines, l'ensemble à cet égard le plus parfait fut peut-être réalisé avec **le Sicilien**. Et c'était vraiment une joie d'ouïr la prose de Molière et les danceries de Lully au milieu de ce cadre à la fois somptueux et sobre, où le Roi-Soleil en personne eût apparu sans détonner pour, ainsi qu'il le fit jadis, y donner la réplique à Isidore. **Les Fêtes d'Hébé** de Rameau procurèrent une surprise singulière. Lully, en tant que musicien, ne vaut pas cher. S'il a par ci par là un bon moment, il s'empresse de le racheter par trois fichus quarts d'heure. Sa déclamation lyrique, essentiellement oratoire, grandiloquente, est d'un ennui mortel. Son art est, au fond, dépourvu d'intérêt purement musical. Pour les trouvailles harmoniques et la dextérité d'écriture, le polyphoniste Rameau lui est incomparablement supérieur. Et cependant ici, dans ces danses ou airs de cantate, où le pur musicien avait pour soi tout l'avantage, c'est Rameau qui semble écrasé par son devancier de près d'un siècle. C'est celui-là qui apparut vieillot, ratatiné, fade, malingre, suranné, tandis que les flonflons du Florentin, avec leurs rythmes francs, leur carrure robuste, leur spontanéité sans fard, conservaient une insoupçonnable verdeur. Rameau est décidément un exemple aussi frappant que Mendelssohn de la vanité du « métier ».

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Expositions Léonard Jarraud (Devambez) Ottmann, (Marseille et Vildrac), Bakst (Arts décoratifs). Eaux-fortes en couleurs (Salle Femina).

L'exposition du peintre **Léonard Jarraud** est une exposition régionaliste; elle se présente avec la toilette ordinaire des expositions régionalistes: le peintre n'a pas d'histoire ni de médailles; il y a vingt ans qu'il n'est venu à Paris; il a concentré tous ses efforts à peindre autour de lui, tout près, son village, les gens de son village, les arbres et les maisons de son village. Ainsi arrive-t-il à écrire l'histoire d'une province, à la ressusciter, à la réveiller, à la peindre dans ses spécialités ainsi que sait le faire tout bon isolé, qui a saboté les voies ferrées entre lui et Paris. L'enquête sur les peintres régionaux a d'ailleurs du bon puisqu'elle a découvert Vernay, Ravier, Carrand, Monticelli, Seignemartin, Hervier, Loubon, Guigou, d'autres encore. Quand les enquêtes régionalistes ont abouti, par une bonne exposition à Paris, ville des ensembles et carrefour de perdition des bons peintres, il en résulte du bien pour les musées de province; car dès qu'ils ont été consacrés à Paris et par Paris, les peintres régionaux commencent à briller dans les musées de leurs villes, ce qui auparavant leur était interdit, leur place étant prise par ceux de leurs compatriotes qui sont venus prendre leurs degrés et leurs médailles à Paris, et qui sont insérés à force dans les musées de province par la double volonté des Beaux-Arts et des Conseils municipaux locaux; car ces deux autorités sont enchantées de se trouver d'accord et concluent de cette coïncidence à une manière de consentement universel, preuve irréfragable de vérité absolue. Les députés ne sont point sans jouer quelque rôle là-dedans et aussi les grands électeurs départementaux, de sorte qu'il y a dans les musées de province beaucoup de mauvaise peinture émanée des originaires du département (comme il est dit en style de banquet politique) et qui n'en est pas moins mauvaise pour cela.

Le pays charentais n'apparaît point, dans les œuvres de M. Léonard Jarraud, très spécial. On se trouve certainement en présence d'un artiste très honnête et assez chercheur pour avoir plusieurs fois modifié sa manière. Il y a à travers sa production, assez longue déjà, un effort persistant à se débarrasser des traditions d'école pour arriver à une synthèse plus individuelle. Cette peinture est volontiers émue; les heures délicates y sont recherchées et les heures indécises à ce point qu'on soit forcé de penser à Cazin devant tels paysages, comme devant certaines attitudes humaines à Israëls ou à Millet. De là à conclure à une série d'imitations chez cet isolé, il y a loin. Ne trouverait-on pas aussi dans certaines brumes quelques analogies avec Carrière? Mais les mêmes heures de la vie, les visions sembla-

bles commandent les mêmes apparences d'art, et l'on pourrait simplement conclure que chez un isolé qui s'est exilé de Paris, pour trouver sa voie individuelle et peindre loin des influences, se présentent les mêmes idées qui font leur chemin partout, à Paris notamment, et que, pour résoudre des problèmes du même genre, l'isolé ne trouve que des ressources analogues à celles que rencontrent ceux qui sont restés dans la fournaise.

La démonstration du talent de M. Jarraud est faite avec évidence. Sans être très large, ni très divers, il est simple fort, et sérieux. Ses intérieurs sobres et graves où végètent des vieux à mouvements lents ont cette simplicité hollandaise dont Piéter de Hooghe a donné la meilleure leçon et Israëls, la dernière; il y a en moins l'éclat, mais on y voit beaucoup d'intimité. Dessinateur excellent, M. Jarraud a su vivifier par des passants réels les rues de son village, et ses prairies, par de petits arbres dont il donne le frémissement et les silhouettes justes. Sa toile *la Rencontre* en est la preuve et c'est un très bon tableau. Les quelques toiles où le peintre analyse les gens de chez lui atteignent au style. C'est peut-être la variété qui manque le plus à ce peintre dont la région a pourtant, si l'on en croit des gens de lettres qui l'ont décrite, un grand frémissement fin et coloré de l'atmosphère. Mais quand un artiste a atteint au style, à un style personnel dans une dizaine d'œuvres, que peut-on lui demander de plus?

§

Une vingtaine de toiles, exposées chez Marseille et Vildrac, confirment en M. **Ottmann** un artiste qui a du dessin, de la fraîcheur, du charme, qui comprend les lignes du paysage et les jeux de la lumière, qui discerne l'intérêt d'un intérieur, et modèle bien la forme humaine. Le gros morceau de cette exposition est une étude de femme qui a été fort remarquée aux Indépendants de cette année. Cette jeune femme dessine. Elle sort d'un fond très brillant d'étoffes brochées Elle laisse tomber un peu négligemment une étude florale à côté d'elle. Peut-être ne dessine-t-elle pas et pose-t-elle comme si elle dessinait. Quoi qu'il en soit, c'est d'une très jolie coloration. Des vêtements pendent le long d'un mur gris, une table à ouvrage est surchargée de menus objets, ce sont motifs suffisants pour M. Ottmann à une jolie harmonie de tons, d'accord bien cherché et bien trouvé. Sans faire montre de grandes hardiesses, cet art plaira au chercheur de peinture neuve et sincère, les paysages notent des instants assez particuliers, les horizons souffrent un peu la simplification un peu excessive actuellement en faveur; il s'en dégage une jolie expression romantique. M. Ottmann est un des jeunes peintres d'aujourd'hui qui seront les peintres de demain; ses qualités d'émo-

tion fine doivent lui attirer les suffrages des lettrés. Il va plus loin que l'étude.

§

L'exposition des dessins de M. **Léon Bakst** aux Arts décoratifs est un peu courte. Mais depuis l'apothéose de M. Nijinsky et l'avènement de M. d'Annunzio à la poésie française, on est assez enclin à se pâmer vis-à-vis de cet art sur échantillons assez cursifs. Il faut dire que la plupart de ces dessins ont besoin de leur réalisation scénique pour donner un effet qui n'est là que sommairement indiqué et que ce sont de simples projets; aussi si les faces, les mains, les pieds sont bizarres de construction et de torsion on peut alléguer que le dessin est fait pour le costume. A côté de ces indications larges quelques dessins fignolés surprennent, et quelques panneaux peints, évoquant des bains de mer, sont bien peints, mais théâtraux; les gens ont l'air d'évoluer auprès du flot comme pour faire plaisir à un maître de ballet. Ce n'est point sur ces trop rares pièces qu'on peut juger M. Bakst en tant que peintre ou dessinateur.

§

A la salle Fémina une bonne exposition d'eaux-fortes en couleurs.

Des **Raffaëlli** de différentes époques. Une esplanade des Invalides traitée comme en pointe-sèche, très spirituelle, sobrement humoristique, par l'allure ingénument vraie des deux petits troupiers fascinés par la bonne d'enfant, vers qui se retourne encore fuyant vers les arbres maigres un vieux monsieur, tandis qu'un invalide revenu des plaisirs du monde pilonne lentement et gravement vers le dôme doré de sa demeure avant-dernière. Une très belle étude d'arbre; un coin de banlieue où des ânes paissent un gazon d'un vert aussi tendre que celui des pelouses anglaises, malgré le voisinage des tuyaux d'usine fréquents comme les mâtures dans un port de pêche très fréquenté. Un de ces portraits en toilette moderne où Raffaëlli excelle à gemmer le costume féminin par mille ingénieux détails de coloration.

Des **Richard Ranft**. Richard Ranft compte parmi les meilleurs peintres de la féerie moderne; il a trouvé parmi les music-halls et les soirs de théâtre, sur les estrades où alternent des minstrels et des chanteuses parées, maints aspects de fêtes galantes curieux et vrais; il fleurit d'élégance réelle les clinquants et les paillons et suscite sous les lumières des silhouettes féminines d'une fraîche et franche beauté; son observation est exacte mais bienveillante, en réaction contre l'observation exacte aussi, mais pessimiste, des Degas ou des Lautrec. Ici Ranft accroche surtout des transcriptions, pages traductrices des Watteau de la collection Wallace, et de deux Turner, équivalences devenues classiques en Angleterre. Il n'expose (et ce n'est point assez)

que deux eaux-fortes originales, l'une d'après le carnaval de Schumann, très neuve par le costume et l'allure des figurants, et l'autre juxtaposant sur un sobre décor violâtre deux femmes en harmonie grise et bleuâtre très délicates.

A voir aussi des Espagnes picaresques et bourgeoises, costumes brillants et landaus antiques de **Casals**, de bonnes danseuses de **Maurin**, un faune dansant et projetant sur le sol brûlé d'une Sicile de rêve païen une ombre qui semble un petit Tanagra très agile; une joueuse de syrinx dans les cactus parmi la même terre rouge, de **Du Gardier** ; des danseuses espagnoles d'**Œsterlind** très captivantes, dont le déhanchement s'accorde avec une sorte d'endimanchement de la plastique et de sobriété de la toilette, d'un effet très curieux : une des belles pages où **Steinlen** met à la fatigue de ses blanchisseuses, à la nervosité dont elles soulèvent, pour un effort encore, leur lourde charge, tout un accent de colère anarchiste et de révolution sociale. Les Bretonnes de **Dezaunay** sont d'un joli primitivisme un peu fignolé.

Muller figure avec sa femme aux lévriers, sa femme au cheval entourée de lévriers; c'est d'un art discret, très plastique. **Taquoy** a de belles imageries, scènes de vie de campagne, de chasse, études de chevaux. Son tableau de la Faisanderie, très remarqué au Salon de la Société Nationale, apparaît dans la planche en couleurs un peu resserré; mais le pullulement rectiligne des oiseaux accourant vers le valet garde toute son allure réelle et curieuse. **Helleu** et **Chahine** sont représentés par de menues œuvres qui ne permettraient pas à elles seules de se faire d'eux une idée suffisante. Il est excellent d'ailleurs que les expositions d'eaux-fortes en couleurs se multiplient. Le genre est charmant; c'est le seul qui puisse actuellement battre avantageusement la reproduction industrielle. Le genre a ses truqueurs naturellement et ce ne sont pas ceux qui trouvent auprès du grand public le moindre accueil. Il y a tout un commerce de planches établies à l'aide de photographies qui fascinent l'amateur naïf par le relief des croupes féminines et le style gravure de modes des effigies; les auteurs de ces planches-là se glissent un peu partout, mais le temps qui fait bien les choses triera le bon grain et renverra l'ivraie dans le monde des vieilles chromos.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Ernst von Wolzogen : *Der Erzketzer* ; 2 vol. Berlin, F. Fontane u. Cᵒ, M. 8. — Le procès de Flaubert — Memento.

Der Erzketzer. — Le comte Harro Bessungen est affligé de la maladie du scrupule. Quand, jeune lieutenant, relégué dans une

garnison de province, il se met à courtiser la belle Senta, fille d'un de ses supérieurs, officier d'origine polonaise, « la belle Senta aux grandes mains bienfaisantes »,il n'ose lui proposer le mariage, malgré le vif désir qu'il en aurait, parce qu'il n'a pas de fortune et que la jeune fille est sans dot. Il pourrait bien aller jusqu'au bout, car Senta est éperdument amoureuse, mais après un flirt intense sa conscience lui commande de s'effacer devant un sien cousin, le ridicule bureaucrate Grasswurm, qui épousera les yeux fermés, fera quatre enfants à sa malheureuse femme et la rendra à jamais malheureuse.

Après avoir fait une première bêtise, le comte Harro Bessungen en fait aussitôt une seconde. Officier de l'armée allemande, il s'indigne des mauvais traitements que subissent les recrues et publie un article sur certains faits dont il a eu connaissance. Le voici forcé de rentrer dans la vie civile, malgré la brillante carrière que son grand nom et ses belles qualités martiales lui réservaient dans l'avenir. Il s'installe à Berlin, dans une chambre meublée, et commence le dur labeur du journalisme au jour le jour. Mais aussitôt il s'amourache d'une charmante fillette, celle de sa logeuse et, comme il est avant tout honnête homme, il fait sa cour en tout bien tout honneur ; il épouse la pimbêche qui jusqu'ici était du reste demeurée parfaitement sage.

Chassé de l'armée et mésallié, il se brouille naturellement avec sa noble famille pour qui il devient l'objet de la plus profonde réprobation. Ses écrits contribuent en outre à le mettre au ban de la société dont il s'applique à saper les bases en attaquant à la fois le christianisme et la démocratie. Son ménage, naturellement, au bout de quelques semaines de lune de miel, devient un véritable enfer, car sa femme est une petite dinde parfaitement insignifiante qu'il s'applique en vain à éduquer. Jalouse à l'excès, malgré son absence complète de tempérament, elle entrave les hauts desseins que ses premiers succès littéraires lui font concevoir.

Deux enfants sont nés sur ces entrefaites et Lise en attend un troisième, quand Senta, toujours amoureuse du blond germain Harro Bessungen, s'amène un beau jour, ayant fui le domicile conjugal, pour recommencer une vie nouvelle en sa compagnie. Le comte Harro, cependant, se dégage de son étreinte, et lui enjoint doucement de retourner auprès de son mari. L'esprit chevaleresque, qui est dit-il, un atavisme de sa caste, ne lui permet de tromper ni le grotesque Grasswurm ni l'irascible épouse à qui l'attachent les liens sacrés du mariage. Il a de plus horreur de l'adultère dont il va, malgré lui, goûter tout à l'heure amplement. Et c'est la quatrième bêtise que cet incorrigible idéaliste ajoutera aux trois autres.

Déjà, le comte Harro Bessungen est illustre dans certains milieux.

Cet aristocrate radical et anti-chrétien qui prêche avec tant d'éloquence s'est créé un cercle d'admirateurs qui vont le mettre à la tête d'un grand journal, *Der Deutsche*, où il pourra librement développer ses théories. Une société par actions se fonde, dont le principal bailleur de fonds est l'éditeur israélite Jean Oppenheimer. Les autres actionnaires sont également aussi des sémites et ce n'est pas le moindre étonnement de cet apôtre du germanisme de voir que les meilleurs soutiens de ses idées ne sont pas précisément de sang aryen.

Jean Oppenheimer s'enorgueillit d'un des plus brillants salons du Berlin intellectuel, où trône sa femme, la belle Coralie, juive portugaise d'infiniment d'esprit, mais plus snob qu'intelligente. Assoiffée de nouveauté, toujours avide de s'attacher la dernière célébrité, elle s'emparera naturellement du comte Harro Bessungen et fera si bien qu'elle finira par se donner à lui. Le bon géant teuton, après une dernière scène avec sa femme, a déserté le domicile conjugal, mais à peine a-t-il possédé la capricante juive que l'idée de tromper quelqu'un lui devient insupportable.

Jean Oppenheimer, renseigné à moitié grâce aux aveux de Harro lui-même, ayant appris toute la vérité par l'indiscrétion d'un rédacteur congédié, serait prêt à pardonner, tant il est dévoué au comte dont il estime le caractère, tant il connaît l'esprit volage de sa femme. Mais il y a l'épouse acariâtre, qui elle ne pardonne pas. La ruine succède aux instances de divorce et la belle entreprise de germanisme s'écroule en même temps que le scandale devient public.

C'est ici que prend fin la première partie du roman de M. Ernst von Wolzogen. Ecrite avec humour et entrain, dans un style vif et mordant, elle pouvait figurer parmi les meilleures œuvres de l'auteur de cette délicieuse parodie qu'est *l'Histoire d'un bouton décousu*.

Mais M. de Wolzogen a prétendu faire œuvre intellectuelle. Dans un roman à thèse, il a mêlé le sérieux et le badin, de sorte que nous ne savons pas, après avoir lu la seconde partie de l'*Erzketzer* si l'auteur a voulu écrire une parodie du nietzschéisme, ou bien élever un monument à l'une des idées les plus problématiques que contient l'œuvre touffue du grand philosophe.

On se rappelle que Nietzsche a soutenu une fois que les Allemands pourraient réaliser un jour l'idéal de l'antichristianisme sur la terre. Ils sont par excellence un peuple anti-chrétien et la doctrine du Christ leur a été imposée alors qu'ils étaient bâtis, physiquement et moralement, pour réaliser une autre conception. Nous pourrions objecter Luther, et montrer que, par la Réforme, l'Allemagne s'est fermée à tout jamais les accès qui conduisent à un robuste paganisme ; mais une pareille controverse nous mènerait trop loin. Retenons seulement ceci qu'outre-Rhin l'esprit anti-religieux revêt toujours les aspects de la secte protestante. Et la conclusion du second

volume de Wolzogen ne pourra que justifier cette affirmation.

Voici donc le comte Harro Bessungen, réprouvé de tous, seul et réduit à lui-même. Il ira se terrer dans un faubourg de Dresde, où, sous un nom d'emprunt, il recommencera son activité littéraire. Ici l'archi-hérétique découvrira une petite vérité qui le rendra enfin capable de réaliser ses grands desseins. De même que Goethe, il s'apercevra que la compagne de l'homme ne doit pas être son égale et il se contentera de la robuste sensualité de sa dactylographe, délicieuse petite bacchante qui, par ses baisers passagers, rend l'équilibre à son cerveau.

Harro refait lentement sa situation dans le monde. Il publie son grand ouvrage sur « la Révolution d'en haut », où il fait appel aux maîtres du monde pour écraser le christianisme et la démocratie. Après mille péripéties, nous le retrouvons à la tête d'une communauté d'hommes libres où il prêche sa « grande hérésie » du germanisme régénéré. Et nous ne pouvons pas nous empêcher de constater que M. de Wolzogen lui aussi, gagné par l'enthousiasme de son héros, met, à la remorque de la plus charmante des bouffonneries, tout l'ennui du plus insipide des évangiles.

§

Le Procès de Flaubert. — On se rappelle que la revue berlinoise *Pan*, qui paraît depuis le commencement de l'année, avait reproduit dans ses nos 6 et 7, en traduction allemande, les *Notes inédites* de Flaubert publiées par les *Marges* de juillet 1910. La police prussienne s'était aussitôt émue et avait fait saisir successivement les deux fascicules de *Pan*. Ce fut dans toute l'Europe civilisée un éclat de rire général et les agents de M. Jagow passèrent un mauvais quart d'heure. Mais l'affaire ne s'en poursuivit pas moins et le procès intenté au périodique allemand « pour publication obscène » vient d'être jugé par le tribunal correctionnel de Moabit.

Le no du 15 juillet de *Pan* nous donne tous les détails de ce débat. Mais en même temps il publie un dessin satirique signé *Nard*, représentant un buste de Flaubert que trois policiers en casque à pointe sont en train de voiler pudiquement et trois déclarations concernant le *Journal* de Flaubert dues à la plume de trois écrivains de talent : MM. Richard Dehmel, Gerhart Hauptmann et Hugo von Hofmannsthal.

Je ne puis pas admettre, écrit M. Dehmel, qu'un tribunal allemand, et de plus un tribunal berlinois, soit assez myope, pour considérer une œuvre de Flaubert comme quelque bousillage répréhensible. Celui qui voudrait étouffer ces descriptions purement objectives parce qu'il les considère comme immorales devrait interdire tout livre ethnographique qui s'occupe en détail des mœurs et des vices de l'Orient, et en général tout exposé scientifique des faits sexuels.

M. Hauptmann répond :

Il est impossible qu'un homme véritablement cultivé mette en rapport l'idée d'impudicité avec le grand art de Flaubert. Cette idée se trouve à un niveau beaucoup trop bas. Au même titre, on pourrait traiter de porcherie (*sic*) les rapports cliniques d'un dermatologiste. Le grand médecin, le grand artiste, existeront tout aussi peu que le grand homme politique si on les livre aux jugements étroits de la morale bourgeoise.

M. de Hofmannsthal exprime son plus vif étonnement de voir intervenir le parquet berlinois :

Ce n'est pas le fait qu'elles appartiennent à l'œuvre d'un grand écrivain qui justifie ces pages ; ce serait là un point de vue purement littéraire dont l'utilité publique n'a pas à connaître —; celles-ci valent par elles-mêmes plus qu'il n'en faudrait pour justifier leur publication. Elles donnent l'impression d'avoir été dictées par le plus profond sérieux.

L'auteur d'*Electre* croit enfin que c'est « faute d'avoir possédé assez d'exercice dans la lecture d'ouvrages qui appartiennent à une haute sphère intellectuelle » que la police berlinoise s'est sentie poussée à agir.

Mais voilà, d'autre part, les détails du procès. M. Wilhelm Herzog, l'un des directeurs de *Pan*, nous les donne, non sans mêler à son compte rendu une ironie assez amusante. L'audience se déroulait naturellement à huis-clos. Le procureur avait relevé dans le texte de Flaubert des passages « des plus répugnants » et « des plus repoussants », propres à corrompre « nos fils et nos filles ». Mais, faisant abstraction d'une peine de prison, il avait requis contre les deux accusés (les directeurs de la revue) une peine de 100 marks d'amende pour chacun.

L'audience, M. Herzog le reconnaît, fut des plus correctes et les juges se montrèrent d'une aménité sans précédent. Finalement *Pan* obtint un acquittement pour les passages de Flaubert publiés dans le n° 6 (la première partie du *Journal*) vu que ceux-ci ne contenaient pas d' « obscénité objective », bien qu'ils fissent la description des « mœurs répugnantes d'autres peuples ». Par contre, certains passages du n° 7 furent retenus. Là, il s'agissait de « la relation d'actes sexuels déterminés qui ne peuvent pas prétendre à être considérés comme des descriptions ethnographiques ». Le tribunal a cependant reconnu que les accusés n'avaient pas le sentiment qu'ils publiaient quelque chose d'impudique. Néanmoins, il les a condamnés chacun à 50 marks d'amende.

Et voilà comment, à plus de cinquante ans d'intervalle, les juges de Berlin ont tendu la main à ceux de Paris, pour la plus grande joie de tous ceux qui n'ont pas perdu complètement le sens du comique.

§

MEMENTO. — *Deutsche Randschau* (juillet) publie en frontispice le médaillon de son directeur, M. J. Rodenberg, œuvre du sculpteur Hugo Lederer, qui lui a été offert à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire. Nous avons eu l'occasion de parler il y a un mois de la belle activité de ce parfait homme de goût. M. Alfred Kœrte parle de l'œuvre d'un « romantique grec », Callimaque de Cyrène.

Dans *Hochland* (juillet), M. Hermanln Plotz termine son étude sur le Sillon, M. Martin Spahn, professeur à la faculté de théologie catholique de l'Université de Strasbourg, étudie les origines du parti du Centre.

Un article de M. Henri Guilbeaux, dans *Das literarische Echo* (15 juillet), s'intitule « la littérature allemande en France ». L'auteur semble posséder de cette question des connaissances assez rudimentaires et appuie ses arguments sur une documentation notoirement insuffisante. Nous lui recommandons la lecture d'un article de M. J. Schmid, « les influences de l'esprit allemand en France, depuis la guerre de 1870-71 », publié par la *Gazette de Francfort* du 12 janvier 1911. M. Paul Nathan rend compte, dans la même revue, d'un recueil de lettres de Gobineau adressées à A. von Keller et W. L. Holland, que vient de faire paraître l'infatigable M. Schemann, chez l'éditeur Trubner, de Strasbourg.

La somptueuse *Zeitschrift für Bücherfreunde* nous parvient depuis quelque temps. Nous avons déjà dit que son correspondant pour la France est l'actif M. Otto Grautoff, qui rend compte fort consciencieusement des ouvrages qui lui parviennent. Le fascicule de juillet contient une étude sur la carte postale illustrée artistique, dû à la plume de M. Hans Sachs. Des 45 illustrations qui l'accompagnent, dont 14 en couleurs et 6 hors texte, il appert que l'art de la carte postale, tant au point de vue technique qu'au point de vue décoratif, est infiniment plus développé en Allemagne qu'en France. Certains de ces petits cartons sont de véritables petits chefs-d'œuvre.

Deutsche Kunst und Dekoration (juillet) est presque exclusivement consacré au Salon de la Sécession qui vient de s'ouvrir à Berlin. M. Ewald Bender rend compte des œuvres exposées.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Une tragédie méditerranéenne : *Fiamma*, de MM. F. Pastonchi et G. Antona-Traversi. — Giovanni-Saragat (Toga-Rasa) : *Popolo Antico*, S.T.E. N., Turin. — Alberto Lumbroso : *Miscellanea carducciana*, Zanichelli, Bologne. — *La Vita Nova*, avec les illustrations de D.-G. Rossetti S. T. E. N., Turin. — Yolanda : *Le Chrysanthème rose*, France d'Andiffredy tr., Colin, Paris. — Antonio Fogazzaro *Leila*, Hérelle tr., Hachette, Paris. — E. Portal : *Antologia Provenzale*, Hoepli, Milan.

On connaît les conditions générales du théâtre italien contemporain, au point de vue esthétique ; elles demeurent assez médiocres. Parmi les quelques groupes d'écrivains partagés entre les différentes « capitales » de la péninsule, à Milan, à Rome, à Florence ou à Naples, on chercherait vainement ceux qu'un véritable souci

de renouveau théâtral pousse à des affirmations intéressantes par la discussion ou par les œuvres, tendant à ce besoin de renouveau qui hante depuis quelques années nos clans parisiens. Des « aînés », du type de M. Bracco, de M. Praga ou de M. Giannino Antona Traversi, comptent une production plus ou moins régulière, inspirée à ce vague théâtre de très superficielle psychologie, ou de mœurs, qui crée des renommées retentissantes sur le Boulevard. Les quelques auteurs qui ont suivi M. Renato Simoni ou M. Guelfo Civinini, n'ont cure de créer ou de rénover un théâtre vraiment italien d'intention, d'esprit et d'esthétique. On peut en arriver à regretter la mauvaise production d'un Giacosa ou d'un Rovetta, qui, elle, avait au moins un ton assez évocateur de la bourgeoisie italienne épanouie après la « guerre de l'indépendance », de même que les romans des écrivains les plus actuels de l'Italie font regretter, par leur extraordinaire faiblesse, les commérages de sacristie d'Antonio Fogazzaro, mort trop tard.

L'Italie intellectuelle ne semble point se soucier de la création d'un théâtre de tragédie. L'essor vers un art théâtral digne de la tradition classique et de l'esprit inquiet, mais très puissant, du monde contemporain, et l'effort vers la réconciliation volontaire et parfaite du théâtre et de la littérature, ne troublent sans doute point le travail copieux et facile de M. Sem Benelli. Celui-ci croit écrire des tragédies « nationales », où l'âme même du pays s'épanouit dans ses figurations les plus anciennes, les plus profondes. Et il n'écrit que des drames néo-romantiques qu'un thuriféraire assez suranné, M. Domenico Oliva, semble apprécier beaucoup, mais qui ne répondent d'aucune manière ni aux tendances actuelles tragiques en deçà des Alpes, ni au renouveau pur et simple du drame historique repris par quelques pâles poètes. Le succès tout populaire fait à M. Sem Benelli est dû d'ailleurs en très large partie à l'hostilité enfin triomphante des Italiens manifestée toujours à l'égard de Gabriel d'Annunzio, auquel ils ne peuvent pardonner ni son génie souverainement représentatif, ni sa vigueur hautaine et solitaire dans la conception et dans la réalisation de l'œuvre d'art. Fatigués de mal suivre les renouvellements perpétuels du génie de d'Annunzio, les gazetiers ont accueilli avec un bon enthousiasme très populaire les drames florentins de M. Benelli! Et si on ne devait pas éviter de donner à ces chroniques un caractère de discussion trop général sur des événements qu'il convient d'étudier dans leurs causes les plus vastes et les plus cachées, je m'efforcerais d'expliquer ici une étrange coïncidence : celle de la vente de la villa du poète à Settignano, de cette vente dont la honte retombe sur toute une nation si peu soucieuse de ses plus grands représentants, et l'avènement de d'Annunzio au Panthéon des grands poètes français.

Seuls, M. E. A. Butti et M. Enrico Corradini avaient cherché jusqu'ici à atteindre, par la force de leur labeur, et par la grâce de leur inspiration, les sommets de la création tragique.

Mais voici que MM. Francesco Pastonchi et Giannino Antona-Traversi viennent de faire représenter une tragédie où le souci d'une idée générale n'est pas sans être un peu soutenu par un certain lyrisme de la forme et de la conception. Cette idée est celle de la renaissance triomphale d'une race, de la race méditerranéenne.

Certes, cette œuvre est loin d'être parfaite. Mais l'esprit qui l'anime en est assez vigoureux. On peut s'étonner de la collaboration d'un poète, du reste plus sonore que profond, et d'un dramaturge mondain, M. Traversi, dont les succès sont en Italie de même qualité et de même portée que les succès des ineffables MM. de Flers et Caillavet en France. On peut s'étonner surtout que de l'ensemble de leurs qualités diverses et point très remarquables, soit sortie cette œuvre point dédaignable.

L'ambiance évoquée est celle de la Sardaigne, l'île sauvage et très forte, à l'âme violente et fière. Le milieu est celui d'un pays latin profondément secoué par tous les frissons répandus par la France de la Révolution à travers le monde occidental, vers la fin du XVIIIe siècle. La donnée générale de la tragédie rappelle ainsi une œuvre très noble et mal connue de M. E. A. Butti, où un gentilhomme vit dans un château solitaire de son pays, entre de solides murailles que viennent heurter les souffles de la grande « révolution psychologique » de l'Occident.

Ici, le protagoniste n'est pas l'ancien homme de race qui se barricade — âme et biens — contre le mouvement révolutionnaire des esprits. Ubaldo d'Ardara a vécu les heures nouvelles de Paris, s'est laissé entraîner par l'orage de sang de la Révolution, et, rentré dans son île, il y apaise la nostalgie violente qui le tourmentait lorsqu'il en était loin. Il aime une jeune paysanne qu'il exalte en l'appelant Flamme. Mais des nobles de France, une femme et un homme, arrivent en Sardaigne. Et le drame tourne nettement au mélodrame, où rien n'est plus imprévu. La dame, chassée de France par la Terreur, et réfugiée dans l'île, attire à elle le jeune châtelain. Flamme jure de se venger, et pousse à un acte de mort un paysan qui languissait d'amour pour elle. C'est ainsi que la louve de France est tuée d'un coup de fusil, un matin, alors qu'elle allait chasser avec son hôte. Celui-ci, le malheureux Ubaldo, se croit assassin par maladresse et perd la raison. Puis Flamme un jour le rencontre. Elle lui crie si fort à la figure son nom et sa volonté mortelle, qui seule a tué la dame de France, que Ubaldo se réveille de sa démence. Une sorcière avait dit qu'un embrassement d'amour ou de mort pouvait le sauver de la

folie, et puisqu'il ne peut plus donner l'amour à la farouche Flamme il lui donne la mort en l'étranglant.

Encore une fois on peut remarquer, à propos de cette pièce, la différence profonde qui peut exister entre les deux éléments constitutifs d'une œuvre vraiment tragique : l'élément tragique et l'élément dramatique. J'ai eu l'occasion de le remarquer dans une étude au sujet de *la Fille de Jorio* (1). Dans *Fiamma,* cette différence se montre plus violente aggravée par la faiblesse du lyrisme tragique et par l'indigence désolante du drame amoureux.

Mais ce qu'il est consolant de faire ressortir, c'est la volonté des auteurs, « la volonté » de créer une tragédie de race. On le voit dans la scène la plus poignante, celle où Flamme pousse Marrudo, le paysan prétendant, contre l'étrangère. Ce n'est pas au nom de son amour qu'elle lui parle, mais au nom de la race.

> O gens de ma race, vengez-moi.
> Je ne suis pas seule l'offensée, celle qu'on a
> piétiné ; mais je suis votre âme
> qui flamboie devant vous, et que celle-ci
> voudrait éteindre avec ses mains molles !
> Ne le souffrez pas davantage. Jetez
> vos chiens sur elle, qu'ils la saisissent,
> qu'ils la déchirent... Poursuivez-la, frappez-la.
> Car elle est plus terrible que le sanglier
> de la forêt, la femme de Paris.

Cette œuvre, que les auteurs le veuillent ou non, s'inspire directement du théâtre tragique de d'Annunzio. Il serait inutile de discuter l'harmonie essentielle de l'ambiance et du drame, du milieu ethnique du drame d'amour, qui n'est pas dans la tragédie de MM. Traversi et Pastonchi aussi absolue que dans *la Fille de Jorio* ou que dans *le Flambeau sous le boisseau* et *la Nave*. Ce qu'il faut retenir, c'est que le théâtre italien fait enfin, *en dehors de d'Annunzio*, un effort intéressant vers la renaissance tragique, que dominerait et exalterait l'idée de la race.

La protagoniste, Flamme, ressemble par son caractère même et par sa violence orgueilleuse, aux créatures de d'Annunzio; la manière lyrique du dialogue, souvent même l'allure rythmique et idéale des vers, dérivent de l'auteur de *la Nave*. L'œuvre est faible, sans doute. Mais l'essor tant attendu de l'esprit théâtral italien vers une renaissance lyrique ne s'arrêtera certes pas là, désormais. C'est bien ce que je tenais à signaler.

§

La littérature régionale continue du reste, en Italie, à tenir la place

(1) Cf. *Mercure de France*, 1906. *La Tragédie catholique de Gabriel d'Annunzio.*

d'une littérature nationale dont on ne voit pas encore la promesse.

Certes le mouvement nationaliste aux aspirations intellectuelles, poursuivi depuis des années par M. Enrico Corradini, prend aujourd'hui dans la péninsule une forme nette, ou plutôt une formule assez précise, qui permet à d'excellents esprits de s'y mêler. Ce mouvement, ainsi qu'il le fut en France — et c'est encore une fois indéniablement d'en deçà des Alpes que l'exemple est passé en Italie — n'est pour le moment qu'intellectuel. C'est donc l'orientation d'une élite, certaine d'un résultat que compromettraient sans doute des politiciens et des démagogues sortis de leur « mare stagnante ». Des esprits très avertis, jeunes, ardents et savants, ont concentré déjà leur volonté nationaliste dans une reprise de la conscience d'une unité multanime vaste et harmonieuse, qui seule permet les grandes réalisations idéales et les conquêtes sûres.

Lorsque M. Corradini, en fondant le périodique *Il Regno* (le Royaume), créait à Florence le premier centre nationaliste et impérialiste, M. Giovanni Papini, un des premiers adeptes, écrivit que l'Italie ne pouvait pas encore songer à sa grandeur nouvelle, parce qu'elle manquait de l'idée fixe indispensable à la vie d'une collectivité dont parle Stirner. L'idée fixe nationaliste remplace maintenant l'idée fixe religieuse, voire même l'idée fixe patriotique. Il est bon de ne pas confondre le nationalisme et le patriotisme, ainsi qu'il est bon de ne pas confondre le plan purement intellectuel et le plan confusément sentimental de la même question. Le patriotisme n'est en réalité que l'aspect exotérique, gros et populaire, de la pensée nationaliste, dont l'ésotérisme se recommande des intelligences les plus fortes ou les plus volontaires d'un pays. L'Italie a donc aujourd'hui, grâce à quelques esprits d'élite, « une idée fixe ». En attendant que de son influence naisse et s'épanouisse une littérature italienne vraiment nationale, les écrivains régionalistes continuent à cueillir, dans la péninsule même, les lauriers des succès exotiques.

Un écrivain sans grande envergure, M. Giovanni Saragat (Toga-Rasa), s'est inspiré aussi de la vie du peuple sarde. La Sardaigne, qui fit la fortune un peu trop singulière, et inadéquate aux mérites, de Mme Grazia Deledda, vient d'être évoquée en même temps dans *Fiamma*, de MM. Pastonchi et Traversi, et dans ce livre de nouvelles de M. Saragat. Ce sont des études réalistes assez rapides, assez pittoresques, et sans significations importantes, recueillies sous le titre **Popolo antico**. Un livre de lecture facile, qui se rattache à cette litterature pour chemin de fer que les éditeurs appellent « letteratura amena ». Mais l'ensemble de ces descriptions de vie sarde est assez plaisant et composé avec un certain tact.

§

M. Alberto Lumbroso apporte de son côté une large contribution

sentimentale à l'orientation nationaliste, avec **Miscellanea Carducciana**.

C'est un volume consacré à des souvenirs de la vie et de l'œuvre de Carducci. M. Benedetto Croce, dans une longue préface, insiste sur le caractère « national » de la poésie de l'auteur des *Odi Barbare*. C'est sans doute le caractère le plus intéressant du poète, dont le lyrisme s'alimenta continuellement des éléments spirituels d'une notion qui réclamait son droit héroïque à la vie, et qui put se constituer et vivre.

M. Lumbroso, qui dirige en français la *Revue Napoléonienne* et, en italien, la *Rivista di Roma*, semble animé par de grandes aspirations nationales et de race. Sa contribution aux études historiques, toujours méticuleuse et très copieuse, s'est appliquée cette fois avec bonheur au souvenir d'un poète qui représentera dans l'avenir — toute réserve esthétique à part — la synthèse de cet esprit italien, turbulent, violent et farouche, épris de grandeur antique et anxieux de la renouveler, du quart de siècle qui a suivi la dernière bataille du « risorgimento ».

Et je ne sais s'il ne faut point considérer aussi comme une contribution aux aspirations littéraires nationales l'édition richissime qui vient de paraître de **La Vita Nova** de Dante, illustrée par l'œuvre dantesque de D. G. Rossetti, et soignée par M. Marcus de Rubris. La première édition « préraphaëlite » de *la Vita Nova* avait déjà paru, il y a quelques années, par les soins de M. Antonio Agresti, gendre de William Rossetti, le frère de Dante-Gabriel et le critique attitré du groupe préraphaëlite anglais.

§

Les éditeurs parisiens continuent à publier un grand nombre de traductions d'écrivains italiens actuels. Je remarque, dans le nombre, **Le Chrysanthème rose**, de l'exquise Yolanda, et le malheureux roman **Leila**, de Fogazzaro.

Et l'éditeur Hœpli offre aux rêveurs des grandes communions méditeranéennes l'**Anthologie provençale**, en italien, de M. E. Portal.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES PORTUGAISES

Manuel da Silva-Gayo : *Torturados*, roman ; Livraria Chardron de Lello et Irmão, Porto. — Antonio Corrêa d'Oliveira : *Auto das Quatro Estações* ; Cernadas e Cia, Lisboa. — Teixeira de Pascoaes : *Marános*, poème ; Magalhães e Moniz, Porto.

En novembre 1895, la revue internationale *Arte*, fondée à Coïmbre sous la direction d'Eugenio de Castro, publiait en tête de son pre-

mier numéro une fort captivante étude sur *la Jeune Littérature portugaise.* L'auteur était Manuel da Silva-Gayo, dont l'entrée dans les lettres avait été marquée triomphalement par *Os Novos*, *Peccado antigo* et *Cançôes do Mondego.*

Tout en s'intitulant « intellectuel et cosmopolite », le jeune écrivain ne se faisait faute, à cette date, de déclarer que le mouvement nationaliste et régionaliste en Portugal avait reçu sa plus ferme impulsion des *Cançôes do Mondego.* En même temps, il définissait sa philosophie « l'amère douceur de penser ».

En quelques-unes de ses œuvres ultérieures, le philosophe, épris d'allégories compliquées, a pu faire tort au poète; force est de reconnaître qu'il ne s'est jamais démenti.

C'est en restant lui-même qu'il est parvenu à la maîtrise, et de *Mondego* à *Na Volta da India* et à *Ultimos Crentes*, on a pu suivre la courbe ascendante d'un tempérament rigoureusement personnel.

Dans **Torturés** il rassemble aujourd'hui tous ses dons.

En ce roman de style et de pensée plus que d'émotion sentimentale ou d'intérêt pittoresque, la consciencieuse observation des figures et des âmes se joint à ce que nous nous permettrons d'appeler l'intuition racique, et à cette espèce assez rare d'esprit philosophique, qui schématise les caractères sans les dessécher. Manuel da Silva-Gayo réalise le miracle d'une œuvre d'autant plus largement humaine qu'elle est plus profondément nationale. Certes, ces *Torturés*, dont l'angoisse n'est faite que d'un irréalisable souhait de perfection, d'une certaine hypertrophie du moi et de ce culte immodéré de l'exception propre aux purs intellectuels, sont bien des produits d'extrême civilisation, et on peut les rencontrer dans tous les milieux cultivés. Mais l'auteur s'est soigneusement gardé d'insister sur ce que leurs traits peuvent avoir d'inconsciemment cosmopolite. Ce qu'il a voulu faire revivre en eux d'abord, c'est une crise de l'âme portugaise, entraînée par son mysticisme même vers un certain état contemplatif, fait de songe amoureux et d'aspirations indéfinies vers l'inaccessible. Faute d'envisager l'action matérielle comme une nécessité vitale et rédemptrice, ces débris d'aristocratie, qu'un vieil atavisme catholique livre aux griffes du scrupule, non pas simplement moral, mais vital, si on peut dire, ces êtres d'exception, ces représentants en apparence vigoureux d'une race énergique et passionnée, ont perdu le « sens de la vie ». Ils hésitent, ils cherchent, et naturellement ils se tournent vers la Beauté.

Celle-ci se présente, au cours de l'œuvre, sous les espèces vivantes de Maria do Resgate. Toutes les splendeurs du corps, de l'âme et de l'esprit la décorent. Ne parlons pas du cœur ; dans l'acception sentimentale que nous donnons à ce mot en France, il ne participe qu'in-

directement à la souffrance des personnages du roman et Maria do Resgate elle-même, soit qu'elle hésite entre les deux seuls prétendants dignes d'elle, le poète Miguel de Gouvêa et le philosophe Carlos da Motta, soit qu'elle envisage l'avenir de son fils à la mort de Miguel, n'a presque jamais à lutter contre lui. La transcendance de ses sentiments fait partie de ce vœu mystique de grandeur, qui porte au renoncement le perspicace analyste Simaõ da Nobrega et qui fait du Docteur Abrazis, malgré son culte de la vie pratique, un adepte du spiritisme. En Maria do Resgate habitent :

Cette insatiable aspiration, ce réel souhait d'impossible, cette angoisse de perfection toujours insatisfaite qui fait les grands torturés — dans l'Art, dans la Pensée, dans la Vie —, quand la Vie est comprise et sentie comme une haute synthèse de beauté, de cogitation et d'amour. Maria ne peut aimer absolument que l'homme parfait de corps et d'esprit. Et en quel endroit peut-il être, si ce n'est dispersé à travers plusieurs ?

Or Miguel de Gouvêa et Carlos da Motta se complètent mutuellement : à eux deux ils constitueraient l'homme idéal. Lequel aux yeux de Maria doit l'emporter ?

Miguel cherche hors de soi le centre de monde et le sens de la vie ; il appartient à cette catégorie d'êtres que satisferait seul un système de l'Univers, où ils verraient tracée la ligne de leur propre destin, quelque chose de comparable au Cosmos des croyants, mais où l'Amour s'identifierait à un grand songe d'Art et où se concilieraient toutes les contradictions de l'Apparence.

Carlos da Motta, de son côté, ramène à soi tout ce qui l'environne, comme si le monde acquérait un sens dans sa pensée, comme si sa personnalité était le centre et en même temps la mesure de l'univers. Il place en lui-même et pour lui-même sa propre source de conception et ne voit dans les théories des autres que de pures illusions périssables. Sa contemplation de l'Etre enferme quelque chose d'ironiquement destructif. Il est pour soi la Raison d'être, le secret de l'Unité en face de l'Univers inconsistant.

Carlos est une concentration ; Miguel, une expansion. Or, Miguel a besoin qu'un grand sentiment vienne agréger ses énergies.

Miguel alors deviendra, comme homme et comme créateur de rêve, une réalisation, tandis que Carlos doit toujours rester compréhension pure.

Simâo da Nobrega avait d'avance renoncé à poursuivre l'objet de son adoration muette : Carlos da Motta s'écarte au milieu de la lutte, et Miguel reste choisi ; mais, à peine devenu l'époux de Maria do Resgate, le voilà de nouveau la proie de sa perpétuelle insatisfaction.

Il songe à incarner sa souffrance en un poème symbolique sur le légendaire *Frei Gil*. De son côté, malgré le réel et croissant amour qu'elle avait voué à son mari, Maria do Resgate continuait véritablement de subir l'influence de Carlos da Motta. Celui-ci, en

effet, représentait toujours l'un des aspects de l'être de perfection dont Miguel était l'autre moitié. Et il était indispensable que Miguel réalisât maintenant, sinon l'impossible perfection, du moins la plénitude. Mais, sous l'empire de cette continuelle torture, la santé du poète périclita ; il mourut, laissant un fils. Carlos da Motta crut que la veuve allait revenir à lui ; mais l'instinct maternel vint renforcer chez celle-ci la logique du tempérament et Carlos dut s'exiler, pour échapper à la torture de contempler l'inaccessible créature adorée. La mère exagérait la femme, dans son ardent souhait de retrouver son idéal en l'être de perfection qui serait son propre fils.

Dans la conception du dénoûment, Manuel da Silva-Gayo ne pouvait se soustraire à l'ironie, qui fait le fonds de son tempérament et qui montre en même temps combien son art est essentiellement national. De son fils, la pauvre Maria do Resgate ne parvient à faire qu'un imbécile.

Et voilà un livre puissant, l'un des plus évocateurs que l'on ait écrits depuis longtemps en Portugal. Il fait songer, dans un style plus mâle et avec une moindre intervention d'éléments pittoresques empruntés à la nature ambiante, aux *Vierges aux rochers* de D'Annunzio, dont le thème est ici en quelque sorte retourné. Différence capitale : Manuel da Silva-Gayo reste toujours essentiellement philosophe et ses ressources de romancier sont surtout faites d'exégèse sentimentale, comme celles de nos tragiques du XVIIe siècle. Mais peut-être éclaire-t-il plus qu'il n'échauffe.

Une telle réflexion ne saurait jaillir, malgré certaines conformités de tempérament, à propos de poètes comme Teixeira de Pascoaes ou Antonio Corrêa d'Oliveira.

Quoique les élans passionnés du lyrisme amoureux ne soient pas leur fait, quoique la préoccupation philosophique influe puissamment sur la qualité de leur inspiration, ce sont d'abord des émotifs.

Avec l'**Auto des Quatre Saisons**, Antonio Corrêa d'Oliveira retourne vers les sources, où il trouva la renommée de ses débuts. Il reconquiert ainsi la grâce, que certaines tendances trop directement moralisatrices, certaines amplifications d'allure prédicante menaçaient de lui faire perdre. Il se rapproche en même temps de l'âme populaire. L'*auto* est une forme mi-lyrique, mi-dramatique, essentiellement nationale; il peut aller de la pastorale telle que la créa Théocrite à la primitive tragédie telle qu'Eschyle dut la recevoir en héritage. L'actuel poème de l'auteur des *Tentations de Sam Frei Gil* prend prétexte d'une simple idylle, telle qu'aurait pu la choisir Bernardim Ribeiro pour l'une de ses églogues. L'Amour, rédempteur des individus et des peuples, a voulu joindre la fille des Nobles et le fils de la Pauvreté, l'héritière des seigneurs et le descendant des esclaves. Autour de cette idylle allégoriquement développée en qua-

tre tableaux, qui sont tout à la fois les quatre saisons et les quatre âges de la vie, s'entrelacent harmonieusement les voix du peuple; mendiants et soldats, laboureurs et pèlerins, émigrants, bergers et vendangeurs. Ainsi, d'un bout à l'autre du poème, de captivantes *quadras* s'entre-répondent.

Au reste le duo de Joâo et Maria n'a rien de strictement sentimental: il s'agit de la résurrection d'une race, du Portugal, qui doit abandonner résolument les songes d'aventures, pour se mettre au travail dans la concorde et dans la paix. Thème actuel s'il en fut; pastorale patriotique, qui s'achève en conte de Noël et dont certains passages, notamment les paroles de Joâo au premier et au quatrième tableau, ont l'accent grandiose des *Lusiades*. Leur rythme dérive, d'ailleurs, directement de celui de Camoens.

Voilà de la poésie moderne en prolongement de la tradition, de la poésie émouvante et pure, dont l'originalité vraiment inspirée fait oublier certains défauts de verbalisme.

Emouvante et pure également, mais plus intime et comme née des effluves mêmes de la terre lusitanienne, s'affirme la nouvelle œuvre poétique de Teixeira de Pascoaes : **Maranos**. Quelque chose de Keats, de Shelley, de Longfellow se dégage de ce long poème en 18 chants, qui semble un roman de la Table-Ronde et où revivent, personnifiés, tous les aspects ensorceleurs de la Montagne, le Marâo, patrie du poète. Nul mieux que l'auteur de *Jésus et Pan* n'est averti de folklore et de mythologie traditionnelle; nul n'incarne plus passionnément le sentiment séculairement celtique, que l'atmosphère de ce coin d'Europe imprime à ceux qui l'habitent.

Ce poème intensément senti est à la fois le chant lyrique d'une âme qui se cherche et le cri d'une race, dont la double aspiration païenne et chrétienne se vient concentrer dans le culte de la Dame idéale.

Maranos était l'être qui, fuyant la Ville, « errait à travers le « Monde, la créature qui vivait davantage de son esprit que des fruits « de la terre ».

Il voit tout à coup lui apparaître une forme irréelle, faite des mirages de son âme. C'est Eléonor, la fille du Clair de lune, née du désir insatisfait, celle qu'on aime et qui n'aime pas, la Vierge du Ciel. La Pastoure, fille du soleil, se montre ensuite à lui, et il salue en elle le divin péché qui multiplie les créatures, la Vierge de la terre natale. Maranos est issu du paysage que le soleil de Portugal dore et féconde, « ce paysage unique où le ciel se marie intimement avec la terre ». Son âme, son corps et son image sont le sol qu'il foule et l'eau qu'il boit. Revigoré par le baiser de la Pastoure, il gravit la Montagne, et c'est prétexte à d'admirables effusions lyriques. Puis Eléonor se vient confondre avec l'Ombre de la Serra pour lui

révéler le sens profond de la vie universelle. Il y a là des passages d'une merveilleuse intuition mythique et philosophique. Le nom de Lucrèce vient aux lèvres, mais l'âme de Lucrèce est si différente! Et de nouveau la Fille de la Terre, non pas elle, mais son désir mêlé de regret, *la Saudade*, la Vierge du sol portugais. Maranos s'entretient avec elle, avec l'Automne, avec les dieux. Voici tout l'Olympe sur la Montagne, tout l'Olympe présidé par Jésus, qui jadis méprisa la terre et qui a laissé son erreur au sépulcre.

En compagnie du Silence, du Clair de lune et de la Solitude, Maranos retrouve Eleonor et *la Saudade*. C'est tout à la fois un chapitre de *Perceval* et un épisode du second *Faust*. Dans la Chapelle, Maranos épouse *la Saudade*. Et voici surgir celui qui cherche indéfiniment une patrie absente, le chevalier de la Triste Figure. Les yeux de *la Saudade* se rencontrent avec ses yeux. Et Maranos lui dit : « Je connais ta douleur. La douleur de la Perfection que tu « rêves. Or il faut aimer le Mal lui-même. »

C'est que Maranos est celui qui « crée l'être spirituel de Dieu ». En compagnie de *la Saudade*, son épouse, il parcourt tous les replis de la Montagne. C'est l'Annonciation. Marie et Vénus vivent maintenant en une seule femme. Un enfant naîtra d'elle pour transfigurer l'âme du peuple portugais. La nouvelle Noël est proche, que vont chanter les Bergers de la montagne. Au Pâtre-mage, Maranos affirme que « Dieu émane de notre cœur, que la Divinité est d'ori- « gine mortelle, charnelle, et humaine, mais d'éternelle et parfaite « nature. Et tout homme ne doit adorer que le Dieu qu'il créa ». Le Pasteur va porter à ses compagnons la Bonne Nouvelle. Comme Eve au paradis, s'éveille alors le Printemps. *La Saudade* a mis au monde le nouveau Rédempteur, que le Printemps vient couvrir de roses. Mais Eleonor a entraîné Maranos sur ses pas, pour lui faire la suprême révélation. Il se sent mourir ; car l'heure est venue pour lui de se transmuer en son propre songe. Avec le Fils divin, *la Saudade* reste sur la terre.

Tel est, résumé, défloré, cet inanalysable, fantastique et musical poème. Teixeira de Pascoaes apparaît là dans la plénitude de ses dons de poète et de penseur. Son vers fluide, mélodieux, évocateur, vraiment *camonéen*, sourit et pleure, étincelle et peint, chante et songe. Cependant, il se passe de rimes. *Maranos* est une œuvre étrange et grandiose, qui doit prendre place parmi ce que la poésie portugaise a produit de plus hautement personnel.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES SCANDINAVES

Karl Larsen : *Japansk Aand, l'âme japonaise; — Danske nybyggere, pionniers danois,* Gyldendal, Copenhague. — Sigurd Ibsen : *Menneskelig Kvintessens,*

Gyldendal, Copenhague. — Bjœrnstjerne Bjœrnson, *Quelques poèmes et chansons*, traduits par Dagny Bj. Bjœrnson et Georges Sautreau, Paris.

M. Karl Larsen a créé un genre. En réunissant des correspondances nombreuses écrites par des gens non choisis, il en extrait tout ce qu'elles peuvent lui donner de renseignements psychologiques. C'est ainsi qu'il a pu grouper près de 2000 lettres écrites par des Danois de tous les milieux, au cours de la guerre de 1864, et déterminer dans leur variété suivant les régions et les conditions sociales, dans leurs variations suivant les moments, les sentiments de ses compatriotes à l'égard de l'ennemi. La psychologie collective est fort à la mode, comme cela est naturel dans notre société démocratique, mais on en est encore, en cette matière nouvelle, aux formules toutes faites. Quelques-uns, assez rares, pensent que la masse n'est pas uniquement un troupeau, que sa manière de sentir lui est propre, et n'est pas grossière. Les autres la considèrent avec un mépris parfois bienveillant, souvent malveillant. Mais ces conclusions hasardeuses d'éloge ou de blâme sont presque toujours fondées sur des doctrines générales, posées *a priori*, beaucoup plutôt que sur l'observation, et ne le sont jamais sur une observation systématique et généralisée. Ce ne sont que des conclusions, et nous ne savons rien de plus après qu'elles ont été affirmées.

Combien serait intéressante, au contraire, une étude du patriotisme français pendant la guerre de 1870-71, faite d'une manière presque absolument objective, d'après tout ce que l'on pourrait rassembler de lettres écrites par les gens les plus divers. Le désir de la paix, l'exaltation guerrière, l'idée qu'on se faisait des Allemands, l'influence des idées politiques sur les formes du sentiment patriotique... que de sujets pour lesquels de telles correspondances apporteraient les premiers éléments d'une sérieuse étude. M. Karl Larsen avait songé à faire, pour la guerre franco-allemande, le même travail qu'il avait fait pour la guerre danoise de 1864, et par la même méthode. Il a cherché à réunir des correspondances. Rien n'est venu. Faut-il attribuer ce fait au sot individualisme français, je veux dire au défaut si ordinaire aujourd'hui, en France, du sens de l'association et de la coopération ? Ou bien à ce que le patriotisme français, trop chatouilleux, n'a pas voulu confier à un étranger les éléments d'un tel travail ? Ou bien, à ce que l'on ne pouvait compter, pour provoquer les remises de correspondances, sur les curés, tandis que les pasteurs, en Danemark, s'y sont employés avec zèle ? Bref, rien n'est venu, et par là-même un trait psychologique s'est accusé, qui distingue nettement les Français des Danois.

Ceux-ci, en effet, répondent avec empressement à de semblables appels. M. Karl Larsen, ayant demandé des correspondances d'émigrants, a déjà reçu 3722 lettres de 395 personnes différentes et huit

cahiers de notes journalières, et il adresse un nouvel appel. En attendant, et afin de montrer l'intérêt du travail qu'il prépare, il a publié **Pionniers danois**, où il raconte l'histoire de deux émigrés, l'un du milieu du siècle dernier, l'autre parti pour le Canada seulement en 1905.

Pour de pareilles études l'accumulation des documents est essentielle. Il s'agit de voir si, malgré la diversité des caractères et des situations, quelques traits communs, ou, du moins, nettement dominants, peuvent être observés. En racontant l'histoire particulière de deux émigrés, M. Karl Larsen s'est donc écarté de la méthode prévue, et a provisoirement renoncé à ce qui semblait devoir être l'intérêt principal de son ouvrage. Ce sont ici deux romans, deux romans vrais, mais dont les personnages sont individuels, et non généraux. Nous devons supposer, toutefois, qu'ils ont été choisis caractéristiques. L'un est le chercheur d'or de la première période, qui part seul, sans que rien l'y pousse, sinon l'esprit d'aventure, pratique, pourtant, et qui reviendra après fortune faite, car ses lettres, sans nulle impatience du retour, et malgré son éloge de la vie et des institutions américaines, le montrent très vivement attaché à sa famille et au sol natal. L'autre est parti malgré lui. Pauvre, père de quatre enfants, sa femme tenant mal son ménage, il buvait, était peu estimé, et c'est pourquoi, sans doute, un incendie s'étant produit, on l'accusa d'en être l'auteur, sans preuves. Sa femme refusa de le recevoir lorsqu'il revint de la prison préventive. C'est ainsi qu'il fut amené à partir, seul. Au Canada, il cessa de boire, devint un travailleur courageux, industrieux, et profita des hauts salaires pour faire patiemment des économies, pendant trois ans. Cet homme aimait sa femme et sa mère. A sa mère, il écrivait, racontait sa vie meilleure, et la priait de faire lire ses lettres à sa femme, mais celle-ci, méfiante, ne le croyait pas. Lorsqu'il a enfin réuni assez d'argent, il prend un terrain à défricher, en pleine forêt de la Colombie britannique, achète des chevaux, des provisions, commence à s'installer et invite sa femme à le rejoindre. L'offre est si tentante pour la pauvre ouvrière qu'elle s'enquiert, apprend que tout est vrai, et rejoint son mari. Et elle devient aussitôt bonne ménagère, dans ces conditions si nouvelles et difficiles. Le ménage autrefois misérable et désuni devient heureux et prospère. Mais, nulle idée de retour, une fille est fiancée au Canada, et il est question de faire venir la grand'-mère. Le mari et la femme avaient tous deux de grandes qualités d'ordre, d'initiative, leurs lettres montrent qu'ils savaient regarder et décrire, le mari adresse parfois à sa mère des poèmes de sa composition qui sont d'un joli sentiment, et non sans mérite. Pourtant, ils n'avaient été qu'à l'école primaire, et ils végétaient lamentablement.

C'est encore une étude de psychologie collective que M. Karl Larsen a consacrée à **l'Ame japonaise**, et il l'a fondée, non plus sur des correspondances, mais, autant que possible, sur des souvenirs personnels, principalement ceux du lieutenant Tadayoshi Sakurai, relatifs à la guerre russo-japonaise. Le livre de cet officier de Port-Arthur est d'un haut intérêt. On peut le lire en anglais, sous le titre : *Human bullets*. Il ne s'agissait plus ici, pour M. Karl Larsen, d'apporter une précision plus grande, de faire de simples retouches à des portraits psychologiques connus. Il fallait nous montrer le Japonais, et particulièrement le comparer à l'Européen. Très nettement, le psychologue danois conclut que ce peuple, malgré ses facultés d'assimilation si remarquables, possède un caractère propre extrêmement marqué, et très stable, qui l'oppose à tous les peuples occidentaux, et le rend très redoutable : c'est le sentiment de solidarité nationale, l'absolu dévouement, l'abnégation de l'individu prêt à se sacrifier constamment, et, ce qui est plus difficile, à adapter son activité aux besoins du pays, et cela, semble-t-il, en vertu d'une disposition naturelle, en sorte que ce dévouement est actif, toujours en éveil, et capable d'initiatives hardies. Grand contraste avec l'individualisme des Européens, parmi lesquels le dévouement, vertu de quelques-uns, ne peut être généralisé sans un affaiblissement de la personnalité, devenue passive. Cette conclusion ressort d'analyses, très pénétrantes souvent, de menus faits, de paroles, de simples gestes. Elle donne une précision définitive aux impressions de ceux qui ont suivi de près l'histoire récente, et prévu les résultats de la guerre.

Pourtant, M. Karl Larsen me paraît trop admirer le solidarisme japonais, et trop facilement écarter les traits de caractère qui le contredisent, comme la fréquence des grèves et la médiocre probité commerciale des Japonais. L'individualisme n'est-il pas l'indice d'un degré supérieur de civilisation? Et, même si l'on admet que ce solidarisme si puissant est une disposition psychologique permanente de la race, il n'y a pas de raison pour qu'il s'applique toujours à la collectivité nationale : il pourra, et devra s'appliquer, par exemple, aux luttes de classes que développera nécessairement la transformation économique du Japon. Cette observation limite la portée pratique de toute étude sur la psychologie d'un peuple, sans diminuer aucunement la valeur de l'analyse présentée par M. Karl Larsen.

§

Quelques poèmes et chansons de Bjœrnstjerne Bjœrnson ont été traduits par Mme Dagny Bjœrnson et M. Georges Sautreau. Malgré le préjugé assez général en Norvège que des vers doivent être traduits en vers, et même des vers rimés en vers rimés, cette

traduction, surtout littérale, est en prose : la forme poétique est suggérée par la disposition typographique, chaque ligne de prose correspondant à un vers, et aussi par une certaine analogie de rythme, toutes les fois que la souplesse de la langue française l'a permis. On ne peut, d'ailleurs, obtenir plus qu'une analogie, le français étant trop différend du norvégien, langue où l'accent tonique est très marqué. Cette méthode, au surplus, semble bien être celle que Bj. Bjœrnson aurait lui-même préconisée, si j'en juge par la chaleureuse approbation qu'il donna jadis à ma traduction de son poème sur Niels Henrik Abel, qui était faite suivant les mêmes principes.

L'application de la méthode est ici assez inégale, comme on pouvait s'y attendre, les rythmes divers, employés par le poète, se prêtant inégalement à la traduction. Les strophes à forme fixe, et composées de vers différents, sont presque impossibles à rendre. Tel est, par exemple, le cas du poème : *Je passai un jour*...que, de plus, des fautes de sens, notamment dans le dernier vers, rendent obscur. Généralement, il me semble que les traducteurs auraient pu s'appliquer davantage à ne pas laisser une aussi grande disproportion dans le nombre des syllabes, et surtout des syllabes fortes entre des lignes traduisant des vers de même structure.

Mais c'est là un effort intéressant, et parfois très réussi. Les poèmes sont bien choisis pour donner une idée de la variété et de l'exubérance poétique de Bjœrnson. Ils ont été publiés à petit nombre en un fort beau volume qui doit attirer l'attention des bibliophiles.

§

M. Sigurd Ibsen a réuni en volume, sous le titre : **Quintessence humaine**, les articles philosophiques qu'il avait publiés dans la revue danoise *Tilskueren*. Je ne vois pas que l'on ait beaucoup parlé de cet ouvrage dans les pays scandinaves. Il méritait pourtant de retenir l'attention à la fois par la nouveauté de la conception et la clarté de l'exposition. M. Sigurd Ibsen est moniste, c'est-à-dire qu'il croit à l'unité de la nature, conformément aux idées de Haeckel, qu'il accepte comme le résumé des sciences naturelles. Mais l'homme, tout soumis qu'il soit aux lois de la nature, dont il fait partie, est le sujet qui la contemple, et, par là, déjà, il se pose nécessairement en opposition avec elle. La connaissance des lois de la nature lui est utile, elles pénètrent son entendement, mais il ne se confond pas dans l'unité de la nature, qui n'a pour lui rien d'essentiel : car l'essentiel, pour l'homme, c'est lui-même et les buts qu'il se propose. Il agit suivant sa propre loi, qui est une loi de développement conscient, c'est-à-dire de progrès, bien différente de la loi d'évolution aveugle. Ce principe fondamental fait entrevoir une possibilité presque indéfinie de progrès dans l'ordre social, progrès qui ne seraient pas

soumis aux lois générales de l'évolution naturelle, mais seraient, dans la sphère particulière de l'activité humaine, de véritables créations.

Cette théorie très générale, qui tient, dans le volume, la plus grande place, est suivie de trois études, qui se rattachent d'une manière évidente à l'idée première, et forment bien chacune un tout, mais ne doivent être sans doute, dans la pensée de l'auteur, que des fragments d'un plus vaste ouvrage. Le dernier de ces fragments traite des grands hommes, et M. Sigurd Ibsen, extrêmement individualiste, a toujours été visiblement préoccupé de rechercher ce qui les distingue de la masse. Ce n'est ni le succès, ni l'œuvre accomplie, ni rien d'extérieur à eux. C'est, uniquement, leur personnalité : ils ont paru réaliser l'élargissement, l'élévation de la vie que tous, instinctivement, se représentent comme le bien suprême. Ils semblent plus pleinement hommes que les autres, et c'est pourquoi ils inspirent une admiration de nature religieuse.

La difficulté, en de tels sujets qui intéressent le plus intimement les hommes, est d'avoir l'esprit à la fois libre de préjugés, et attentif, toutefois, à comprendre les préjugés et à les expliquer. Il faut pour cela un réalisme simple, une haute sérénité, et une lucidité que l'on rencontre rarement autant que dans ce livre sur la *Quintessence humaine*.

P.-G. LA CHESNAIS.

LETTRES TCHÈQUES

Louis Léger : *la Renaissance tchèque*. Paris : Alcan. — Frantisek Herites : *Œuvres complètes*, 7 volumes, Prague, Otto. — F. X. Svoboda : *Pouitvini*. Prague, Vilimek. — Cinquantenaire du *Memorandum* slovaque. — Zeyloun. J. Boleska et la mort de Mahler.

Depuis le dernier volume de la magnifique série de M. Ernest Denis, voici la première fois qu'il m'est donné de parler d'un livre français sur des matières tchèques. Et s'il est signé du doyen des études slaves en France, c'est double bonne fortune. Toutefois je regretterai que M. Louis Leger ait repris le titre de la grande histoire, absolument définitive, de la **Renaissance tchèque**, de M. Ernest Denis, pour un mince volume, contenant en gros et en détail huit études, solides et intéressantes, mais qui se répètent un peu entre elles, quand elles n'en répètent pas d'autres, publiées dans de précédentes séries. En vérité, M. Léger est trop modeste : il oublie continuellement qu'on le lit ! Hanka, Schafarik, Tomek, Svatopluk Cech et Rieger, soit trois philologues, chartistes et historiens, un poète et un homme politique est-ce vraiment toute la renaissance tchèque ? Mais M. Louis Léger était pressé de nouer sa dernière gerbe, et il fallait qu'elle fût spécialement tchèque. Dans sa dédicace à M. Jean Podlipny, président du conseil national tchèque, il rappelle que, depuis un demi-siècle, il

travaille et lutte pour le slavisme, et lui annonce que, si Dieu permet, il compte bien aller célébrer, en 1914, à Prague, le cinquantième anniversaire de sa première visite. A bon entendeur, salut! Ce seront de belles fêtes. Et trois ans ne sont pas de trop pour les dignement préparer! Malgré tout notre respect pour la somme énorme de très méritoire travail abattu et de services rendus, pendant ce demi-siècle, par le savant slavophile, qu'il veuille bien nous pardonner si nous lui déclarons sans ambages qu'au cours de ce recueil, encore plus que des précédents, il nous en reparle trop. Pas de page qui ne soit alourdie de renvois où, à propos de bottes, on ne nous invite à relire quelque précédent travail. Article Hanka, voir articles Safarik; article Safarik, voir article Hanka; article Tomek, voir articles Hanka et Safarik, etc., etc. J'arrive à la page 55 du volume que, 9 fois déjà, l'auteur nous a rappelé sa traduction des poèmes de Kralové Dvor, 9 fois dont 4 en notes circonstanciées, et 2 d'entre elles à l'intervalle de 38 lignes! Or c'est ainsi constamment. Le nom du château de Karluv-Tyn passe-t-il sur la plume de M. Léger, au lieu d'apprendre à ceux qui peuvent encore l'ignorer l'existence d'un des plus fameux joyaux de l'archéologie militaire tchèque, il nous renvoie à son image, dans le *Prague* de la collection Laurens, dont il est l'auteur, et même, et cela est le comble, s'il cite, en passant, le grand héros hussite que nul n'ignore même à l'école primaire, il nous engage « à voir son étude sur Zizka dans le troisième volume de ses *Etudes slaves*. » Le vénérable professeur ne se doute pas à quel point c'est fatigant. Une blessure d'amour-propre peut tout expliquer, car voici : « Nous savons avec quel tact, quelle énergie, quelle intelligence la ville de Prague sait être à l'occasion la représentante officielle d'une patrie qui n'a point de corps diplomatique. Elle a conscience de son rôle international et il ne lui arrive pas de commettre, dans ses relations avec ceux qui ont bien mérité de la patrie tchèque, les erreurs auxquelles se livrent parfois des corporations qu'on aurait lieu de croire plus éclairées et mieux informées des services rendus à leur nation ». Arrivé à l'exposition de 1895, M. Louis Léger reconnaît sous vitrine son premier livre sur la Bohême, et il ne se fait pas faute, alors, de nous en raconter l'histoire. Mais à l'exposition de 1908 il le revoit encore, et bien entendu, toujours « avec une certaine émotion », et non sans nous ressasser une fois de plus que « dans ces temps lointains (1867) il a encouru les rigueurs de la justice autrichienne ». A la longue cette fastidieuse complaisance à l'énumération, multipliée tantôt par quatre, tantôt par douze, des services rendus devient d'un haut comique. C'est bien dommage! Et dommage aussi que M. Louis Léger répète à satiété les mêmes renseignements et citations d'un volume à l'autre, autant que de chapitre à chapitre d'un même volume. Vrai jeu de combinaisons et permutations. Nul n'a plus travaillé que

lui, certes ; dès lors, que ces petites faiblesses ne nous rendent pas injustes à son égard. Le volume vaut la peine d'être lu deux fois au lieu d'une, une fois à cause d'elles, et une fois pour le reste ; car elles en entravent, hélas ! la bonne moitié.

A la suite de quelques autres des meilleurs écrivains tchèques et slovaques, M. Frantisek Herites a le bonheur d'assister à la publication de ses **Œuvres complètes**, dont sept volumes ont déjà paru. Le charme très spécial de l'auteur du *Silex et la glaise*, passionnant et clairvoyant document sur la lutte implacable du capitalisme allemand et de l'industrie tchèque à la campagne, est, à côté d'une franchise qui ne ménage aucune vérité aux siens, d'avoir une ancienne tradition de famille et de province, qui le met à même de peindre des caractères d'autrefois et des mœurs de petite ville, d'une façon à la fois simple et soigneuse, un peu lente, mais d'une grande bonhomie narquoise. *Le Secret de l'Oncle Joseph*, *Au seuil du couvent*, *le Bonnet phrygien*, un *Coin de Romantisme enterré*, *Lettre trouvée dans un vieux livre*, semblent tout faits de souvenirs de famille ou de voisins, que l'auteur a connus dans son enfance. Plus récits que fictions, traitant des sujets du commencement du dernier siècle et en gardant un peu le ton, un certain romantisme voulu, peint à distance, ils ont un peu la douceur voilée des tableaux de *Stillegarten* allemand. Il y a parfois des répétitions d'écolier, mais aussi presque toujours une ingéniosité charmante. On y sent bien plutôt que le littérateur, et nous ne perdons pas au change, le fils et le neveu qui n'oublient rien, l'époux passionné et le père, plein de tendresse. Et on lit un peu tout cela avec le même sourire heureux qu'à caresser des enfants ou à les faire sauter sur ses genoux. Les deux volumes de feuilletons, qui s'espacent sur une trentaine d'années, sont des récits de voyages sous forme anecdotique, de courtes histoires, des satires ridiculisant les défauts nationaux, depuis le manque d'énergie et d'esprit d'initiative jusqu'aux redondances patriotiques, mais qui, chaque fois, apportent un salutaire exemple de l'esprit contraire. Malheureusement, en tchèque, on met trop les points sur les i. Le volume *Récolte d'automne* accomplit le même travail de collection pour les feuilletons parus depuis 1901, esquisses d'Amérique, idylles villageoises, encore et toujours souvenirs d'enfance et de la vie de famille et je voudrais beaucoup m'arrêter à l'histoire du soldat Kovar, montant la garde le soir de Noël sur le rempart de Prague, et défaillant de la nostalgie de son village, qui finira par l'emporter d'une « catalepsie de cœur », nom que les médecins militaires ont inventé pour désigner une maladie dont les soldats de là bas meurent quelquefois. Enfin, des deux volumes d'*Histoires de petites villes*, il y aurait à extraire le meilleur, le plus exact tableau de la province tchèque.

Les **Drôles de corps** *(Podivini).* de M. F. X. Svoboda, ont certes une autre décision et un autre relief, mais c'est aussi toute la différence de la littérature artiste au ton local, et de la vie bourgeoise aux singularités intenses. Une de ces nouvelles, *le Blé lourd*, est cependant aussi caractéristique que possible de certaines individualités paysannes tchèques ou moraves. Il va sans dire que ces cinq nouvelles mettent en scène des exceptions, mais il n'y a pas moyen de les rendre mieux vivantes, d'en mieux accuser les traits, en deux mots de faire plus ressemblant et parfois plus monumental. Si l'on pense ici et là à Maupassant, à M. Abel Hermant ou à M. Schnitzler, ce n'est jamais au désavantge de M. F. X. Svoboda et de sa psychologie minutieuse, apparemment impassible et, tout à coup, si poignante. La force de ces très plastiques récits est en raison directe de leur variété. *L'Ingénieur David* donne la sensation du vertige physique mieux que je ne l'ai jamais, je ne dirai pas éprouvée, mais lue; *la Pénitence*, où passent quelques fortuites analogies avec *la Force de l'évidence*, de M. Abel Hermant, a la rigueur d'une observation scientifique, présentée sous une forme artistique impeccable; *le Docteur Trieb* pousse jusqu'au cauchemar l'étude d'un cas morbide d'injuste jalousie par auto-suggestion, et *l'Inutile*, cas pathologique qui dégénère jusqu'aux confins de la démence, a les allures d'un conte fantastique où règne quelque chose de la fatalité de la vague des mers du Nord, dont les fins paysages forment le cadre du récit. Dans toutes, ou du moins dans quatre de ces apres analyses sévit la cruauté de cet irréparable tragique né, bien plus que des circonstances, de l'état moral de héros que leur imagination conduit directement, sinon toujours à l'abîme, du moins aux pires épreuves.

Le 6 juin les journaux slovaques ont commémoré le **Memorandum**, remis il y a cinquante ans par les représentants de la nation au parlement hongrois pour réclamer la juste, la nécessaire, la tôt ou tard inévitable reconnaissance de leurs droits nationaux. C'était une façon de le rappeler à la jeune génération et surtout de récapituler la série des dénis de justice dont les nationalités n'ont cessé d'être victimes en Hongrie, perpétuellement leurrées des plus positives promesses lorsque l'on a besoin d'elles, payées par des ricanements et des quolibets le moment venu de l'échéance. L'incroyable aveuglement d'un Etat qui ne s'aperçoit point que les mêmes injustices reprochées par lui à l'Autriche ne peuvent être devenues subitement le droit, exercées par lui avec aggravation, saute aux yeux à l'examen de ces documents exposés par M. M. Josef Skultety et Pavel Mudron dans les *Narodnie Noviny* de Turciansky Svaty Martin. Nous ne faisons que les signaler ici. Nous les retrouverons et citerons ailleurs *in extenso*.

Il y a dans le haut journalisme de Prague, parmi bien des gens

de talent, un chroniqueur humoristique qui, sous le pseudonyme de *Zevloun*, a le double don de nous amuser périodiquement et de faire réfléchir ses concitoyens. L'autre jour, à propos des automobiles, lapidés de loin en loin sur les routes tchèques, il hasardait la question : « Y aurait-il des brigands en Bohême? » Or, au même courrier, parmi les journaux et revues de musique qui, tous, déploraient la mort de Mahler, de Mahler selon les très justes paroles du plus sérieux des critiques spécialistes tchèques, M. Zdenek Nejedly, « le plus grand synthétiste de l'art.., celui qui enfin a comblé l'abîme entre la musique pure et la musique à programme par une synthèse supérieure des deux tendances », au même courrier je tombais avec indignation dans la belle *Hudebni Revue*, sur ce récit de M. J. Boleska, dont personne à Prague ne se serait avisé de jamais mettre en doute l'honnêteté : Il s'agit des concerts de Mahler à l'Exposition de 1908. « On savait que Mahler, en tant que chef d'orchestre invité, ne jouerait du Beethoven que d'après ses propres textes. Alors le matin de la première répétition générale, il vint *déposer entre mes mains* le paquet de ses partitions *insistant pour qu'il ne fût ouvert que sous ses yeux*, au moment de la distribution à l'orchestre. Mais cette fois Mahler ne savait sur qui il tombait! A peine a-t-il tourné les talons que la partition de *Coriolan* et de la *VII*e *symphonie* sont hors du paquet et que deux copistes se mettent au travail, si bien qu'avec le premier geste du bâton de mesure le *secret commercial* (sic) de Mahler était enregistré dans les archives de la *Philarmonie tchèque* ». Conçoit-on impudence plus grande que celle de cette haute notabilité de Prague, qui ose se vanter publiquement d'un tel acte de piraterie! Que les voyoux des faubourgs et villages tchèques rendent quelques cailloux aux automobiles qui infectent l'atmosphère, rendent les routes dangereuses, couvrent les moissons de poussière, écrasent chiens, volailles et gens, le beau malheur! C'est un léger prêté pour un gros rendu. Mais cet abus de confiance et ce vol de la pensée et de la critique d'un maître, le cynisme vantard de l'aveu, venant d'un grave personnage, la saleté de ce terme de « secret commercial », qui pourtant aggrave le méfait, tout cela allait-il passer inaperçu en Bohême? Et déjà je me demandais s'il allait m'incomber le douloureux devoir de le signaler à Prague depuis l'étranger? Mais j'avais compté sans la fière probité de Zevloun. Le lendemain, M. Boleska apprenait qu'il est encore, Dieu merci, des Tchèques capables de faire eux-mêmes la police de leurs routes, celles des domaines de l'intelligence comme les autres. Je dois à M. Zevloun l'une des plus grandes joies de ma vie de théophile et l'en remercie. On est si heureux de n'avoir pas à rougir de ses amitiés.

WILLIAM RITTER.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Paris vu par un habitant de Chicago.

M. Fritz von Frantzius, aussi connu dans l'Illinois comme critique d'art et connaisseur qu'il l'est comme financier, a publié récemment un article sensationnel, dans l'*Inter Océan*, de Chicago.

M. von Frantzius déclare que notre « capitale que l'on a représentée au public américain comme la plus admirable de toutes les cités n'est qu'une vieille ville délabrée, conservant à peine une gaîté de commande sur ses ruines. » M. von Frantzius est d'origine allemande ; il dénigre Paris au bénéfice des villes germaniques, mais il y a, parmi ses injustices, des observations bien curieuses.

L'article est intitulé : *Paris the shabby*, c'est-à-dire, *Paris le râpé*.

En voici quelques extraits.

Les bâtiments sont presque tous très anciens,quelques-uns datant de plus de deux cents ans. Leur construction est, en conséquence, fort inadéquate aux besoins modernes. La plupart comptent cinq étages, très rarement six. Au point de vue capitaliste et pour des financiers qui songeraient à spéculer sur ses immeubles, la ville entière est bonne à être démolie.....

Paris n'est ni antique ni moderne ; il donne au visiteur l'impression d'une ville mal entretenue et qui en souffre. Les grands bâtiments publics, dont les Parisiens sont si fiers, ne sont même pas remis à neuf...

Quant au Louvre, il est à espérer qu'on prenne bientôt l'initiative de le remplacer par une construction mieux appropriée aux exigences de sa destination. Cet exemple serait suivi sans aucun doute par une reconstruction générale des édifices parisiens. Il semble peu probable, toutefois qu'un projet de cette importance puisse être réalisé, car les travaux entrepris par le gouvernement sont rarement menés à bonne fin et ne s'inspirent pas toujours des idées de progrès. Au surplus, le Louvre ne pourrait être remplacé que par un bâtiment coûtant au moins 200 millions de francs et des années s'écouleraient avant qu'un édifice de cette envergure fût parachevé...

En somme, l'art est représenté au Louvre d'une façon très mesquine, si l'on considère que, parmi les 7.000 tableaux qui y sont exposés, on y rencontre à peine vingt-cinq chefs-d'œuvre notoires. Chiffre bien faible, en vérité, si l'on songe à la Galerie Nationale de Londres et à celle de Dresde qui possèdent chacune une véritable collection de tableaux réellement grands. Quelle différence entre ces collections et celle du Louvre !.. Quant au département de la sculpture,je n'y ai remarqué que les *Deux esclaves*, de Michel Ange, et la *Vénus de Milo*...

Il m'a semblé que le Luxembourg ne devrait pas être mentionné

parmi les musées importants. Ce qu'on y rencontre, en fait d'art, est peu digne d'intérêt et d'une qualité indifférente. La faute en est aux directeurs qui font rarement des offres raisonnables et le plus souvent paient fort mal les tableaux acceptés. Ce fait, les artistes eux-mêmes l'admettent. On s'étonne, au surplus, d'y voir si peu d'œuvres de peintres étrangers. *Sa Mère*, du célèbre Whistler, et une toile de Mary Cassatt, voilà toute l'exhibition de l'art américain. C'est regrettable, si l'on considère que cet art brille actuellement au premier rang grâce aux qualités techniques et au bon goût de ses représentants. Quoique grandement influencé par l'école française et celle de Munich, il est marqué au coin de l'originalité, et est, sans contredit, l'Art de Demain, surtout en paysages...

Versailles, cette fameuse résidence des rois de France, est presque dépouillée des meubles fameux de ces ébénistes qui créèrent des styles devenus classiques et qui continuent d'être si admirés. Je remarque trois grandes toiles, dont chacune couvre un mur entier, tableaux historiques représentant la glorification de la France. L'amateur est surpris d'y trouver si peu d'art. C'est qu'ils sont l'œuvre d'artistes inconnus. La structure des palais n'est pas impressionnante, ni par la grandeur du style, ni par la construction. Quelle différence avec les palais royaux de Potsdam !..

Les parcs, ces baromètres du progrès et de la fierté d'une ville, sont aussi décevants que les centres d'art de Paris. On ne peut y trouver un bout de pelouse en bon état. Ces pelouses et les parterres de fleurs sont d'ailleurs entourés d'une clôture de quatre pieds de hauteur...

Le bois de Boulogne impressionne par son immensité et sa topographie. Mais il est si touffu qu'il est malaisé de s'y promener et l'absence de soleil produit une sensation de mélancolie. Il y fait si humide que les troncs et les branches des arbres sont couverts de mousse. L'empereur Guillaume s'occupe d'éclaircir le Tiergarten, d'y créer des pelouses et des perspectives. Quand donc un grand Parisien l'imitera-t-il au Bois? Et lui pardonnerait-on jamais, s'il s'avisait ensuite d'abattre le Louvre? Il semble que personne en France n'ait le courage d'une action radicale.

Paris est une ville de cafés. Il vous arrivera souvent de côtoyer un pâté de maisons où les cafés se succèdent sans interruption, au Boulevard Montmartre, par exemple. Hiver comme été, les terrasses en sont bondées de dégustateurs de café et d'eau sucrée...

Les délices des Parisiens c'est le bon marché du prix de la course en auto-taxi : 75 centimes, si l'on n'excède la distance d'un mille ; celui de la course en fiacre est de 60 centimes. Il y a peu de belles automobiles dans les rues et les seules qu'on y voit appartiennent à des Américains...

Mais ce qui attire au premier point l'attention du visiteur à Paris,

c'est *la Parisienne*, la Femme. Et même la Parisienne n'est pas authentique, mais généralement une Etrangère : de Vienne, de Hongrie ou de quelque autre nation...

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

Un Watteau inconnu. — Il faut le hasard d'un séjour dans une ville d'eaux toute proche pour visiter le musée de Riom. Il est bien installé dans un ancien hôtel provincial du dix-huitième siècle, construit en lave et agréablement fleuri au dehors. On y trouve pêle-mêle d'anciens tableaux intéressants et des envois de l'Etat qui le sont peu. Quand l'Etat achète de bons tableaux, ce n'est pas à Riom qu'il les envoie, cela se comprend. Enfin on saura la principale raison du charme de ce petit musée quand j'aurai dit qu'on est sûr d'y être seul et de n'entendre aucun bruit.

Dans un salon à gauche de l'entrée, au-dessus d'une cheminée Louis XV, il y a un tableau au sujet duquel je ne crois pas me tromper en l'attribuant à Antoine Watteau. Après l'avoir examiné soigneusement, j'ai demandé le catalogue pour voir si mon opinion concordait avec celle du conservateur, et on m'a répondu que ce catalogue n'existait pas. Les guides donnent bien une brève nomenclature des tableaux de ce musée, mais sans faire mention de celui qui nous occupe, et sur lequel je voudrais attirer l'attention des amateurs.

C'est une œuvre de la première manière. Elle date du temps où Watteau a quitté déjà le barbouilleur qui lui faisait recommencer tout le jour des saint Nicolas dont le débit lui était assuré, où il est en rapport avec Gersaint, où il est retourné (1710) à Valenciennes, dont les environs sont alors couverts de troupes. Il a étudié ces campements pittoresques, et c'est le temps où il peint de préférence des scènes militaires, des haltes de soldats. C'en est une. Les autres s'appellent *la Halte du camp*, *les Fatigues de la guerre*, *le Bivouac*, *les Délassements de la guerre*, tous tableaux qui sont actuellement à l'étranger. Celui de Riom est une exception. Je tenterai de l'esquisser.

Un détachement de soldats s'est arrêté à une chaumière, auprès d'un tertre ombragé par de beaux arbres dont la ramure, traitée de cette façon large et si particulière dont il ne changera plus, révélerait seule la touche de Watteau. Au pied de ce tertre, la carriole recouverte d'une bâche qui a transporté les femmes s'arrête, et elles en descendent. D'autres ont fait la route sur de mauvais chevaux : un soldat aide l'une d'elles, en robe couleur aurore et en petit bonnet, à mettre pied à terre. Une autre, encore à cheval, allaite son

nourrisson. Près d'elle le porte-drapeau du régiment, et tout autour, des soldats, la besace au dos, le fusil en bandoulière, la canne à la main. Au premier plan, des enfants jouent avec deux chiens.

A gauche, des soldats se sont attablés devant la chaumière, boivent ou jouent aux dés, et une servante vient à eux, le pot en main.

A droite, auprès du tronc d'un arbre chenu, quelques cavaliers dessellent leurs chevaux. Ce valet d'écurie, qui se penche et ramasse une partie d'équipement, je n'hésite pas à y reconnaître Watteau lui-même, brun et chétif, très ressemblant. En se figurant dans un coin du tableau, il suit la tradition dont s'amusèrent toujours les Flamands. N'oublions pas qu'à Valenciennes, marche française de la frontière, les peintres flamands exerçaient une influence. C'est le génie de Watteau, leur élève encore, et premier peintre français, d'avoir tempéré la vigueur flamande de goût français. Il a la couleur de Rubens amoureusement étudié au Luxembourg, mais une grâce plus fine et profonde.

Et cette tradition flamande, c'est encore elle qui lui a fait donner comme fond au tableau un lointain bleu où s'enfoncent ceux qui continuent la route, de la troupe dont une partie s'est arrêtée.

Cette *Halte* offre surtout des analogies frappantes avec *les Fatigues de la Guerre*, du musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. C'est presque son pendant.

A Riom j'ai cherché vainement à voir le Dr Grasset, qui s'occupe du musée; j'aurais voulu savoir à qui les administrateurs attribuaient ce tableau excellent. S'ils le croient de Watteau, comment ne l'avoir pas fait signaler dans les guides locaux qui mentionnent au même musée des œuvres absolument nulles? On peut donc penser qu'ils ignorent la valeur du trésor qui leur est échu. Quoi qu'il en soit, c'est bien un Watteau inconnu, puisqu'il l'est, je le crois, du monde des amateurs. Avertis, ceux-ci n'hésiteront pas à l'authentiquer. Les preuves abondent, et d'abord l'ensemble du tableau, cette ressemblance avec des œuvres connues de la même époque, ces tons, cette allure générale à laquelle on ne se trompe pas, et qui fait qu'un tableau de Pater ou de Lancret, — si bons élèves qu'ils aient été, — ne saurait être confondu avec un du maître. La magnificence singulière du cadre en bois sculpté et doré, du plus pur style dix-huitième, la présence dans le même musée d'un autre petit tableau de Watteau, de ceux dont, modeste et scrupuleux, il donnait deux pour une perruque, sont d'autres preuves. Et tels détails font ma conviction plus forte encore : ce pli par exemple de la robe d'une des femmes, celle qui, en robe aurore et petit bonnet, descend de cheval, c'est bien le pli Watteau, et surtout cette figure du coin à droite, brune et chétive, c'est celle de l'ami de Gersaint, « mélancolique et quelque peu berger », c'est Watteau lui-même. Enfin ces soldats qui s'en vont por-

tant besace, mais de taille élégante et la canne en main, ils annonçaient déjà les pèlerins qui s'en iront vers Cythère, avec le bourdon et la coquille.

Espérons qu'on reconnaîtra l'authenticité de ce tableau ; nous n'avons pas trop de Watteau en France. Dès le dix-huitième, ils partaient par caisses entières en Angleterre, en Allemagne et en Russie, et à quelques tableaux près — très beaux sans doute, — l'œuvre entière du maître y est restée. Celui de Riom, acheté par quelque amateur de province, aura échappé aux collectionneurs étrangers et aux émissaires de Frédéric II.

ANDRÉ MABILLE DE PONCHEVILLE.

LA VIE ANECDOTIQUE

Deux élèves de Mgr Dupanloup. — Les descendants du Masque de fer. — Les classiques français.

Je ne sais si la fameuse *Chanson du Père Dupanloup* a été imprimée, mais presque tout le monde la connaît. Il est donc inutile que je la publie. Elle inspira à M. Jules Marry, qui n'est point le romancier populaire, un recueil satirique intitulé : *les Exploits de M. Dupanloup*, plaquettte de vers déjà rare ou destinée à le devenir. L'auteur disait dans un *Avant-Propos* :

« La chanson française, railleuse et grivoise, qui n'épargne ni les guerriers, ni les gens d'église, a transformé ce prélat en une sorte de Priape ou de Kharagheuz chrétien, et, en lui prêtant les plus invraisemblables vertus génésiques, l'a fait entrer, vivant, dans la légende. L'origine de la *Chanson du Père Dupanloup* remonte probablement aux dernières années du règne de Louis-Philippe...

« Monsieur Dupanloup (*De pavone lupus*), qu'on rencontre, tour à tour, en ballon, en chemin de fer, à l'Institut, à l'Opéra et, par un naïf anachronisme, au passage de la Bérésina, est honoré d'un véritable culte érotique et patriotique par nos troupiers qui, depuis un demi-siècle, ne cessent de chanter ses exploits pour bercer la longueur des marches et la fatigue des manœuvres. »

Bizarre résultat des préoccupations pédagogiques de Mgr Dupanloup !

Mais, ce prélat qui, au demeurant, était un saint homme, dut avoir une force peccante dont on ne pourrait peut-être pas citer d'autre exemple. Car il eut comme élèves, au petit seminaire, Isidore Liseux et Alcide Bonneau, desquels l'activité et l'érudition s'exercèrent le plus souvent dans le domaine littéraire que la singulière renommée de leur maître devait élargir de la façon la plus imprévue.

J'ai rencontré dernièrement quelqu'un qui avait connu Liseux et Bonneau. J'ai recueilli ses propos parce qu'ils se rapportaient à des

hommes sur lesquels il semble qu'on n'ait presque rien écrit et qui méritent de fixer un instant l'attention.

Les publications de Liseux sont de plus en plus recherchées parce qu'elles sont correctes, belles et rares. Bonneau fut le principal collaborateur de Liseux, qu'il avait connu au petit séminaire. Ces **deux élèves de Mgr Dupanloup** étaient l'un et l'autre la même modestie. Leurs styles, extrêmement précis, se ressemblent. Liseux, peu bavard, était, m'a-t-on dit, lorsqu'il ouvrait la bouche, plein d'esprit et du plus mordant.

Au moment du boulangisme, quelqu'un vint acheter, chez Liseux, de la part du fameux général, je ne sais quel ouvrage d'ethnologie orientale qui était sur le point de paraître. Liseux s'excusa et demanda où il faudrait envoyer le livre lorsqu'il aurait paru. On lui donna l'adresse du général, en ajoutant après le nom de Boulanger : « Le premier de son nom de qui on ait parlé ; ainsi fut Bonaparte. »

Et Liseux répliqua vivement :

« Pardon, un Bonaparte assistait au siège de Rome, en 1527. »

Un jour, il vit, sur le quai, un ouvrage très rare et qui lui aurait été utile, mais il n'avait pas sur lui l'argent que coûtait le livre. Vite, il alla engager sa montre au Mont-de-Piété. Mais, lorsqu'il revint, l'ouvrage était vendu. Liseux s'en alla, dépité. Il racontait parfois cette histoire, ajoutant :

« Je n'ai jamais dégagé la montre. C'était un mauvais oignon qui ne m'a pas donné de tulipe. »

Une autre fois, il entra dans la boutique d'un brocanteur pour acheter un in-folio. Mais, le prix en étant trop élevé, il marchanda longtemps, si longtemps que le brocanteur lui dit :

« Vous marchandez trop et cependant je n'étrangle pas les clients. Je rabats autant que je peux. Il faut que tout le monde soit content. Je ne suis pas un mauvais diable ! »

« En ce cas, dit Liseux, je vous vends mon âme contre votre livre. »

Mais il finit par payer le volume avec une monnaie ayant cours.

Son imprimeur Motteroz le poursuivait parce qu'il lui devait de l'argent :

« Motteroz se fâche tout rouge, disait Liseux, c'est la folie des grandeurs ; voilà qu'il voudrait se faire passer pour le cardinal. »

Un auteur lui proposait un manuscrit dont il ne voulut point.

« Les Estienne ou les Elzevier eussent-ils imprimé votre livre ? demanda Liseux... Non ! n'est-ce pas ?... Au revoir, Monsieur. »

Une dame vint lui offrir un ouvrage de sa façon sur la Hollande : « On dirait aussitôt que ce sont les Pays-Bas bleus, dit en souriant

Liseux. Et vous n'y pensez pas, Madame, votre livre aurait l'air d'une supercherie. »

On lui demandait quelles étaient ses opinions politiques :

« Je suis républicain, répondit-il, mais de la république des lettres. »

Deux bibliophiles s'étaient attardés dans sa boutique, tandis qu'il traduisait un ouvrage anglais, et ils le dérangeaient fort par leur bavardage. Ils en vinrent à parler de la guerre de 70 et de la trahison de Bazaine.

« Messieurs, leur dit Liseux, on ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu, ni d'un traître dans celle d'un traducteur. »

Et interloqués, ils s'en allèrent.

Un amateur voulait un rabais sur les ouvrages que publiait Liseux, prétextant qu'il était un de ses amis.

« En ce cas, répondit l'éditeur, prenez les livres, puisque j'ai fait imprimer sur les couvertures : *Pour Isidore Liseux et ses amis.* »

Et l'amateur emporta les livres sans rien payer.

Il parlait de la science avec attendrissement comme si elle eût été une personne de ses amies :

« Elle n'est ni sévère, disait-il, ni repoussante, pensez donc, son corps, c'est la nature, sa tête, c'est l'intelligence, et sa parure, ce sont les livres. Bonneau la connaît encore mieux que moi. Il pourrait vous dire de quelle couleur sont ses yeux, quelle teinte a sa chevelure. C'est qu'il ne la quitte jamais, et moi, je dois la négliger parfois pour m'occuper de commerce. »

Comme il avait l'intention de publier la traduction de quelques nouvelles du conteur napolitain Basile, on lui indiqua, pour ce travail, un savant au nom fortement germanique et qui tenait à signer sa traduction :

« J'aimerais mieux qu'il s'appelât Pulcinella, répartit Liseux, ou, au moins, Polichinelle. »

Et il renonça à son projet.

Au temps où sa boutique était située dans le passage Choiseul, Liseux avait à son service un commis et une bonne qui étaient le frère et la sœur. Celle-ci avait un bon ami qui est devenu garçon à la Bibliothèque Nationale et qui est employé dans le département où sont conservées la plupart des publications de Liseux :

« J'ai toujours eu l'impression, m'a dit cet homme, que je ne venais qu'en second et qu'elle couchait avec son patron... Le frère qui

était mon meilleur ami, était surveillé de près par M. Liseux, qui ne voulait pas qu'il rentrât se coucher après dix heures. »

Au demeurant, Liseux était, paraît-il, bon et indulgent. Mauvais comptable, il était fort endetté et ses éditions lui revenaient très cher. Il devait à son imprimeur, il devait au marchand de papier. Son fonds fut dispersé de façon très désavantageuse pour lui et cet homme, qui avait édité des livres qui comptent parmi les plus beaux de l'époque, mourut dans une misère complète.

Alors que, dit M. Octave Uzanne dans le catalogue de sa vente qui eut lieu en mars 1894, Jouaust mourait repu et envoûté par la juste réprobation des amateurs lésés par le solde extravagant de ses éditions, lui, le cher honnête homme, mourait de froid... ou qui sait ? peut-être de dégoût et de lassitude avec 19 sous pour toute fortune dans sa poche !

Les papiers de Liseux ont passé, paraît-il, entre les mains d'un libraire belge nommé Van Combrugghe...

Les détails que j'ai pu recueillir sur l'existence de Bonneau sont trop peu intéressants pour que je les donne ici. Il fut un des collaborateurs les plus discrets et les plus savants de la librairie Larousse et mena une vie modeste et retirée. Plusieurs personnes se souviennent encore de l'avoir rencontré à la Bibliothèque Nationale où il allait très souvent et où les tracasseries ne lui furent point ménagées.

Je ne sais s'il l'inventa, mais il est un des premiers à avoir employé pour la traduction des vers le système de la version juxtalinéaire et littérale qui devait exercer une influence si profonde sur la poésie française.

§

Il y a un nouveau prétendant au trône de France. C'est un abbé Félix de Valois, prêtre du diocèse de Marseille, qui a dépassé la cinquantaine, étant né à Manosque en 1860. Il vient de prendre le nom d'Henry duc d'Anjou et fait remonter sa généalogie au fameux **Masque de fer**, pris, comme on pense bien, pour Louis d'Anjou, né, en 1638, à Saint-Germain, frère jumeau et aîné de Louis XIV.

Le nouveau duc d'Anjou descend avant tout d'une famille établie depuis plus d'un siècle à Manosque, petite ville où des degrés de parenté existent entre presque tous les habitants.

Et voilà que le grand poète de *la Nef*, M. Elémir Bourges, qui est de Manosque, pourrait bien, si cela l'amusait, se rattacher lui aussi au Masque de fer.

§

On a beaucoup parlé de classicisme cette année et l'on sera bien aise de savoir que dans la série : **les classiques français**, pu-

bliée en Angleterre par messieurs Dent, M. Faguet vient d'éditer avec une préface : *la Tulipe noire.*

La Tulipe noire est, paraît-il, d'Alexandre Dumas père, et je suis certain que les Anglais qui l'achèteront liront un récit charmant.

Mais je trouve que l'on abuse du mot classique. Il sert désormais à qualifier tous les auteurs. Les mêmes libraires nous apprennent que Béranger est classique autant que quiconque. Gœthe eût été de leur avis. Et son opinion vaudrait bien que l'on s'y arrêtât. Une autre librairie anglaise publie également une série de *classiques français* où l'on a fourré un livre d'Emile Richebourg. Et, après cela, il faut que l'on tire l'échelle.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Arts plastiques.

André Girodie : *Martin Schongauer;* Plon. 3 50

Ethnographie.

O. Meynier : *L'Afrique noire ;* Flammarion. 3 50

Histoire

Jules Claretie : *La Vie à Paris, 1910 ;* Fasquelle. 3 50

Gustave Gautherot : *L'Assemblée Constituante ;* Beauchesne. » »

Anthony B. North Peat : *Paris sous le Second Empire;* Emile-Paul. 3 50

René Pichon : *Hommes et choses de l'Ancienne Rome;* Fontemoing. 3 50

Victor Sanson : *Répertoire bibliographique pour la période dite « révolutionnaire » 1789-1801 en Seine-Inférieure,* I. Champion. » »

Littérature

Alice Berthet : *Les Expériences d'Asthénéia au Jardin de la Connaissance;* Gastein-Serge. 2 »

Jules Boissière : *Propos d'un intoxiqué;* Michaud. 3 50

Ferdinand Brunetière : *Etudes sur le XVIII[e] siècle;* Hachette. 3 50

J. Chot : *Albert du Bois;* Sansot. 3 50

Emile Faguet : *En lisant les beaux vieux livres ;* Hachette. 3 50

Paul Girard : *Hyperide et le procès de Phryné ;* Grasset. » »

Valentine de Saint-Point : *La Femme dans la Littérature italienne;* Figuière. 1 »

Théocrite : *Œuvres.* Trad. en vers par D. Seners ; Nantes, Salières. » »

Augustin Thierry : *Les Grandes mystifications littéraires;* Plon. 3 50

*** *Les Petits Cahiers d'une Etrangère. Sonia et ses amis ;* Fasquelle, 3 50

Recueil de l'Académie des Jeux floraux, 1911 ; Toulouse, Douladoure-Privat. » »

Musique

J.-G. Prod'homme et A. Dandelot : *Gounod (1818-1893);* Delagrave, 2 tomes. 7 »

Philosophie

Joseph Baruzi : *La Volonté de Métamorphose ;* Grasset. 3 50

Pierre Couissin : *De la Philosophie à la Religion;* Lille, chez l'auteur. » »

Harald Hoffding : *La Pensée humaine, ses formes et ses problèmes,* traduit par J. de Coussaye ; Alcan. 7 50

Peladan : *La Science de l'Amour ;* Messein. 3 50

A. Schopenhauer : *Philosophie et Science de la nature.* Traduit par A. Dietrich ; Alcan. 2 50

Poésie

G. Ducos : *La Vesprée;* Ficker. » »
J. Gruaz : *En chantant. Du Printemps, à l'Automne;* Lausanne, Payot, 3 50
Albert Valentin : *Je dirai sur la route;* Grasset. 3 50
Antoine Nicolaï : *Les Foyers perdus* ; « Le Beffroi ». 3 50

Questions juridiques

Jacques Bonzon : *La Lutte sociale dans le prétoire. Plaidoyers;* « La Liberté d'Opinion. » 3 50

Questions religieuses

Comte Goblet d'Alviella : *Croyances, rites, institutions ;* Geuthner, 3 vol. » »

Roman

Paul Adam : *La Ville inconnue ;* Ollendorff. 3 50
Bernard Barbery : *Les Résignées;* Calmann-Lévy. 3 50
J. Claretie : *L'Obsession ;* Laffitte. 3 50
Michel Corday : *Le Charme ;* Flammarion. 0 95
Comte de Comminges : *Godelière, Princesse de Bahr;* Calmann-Lévy. 3 50
Jacques des Gachons : *La Mare aux Gosses;* Fontemoing. 3 50
Jean Drault : *Les Vengeurs du Roi;* Nouv. Libr. Nationale. 3 50
Gonzague Gignoux : *Contes à celle qui ne viendra pas ;* Figuière. » »
Gyp : *La Guinguette ;* Flammarion. 3 50
Mrs Henry de la Pasture : *La Solitaire;* trad. de Heinecke ; Hachette. 1 25
Maxence Legrand : *Clair obscur ;* Figuière. 3 50
Victor Lisbert : *Une Cure thermale;* Grasset. 3 50
André Marceron : *Une âme laïque;* Sansot. 3 50
Camille Mauclair : *Les Passionnées;* Calmann-Lévy. 3 50
Gaston Mercier : *Jean Guilbert ;* Grasset. 3 50
Mrs. Oliphang : *La Ville Enchantée,* roman trad. de l'anglais, par H. Brémond ; Emile Blémont. 3 50
E. Quet : *Les Epaves ;* Fasquelle. 3 50
J. Renaud : *Les Inféconds ;* Grasset. 3 50
Marcel Rogniat : *L'Aube grise;* Grasset. 3 50
Marcel Roland : *Le Déluge futur ;* Fayard. 3 50
Valentine de Saint-Point : *Une mort ;* Figuière. 3 50
Pierre Sales : *Elles vont à l'amour ;* Flammarion. 3 50
Gabriel Salvat : *La Famille Cadet-Rousselle ;* Grasset. 3 50
Jacques J. Tabet : *L'Emancipée;* Lemerre. 3 50
Jérôme et Jean Tharaud : *La Maîtresse servante ;* Emile-Paul. 3 50
Vernay-Ramondy : *Une commande de l'Etat ;* Sansot. 3 50
Andrée et Jean Viollis : *Puy-Cerrampion;* Fayard. 1 50
Ed. White : *Terres de Silence,* trad. de J.-G. Delamain ; Stock. 3 50

Sociologie

F. Appy : *La Vie de l'Humanité sur la terre;* Ficker. 5 »
Auguste Comte : *L'Islamisme au point de vue social ;* Messein. 1 50
Emile Faguet : *De la profession ;* Sansot. 1 »
Emile Faguet : *De la Patrie;* Sansot. 1 »
Jules Fiaux : *Vers la Connaissance;* Nilsson. 2 50
Louis Goulut : *L'Internationalisme devant les faits;* Sansot. 3 50
André Mabille de Poncheville : *La Dentelle à la main en Flandre;* Valenciennes, Giard. » »
Jean Maxe : *L'Ecole primaire contemporaine ;* Nouv. Libr. Nation. 3 50
Comte Léon de Montesquiou : *Le Réalisme de Bonald ;* Nouv. Libr. Nation. 3 50
P. Roeckel : *L'Education totale des races noires;* Giard et Brière. 3 50
Ernest Seillère : *Les Mystiques du Néo-Romantisme;* Plon. 3 50

Théâtre

Gabriel Faure : *Un Jour de fête,* un acte ; Fasquelle. 1 »

Voyages

Alexandre Buchon : *Voyage dans l'Eubée, les Iles Ioniennes et les Cyclades, en 1844;* Emile-Paul. 7 50
Capitaine Grasset : *A travers la Chaouïa;* Hachette. 4 »
Robert Hénard : *Sous le Ciel Vénitien* Laveur. » »
Henry M. Stanley : *Autobiographie,* publiée par sa femme, trad. par Georges Feuilloy. Plon. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Maurice Maindron. — Mort de Philippe Monnier. — Une lettre de MM. Henri Massis et Alfred de Tarde. — Une Exposition Internationale des Arts Décoratifs modernes à Paris en 1915. — Les derniers lits de Napoléon. — Rencontres. — José-Maria de Heredia et le culte d'Aphrodite. — Rites funéraires en Savoie. — Francis Jammes au théâtre. — La littérature au Salon d'Automne. — Théâtre de la Nature de Courçay-sur-Indre.

Mort de Maurice Maindron. — C'est une belle et curieuse figure littéraire qui vient de disparaître avec Maurice Maindron. L'homme et l'écrivain méritent une importante étude. Disons pour aujourd'hui que, né en 1854, il appartint à la génération intermédiaire entre celle des Parnassiens et celle des Symbolistes. Ceux qui ne connaissaient pas personnellement Maurice Maindron le croyaient plus jeune. C'est qu'il avait débuté assez tard dans les lettres. Son existence fut très mouvementée. Il était, comme l'on sait, le fils du sculpteur Hippolyte Maindron. Ses études terminées au lycée Saint-Louis, à Paris, il entra dans le corps des commis de la marine : c'est ainsi qu'il fut amené à commencer ses voyages à travers le monde. A cette époque, il observait les choses surtout en savant, collectionnant des insectes dont il faisait don, à ses retours, au Muséum, en même temps qu'il enrichissait le Jardin des Plantes d'animaux vivants. L'histoire naturelle le passionna tellement qu'il se fit attacher au laboratoire d'entomologie du Muséum où il travailla sous la direction de Künckel d'Herculais. Mais il fallait à Maurice Maindron une vie plus active. Il ne lui suffisait pas d'accomplir des travaux dont la bibliographie ferait d'ailleurs honneur à plus d'un laborieux professeur. Il se fit donc donner des missions, alla au Sénégal, dans l'Inde, à Sumatra, à Java, aux confins de l'Abyssinie. De chacun de ses voyages, il rapportait des trésors. Dans l'intervalle, il s'occupait déjà d'archéologie, collectionnant des armes. On lui doit ainsi à la fois des études sur *le Puceron lanigère et ses dégâts*, *les Marmottes*, *les Dragons volants de Java*, *le Chien des prairies*, des volumes qu'il intitule *les Armes*, *les Armes artistiques au XVe siècle*, une *Esquisse de l'histoire de l'épée au XVIe siècle*, un *Dictionnaire du costume du Moyen-Age au XIXe siècle.*

« Ainsi se forme peu à peu, comme l'a très bien dit M. René Doumic, dans le discours qu'il prononça aux obsèques au cimetière Montparnasse, de tous ces élément divers et pourtant harmonieux, sa riche personnalité. » Quand Maurice Maindron écrivit son premier roman, il sut unir aux dons de l'artiste et du lettré les méthodes du savant, la large information du voyageur et de l'historien. Il publia d'abord *le Tournoi de Vauplassans*, puis *Saint-Cendre*, *Monsieur de Clérambon*, *Blancador l'Avantageux*, un livre qui est une satire des savants, *l'Arbre de science*, divers volumes de voyages dans l'Inde, où il retourna, il y a peu d'années. Ces dernières années, il écrivit enfin *la Gardienne de l'Ecole sacrée*, *Ce bon M. de Véragues*, il venait de terminer un roman quand il mourut.

Il y aurait longuement à parler de sa conception du roman, de son style à la fois traditionnel et personnel, de son caractère ; il s'était créé un idéal de droiture, de franchise, de loyauté. On a souvent dit à cause de ses allures qu'il était une sorte de reître de lettres ; il faudrait plus exactement dire qu'il était une sorte de connétable. Par son caractère, il fait

penser à Barbey d'Aurevilly, moins le romantisme, et il n'y avait pas en lui le moindre cabotinage. Il avait épousé, comme l'on sait, une des filles de José-Maria de Heredia : il était devenu ainsi le beau-frère de M. Henri de Régnier et de M. Pierre Louys.

Ses obsèques ont eu lieu le samedi 22 juillet à l'église de Saint-Louis-en-l'Ile.

MM. Henri de Régnier et Pierre Louys conduisaient le deuil. MM. René Doumic, de l'Académie française, Augustin Cabat, conseiller à la Cour d'appel, Janet, président de la société entomologique de France, et Désire Lemerre tenaient les cordons du poêle. Les honneurs militaires étaient rendus au défunt, qui était chevalier de la Légion d'honneur, par une délégation d'officiers de la garnison de Paris. De nombreuses personnalités du monde littéraire, des savants, des membres du barreau composaient l'assistance.

Deux discours furent prononcés au cimetière Montparnasse, l'un par M. René Doumic au nom des amis littéraires, l'autre par M. Janet, président de la société entomologique de France. Maurice Maindron avait été président de cette société.

§

Mort de Philippe Monnier. — L'écrivain distingué qui vient de mourir à Genève et qu'on connaît surtout à Paris comme l'auteur du *Quattrocento*, essai sur l'histoire littéraire du quinzième siècle italien, et *Venise au* XVIIIe *siècle*, deux ouvrages d'érudition élégante et consciencieuse, fut, dans sa prime jeunesse, un poète ingénieux qui ronsardisait avec grâce.

C'était l'époque où Rollinat s'efforçait de remettre le rondel à la mode, et Philippe Monnier rimait de gentilles amusettes, comme ceci :

Oh ! le joli bruit de la pluie
Sur les feuillages nouveau-nés !
Un saule aux rameaux festonnés
Nous sert de même parapluie.

Attendant que l'orage fuie,
Nous rions aux pleurs égrenés
Sur les feuillages nouveau-nés.
Oh ! le joli bruit de la pluie

Te baise et, te baisant, j'essuie
Une goutte d'eau sur ton nez.
Tu deviens comme les daphnés
Roses ; le ciel est noir de suie.
Oh ! le joli bruit de la pluie !

C'était aussi l'époque où, à Genève, couraient de singulières légendes sur une nouvelle génération qui dépourvue, disait-on, de toute culture, marchant follement à la *Décadence*, foulait aux pieds la belle tradition française, et Philippe Monnier, peut-être insuffisamment renseigné, écrivait ces vers auxquels la campagne des ligues Richepin et Montfort donne aujourd'hui, à un autre point de vue, un regain d'actualité :

A QUELQUE ÉCOLIER LIMOUSIN

O clerc limousin, compagnon,
Moi qui te croyais mort ! Mais non ;

Malgré le vent qui souffle à l'aigre
Te voilà vif et bien allègre,

Baragouinant, baragouinant,
Salut, ô carême prenant !

Tu vas chercher des mots d'une aune
Aussi longs que ta face jaune,

Aus si creux et vides qu'un trou:
Où vas-tu les chercher, grand fou ?

J'ai beau faire, quand je t'écoute,
A ton parler je n'entends goutte.

C'est peut-être tout simplement
Que je n'entends point l'allemand.

. . . .

A quoi sert ta prose et tes rimes
Si ce n'est pour que tu t'exprimes?

Que t'a fait, que tu le trahis,
Le vieux parler de mon pays ?

Le parler qui tant nous renomme,
Si pur, si svelte et si bonhomme,

Si droitier, si net et si clair
Et si gai qu'un oiseau de l'air,

Qui s'assouplit et qui se plie
Comme une gaule bien jolie,

Qui chante à la bonne et tout franc,
Comme une bonne mère-grand

Et qui s'envole comme l'heure,
Et qui file au but et qui fleure

Bien bon la grappe de raisin,
Vilain écolier limousin ?

Nous avions seize ans, il en avait vingt. Nous n'étions guère, à Genève, documentés sur la vie littéraire parisienne que par les niaiseries menstruellement déversées par Mme Arvède Barine dans la *Bibliothèque Universelle*. Verlaine ne nous avait pas encore été révélé ; il est vrai que nous connaissions Banville, et Philippe Monnier, par l'agilité de sa plume, par sa belle assurance, par sa langue nette et claire, nous apparaissait comme un initiateur et un guide charmant et sûr.

Il prit tout de suite, en son pays, la première place parmi les lettrés de son âge, et, pendant ving-cinq ans, la garda dans les grands quotidiens locaux : le *Journal de Genève*, la *Gazette de Lausanne*. Mais, après avoir publié ses *Rimes d'écolier*, il n'imprima plus que de la prose et ses meilleurs vers, qu'il disait dans l'intimité, sont restés inédits. Il conquit un autre public avec plusieurs recueils de nouvelles : *Causeries Genevoises*, *Le livre de Blaise*, *Vieilles Femmes*, *Jeunes Ménages*, et il a tout particulièrement affirmé sa sensibilité dans *Mon Village*, qui reste le vrai livre de Philippe Monnier, son vrai livre de poète. — P.-P. P.

§

Une lettre de MM. Henri Massis et Alfred de Tarde.

Paris, 8 juillet.

Mon cher Directeur,

M. Georges Batault, dans un copieux article du dernier *Mercure*, intitulé

« le Problème de la culture et la crise du français », traite avec une hauteur dédaigneuse et l'ouvrage d'Agathon et le manifeste de Jean Richepin. Nous ne songerions point à relever ses critiques, s'il ne s'était avisé d'y mêler certaine citation de la préface de *Bérénice* qu'il veut bien dédier « à quelques-uns de ses jeunes contemporains qui se sont lancés corps et âme dans ce mouvement de réviviscence nationale » :

« Toutes ces critiques, lit-on dans la préface de *Bérénice*, sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. »

Hélas ! les citations, par une ironie assez commune, se retournent contre ceux-là qui les font. Si M. Batault avait pris la peine de reproduire en son entier le passage d'où cette phrase est tirée, son vrai sens et son rapport aux circonstances présentes n'eussent échappé à aucun de ses lecteurs. Réparons cet oubli :

« Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs « infortunés, qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du « public. *Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse,* « *pour l'attaquer. Non point par jalousie. Car sur quel fondement se-* « *raient-ils jaloux? Mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de* « *leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvra-* « *ges les auraient laissés toute leur vie.* »

Veuillez agréer, mon cher directeur, l'expression de nos sentiments dévoués.

HENRI MASSIS. ALFRED DE TARDE.

§

Une Exposition Internationale des Arts Décoratifs modernes à Paris, en 1915. — On sait avec quel souci de voir renaître dans les objets familiers de toute nature le goût et la beauté, des artistes, des écrivains, des amateurs d'art ont, depuis quelques années, groupé leurs efforts et fait appel à l'intelligence, à l'initiative des artisans de tous les métiers. Dans tous les pays européens le même mouvement a abouti aux conséquences les plus diverses. N'est-il pas temps de comparer les recherches, et de tirer de profitables leçons de cette comparaison ?

A Turin, en 1902, fut organisée la première exposition internationale des Arts décoratifs. On n'y acceptait que « les ouvrages originaux montrant une tendance bien marquée au renouvellement esthétique de la forme. Les imitations d'anciens styles et les productions industrielles dénuées d'inspiration artistique n'y étaient pas admises. » En 1906 à Milan, en 1911 à Rome, le même programme est repris.

Un rapport vient de paraître, signé par les membres des bureaux ou délégués des sociétés qui s'occupent du développement des Arts décoratifs, pour persuader au Gouvernement d'organiser à Paris, en 1915, une exposition internationale. Dès 1906 le rapporteur du budget des Beaux-Arts en exprimait la nécessité. De toutes parts la presse appuyait ce projet. *L'Union centrale des Arts décoratifs*, la *Société des Artistes décorateurs*, la *Société d'Encouragement à l'Art et à l'Industrie*, en émettant le vœu que le gouvernement réalisât cette exposition dès 1915, se mettaient d'accord pour en élaborer le programme.

Le rapport auquel leur entente a abouti expose avec clarté l'objet de cette exposition, sa raison d'être, et ce qu'elle devra produire de résultats tant économiques qu'artistiques, établit un essai de classification rationnelle qui nous fait mieux comprendre tous les efforts qui s'y pourraient grouper. Il y aurait : I. le groupe de l'Architecture (ensembles d'architecture ; — décoration de la pierre, du bois, du métal, de la céramique, du verre) ; II. le groupe du mobilier (ensembles ; — décoration du bois, du métal, de la céramique, du verre, des tissus, du papier : papier peint, livre, estampe, papeterie et cartonnage) ; III le groupe de la Parure, et les sections spéciales des arts du théâtre, des arts de la rue, des arts des jardins et de l'enseignement.

Il semble que ce projet embrasse bien tout ce qui est susceptible d'être compris sous le nom d'arts décoratifs, d'arts appliqués à l'industrie, d'arts mineurs, comme l'on voudra, et vise, comme il sied, à faciliter l'essor d'un labeur enfin intelligent, propre à nous débarrasser un jour de ces produits caducs d'une industrie de rebus, dépourvue de joie et de beauté.

C'est à ce titre que tous les artistes, les écrivains et les lettrés souhaitent vivement aux initiateurs de ce grand et noble projet le plus complet succès auprès des pouvoirs publics. — A. F.

§

Les derniers lits de Napoléon.— Qui n'a pas son petit lit de Sainte-Hélène? La question est posée, et difficile à résoudre. Des lits de Sainte-Hélène, il semble que l'on puisse en montrer plusieurs. En effet, dans les états de Longwood, joints à son testament, l'Empereur mentionne ses *deux* lits de fer, et *ses* lits de campagne, qui étaient plus de deux, par conséquent.

Mais le lit mortuaire? Il ne saurait guère en exister qu'un : « C'est le nôtre, réclame la Princesse Ney-Murat. C'est celui rapporté à madame Mère, de la succession de qui il est échu à la Reine Caroline, *notre aieule*. »

Cependant les habitants de Châteauroux tiennent pour le lit sur lequel, est mort leur compatriote le général comte Bertrand, qui prétendait aussi que c'était le lit mortuaire de son maître illustre.

Et voilà la dispute allumée et qui ne saurait être tranchée aisément.

Ces reliques impériales, selon la volonté dernière de Napoléon, devaient être remises par ses exécuteurs testamentaires Bertrand, Montholon et Marchand au roi de Rome. Le fidèle valet de chambre était particulièrement chargé de cette pieuse commission — qui, par opposition de l'Autriche, puis mort du duc de Reischtadt,— ne put être exécutée. Alors, un lot de souvenirs fut transporté à madame Mère, en 1832, et le lit dit mortuaire tomba dans le partage de la succession, en 1836, à la reine Caroline. Comment distingua-t-on entre les deux couchettes pareilles ? C'est Marchand qui écrivit : *Celui sur lequel l'Empereur est mort est le meilleur...*, quinze ans après l'agonie de Longwood. Rien n'autorise à suspecter la mémoire ni la parole de Marchand. Cependant, un témoignage troublant s'oppose au sien. Le général Bertrand prétendait, de son côté, posséder le dernier lit de Napoléon, celui qui, de Laleuf, est allé échouer à l'hôtel Drouot, où l'a acquis, aux enchères, contre le Musée de Châteauroux, un généreux ami de la France, M. Edward Tuck, pour l'offrir à la Malmaison. Peut-on croire

que le général Bertrand ait menti? Ni M. Augustin Filon jadis, dans *le Gaulois*, ni M. Frédéric Masson, aujourd'hui, ne peuvent l'admettre...

Alors? Alors, s'il est bien certain que Bertrand ni Marchand ne se trompèrent sur la provenance des lits de Napoléon qu'ils rapportèrent de Sainte-Hélène, s'il est bien certain que l'un n'est jamais sorti de la famille Murat, depuis 1836, s'il est bien certain qu'un autre a été possédé par le général Bertrand, il ne l'est pas autant que le lit mortuaire soit celui-ci ou celui-là.

Des lettres ont été échangées, sans résultat, dans *le Temps*, entre la Princesse Ney-Murat et M. Jean Ajalbert. Châteauroux n'en veut pas démordre. La ville natale du fidèle compagnon de l'Empereur ne peut admettre que le général Bertrand ait menti quand il jurait que ce lit était celui de Napoléon, et qu'il y voulait mourir à son tour. C'est confiante dans sa parole, puis dans celle de son régisseur à qui était demeurée la glorieuse couchette, que la Commission du Musée de Châteauroux, riche en souvenirs napoléoniens lui venant du comte Bertrand, ne doutant pas de la filière authentique de l'objet, en avait voté l'acquisition.

Ainsi, mortuaire ou non, c'est bien un des lits de Napoléon à Sainte-Hélène, timbré de la couronne impériale, et signé du serrurier de l'Empereur. Cela lui constitue un caractère historique suffisant pour que s'en soient contentés les amis de la Malmaison.

§

José-Maria de Heredia et le culte d'Aphrodite. — Le poète des *Trophées* fut longtemps un des élèves les plus assidus de Louis Ménard. Il se passait peu de semaines qu'il ne vînt, place de la Sorbonne, prier l'auteur des *Rêveries d'un païen mystique* de lui traduire une page de Sophocle ou d'Euripide, car il entendait assez mal le grec.

Ménard déférait, de bonne grâce, au désir de son jeune confrère. Assis sous un buste d'Homère, il lisait, expliquait, commentait, tout en tirant d'une courte pipe de terre une fumée propitiatoire qui enveloppait les dieux de marbre disséminés dans la pièce.

Or, un jour, avant d'entamer sa leçon, le philosophe sortit mystérieusement de sa poche deux colombes vivantes et d'une voix solennelle de hiérophante, prononça ces paroles :

— Nul ne saurait aborder fructueusement l'étude du grec s'il n'a préalablement sacrifié à la charmante Aphrodite les entrailles de ces oiseaux.

Et il ajouta, après un court instant de silence :

— Nous mangerons le reste à déjeuner.

Mais Heredia, du sourire et du geste, arrêta le bras du sacrificateur et répondit, avec un flegme imperturbable :

— Excusez-moi, mon ami. Je n'aime pas le pigeon.

§

Rites funéraires en Savoie. — On se rappelle peut-être que, dans l'une de mes dernières chroniques, j'ai cité un passage de « J'ai trois roses distinguées », où l'héroïne d'André Spire décrit, sur la foi de la mère Combay, certains rites funéraires de la région de Chambéry. Et je demandais des témoignages de contrôle.

Un vieux camarade à moi du lycée de Chambéry, Léon Challier, s'est

dépêché de faire l'enquête désirée, qui l'a confirmé dans son opinion personnelle, que voici :

Il est fort possible qu'une brave femme ait mis dans la bière de son homme la pipe qu'il aimait tendrement. Mais je puis t'assurer que c'est là un fait bien rare, et qui ne correspond à aucune tradition. Je me rappelle que quand j'ai perdu ma bonne grand'mère, qui était très pieuse, nous avons mis dans son cercueil une statue de saint Joseph qu'elle affectionnait depuis 60 ans. Voilà un fait. Eh bien, je ne me rappelle pas avoir entendu dire que cela ait été fait ailleurs pour une autre personne. Il s'agit d'un acte spontané et personnel, non d'un rite. Cela se passait à Chambéry, et il serait ridicule d'écrire qu'à Chambéry on met des statuettes dans les cercueils. Le chapelet que l'on met au doigt des morts pendant leur exposition sur le lit funéraire est généralement, pour ne pas dire *toujours*, retiré avant la mise en bière et est conservé en souvenir par un proche parent.

On enterre très bien dans un sol humide, au point que l'eau afflue dans la fosse creusée. A Saint-Genix-d'Aoste, pays de ma mère, le cimetière était ainsi placé que tous les cercueils étaient dans l'eau, mais ceci aussi est occasionnel et l'affirmation générale de la « mère Combay », ou du moins de l'héroïne d'André Spire, est bien hasardée.

Pourtant, il y a des localités (Chamonix, etc.) où l'on mettait autrefois dans le cercueil des objets ayant appartenu au mort. La question qui se pose serait donc : en quelles localités le geste est-il, non pas occasionnel, mais rituel ? — A. V. G.

§

Rencontres

Le soleil se mourut dans un hoquet de sang.
(Page 62. Vers 1.)

Un hoquet de sang pourpre à l'horizon lilas
Décide l'agonie du crépuscule.
(Page 23. Vers 8, 9.)

Le lion de Saint-Marc..............
.... éployant sur les monts,
A l'Orient sa gloire folle en gonfanons
(Page 40. Vers 24 à 26.)

Il cabre, hennissant, sa gloire en gonfanons
(Page 28. Vers 11.)

Folle, elle décochait les flèches de son rire.
(Page 85. Vers 14.)

Tu décochais les flèches d'or de ton rire.
(Page 107. Vers 13.)

Ses mains pressaient le jour béant de joies pâmées.
(Page 85. Vers 16.)

Caresse les matins béants de joies pâmées
(Page 107. Vers 10.)

Les chevaux du soleil, ivres d'un fol essor,
Emplissaient le Levant de hennissements d'or.
(Page 88. Vers 6 et 7.

Ecoute piétiner l'armée de tes Désirs:
Sous l'orgueil des splendeurs écroulées ils trépignent,
Et leur fureur
Eclate, écartelée, en hennissements d'or.
(Page 105. Vers 10 à 13.)

NICOLAS BEAUDUIN.
Les Cités du Verbe
(*Les Rubriques nouvelles*, 1911.)

PAUL CASTIAUX
La Joie vagabonde
(*Mercure de France*, 1909.)

§

Francis Jammes au Théâtre. — Ce sera une tentative originale que celle que prépare M. Jules Princet, directeur du Théâtre-aux-Champs d'Aulnay-sous-Bois (6e année). Le 13 août prochain, il donnera *le Pauvre*, moralité champêtre, par Francis Jammes. Ce qu'il y a de particulier dans ce début au Théâtre du poète de *Jean de Noarrieu*, c'est qu'un seul rôle, celui du pauvre, sera interprété par un acteur de profession (M. Teste) ; les

autres seront tenus (les faucheurs, les moissonneurs, l'aubergiste, la femme de l'aubergiste, etc.), par des habitants d'Aulnay-sous-Bois qui, tout comme M. Francis Jammes, débuteront aussi. Précédé d'un prologue de Saint-Georges de Bouhélier, le spectacle du Théâtre-aux-Champs-d'Aulnay-sous-Bois sera complété par *Maître Aliboron*, pastorale féerique de M. Michaud d'Humiac, avec Henri-Perrin dans le rôle de l'âne et Mlle Marguerite Granjean dans celui de Bulbul.

§

Théâtre de la nature de Courçay-sur-Indre. — Sous la présidence d'honneur de M. Alfred Capus et sur l'initiative de M. Louis Chollet, l'Association artistique tourangelle va ressusciter prochainement, entre Tours et Loches, le Théâtre de la nature de Courçay-sur-Indre.

Les meilleurs poètes régionalistes seront convoqués à cette manifestation décentralisatrice, où des artistes parisiens et locaux, sous le patronage des Amis de l'art dramatique, interpréteront une pièce inédite, en trois actes et en vers, de M. Henri Guerlin. L'action de ce drame, intitulé *le Réveil*, se passe au temps de Jeanne d'Arc.

§

La littérature au Salon d'Automne. — Les écrivains qui désirent être lus au Salon d'Automne sont priés d'envoyer leurs œuvres avant le 30 août à M. Alexandre Mercereau, secrétaire de la section littéraire, 88, boulevard de Port-Royal.

§

Le Sottisier universel.

Chacune de ces bouches à feu coûtera environ 390.000 francs et son affût 260.000 francs. Sa longueur est de 16 millimètres 3, et son poids dépasse 67.000 kilos.— *La Croix*, 15 juillet.

Elle [la nouvelle ligne du Métropolitain de Berlin] a une longueur de 3 kilomètres, et dessert cinq stations, dont l'espacement moyen est donc de 690 mètres. — *Revue scientifique*, 24 juin.

Mais cette suprématie a des pieds d'argile. — *Le Journal*, 1er juillet.

Un des privileges conféré à cette illustre famille est le titre de princesse accordé par Louis XIV en 166 : à toutes les filles comme aux fils. — *Le Figaro*, 6 juillet.

Un autre distique encore le jetait en pure pâmoison, et il en declarait l'ellipse « l'une des merveilles de la langue française » :

Je hais les tours de Saint-Sulpice :
Aussi, quand j'y passe, j'y pisse.

— Oh! ces deux « j'y » !... C'est du genie. — *Comœdia*, 24 juillet.

Coquilles

Plusieurs sociétés provinciales m'écrivent qu'elles organisent des journées de la Petite fleur au bénéfice des colonies de vacances. Au Havre, dernièrement, une fête de ce genre a procuré 38.000 enfants aux œuvres protectrices de l'enfance. — *Le Journal*, 12 juillet.

Un vieillard de 84 ans, le père Morel, souffrait de deux corps aux pieds.— *Echo de Paris*, 22 juillet.

Il [Maindron] publia un ouvrage sur les papillons et un autre sur l'œil indien. — *L'Humanité*, 20 juillet.

MERCVRE

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

VERS ET PROSE

Septième Année.

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

DANS QUELQUES JOURS

“ Vers et Prose ” publiera sous même couverture ses Tomes XXV et XXVI (Avril-Septembre 1911) en un Numéro double de 220 pages contenant

TROIS DRAMES

DE MM. REMY DE GOURMONT, MAURICE DE FARAMOND ET GEORGES DUHAMEL

DES NOUVELLES, CONTES, ÉTUDES

De Mme RACHILDE, MM. J.-H. ROSNY, MAURICE BARRÈS, PAUL ADAM, SAINT-POL-ROUX, MÉCISLAS GOLBERG, CHARLES VAN LERBERGHE (*lettre inédite*), GUILLAUME APOLLINAIRE, PIERRE JAUDON, JEAN DE BOSSCHÈRE (*avec cinq dessins*), ALEXANDRE MERCEREAU.

DES POÈMES

De MM. FRANCIS JAMMES, ANDRÉ SUARÈS, ALBERT MOCKEL, ANDRÉ SALMON, Mme MARGUERITE GILLOT, MM. MAURICE CREMNITZ, JOHN KEATS (traduction de Mme DE CLERMONT-TONNERRE), PAUL FORT.

15, RUE RACINE, PARIS (VIe)

Dépositaire général : **E. FIGUIÈRE, Éditeur**, 7, rue Corneille.

Les abonnements partent du mois d'Avril.

ABONNEMENT D'UN AN	ABONNEMENT DE DEUX ANS
France : 10 fr. ; *Étranger* : 12 fr.	*France* : 17 fr. ; *Etranger* : 21 fr.

CHEMIN DE FER DU NORD

STATIONS BALNÉAIRES ET THERMALES

Du jeudi précédant les Rameaux au 31 octobre, toutes les gares du chemin de fer du Nord délivrent les billets à *prix réduits* ci-après :

Billets de saison pour familles, valables 33 jours ;

Billets hebdomadaires et carnets valables 5 jours, du vendredi au mardi et de l'avant-veille au surlendemain des fêtes légales ;

Cartes d'abonnement valables 33 jours, réduction de 33 0/0 sur les abonnements ordinaires d'un mois ;

Billets d'excursion de 2e et 3e classes des dimanches et jours de fêtes légales, à destination des stations balnéaires seulement.

UN JOUR A LA MER

Tous les dimanches, de juin à septembre, mise en marche de trains de plaisir *à marche rapide* et à *prix très réduits* en 2e et 3e classes ; *aller et retour dans la même journée*, à destination des plages du réseau du Nord.

Les billets délivrés pour ces trains comportent, *pour les familles*, des réductions de 5 à 25 0/0.

Enlèvement et livraison des bagages à domicile

A certaines dates, la Compagnie du Nord se charge *gratuitement* de l'enlèvement et de la livraison des bagages à domicile dans Paris pour les voyageurs se rendant sur une des plages de son réseau ou en revenant.

(Pour plus amples renseignements, consulter les affiches.)

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

VOYAGE D'EXCURSIONS AUX PLAGES DE LA BRETAGN

Pendant la Saison des Bains de mer, du 1er Mai 31 octobre, il est délivré des billets d'excursions 1re et de 2e classes aux Plages de Bretagne, comporta le parcours ci-après :

Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Sav nay, Questembert, Ploërmel, Vannes, Aura Pontivy, Quiberon, Le Palais (Belle-Ile-e Mer), Lorient, Quimperlé, Rosporden, Co carneau, Quimper, Douarnenez, Pont-L'Abb Châteaulin.

Durée : **30** Jours

Prix des Billets (aller et retour) : 1re classe, **45** f 2e classe, **36** fr.

Faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tan l'aller qu'au retour.

Faculté de prolongation de la durée de validité m yennant supplément.

Billets complémentaires du voyage d'excursions ci-dessus

Il est délivré au départ de toute station du rés d'Orléans pour Savenay ou tout autre point situé s l'itinéraire du voyage d'excursions indiqué ci-des et inversement des billets spéciaux de 1re et 2e clas réduits de 40 0/0, sous condition d'un parcours de kilomètres par billet.

Prix des billets complémentaires de Paris-Q d'Orsay à Savenay et retour, *via* Tours : 1re clas **55** fr. **50** — 2e classe, **37** fr. **40**.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

BILLETS DE BAINS DE MER

(*Jusqu'au 31 octobre 1911.*)

L'Administration des Chemins de fer de l'Etat, dans le but de faciliter au Public la visite ou le séjour aux plages de la Manche et de l'Océan, fait délivrer, au départ de Paris, les billets d'aller et retour ci-après, qui comportent jusqu'à 40 0/0 de réduction sur les prix du tarif ordinaire :

1° Bains de Mer de la Manche.

Billets individuels valables, suivant la distance, 3, 4 et 10 jours (1re et 2e cl.) et 33 jours (1re, 2e et 3e cl.).

Les billets de 33 jours peuvent être prolongés d'une ou deux périodes de 30 jours moyennant supplément de 10 °/o par période.

2° Bains de Mer de l'Océan.

(A). Billets individuels de 1re, 2e et 3e cl. valables 33 jours avec faculté du prolongation d'une ou deux périodes de 30 jours moyennant supplément de 40 °/o par période.

(B). Billets individuels de 1re, 2e et 3e cl. valables 5 jours (sans faculté de prolongation) du Vendredi de chaque semaine au Mardi suivant ou de l'avant-veille au surlendemain d'un jour férié.

BILLETS DE VACANCES

(*Jusqu'au 1er octobre 1911.*)

Billets de famille valables 33 jours (1re, 2e et 3e cl.), avec faculté de prolongation d'une ou deux périodes de 30 jours moyennant supplément de 10 °/o par période.

Ces billets sont délivrés aux familles composées d'au moins trois personnes voyageant ensemble, pour toutes les gares du Réseau de l'Etat (Lignes du Sud-Ouest) situées à 15 kilomètres au moins de Paris, ou réciproquement.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILL

Pour les stations thermales et balnéair des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gar des réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Ly Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par voyageur et avec les réductions suivantes s les prix du tarif général pour un parcours *all et retour compris* d'au moins 300 kilomètr Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; 3 personnes 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours em pruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerran les billets ne sont délivrés qu'aux familles d' moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajo tant au prix de 6 billets simples ordinair prix d'un de ces billets pour chaque memb de la famille en plus de trois.

Durée : 33 jours, non compris les jours de dép et d'arrivée.

Faculté de prolongation moyennant un supplé de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditio dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyag d'excursions de famille, etc..., sera envoyé gratui ment à toute personne qui fera parvenir au Serv commercial de la Compagnie, 54, boulevard Hau mann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livr 0 fr. 25.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

—

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

» **France : 65** fr. | **Étranger : 80** fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.